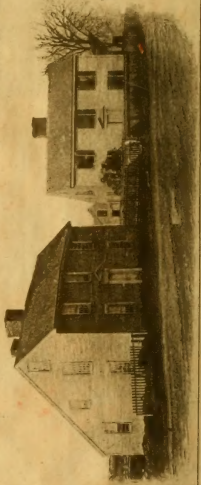




# John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

ADAMS

194.1

5.22



3-7





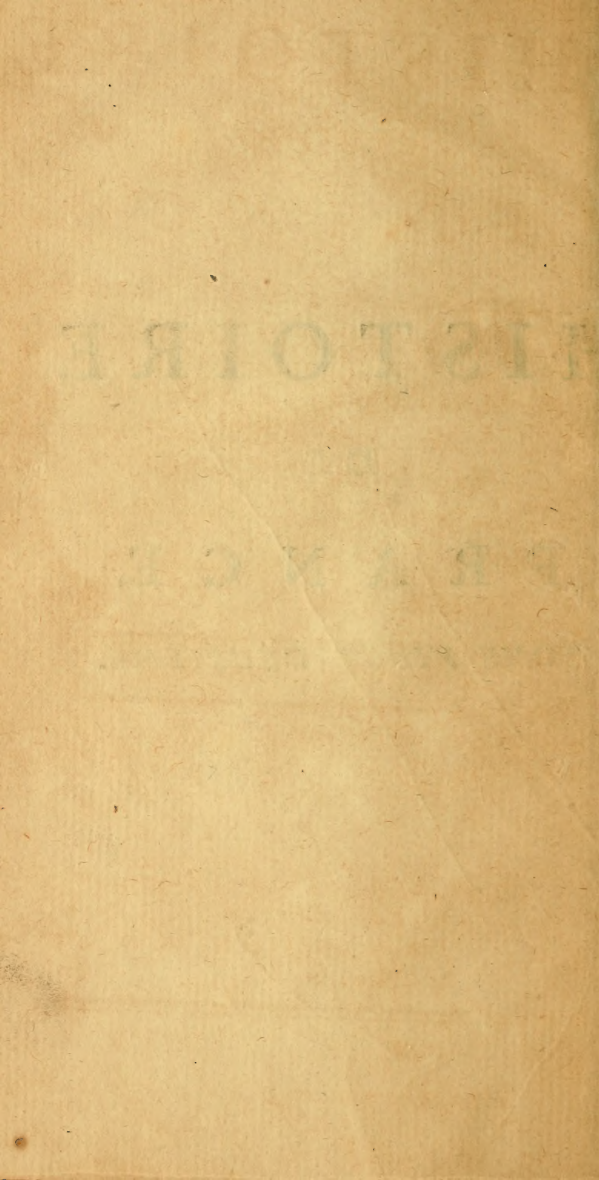


HISTOIRE

DE

FRANCE.

*TOME VINGT-DEUXIEME.*





# HISTOIRE D E

## F R A N C E,

Depuis l'établissement de la Monarchie,  
jusqu'au regne de Louis XIV.

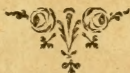
*Par M. G A R N I E R, Historiographe du Roi,  
& de Monseigneur le Comte de Provence pour  
le Maine & l'Anjou, Inspecteur & Professeur  
du Collège-Royal, de l'Académie des Belles-  
Lettres.*

TOME VINGT-DEUXIEME.

---

Prix , 3 livres relié.

---



A P A R I S ,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-  
Jean-de-Beauvais.  
Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-  
Jacques.

---

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

✓

xx  
ADAMS 194.1  
v. 22



# HISTOIRE

DE

# FRANCE.



## LOUIS XII,

### PERE DU PEUPLE.



A France voyoit avec douleur opprimer ses alliés sans faire aucun mouvement pour les secourir, sans même ofer se plaindre, de peur de perdre encore le seul avantage qu'elle s'étoit promise du dernier traité. Les trois mois que l'empereur s'étoit réservés pour donner l'investiture du duché de Milan étoient écoulés : cependant il disputoit tou-

ANN. 1505.

Première investiture du duché de Milan

S. Gelais.  
Belcar.

Manusc. de Fontaineu.

Tomè XXII.

A

ANN. 1505. jours sur les conditions ; il demandoit des sûretés , & tâchoit de traîner l'affaire en longueur , jusqu'à ce que l'archiduc , son fils , eût achevé la conquête de la Gueldre : voyant enfin que la patience des François étoit épuisée , & que le roi lui-même ne pourroit bientôt plus empêcher ses sujets de voler à la défense du malheureux Egmond , il convoqua une diète dans la ville de Haguénau où le cardinal d'Amboise , au nom & comme fondé de procuration de Louis XII , lui fit publiquement hommage pour le duché de Milan , le comté de Pavie & la seigneurie de Gênes , & reçut enfin ces lettres d'investiture si long-temps attendues & si ardemment désirées. L'archiduc Philippe qui s'étoit rendu de son côté à cette même assemblée , y rendit pareillement hommage à l'empereur , son pere , pour le duché de Gueldre & le comté de Zutphen : il fut solennellement investi de ces deux Etats , & emmena avec lui un corps considérable de cavalerie , commandé par Rodolfe d'Anhalt , pour terminer cette importante conquête avant que Louis , qui n'avoit plus



les mêmes raisons de ménager l'empereur, pût y mettre obstacle.

ANN. 1505.

Il n'étoit pas alors en état d'y songer. Le temps qu'il avoit choisi pour effacer, par des fêtes & des réjouissances publiques, les fâcheuses impressions que quelques dépositions du maréchal de Gié avoient laissées dans le cœur de la reine, fut celui où l'on trembla pour ses jours. Anne de Bretagne, par un bonheur dont on ne se rappelloit point d'exemple, avoit été deux fois reine de France : elle avoit été couronnée la première fois, & avoit fait son entrée publique dans Paris, immédiatement après la célébration de son mariage avec Charles VIII. Depuis qu'elle avoit épousé Louis XII, elle avoit vécu dans la Touraine ou le Blaisois : elle avoit suivi son mari à Lyon, en Bourgogne & dans la plupart de ses voyages ; mais elle ne s'étoit point encore montrée à Paris. Louis ordonna la cérémonie du nouveau couronnement de la reine, & n'oublia rien pour la rendre une des plus brillantes & des plus magnifiques que l'on eût encore vues. A peine les fêtes étoient-elles commencées qu'il se sentit pesant &

Maladie  
dangereuse  
du roi.

S. Gelais.  
Auton.  
Seiffel.  
Belcor.

ANN. 1505. accablé. Les médecins , attribuant cette indisposition à l'air épais de la capitale , lui conseillèrent de retourner promptement à Blois. Il eut encore assez de force pour s'y rendre ; mais dès le lendemain la même maladie qu'il avoit eue l'année précédente se renouvela avec des symptômes plus effrayants. Anne de Bretagne , fondant en larmes & attachée jour & nuit au chevet de son lit , ne vouloit point confier à d'autres le soin de le servir : il fallut employer la violence pour l'arracher de sa chambre : on en défendit l'entrée à tout le monde à la réserve du comte de Dunois , de Louis de la Trémouille , grand chambellan , de Florimond de Robertet & de l'évêque de Périgueux , grand aumônier. La nouvelle du danger qui menaçoit les jours du roi se répandit bientôt dans toute la France , & la remplit de gémissements , de larmes & de terreur. Le peuple qui goûtoit les fruits d'une administration sage , équitable & modérée , qui ne redoutoit plus ni le pillage des gens de guerre ni les extorsions des receveurs des deniers publics , avoit pour l'auteur de tant de

biens , un amour qui tenoit de l'adoration : il le regardoit moins comme un mortel bienfaisant que comme un génie tutélaire. Cependant dans quelles affreuses circonstances alloit-il être enlevé à la nation ! Les scellés étoient donnés , les gouverneurs & les capitaines de la Bourgogne , de la Bretagne , du duché de Milan , étoient tenus par leurs serments de remettre ces vastes provinces entre les mains d'un voisin dangereux , d'introduire une domination étrangere dans le cœur de l'Etat. On avoit espéré que le ciel préserveroit la France de ce malheur en lui accordant un dauphin , ou qu'un roi si bon & si juste romproit à la première occasion un engagement si préjudiciable à ses fidèles sujets : car à quels malheurs ne devoit-on pas s'attendre si ce mariage s'accomplissoit ; & après les funestes précautions qu'on venoit de prendre , qui pourroit empêcher qu'il ne s'accomplît ? Le peuple avoit abandonné ses travaux ; les femmes , les enfants , les vieillards passoient les journées entières & la plus grande partie des nuits dans les églises , ou suivoient pieds

ANN. 1505.

nuds & les cheveux épars les processions qui se faisoient dans toutes les paroisses , mêlant des cris de douleur aux prieres que les ministres des autels adressoient au ciel pour la santé du roi : les hommes s'attroupoient de toutes les parties du royaume pour accourir à Blois , & apprendre plus promptement ce qu'ils avoient à espérer ou à craindre. Louis dans les intervalles lucides qui lui laissoit la maladie, se reprochoit son imprudence , plaignoit son peuple & versoit des larmes. Le cardinal d'Amboise revenoit de Haguenau , rapportant cette fatale investiture qu'il n'osoit plus montrer. Instruit des nouvelles dispositions du roi , il ne balança point à l'y confirmer ; il lui déclara que tous les engagements qu'il pouvoit avoir pris avec la maison d'Autriche étoient nuls , parce qu'il n'avoit pu , sans le consentement de la nation , disposer d'une portion si considérable du royaume ; & afin qu'il ne lui restât aucun scrupule sur les serments qu'il avoit prêtés , il l'en délia en qualité de légat du saint siége , & en vertu des pouvoirs qu'il avoit



reçus du pape dont il représentoit la personne. En rompant des nœuds ANN. 1505. si mal assortis , il falloit promptement assurer à la princesse un autre époux : le choix n'étoit pas douteux , il regardoit uniquement François d'Angoulême , héritier présomptif de la couronne. Toute la difficulté consistoit à obtenir le consentement de la reine , qui haïssoit mortellement la mere du jeune prince. Le cardinal se chargea de cette commission : il lui représenta si fortement ses devoirs en qualité de souveraine ; il lui peignit si vivement la situation du roi son mari , à qui un refus pouvoit donner la mort , qu'il arracha enfin une parole qu'elle n'avoit pas dessein de tenir. Le roi , sans perdre de temps , dicta son testament qui fut rédigé en forme de lettres-patentes. Après y avoir institué Claude sa fille , héritière du comté de Blois , du duché de Milan & des autres biens qu'il possédoit comme particulier , & qui n'étoient ni de son apanage , ni démembres du domaine de la couronne , il déclare qu'il veut & ordonne qu'elle soit mariée à François , comte d'An-

ANN. 1505

goulême , aussi-tôt que leur âge le permettra : il défend que , sous quelque prétexte que ce soit , elle soit emmenée hors du royaume avant la consommation du mariage , ni qu'on souffre qu'elle fasse aucun voyage dans la province de Bretagne dont elle doit hériter. Il nomme pour tutrice & administratrice des biens de sa fille , la reine Anne de Bretagne ; mais il ordonne que la régence & l'administration du Royaume soient exercées conjointement & par *indivis* pendant la minorité de François d'Angoulême , par la même Anne & par Louise de Savoie , comtesse d'Angoulême ; & il leur donne pour conseil George , cardinal d'Amboise , Engilbert de Cleves , comte de Nevers , le chancelier Gui de Rochefort , Louis de la Trémouille , grand chambellan , & Florimond de Robertet , un de ceux qu'on a depuis appelés secrétaires d'Etat. Pour s'assurer que sa dernière volonté seroit exécutée , Louis ordonna qu'on apportât dans sa chambre le bois de la vraie croix , le livre des évangiles , le canon de la messe , & fit jurer en sa présence , & entre les mains du

cardinal d'Amboise, à Everard Stuard, ~~seigneur d'Aubigni~~  
 seigneur d'Aubigni, à Guillaume de ANN. 1504.  
 la Marck, seigneur de Monbazon,  
 & aux autres capitaines de ses gar-  
 des, *sur la damnation de leur ame &*  
*la part qu'ils prétendoient en paradis,*  
 de s'attacher après son trépas à Clau-  
 de sa fille, & au comte d'Angou-  
 lême héritier du royaume : de les  
 garder & servir envers & contre tous  
 sans nul excepter : de sacrifier, s'il  
 en étoit besoin, leur vie & celle de  
 tous les hommes qu'ils avoient droit  
 de commander pour faire accomplir  
 le mariage de Claude de France avec  
 le comte d'Angoulême : d'obéir à la  
 reine, pourvu que de son côté elle se  
 conformât à cette disposition. Après  
 toutes ces précautions, que le carac-  
 tere opiniâtre d'Anne de Bretagne  
 justifioit assez, le roi attendit plus  
 tranquillement quelle seroit l'issue  
 de sa maladie. Dès qu'il commença  
 à entrer en convalescence, Anne qui  
 s'étoit tenue renfermée dans le châ-  
 teau de Blois, alla se montrer dans  
 les principales villes de son duché  
 de Bretagne. Louis, profitant de son  
 absence se fit porter au château d'Am-  
 boise. La vue du jeune François

ANN. 1505.

d'Angoulême lui rappelant le souvenir du pere de ce jeune prince qu'il avoit tendrement aimé, lui arracha des larmes : il le serra plusieurs fois entre ses bras ; & parce que depuis la disgrâce du maréchal de Gié, il étoit resté sans gouverneur, Louis, après en avoir conféré avec la comtesse, nomma pour remplir cette importante fonction Artus de Gouffier, seigneur de Boisy.

Mort de  
Thomassine.  
Spinosa.

Auton.

Le bruit courut en Italie que le roi étoit mort : cette fausse nouvelle que les ennemis de la France avoient intérêt d'accréditer, trancha les jours d'une tendre & vertueuse amante. Thomassine Spinosa, détestant la lumière qu'elle ne partageoit plus avec son *intendio*, s'enferma dans une chambre obscure, où toute entiere à sa douleur elle invoquoit la mort. Une fièvre ardente la consuma en moins de huit jours. La république de Gênes à qui elle avoit rendu des services importants, lui décerna des funérailles publiques, & députa deux de ses plus illustres citoyens pour porter au roi cette triste nouvelle. Il ne put refuser des larmes à cette tendre amie, & vou-



lant honorer sa mémoire, il lui fit ~~compos~~  
composer une épitaphe par Jean d'Au- ANN. 1505.  
ton son historiographe, & ordonna  
qu'elle fût gravée sur le magnifique  
tombeau que lui avoient élevé les  
Génois.

Le cardinal Ascagne Sforce qui Mort du  
cardinal As-  
cagne sfor-  
ce.  
étoit resté à Rome au mépris du ser-  
ment qu'il avoit fait de revenir en Guicchar-  
din.  
France après l'élection du souverain  
pontife, voyant que sur la nouvelle  
du danger où étoient les jours du  
roi, la plupart des capitaines Fran-  
çois quittoient l'Italie, crut que  
l'occasion étoit favorable pour recou-  
vrer le duché de Milan où il avoit  
un parti puissant. Il prit à sa solde  
l'Alviane, Jean-Paul Baglioné, Pan-  
dolfe Petrucci & un grand nombre  
d'autres capitaines Italiens, qui te-  
nant toujours des corps de troupes  
sur pied, se vendoient à tous ceux  
qui leur offroient une solde : il eut  
des conférences secretes avec le pape,  
les ambassadeurs de Venise & les  
émiffaires de Gonsalve, qui tous  
promettoient de se déclarer lorsqu'il  
en seroit temps : mais au moment  
où la conjuration étoit prête d'écla-  
ter, une maladie contagieuse enle-

~~ANN. 1505.~~ va le vieux cardinal ; la nouvelle de la convalescence du roi, & le retour des capitaines François en Italie, acheverent de dissiper les projets des factieux.

Conquête  
de la Gueldre par l'archiduc.

Potam. rer.  
Gedr.  
Huterus.  
Harius,  
ann. Bra-  
lunt.

Dans les Pays-Bas, l'archiduc Philippe pressoit vivement le duc de Gueldres qui ne se battoit plus qu'en retraite, attendant toujours que les François ouvrirent les yeux sur leurs vrais intérêts & arrivassent à son secours. Il eût été facile à Philippe d'enlever le peu de places qui restoient encore à conquérir, si son conseil ne lui eût représenté qu'en poussant le duc hors des Pays-Bas, il le forceroit de chercher un asyle en France où il trouveroit des parents, des amis puissants, intéressés à sa querelle, & à l'aide desquels il reparoitroit bien-tôt plus formidable qu'auparavant : on lui fit observer que le seul moyen de s'assurer de cet homme dangereux, étoit de l'enchaîner par son propre intérêt en lui laissant quelque chose à perdre. Philippe qui se disposoit à partir pour l'Espagne, goûta ce conseil & ne balança point à envoyer offrir son amitié & un rang à sa cour à un en-

nemi déjà terrassé. Le malheureux Egmond vint se jeter à ses genoux, ANN. 1568. renonça publiquement à toutes les prétentions qu'il pouvoit encore conserver sur les places dont il avoit été dépouillé, & rendit graces pour celles qu'on vouloit bien lui laisser. L'archiduc le retint à sa cour où, sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à son ancien rang, il lui donna des gardes pour empêcher qu'il n'échappât : il lui fit jurer qu'il l'accompagneroit en Espagne où il alloit recueillir, au nom de sa femme & de ses enfants, la succession de la célèbre Isabelle, reine de Castille.

Cette princesse que les historiens Espagnols comptent au rang de leurs plus grands rois, que quelques enthousiastes placent en Paradis à côté de la sainte Vierge, eut des talents rares pour le gouvernement; & peut-être n'auroit-on rien à reprocher à sa mémoire, si plus délicate & plus ferme sur les principes de la probité, ou moins complaisante qu'elle ne le fut pour Ferdinand son mari, elle eût résisté, comme elle en avoit le pouvoir, à ses projets

Affaires  
d'Espagne.  
*P. Martir.*  
*Mariana.*  
*Heuterus.*  
*Belcarius.*  
*Lettres de*  
*Louis XII.*

frauduleux , & ne se fût pas rendu  
 ANN. 1505. complice de tant de noirceurs & de  
 trahisons. Heureuse dans tous les  
 projets qu'elle forma pour la gran-  
 deur de l'Espagne , elle essuya les  
 revers les plus accablants dans son  
 domestique & dans l'intérieur de sa  
 maison. Dom Juan son fils mourut  
 l'année même de son mariage avec  
 Marguerite d'Autriche : l'Infante Isa-  
 belle sa fille aînée , mariée au roi de  
 Portugal , mourut de sa première  
 couche : l'enfant auquel elle donna  
 le jour , & qui devoit hériter de tant  
 de royaumes , fut enlevé dès le ber-  
 ceau. Jeanne , sa seconde fille ma-  
 riée à l'archiduc Philippe , lui causa  
 des chagrins plus cuisants encore ; car  
 l'ayant attirée en Espagne avec l'ar-  
 chiduc son mari , pour leur assurer  
 d'avance la succession de cette gran-  
 de monarchie , & ayant ensuite per-  
 mis à l'archiduc de reprendre seul  
 la route des Pays-Bas en passant par  
 la cour de France , elle perdit sa mal-  
 heureuse fille , ou la réduisit à un sort  
 plus déplorable encore que la mort.  
 Jeanne qui aimoit éperduement son  
 mari , ne pouvant supporter une  
 si longue absence , rejeta les prières

de sa mere qui vouloit la retenir ~~\_\_\_\_\_~~  
auprès d'elle , méprisa ses larmes , ANN. 1505.  
s'irrita contre tous les obstacles  
qu'on apportoit à son départ , &  
persista si opiniâtrément dans sa ré-  
solution , qu'il fallut lui permettre  
de s'embarquer au cœur de l'hiver.  
La malheureuse ne prévoyoit pas  
le sort qui l'attendoit : surprise, dé-  
concertée de la froideur d'un époux  
à qui elle avoit sacrifié ses parents ,  
pour qui elle venoit de braver les  
tempêtes , elle voulut en sçavoir la  
cause , & apprit un secret qu'elle  
auroit toujours dû ignorer. Une de  
ses dames eut la barbare indiscre-  
tion de lui nommer sa rivale. Jeanne  
feignit de vouloir l'entretenir en par-  
ticulier , elle se la fit amener dans  
son appartement ; mais devenue fu-  
rieuse à la vue de ses charmes , elle  
s'élança sur elle , lui arracha les che-  
veux & lui déchira le visage & le  
sein. L'archiduc , au-lieu de dissi-  
muler cet outrage , & de ménager  
ce cœur ulcéré , l'accabla de repro-  
ches & lui annonça un mépris éter-  
nel. Jeanne ne put résister à de si  
violentes secousses ; les organes de  
son cerveau se dérangerent , elle



tomba dangereusement malade , &  
 ANN. 1505. ne recouvra enfin la santé que pour  
 se survivre à elle-même. Isabelle at-  
 taquée d'une maladie incurable ap-  
 prit le triste sort de sa fille : irritée  
 contre son gendre , obsédée par Fer-  
 dinand son mari , qui après avoir  
 donné des loix à toute l'Espagne ,  
 craignoit de se voir concentré dans  
 les limites étroites de l'Aragon ,  
 elle dicta un testament où elle ins-  
 titua Jeanne la folle son héritière au  
 trône de Castille , en déclarant que  
 si la maladie de cette princesse l'em-  
 pêchoit de pouvoir gouverner par  
 elle-même , l'administration & la  
 régence de la Castille demeureroient  
 entre les mains de Ferdinand son  
 mari , jusqu'à ce que Charles de  
 Luxembourg son petit-fils eût at-  
 teint l'âge de majorité. Cette der-  
 nière clause affligea les Castillans.  
 Autant Isabelle étoit aimée , autant  
 on détestoit Ferdinand. La fausseté  
 de son caractère , sa bigoterie , l'avi-  
 dité avec laquelle il avoit réuni sur  
 sa tête les trois grandes maîtrises  
 de saint Jacques , d'Alcantara & de  
 Calatrava , qui formoient auparavant  
 l'apanage des trois plus grandes

maisons d'Espagne ; son attention à exclure de toutes les charges les familles puissantes & accréditées , pour ne les conférer qu'à des moines ou à des aventuriers ; le plan d'oppression & de despotisme qu'il suivoit constamment , n'avoient pu échapper aux regards d'une nation clairvoyante & réfléchie , & avoient excité l'indignation ou le mépris d'une noblesse fiere & presque indépendante. Ferdinand qui n'ignoroit pas ces dispositions secrètes , & qui ne vouloit pas laisser le temps aux mécontents de concerter leurs démarches , assembla promptement les Etats , & après y avoir fait confirmer le testament d'Isabelle , il se mit en possession du gouvernement. Les grands députerent à l'archiduc & lui représentèrent combien il étoit dangereux pour lui de se fier à un homme sans foi , qui tiroit vanité de ses parjures , qui étoit encore d'âge à songer à un nouveau mariage , & qui ne se verroit pas plutôt établi dans la Castille , qu'il chercheroit tous les moyens d'en frustrer les héritiers légitimes : ils lui firent entendre que dès qu'il paroî-

~~troit~~ troit parmi eux , la nation fidèle au  
 ANN. 1505. serment qu'elle lui avoit prêté , ar-  
 meroit en sa faveur , & renverroit  
 le *Catalan* à Saragosse. Philippe jeu-  
 ne & ambitieux n'eut garde de né-  
 gliger cet avis : dans le service qu'il  
 fit célébrer pour le repos de l'ame  
 de la feue reine , il se fit proclamer  
 roi de Castille , & envoya deux am-  
 bassadeurs à son beau-pere pour  
 lui annoncer son arrivée , & le  
 prier le plus honnêtement qu'il se-  
 roit possible , de se retirer dans son  
 royaume d'Aragon. Ferdinand ne  
 s'oublioit pas dans ces moments cri-  
 tiques : il représentoit à l'archiduc  
 que leurs intérêts étoient les mê-  
 mes ; qu'il ne prétendoit régner  
 que pour l'avantage de leurs com-  
 muns héritiers ; que leur union pou-  
 voit seule les rendre supérieurs à la  
 France ; qu'au-lieu de songer à s'em-  
 parer d'un Etat qu'on ne prétendoit  
 point lui enlever , il avoit un moyen  
 bien simple d'en acquérir de nou-  
 veaux ; qu'il devoit attaquer de con-  
 cert avec l'empereur , la Bourgogne  
 & le duché de Milan , pendant que  
 de son côté il pénétreroit dans le  
 Languedoc , & occuperoit toutes les

forces de la France dans le voisinage des Pyrénées. Voyant qu'il ne pouvoit donner le change à l'archiduc, il eut recours à une de ces intrigues sourdes qui lui avoient si souvent réussi. C'étoit à la princesse Jeanne, sa fille, que la Castille appartenoit, & l'archiduc n'y pouvoit rien prétendre de son chef. Sous prétexte de soulager cette princesse dans le détail de l'administration, il lui envoya pour secrétaire Lopès de Conchillos, un intrigant adroit, à qui il recommanda de gagner sa confiance, & de tirer d'elle la confirmation du testament d'Isabelle, & une procuration adressée à Ferdinand, pour gouverner la Castille pendant la minorité de ses enfants. Conchillos en vint à bout ; mais avant qu'il pût faire parvenir ces actes en Espagne, Jeanne qui n'avoit rien de caché pour son mari, lorsqu'il daignoit encore s'approcher d'elle, lui rendit compte elle-même de tout ce qui venoit de se passer : Conchillos fut arrêté & traité comme un espion : les Espagnols qui formoient la maison de la nouvelle reine, furent chassés ignominieuse-

ment des Pays-Bas. Après un pareil éclat , Ferdinand ne se promettant plus rien que de sinistre de la part de son gendre ; tourna ses batteries du côté de la France.

Alliance.  
de Louis  
avec Ferdi-  
nand.

*P. Martyr.*  
*de Angl.*  
*Mariana.*  
*Manusc. de*  
*Montanieu.*

Quelque puissante que fût la maison d'Autriche , elle ne pouvoit guere l'inquiéter en Espagne , si la France se déclaroit pour lui. Il feignit donc le plus vif repentir de tout ce qui s'étoit passé dans le royaume de Naples , confessa humblement ses torts , promit de les réparer , & pour sceller , par un nœud indissoluble , l'alliance qu'il vouloit contracter avec Louis , il lui demandoit une princesse de son sang en mariage. Philippe de son côté , soit qu'il se doutât de cette démarche , soit qu'il ne songeât qu'à prévenir son beau-pere , offroit au roi , s'il vouloit se déclarer en sa faveur , la restitution du comté de Roussillon , & de la moitié du royaume de Naples : il montrait que Ferdinand , n'ayant plus d'autres forces que celles qu'il pourroit tirer de son petit royaume d'Aragon , attaqué en même-temps du côté de la Castille , des Pyrénées , & en Italie , recevrait à genoux les



conditions qu'on voudroit lui im-  
poser. Quelque parti que prît la France, elle ne pouvoit que gagner. Une  
considération secrete fit rejeter les  
offres de l'archiduc : on songeoit sérieusement à rompre les engagements téméraires contractés avec la  
maison d'Autriche , par rapport au  
mariage de Claude de France , &  
il auroit été absurde de travailler à  
l'agrandissement d'une maison qu'on  
alloit avoir pour ennemie. Louis traita donc avec Ferdinand : quelque danger qu'il y eût d'ailleurs à se lier avec  
un prince qui respectoit si peu ses  
ferments , il lui donna pour femme ,  
Germaine de Foix , fille de Marie  
d'Orléans , sa sœur , & de Jean de  
Foix , vicomte de Narbonne. Il assigna pour dot à cette princesse les  
provinces de l'Abruzze & la Terre de  
Labour , avec le titre de reine de Naples & de Jérusalem. On stipula que  
cette donation auroit lieu pour elle &  
pour les enfants qui naîtroient de son  
mariage avec Ferdinand : & qu'en cas  
qu'elle n'eût point d'enfants de ce  
mariage , les deux provinces , après sa  
mort , retourneroient de plein droit  
à la France : Ferdinand s'obligea de

ANN. 1502. payer au roi , à titre d'indemnité pour la guerre injuste qu'il lui avoit suscitée dans ce royaume , un million de ducats en dix termes ; sçavoir , cent mille ducats par an , qu'il dut lui faire toucher sur les banques de Gênes ou de Venise ; & au cas que ces paiemens fussent retardés , il autorisa Louis à se saisir de tous les effets des marchands Espagnols qui commerceroient dans les ports de France ; c'est-à-dire , à voler des biens qui n'appartenoient ni à l'un ni à l'autre. Il s'obligea encore à rétablir dans tous leurs biens , honneurs , privilèges & prérogatives , les barons de la faction Angevine , & autres nobles qui s'étoient attachés à la France , tant ceux qui s'étoient réfugiés dans ce royaume , que ceux qui étoient prisonniers à Naples , ou qui avoient cherché un asyle dans quelques cours d'Italie , sans exiger qu'ils prissent des lettres d'abolition , pourvu seulement qu'ils prêtassent serment de fidélité , soit à lui , soit à Germaine de Foix , leurs souverains respectifs. La veuve de Frédéric & ses enfans ne furent pas oubliés : Ferdinand promit de rendre à cette reine la principauté

de Tarente , & de faire un état convenable à ses enfants ; mais il mit à ANN. 1505.  
cette grace une condition qui la rendoit illusoire ; c'est que toute cette famille infortunée iroit s'établir où il jugeroit à propos. La mere craignant de conduire ses enfants dans les prisons d'Espagne , & ne pouvant plus rester en France , alla se réfugier à la cour de Ferrare.

Malgré ces petits subterfuges qu'il eût été facile d'appercevoir & de retrancher , ce traité est certainement le plus avantageux qu'eût encore conclu le cardinal d'Amboise : car si Germaine avoit des enfants , comme il y avoit tout lieu de l'espérer , la maison d'Autriche qui commençoit à donner de la jalousie à la France perdoit les royaumes d'Aragon , de Grenade , de Naples , de Sicile , & la moitié des Indes Occidentales que Ferdinand & Isabelle avoient conquises à frais communs. Le royaume de Castille qu'on ne pouvoit lui disputer , enveloppé dans l'Espagne même de trois autres royaumes presque aussi puissants , n'auroit eu qu'une médiocre influence sur les intérêts du reste de l'Europe. Si , au contraire ,

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1505. Germaine mouroit sans enfants, la France conserveroit du-moins en entier ses droits sur le royaume de Naples, sans qu'on pût à l'avenir se prévaloir contre elle de la conquête ni de la prescription.

Brouille-  
 ries de la Fr.  
 avec l'archi-  
 duc Philip-  
 pe.

*Heuterus.*  
*P. Martir.*  
*Registres du*  
*parlement.*  
*Lettres de*  
*Louis XII.*

Une alliance si peu attendue conf-  
 terna Philippe ; il prévint dès-lors tout  
 ce qu'il avoit à craindre ; mais tel  
 étoit son malheur qu'il n'avoit de  
 reproches à faire qu'à lui-même. La  
 fierté avec laquelle il avoit rejeté  
 toutes les propositions que lui avoit  
 faites son beau-pere, l'offre qu'il avoit  
 fait à la cour de France de contri-  
 buer de tout son pouvoir à le per-  
 dre, avoient autorisé celui-ci à user  
 de représailles. Il n'avoit pas témoi-  
 gné plus d'égards pour Louis, quel-  
 que intérêt qu'il eût d'ailleurs à le  
 ménager. Livré aveuglément aux con-  
 seils de Maximilien, il avoit profité  
 d'une clause captieuse du traité de  
 Blois, & ensuite de la maladie du  
 roi, pour dépouiller violemment le  
 duc de Gueldres, quoiqu'il n'ignorât  
 pas le vif intérêt que la France pre-  
 noit à ce prince. A cette premiere  
 hostilité, il avoit ajouté un grand  
 nombre d'entreprises sur l'autorité  
 royale

royale. Obligé , en qualité de vassal, & par le serment qu'il avoit prêté au roi en lui faisant hommage , de laisser aux juges royaux le libre exercice de leurs fonctions dans les comtés de Flandre, d'Artois & dans une partie du Hainaut ; de permettre que les causes jugées en première instance dans tous ces comtés fussent portées par appel au parlement de Paris ; de conserver au roi , son souverain seigneur , les droits de régale, c'est-à-dire, la jouissance libre & entière des revenus des évêchés , pendant la vacance du siege ; il avoit contrevenu à toutes ces obligations. A l'exemple des derniers ducs de Bourgogne , ses prédécesseurs, il avoit établi un conseil souverain à Malines , où il prétendoit que les causes de tous ses sujets indistinctement fussent jugées en dernier ressort, menaçant de son indignation tous ceux qui appelleroient au parlement de Paris , & prenant toutes les précautions imaginables pour que les huissiers de cette auguste compagnie ne pussent entrer dans ses Etats sans s'exposer à perdre la vie ou à essuyer des outrages. Il y

ANN. 1505.



ANN. 1505.

avoit une ancienne contestation entre la France & l'empire sur la mouvance des pays de Vaes , d'Ostrevant & de Rupelmonde. La France appuyoit ses droits sur une foule de documents authentiques : mais l'archiduc , plus porté pour l'empire , qui sembloit devenu héréditaire dans sa maison , que pour la France qu'il regardoit comme une puissance étrangere & rivale , soutenoit ouvertement les prétentions de Maximilien. Louis ne voyoit qu'avec le plus sensible déplaisir tant d'atteintes portées à la dignité de sa couronne : mais les embarras où l'avoient jetté les guerres d'Italie , le desir d'obtenir l'investiture du duché de Milan , l'avoient jusqu'alors forcé de dissimuler : n'ayant plus aucune raison de se contraindre , pressé au contraire par Ferdinand le Catholique , son nouvel allié , de donner de l'occupation à l'archiduc dans les Pays-Bas , il permit au parlement de Paris d'informer sur tous ces griefs : mais afin que l'archiduc n'eût point à se plaindre qu'on le condannât sans l'avoir entendu , l'ambassadeur , chargé de lui notifier le mariage de

Ferdinand avec Germanie de Foix, ANN. 1505.  
 dut lui remettre en même - temps un  
 mémoire où étoient détaillées toutes  
 les raisons qu'on avoit de se plaindre  
 de sa conduite, & sur lesquelles on  
 lui demandoit une prompte satisfac-  
 tion. Comme il laissa expirer le terme  
 qu'on lui avoit prescrit sans se met-  
 tre en peine de se justifier, „ le par-  
 „ lement, à la requête du procureur-  
 „ général, arrêta que Philippe d'Au-  
 „ triche, roi de Castille, comte de  
 „ Flandre & d'Artois, seroit ajour-  
 „ né par un huissier de la cour, que  
 „ maîtres Thomas Plaine, son chan-  
 „ celier, & le premier président du  
 „ conseil de Flandre, seroient aussi  
 „ ajournés à comparoir en personne  
 „ pour répondre au procureur du sei-  
 „ gneur roi, sur les griefs énoncés dans  
 „ son réquisitoire, à telles fins & con-  
 „ clusions qu'il voudroit prendre con-  
 „ tr'eux; que ledit Philippe, comte  
 „ de Flandre & d'Artois, seroit te-  
 „ nu de représenter en ladite cour  
 „ son chancelier & son premier pré-  
 „ sident, sous peine d'une amende  
 „ de mille marcs d'or au profit du  
 „ roi : ordonnant en outre ladite  
 „ cour, que les comtés d'Artois, de

5 Septem-  
bre.

ANN. 1505. » Flandre & de Charollois , feroient  
 » faisis & mis ès mains du feigneur  
 » roi , jufqu'à ce que les arrêts , pré-  
 » cédemment rendus fur la régale  
 » de Tournai , & la réparation due  
 » aux habitants de Neuf-Eglifes ( mal-  
 » traités par l'archiduc pour avoir eu  
 » recours au parlement ) fuſſent exé-  
 » cutés , & qu'il en eût duement cer-  
 » tifié icelle cour «. L'archiduc étoit  
 pair de France & le feul qui reſtât  
 alors des fix anciens pairs laïcs. Louis  
 ne voulant pas permettre qu'il fût  
 ajourné par un huiffier , chargea de  
 cette commiſſion Engilbert de Cle-  
 ves , comte de Nevers & pair de  
 France : l'archiduc comprit qu'il n'y  
 avoit plus de temps à perdre , & qu'il  
 falloit ſe diſpoſer , ou à ſoutenir la  
 guerre dans les Pays-Bas , ce qui auroit  
 ruiné ſes affaires en Eſpagne , ou à ſe  
 ſoumettre à tout ce que la France  
 exigeoit de lui. Choififfant ce dernier  
 parti , il prit une précaution qui ren-  
 droit illuſoire tous les traités qui ſe  
 font entre les ſouverains & les parti-  
 culiers , ſi elle étoit admiſſible : ce fut  
 de proteſter ſecrètement devant un  
 notaire , que tout ce qu'il alloit ac-  
 corder à la France , pour éviter de plus

grands malheurs , ne tireroit point à conséquence , & ne préjudicieroit point à ses droits : ensuite il fit partir Jean de Luxembourg , seigneur de Ville, Philibert , prévôt d'Utrecht, Philippe Dales, Philippe Violant, & Jean Caulier, en qualités de ministres plénipotentiaires, avec ordre de transiger avec la France aux conditions les moins onéreuses qu'ils pourroient obtenir. Ils reconnurent sans aucune difficulté le ressort du parlement de Paris sur la Flandre, l'Artois & une partie du Hainaut ; déclarerent que s'il s'étoit rencontré quelque obstacle à l'exécution des arrêts de la cour, c'étoit à l'insu de l'archiduc leur maître qui avoit donné les ordres les plus précis à son chancelier & au président du conseil de Malines, pour qu'à l'avenir il ne se passât rien dont le roi ou ses officiers eussent sujet de se plaindre. Quant aux réparations que le roi exigeoit pour le passé, l'archiduc lui remontoit qu'il avoit l'avantage de lui appartenir & d'être comme lui du sang des Valois, le suppliant en conséquence de se contenter du défaveu authentique qu'il faisoit de la conduite de ses

~~ANN. 1505.~~ ANN. 1505. officiers, & de ne lui rien prescrire qui pût préjudicier à son honneur. La contestation sur les pays de Vaes, d'Ostrevant & de Rupelmonde étoit plus embarrassante. Les ministres de l'archiduc, accablés par le nombre & la force des preuves que produisoient les ministres François, & n'en ayant presque aucune à leur opposer, demandèrent pour leur maître la même faveur que Louis XI, en semblable occasion, n'avoit pu refuser à Philippe le Bon, laquelle consistoit à suspendre le jugement de cette affaire pendant leur vie, sans préjudicier à leurs droits respectifs. N'ayant pu l'obtenir, ils consentirent, au nom de leur maître, que l'affaire fût portée au parlement de Paris, mais à condition qu'on leur accorderoit un délai de six mois pour rechercher, disoient-ils, dans les archives des Pays-Bas, les pièces qui pouvoient servir à constater leurs droits; mais plutôt pour donner le temps à leur maître de passer en Espagne. A peine étoit-il délivré de cette querelle, qu'on lui en suscita une nouvelle. Dans le dernier chapitre des chevaliers de la toison d'or, il avoit fait



le procès à Philippe de Cleves Ravestein & au seigneur de la Gruthuse, qui après avoir commandé les troupes des Pays-Bas & avoir été décorés du collier de la toison d'or, étoient venus s'établir en France où ils avoient fini glorieusement leur vie. Philippe avoit fait arracher leurs écussons de la place honorable qu'ils tenoient dans la salle du chapitre, & les avoit fait attacher renversés à la porte de l'église. Engilbert de Cleves, neveu de Ravestein, & le fils du seigneur de la Gruthuse, présentèrent une requête au roi pour lui demander justice de l'outrage fait à deux de ses plus fidèles serviteurs, offrant de combattre en champ clos tous ceux qui oseroient se porter pour leurs accusateurs. Louis saisissant cette nouvelle occasion, demanda & obtint une réparation aussi éclatante que l'avoit été l'injure. Philippe accablé de tant de mortifications, soupçonnant avec beaucoup de fondement qu'elles partoient de son beau-pere qui avoit intérêt de le retenir dans les Pays-Bas, & craignant qu'il ne lui en fuscitât encore de nouvelles, prit le parti de le combattre par ses pro-

ANN. 1505. pres armes, jusqu'à ce qu'il pût lui déclarer impunément ses véritables sentiments : il manda donc aux deux ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Espagne, de transiger avec lui sur tous leurs différends. On stipula que Ferdinand conserveroit pendant sa vie les trois grandes maîtrises de Castille ; que les revenus de la couronne seroient partagés en deux portions égales dont il auroit une, & l'archiduc l'autre ; qu'ils nommeroient alternativement à toutes les charges & à tous les emplois ; que les ordonnances & toutes les autres expéditions en matière d'Etat, seroient signées conjointement par la reine Jeanne, & par Philippe & Ferdinand comme administrateurs Ferdinand qui connoissoit mieux qu'un autre la jalousie qu'inspire la souveraineté, n'espéroit pas que ce traité fût observé ; mais connoissant en même-temps la supériorité que l'âge & l'expérience lui donnoient sur son gendre, il se flattoit qu'il ne tarderoit pas à le captiver ou à le supplanter. Ainsi, loin d'apporter aucun nouvel obstacle à son voyage, il pressa lui-même

son départ, & lui envoya quelques vaisseaux pour l'accompagner. L'archiduc mit promptement ordre à ses affaires, & se proposa de partir dans les premiers jours de janvier, malgré les instances réitérées de ses sujets, qui lui remontrant les dangers de la navigation dans cette saison orageuse, le prioient d'attendre le retour du printemps.

Lorsque tout étoit prêt pour l'embarquement, on s'aperçut de l'évasion du duc de Gueldres : ce prince s'étoit montré si assidu à faire sa cour à l'archiduc ; il avoit paru regretter si peu le haut rang dont il étoit déchu, qu'on l'avoit observé avec beaucoup moins de soin, & qu'il étoit déjà en sûreté avant qu'on songeât à le poursuivre : retiré dans la portion de ses Etats qui lui restoit encore, il ne pouvoit en être arraché que par une armée, & la France, dans les conjonctures où l'on se trouvoit, n'auroit pas manqué d'épouser sa querelle. Tout ce que put faire l'archiduc, fut de renforcer les garnisons des places qu'il avoit conquises, & de recommander à Guillaume de Croui, seigneur de

~~ANN. 1505.~~

Chieves, & à Charles de Croï, prince de Chimai, auxquels il confioit l'éducation de son fils & l'administration des Pays-Bas pendant son absence, d'observer tous les mouvements de ce dangereux voisin, & de le contenir aussi long temps qu'ils pourroient.

~~ANN. 1506~~

Suite des  
affaires d'Es-  
pagne.

*P. Martir  
de Angl.*

*Mariana.*

*Lettres de  
Loius XII.*

*Manuscrit  
de Béthune.*

*Rapin Toi-  
ras.*

La flotte composée de quatre-vingt bâtiments, mit à la voile au port de Middelbourg; mais à peine étoit-elle en pleine mer qu'une furieuse tempête la dispersa & jeta le vaisseau que montoit l'archiduc, sur les côtes d'Angleterre : il fut contraint d'y prendre terre, & même d'y séjourner pour laisser le temps aux autres vaisseaux de se rassembler. Henri VII, informé de l'accident qui avoit amené un souverain dans ses Etats, envoya le comte d'Arondel avec un cortège nombreux, sous prétexte de le complimenter & de le prier de vouloir bien l'attendre; mais en effet pour l'arrêter, s'il lui prenoit envie de continuer son voyage. L'archiduc croyant devoir prévenir la visite du roi d'Angleterre se rendit à Windsor. Parmi les fêtes qu'occasionna cette entre-

vue, on s'occupa d'affaires sérieuses: ANN. 1506.

Philippe & Henri conclurent un traité d'union, ou de ligue défensive envers & contre tous, promettant de se garantir leurs Etats respectifs, & de se prêter des secours mutuels contre les séditieux & les rebelles qui entreprendroient de troubler leurs Etats: par ces qualifications générales, Philippe désignoit le duc de Gueldres qui lui donnoit une vive inquiétude; Henri parloit d'un autre personnage, sur le compte duquel il ne tarda pas à s'expliquer plus clairement. Edmond de Pole, duc de Suffolk, devenu chef de la maison d'Yorck, & enveloppé dans la prescription générale qui avoit fait périr tous ses parents, s'étoit réfugié dans les Pays-Bas, auprès de la duchesse douairiere de Bourgogne, d'où il avoit tramé plusieurs conspirations contre Henri. Après la mort de la duchesse, il étoit resté dans le pays sous la sauve-garde de l'archiduc, attendant toujours l'occasion d'exciter une révolution en Angleterre. Henri trouvant une occasion si favorable d'assurer sa vengeance, se plaignit à l'archiduc de la protection qu'il accordoit à un séditieux, à un ennemi

ANN. 1506. public. Je croyois , lui répondit Philippe , que votre fortune étoit si bien établie , que vous n'aviez rien à craindre d'un si foible ennemi ; je vous promets de le faire observer si exactement qu'il ne pourra vous nuire , ou si son séjour vous déplaît dans les Pays-Bas , de l'en chasser promptement. J'attens quelque chose de plus de votre complaisance , lui répondit Henri , c'est que vous le remettiez entre mes mains. Ce procédé , repartit l'archiduc , nous déshonorerait tous deux , puisqu'on ne manqueroit pas de dire que vous m'avez traité en prisonnier. Que cette considération ne vous arrête point , lui repartit Henri , j'en prends sur moi le blâme. C'étoit s'expliquer assez clairement. Philippe aima mieux se déshonorer , en livrant un suppliant , que de courir les risques d'une prison dans les conjonctures où il se trouvoit. Henri lui fit encore signer un nouveau traité de commerce , dont tout l'avantage étoit du côté des Anglois , & que les Flamands , pour cette raison , nommerent le mauvais entrecours , & lui permit enfin de partir.

Au lieu de prendre terre dans la



province de Guipuscoa où Ferdinand l'attendoit, Philippe alla débarquer ANN. 1506. dans le port de la Corogne à l'autre extrémité de l'Espagne, afin de laisser la facilité à tous ses partisans, de se rassembler autour de lui, avant qu'il prît aucun arrangement définitif avec son beau-pere. Voyant que toute la noblesse accouroit au-devant de lui, que les villes lui envoyoit des députés, & briguoient l'honneur d'être les premières honorées de sa présence, il renvoya sans réponse les ambassadeurs de Ferdinand, & ne consentit à une entrevue que pour lui annoncer qu'il eût à se retirer d'un royaume qui lui étoit devenu entièrement étranger. Ferdinand, nourri dans le grand art de dissimuler, n'eut garde de se plaindre : il félicita son gendre d'avoir su inspirer un si vif attachement à ses nouveaux sujets, & ne lui demanda pour toute grace qu'un entretien secret où ils pussent régler amicalement les intérêts des deux couronnes, & cimenter la bonne intelligence qui devoit toujours subsister entre un pere & ses enfants. Philippe, content de le voir dans ces dispositions, ne crut pas devoir lui

refuser une si foible satisfaction. On  
 ANN. 1506. stipula dans un nouveau traité, que  
 Ferdinand conserveroit pendant sa  
 vie les trois grandes maîtrises de  
 saint Jacques d'Alcantara, & de Ca-  
 latrava ; une pension de vingt-cinq  
 mille ducats sur les revenus du royau-  
 me de Castille ; qu'il uniroit à la  
 couronne d'Arragon les royaumes de  
 Grenade & de Naples qu'il avoit  
 conquis conjointement avec Isabelle,  
 & dont par conséquent l'archiduc au-  
 roit pu revendiquer une moitié : qu'à  
 ces conditions Ferdinand évacueroit  
 la Castille & ne se mêleroit plus, ni  
 directement ni indirectement de l'ad-  
 ministration de ce royaume Gagné  
 par la confiance que lui témoignoit  
 son artificieux beau-pere, Philippe  
 se découvrit à lui du dessein qu'il  
 avoit conçu de faire interdire sa fem-  
 me, dont tout le monde connoissoit  
 la démence, afin de gouverner en  
 son propre nom pendant le bas âge  
 de ses enfants. Ferdinand qui ne  
 douta point que ce projet, en dé-  
 masquant l'ambition & l'ingratitude  
 de son gendre, ne révoltât tous les  
 ordres de l'Etat, l'encouragea ma-  
 licieusement à le poursuivre, pro-

mettant de n'y former aucun obstacle. Pour prix de cette complaisance , ANN. 1506.  
Philippe ne refusa point d'expédier un ordre précis à Gonsalve , devenu son sujet , de remettre le royaume de Naples entre les mains de Ferdinand son beau-pere.

Depuis long-temps la conduite de Gonsalve donnoit une vive inquiétude à Ferdinand. Ce général qu'il avoit laissé manquer d'argent & de secours , qui ne devoit ses succès qu'à sa conduite & à sa valeur , dispoſoit du royaume de Naples comme de sa conquête : il avoit distribué à ses capitaines , non-seulement les dépouilles de la faction Angevine , mais encore une partie des domaines de la couronne : c'étoit un moyen d'autant plus sûr de les enchaîner à sa fortune , que connoissant depuis long-temps l'avarice & l'ingratitude de Ferdinand , ils n'espéroient de conserver ces magnifiques récompenses qu'aussi long-temps que Gonsalve conserveroit son autorité. Offensé des libertés que se donnoit Gonsalve , jaloux du crédit qu'il s'acqueroit sur les soldats , Ferdinand n'eût pas tardé si long-

temps à le rappeler s'il n'eût été  
ANN. 1506. retenu par la crainte d'un nouvel  
armement de la part des François.

En attendant qu'il pût donner une libre carrière à son ressentiment, il s'étoit attaché à miner sourdement une autorité qui l'effrayoit : sous prétexte de le soulager dans les détails de l'administration, il lui avoit formé un conseil souverain de gens affidés & chargés d'éclairer sa conduite : il avoit nommé pour gouverneurs des châteaux de Naples & des principales forteresses du royaume, les envieux & les ennemis couverts du général : enfin il l'avoit brouillé par ses artifices avec Prosper & Fabrice Colonne, qui commandoient les troupes Italiennes. Ensuite augmentant le nombre de ces mercenaires, il avoit rappelé la plus grande partie des vieilles bandes Espagnoles, feignant de vouloir les employer dans une expédition qu'il méditoit en Afrique. Au moment où il croyoit pouvoir le disgracier sans danger, étoit arrivée la mort d'Isabelle qui avoit changé la face des affaires. Les Napolitains fâchés que leur pays devînt une

province d'une monarchie étrange-  
 re , desirant d'avoir un roi qui vé-  
 cût au milieu d'eux , enchantés des  
 qualités brillantes du *grand capi-*  
*taine* , le desiroient ardemment pour  
 roi. Le pape, suzerain de ce royau-  
 me , & qui avoit intérêt à n'avoir  
 pas un vassal trop puissant , eût ap-  
 plaudi sans peine à ce choix. L'em-  
 pereur d'un autre côté pressoit Gon-  
 salve de faire déclarer le royaume  
 de Naples, comme il le pouvoit fa-  
 cilement , en faveur de l'archiduc  
 son fils. Ce parti étoit d'autant plus  
 séduisant , que toute sa maison s'é-  
 toit déjà rangée de ce côté , & qu'il  
 ne pouvoit mieux s'annoncer au-  
 près de son nouveau maître qu'en  
 lui faisant don d'une couronne. Ce  
 fut apparemment la connoissance de  
 tous ces mouvements qui rendit Fer-  
 dinand si souple en présence de son  
 gendre , & qui lui fit solliciter l'or-  
 dre adressé à Gonsalve dont nous  
 venons de parler. Mais comme cet  
 ordre pouvoit être méprisé ou révo-  
 qué , Ferdinand négocioit de son  
 côté avec Gonsalve qui avoit cessé  
 d'être son sujet ; il lui offroit pour  
 récompense de ses services & pour

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1506. dédommagement d'un gouverne-  
 ment que sa qualité d'étranger ne  
 lui permettoit plus de garder, la  
 grande maîtrise de saint Jacques,  
 qui devoit le rendre l'homme le  
 plus puissant & le plus considéré de  
 toute la Castille après le souverain.  
 L'ayant gagné par cet appas, il s'em-  
 barqua promptement avec la reine  
 Germaine de Foix pour aller se mon-  
 trer à ses nouveaux sujets, laissant  
 pour ses agents dans la Castille deux  
 hommes affidés & puissants, le duc  
 d'Albe & le fameux cardinal Xime-  
 nès, archevêque de Toledé : en mê-  
 me-temps il envoya des ambassadeurs  
 ou des émissaires à Louis XII & à  
 Charles d'Egmond, pour exhorter le  
 monarque à rompre les derniers liens  
 qui l'attachoient encore au nouveau  
 roi de Castille, & le duc à ne pas  
 laisser échapper une si belle occasion  
 de réparer ses pertes.

Erats géné-  
 raux.

Seiffel.  
 Godefroi.  
 S. Gelais.  
 Lettres de  
 Louis XII.

Louis avoit déjà pris des mesures  
 pour rompre un mariage trop pré-  
 judiciable à son peuple, mais ces  
 mesures n'étoient pas suffisantes :  
 l'engagement étoit public, confirmé  
 dans deux ou trois traités, garanti  
 par des princes du sang, par les prin-



cipaux officiers de la couronne :                       
l'acte qui le rompoit , étant demeuré ANN. 1506.  
secrèt , & n'ayant été communiqué  
qu'à trois ou quatre capitaines des  
gardes , pouvoit être regardé comme  
frauduleux. Il étoit sur-tout impor-  
tant de s'assurer contre la reine :  
car bien que les prieres d'un mari  
expirant , les exhortations du car-  
dinal d'Amboise lui eussent arraché  
une espece de consentement pour  
le mariage de sa fille avec l'héritier  
de la couronne , il paroissoit assez  
par la violence qu'elle s'étoit faite  
en cette occasion , combien elle te-  
noit à son premier engagement , &  
combien elle avoit d'aversion pour  
le parti qu'on lui proposoit : or elle  
étoit souveraine , elle avoit des gar-  
des , des revenus considérables , une  
cour nombreuse ; & avec de pareil-  
les ressources il ne lui auroit pas été  
difficile , si le roi venoit à mourir ,  
d'enlever sa fille. Enfin , il falloit  
sauver la réputation du roi , & lui  
préparer une réponse aux plaintes  
de la maison d'Autriche. On crut  
devoir recourir dans cette occasion  
au remede qu'on a coutume d'em-  
ployer dans les grandes maladies de

ANN. 1596.

l'Etat. La plupart des villes & communautés du royaume, soit qu'elles agissent de leur propre mouvement, soit qu'elles ne fissent que suivre les impulsions secrètes du conseil, adressèrent au roi des requêtes pour demander l'assemblée des Etats généraux. Louis l'indiqua pour le 10 de mai dans la ville de Tours. Les députés s'y étant rendus de toutes les provinces du royaume, conférèrent ensemble pendant trois jours, & élurent pour orateur Thomas Bricot, chanoine de Notre-Dame, premier député de Paris. Le 14, le roi vint prendre séance, accompagné des princes du sang, de quelques cardinaux, des premiers seigneurs & des grands officiers de la couronne. Cette assemblée ne ressembloit à aucune de celles qu'on avoit vues jusqu'alors en France. Car au-lieu que dans les autres l'orateur étoit chargé de porter au roi les griefs de la nation, d'exposer à ses regards la misère publique, & de le préparer à recevoir favorablement le cahier *des doléances*, Bricot ne fut chargé que de retracer au monarque ses bienfaits, & de lui payer, au

nom de la nation , un juste tribut  
de louange. » Dès votre avènement  
» à la couronne , lui dit - il , votre  
» sagesse a dissipé les orages qui  
» avoient toujours paru inséparables  
» d'un nouveau règne ; votre magna-  
» nimité a rassuré ceux qui trem-  
» bloient d'avoir encouru votre in-  
» dignation ; image de Dieu sur la  
» terre , vous n'avez vengé vos in-  
» jures que par des bienfaits ; pere  
» commun , vous n'avez vu dans  
» tous vos sujets que des enfants  
» tendres & soumis. Envain des  
» voisins jaloux comptant sur nos  
» divisions ordinaires , s'étoient-ils  
» préparés à ravager nos provinces :  
» battus , repoussés , ils ont deman-  
» dé humblement la paix. Dans ces  
» temps d'alarme & de troubles où les  
» revenus ordinaires de la couronne  
» paroissent insuffisants , vous avez  
» soulagé le peuple , les tailles ont  
» été diminuées d'un tiers. Des soins  
» plus glorieux encore ont signalé  
» les commencements de votre rè-  
» gne , des loix sages ont assuré la  
» fortune des citoyens ; les abus  
» qui s'étoient glissés jusques dans  
» le sanctuaire de la justice ont été

„ retranchés , & ce que nos peres  
 ANN. 1506. „ n'auroient osé ni prévoir ni espé-  
 „ rer , le laboureur n'a plus tremblé  
 „ à l'approche du guerrier ; & , pour  
 „ me servir de l'expression d'un pro-  
 „ phète , le mouton bondit au mi-  
 „ lieu des loups , & le chevreau joue  
 „ parmi les tigres. Quelles actions  
 „ de graces peuvent vous rendre des  
 „ sujets que vous avez protégés , en-  
 „ richis ! comment s'acquitteront-ils  
 „ de leurs obligations ? Daignez , sire ?  
 „ accepter le titre de *Pere du Peuple* ,  
 „ qu'ils vous défèrent aujourd'hui par  
 „ ma voix “.

A ces mots un doux murmure  
 s'éleva dans l'assemblée , il fut suivi  
 de cris de joie & d'applaudissemens.  
 L'orateur , après s'être recueilli un  
 moment en lui-même , poursuivit  
 ainsi : „ Vos bienfaits , sire , ont  
 „ passé notre attente , mais ne nous  
 „ auriez-vous comblés de biens que  
 „ pour nous plonger dans des re-  
 „ grets plus amers ? Votre amour  
 „ pour la patrie doit-il finir avec  
 „ votre vie ? n'auriez-vous pris tant  
 „ de peine en faveur de vos fidèles  
 „ sujets , que pour les livrer vous-  
 „ même à la merci des étrangers ,

» & leur faire perdre en un instant  
 » le fruit de tant de sang & de tra- ANN. 1506.  
 » vaux ? Que ne puis-je retracer aux  
 » yeux de votre majesté la douleur  
 » profonde , la consternation à la-  
 » quelle la nation entière s'aban-  
 » donna dans ces moments terribles  
 » où nous tremblâmes pour vos jours ?  
 » Prosternez au pied des autels , ef-  
 » frayés du seul danger qui vous mé-  
 » naçoit sans aucun retour sur nous-  
 » mêmes , nous ne demandions au  
 » ciel que la conservation d'une tête  
 » si chère : lorsqu'un rayon d'espé-  
 » rance eut dissipé cette terreur pro-  
 » fonde , nous vîmes avec effroi le  
 » péril qu'avoit couru l'État ; toutes  
 » les suites d'un trop funeste enga-  
 » gement se présenterent à notre  
 » imagination : cependant nous gar-  
 » dions le silence , la faveur que  
 » le ciel venoit de nous accorder  
 » combloit nos desirs ; nous ne  
 » doutâmes plus qu'un roi si sage  
 » n'ouvrît les yeux sur le danger qui  
 » nous menaçoit : la crainte de lui  
 » déplaire par une démarche préci-  
 » pitée nous arrêta long-temps , &  
 » même depuis que nous sommes  
 » ici assemblés , nous avons encore

„ délibéré s'il n'étoit pas à propos  
 ANN. 1506. „ de garder le silence & d'attendre  
 „ en paix ce qu'il vous plairoit d'or-  
 „ donner. Votre bonté , sire , a pu  
 „ seule nous inspirer de la confiance.  
 „ Nous nous sommes rappelé que ,  
 „ dans les cruels instants où vous pa-  
 „ roissiez toucher à votre dernière  
 „ heure , vous déclarâtes *que vous ne*  
 „ *regrettiez la vie que parce que vous*  
 „ *n'aviez point encore assuré le repos*  
 „ *de votre peuple.* Ce sont ces paroles  
 „ à jamais mémorables qui nous en-  
 „ hardissent à déposer aux pieds de  
 „ votre majesté notre très-humble  
 „ requête“.

A ces mots , l'assemblée tomba à  
 genoux les bras levés vers le trône :  
 l'orateur , dans la même attitude ,  
 poursuivit d'une voix basse & trem-  
 blante : „ Puisse le suprême arbitre  
 „ des destinées prolonger la durée  
 „ de votre règne ! puisse-t-il , pro-  
 „ pice à nos vœux , vous donner pour  
 „ successeur un fils qui vous ressem-  
 „ ble ! mais si ses décrets éternels  
 „ s'opposent à nos vœux , s'il ne nous  
 „ juge pas dignes d'une si grande  
 „ faveur , adorons sa justice & ne  
 „ songeons qu'à faire usage des dons  
 „ qu'il



» qu'il nous a faits. Sire, vous voyez  
 » devant vous un précieux rejetton ANN. 1506.  
 » du sang des Valois. Fils d'un pere  
 » vertueux , élevé sous les yeux d'une  
 » mere vigilante , formé par vos  
 » conseils & par votre exemple , il  
 » promet d'égaliser la gloire de ses  
 » aïeux : qu'il soit l'heureux époux  
 » que vous destinez à votre fille ,  
 » & puisse-t-il retracer à nos neveux  
 » l'image de votre regne » !

Ce discours , la posture suppliante  
 où il voyoit ses sujets , émurent le  
 cœur paternel de Louis , des larmes  
 d'attendrissement coulerent de ses  
 yeux : le chancelier Gui de Roche-  
 fort , après s'être mis à genoux au  
 pied du trône & avoir reçu ses or-  
 dres , s'avança vers l'assemblée &  
 dit : » Messieurs des Etats , le  
 » roi notre souverain & naturel sei-  
 » gneur , ne blâme point la démar-  
 » che que vous avez faite ; il rend  
 » justice aux sentimens qui vous  
 » l'ont inspirée , & voit avec la plus  
 » vive satisfaction à quel point la  
 » patrie vous est chere. Il accepte le  
 » titre de *Pere du peuple* que vous  
 » lui déférez ; vous ne pouviez lui  
 » faire un don qui lui fût plus agréa-

ANN. 1506. „ ble. Si les soins qu'il s'est donnés  
 „ ont tourné au profit de la chose  
 „ publique , il déclare qu'il faut en  
 „ rendre grâces à Dieu , & qu'il  
 „ s'efforcera de mieux faire à l'ave-  
 „ nir. Quant à la requête que vous  
 „ lui avez présentée , elle roule sur  
 „ un objet si important , que quel-  
 „ que déférence qu'il ait pour les  
 „ conseils de ses fidèles sujets , il ne  
 „ veut rien statuer à cet égard , sans  
 „ avoir pris l'avis des princes de son  
 „ sang , des grands & des premiers  
 „ magistrats du royaume. Retrouvez-  
 „ vous donc ici dans six jours , &  
 „ le roi viendra lui-même vous ap-  
 „ porter sa réponse „.

Le lendemain les députés de Bre-  
 tagne , qui n'avoient point été ad-  
 mis dans l'assemblée , parce que la  
 reine leur souveraine étoit jalouse  
 d'empêcher la réunion du duché au  
 reste de la monarchie , présenterent  
 au roi une requête entièrement con-  
 forme au vœu général de la nation.  
 Louis ayant assemblé un conseil ex-  
 traordinaire où il donna entrée aux  
 premiers présidents des parlements de  
 Paris , de Rouen & de Bordeaux , à  
 un grand nombre de prélats & de

seigneurs , déclara publiquement les engagements qu'il avoit contractés avec la maison d'Autriche , les serments qu'il avoit prêtés & fait prêter par les gouverneurs de plusieurs provinces , à l'archiduc & à l'empereur : il ne dissimula point qu'il se croiroit obligé de les accomplir à quelque prix que ce fût , s'il ne s'agissoit que de ses intérêts personnels ; il les pria de considérer que la parole des rois est sacrée , & leur ordonna de déclarer , comme ses fidèles sujets , sans ménagement & sans crainte , ce qu'ils croiroient juste & conforme à l'équité naturelle. Les avis ne furent point partagés ; tous opinèrent que l'engagement pris avec l'archiduc étoit nul , comme contraire aux loix fondamentales de la monarchie : si ces loix , disoit-on , déclarent nulle toute aliénation du domaine de la couronne , quoique faite sans fraude , & en faveur de ceux qui ont le mieux servi l'Etat , à plus forte raison proscrivent-elles un traité captieux , où l'on transporterait à l'étranger des provinces entières , des places fortes , les clefs & la sûreté du royaume. Ils montrèrent ensuite que tous les

---

ANN. 1506.

ANN. 1506.

serments que le roi avoit pu prêter , soit à l'archiduc , soit à l'empereur , se trouvoient pareillement annullés par un autre serment plus auguste & toujours subsistant ; celui qu'il avoit prêté en recevant l'onction sacrée , de procurer l'avantage de son peuple , de s'opposer de toute sa puissance à ce qui pouvoit lui préjudicier. Or que pouvoit-il arriver de plus préjudiciable à l'Etat que d'introduire dans son sein , sous le spécieux nom d'allié , un ennemi domestique qui ne manqueroit pas d'y semer le trouble , qui chercheroit à tout perdre , à tout envahir ? Enfin , ils observerent que ce prétendu engagement se réduisoit encore à des promesses , à un projet ; qu'il n'y avoit point eu de gages touchés , aucun consentement des deux époux ; qu'il n'étoit pas rare de voir rompre de pareils contrats entre des particuliers pour des raisons beaucoup moins fortes , souvent même par pur caprice : que l'empereur & l'archiduc avoient assez montré , par la conduite qu'ils avoient tenue depuis ce temps avec la France , & par le peu d'attention qu'ils avoient apportée à observer de

leur part des traités d'ailleurs si favorables à leur maison, combien peu ils comptoient sur ces arrangements politiques & variables : d'où ils conclurent que Louis, sans manquer aux regles les plus austeres de l'honneur & de la probité, pouvoit comme homme, & devoit comme roi, satisfaire au vœu de la nation, en rompant des nœuds si funestes & si mal assortis.

ANN. 1506.

Le mercredi, 20 de mai, le roi, suivi de toute sa cour, retourna dans la salle d'assemblée. Après que les hérauts eurent imposé silence, le chancelier Gui de Rochefort portant la parole, dit : « Le roi, comme il vous  
 » l'avoit annoncé, a fait examiner  
 » votre requête ; quelque confiance  
 » qu'il ait d'ailleurs en votre zele  
 » & en vos lumieres, il n'a pu se  
 » dispenser de consulter, sur une ma-  
 » tiere qui intéresse si essentiellement  
 » le salut de l'Etat, les princes de son  
 » sang & les hommes distingués qui  
 » forment son conseil. Puisque leur  
 » avis a été conforme à vos desirs,  
 » il ne veut pas différer plus long-  
 » temps à vous donner une pleine  
 » satisfaction : il m'a chargé de vous

„ inviter pour jeudi prochain , à la  
 ANN. 1506. „ cérémonie des fiançailles de sa fille  
 „ avec monseigneur le duc de Va-  
 „ lois. C'est le seul engagement que  
 „ la jeunesse des deux époux leur per-  
 „ mette encore de contracter. Vous  
 „ aurez soin, lorsqu'il en fera temps,  
 „ d'achever un ouvrage que vous  
 „ avez si bien commencé ; sa majesté  
 „ exige donc dès ce moment que  
 „ vous promettiez & juriez, que vous  
 „ fassiez promettre & jurer , par tous  
 „ ceux qui vous ont élus pour leurs  
 „ députés , qu'aussi-tôt que les deux  
 „ époux auront atteint l'âge nubile ,  
 „ vous ferez & accomplirez le ma-  
 „ riage projeté ; que vous ne souf-  
 „ frirez point que personne ose s'y  
 „ opposer , & que vous verserez ,  
 „ s'il est nécessaire , jusqu'à la der-  
 „ nière goutte de votre sang pour  
 „ en assurer l'exécution ».

L'orateur des États alloit répondre ,  
 on ne lui en laissa pas le temps : la salle  
 retentit d'applaudissements , de cris  
 de joie , de vœux pour la conserva-  
 tion du roi ; chaque député couroit  
 à l'envi prêter le serment que le roi  
 demandoit , & recevoir une formule  
 écrite de ce même serment qu'il



devoit faire prêter à son retour par la ville ou la communauté dont il étoit représentant. Anne de Bretagne eut honte de s'opposer seule à un arrangement si ardemment désiré par tous ceux qui s'intéressoient au bien public. On rédigea le contrat, & les deux jeunes époux furent conduits au pied des autels où le cardinal d'Amboise les attendoit. Claude de France n'avoit que quatre ans, le duc de Valois en avoit douze.

ANN. 1506.

Louis ayant fait dresser un procès-verbal de ce qui s'étoit passé dans cette assemblée, envoya des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe pour prévenir les reproches dont ses ennemis ne manqueroient pas de l'accabler, & justifier sa conduite en montrant qu'il n'avoit pu se dispenser de déféret au desir de ses sujets. La plupart des souverains, effrayés de l'accroissement subit que prenoit la maison d'Autriche, & jugeant sagement qu'il étoit de leur intérêt que la France, qui seule pouvoit un jour lui servir de contre-poids, ne fût pas démembrée, applaudirent à ce nouvel arrangement. Il n'y eut que Phi-

~~Philippe~~ lippe, roi de Castille, & l'empereur  
ANN. 1506. Maximilien, qui regardant comme  
une bravade, l'arrivée des ambassa-  
deurs françois & la commission dont  
ils étoient chargés, les écouterent  
froidement & les renvoyerent sans  
réponse. Cependant il importoit à la  
France de savoir à quoi elle devoit  
s'en tenir sur l'investiture du duché  
de Milan, réversible, au défaut d'en-  
fants mâles procréés du roi, à ma-  
dame Claude sa fille, & au duc de  
Luxembourg qui avoit dû l'épouser.  
Il en avoit déjà coûté plus de cent  
mille livres au roi pour l'obtenir dans  
cette forme; il offroit encore pa-  
reille somme à l'empereur, si, au  
nom du duc de Luxembourg, il  
vouloit substituer celui du duc de  
Valois. Il faut convenir que cette  
offre, quelque raisonnable qu'elle fût  
en elle-même, n'arrivoit pas dans  
des circonstances favorables. Maxi-  
milien levoit des troupes, obligeoit  
tous les vassaux de l'empire de lui  
fournir leur contingent, annonçant  
qu'il alloit prendre la couronne im-  
périale à Rome; c'étoit le prétexte  
dont il vouloit pallier l'expédition  
qu'il méditoit dans le duché de Mi-

Ian : on avoit tout lieu d'appréhender que le pape n'entrât dans ce projet, ANN. 1506.  
car il étoit presque ouvertement brouillé avec la France.

Jules II, ambitieux & guerrier, brûloit de signaler son pontificat par quelque entreprise hardie. L'exemple de son prédécesseur, qui avec moins de talents avoit si fort accru les domaines de l'église, étoit pour lui un puissant aiguillon. Barré dans tous ses projets, par la république de Venise & le roi de France, il songeoit dès-lors à exciter une révolution générale en Italie. Le cardinal d'Amboise, qui n'avoit point encore renoncé à la tiare, parce qu'il étoit beaucoup plus jeune que lui, tâchoit d'acquérir un parti dans le sacré college, & d'empêcher que la rupture n'éclatât. Jules qui pénétoit ses vues, & qui le regardoit toujours comme un rival redoutable, tiroit parti de sa foiblesse, & n'en étoit que plus disposé à donner à la France de nouveaux chagrins. Amboise avoit obtenu, à la recommandation du roi, la promesse de deux chapeaux de cardinal pour Jean de la Trémouille, archevêque d'Auch,

Le pape s'empare, par le secours des François, de Pérouse & de Bologne.  
*Guicchar-  
din.  
Belcar.  
Bembe.*

ANN. 1506. & René de Prie, évêque de Bayeux ; alliés l'un & l'autre à sa maison. La promotion s'étoit faite , & ils n'avoient point été nommés. Cette première mortification fut suivie d'une entreprise sur l'autorité du roi : après la mort du cardinal Ascagne, Jules disposa de tous les bénéfices qu'il possédoit dans le Milanès. Louis de son côté fit saisir dans toute l'étendue de sa domination les revenus des prélats & des cardinaux qui résidoient à la cour de Rome. L'affaire auroit été poussée à de fâcheuses extrémités , si le cardinal d'Amboise , profitant de la crainte qu'inspiroient au roi les démarches de l'empereur , n'eût obtenu à force de prières qu'on cherchât des moyens de conciliation : l'évêque de Sisteron fut chargé de cette négociation ; Jules exigea que la France , non-seulement ne s'opposât point au projet qu'il avoit de chasser Jean - Paul Baglioné de Pérouse , & Jean Bentivoglio de Bologne ; mais qu'elle lui fournît un certain nombre de troupes pour aider à les dépouiller. A ce prix , il promit les deux chapeaux qu'on lui demandoit , & un

concordat , en vertu duquel Louis auroit , pendant sa vie , la nomination aux bénéfices du duché de Milan , comme l'avoient eue les Sforces ses prédécesseurs. Cet échange n'auroit jamais dû être accepté ; car outre la honte dont le roi se couvroit , en sacrifiant Bentivoglio qu'il avoit reçu sous sa protection , il perdoit la seule barrière qui séparât le duché de Milan des Etats de l'Eglise : cependant le cardinal se servit si bien de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son maître , qu'il arracha son consentement. Jules , craignant de laisser échapper une si belle occasion , & ne daignant pas faire attention au danger qu'il y avoit d'exceiter une guerre en Italie dans le temps que l'empereur se disposoit à y pénétrer , se mit brusquement en marche , & envoya sommer le roi de faire avancer le secours qu'il lui avoit promis : *Le saint pere rêve , sans doute , répondit Louis , ou il faut qu'il eût trop bu d'un coup le soir qu'il forma ce beau projet.* L'envoyé s'en feroit retourné avec cette réponse , si le cardinal d'Amboise , qui s'étoit absenté depuis quelques jours de la

~~ANN. 1506.~~ cour, ne fût arrivé fort à propos pour le saint pere, & n'eût fait expédier un ordre à Chaumont, son neveu, d'aller se joindre avec cinq cents lances à l'armée du saint-siege. Jules ne trouva plus d'obstacles à ses desirs : Jean-Paule Baglioné consentit à céder la seigneurie de Pérouse, en conservant seulement la jouissance des biens qu'il possédoit comme particulier. Bentivoglio, beaucoup plus puissant, rit de la folie du pape, tant qu'il crut n'avoir affaire qu'à lui ; mais dès qu'il eut appris que les François étoient en marche pour venir le combattre, ce politique si délié, cet homme si déterminé, qui avoit autrefois témoigné un mépris si souverain à Julien de Médicis, pour s'être laissé dépouiller sans combat de la seigneurie de Florence, quitta Bologne en pleurant, & vint avec sa famille éplorée chercher humblement un asyle parmi ces mêmes François qui alloient l'attaquer. Chaumont ému de pitié voulut bien se charger de défendre ses intérêts : il obtint pour lui les mêmes conditions accordées à Baglioné ; c'est-à-dire, la jouissance



libre & entiere de ses biens patri-  
moniaux, de quelque nature qu'ils  
fussent & en quelque endroit qu'ils  
fussent situés. Bologne ouvrit ses por-  
tes, & le peuple qui n'avoit aucune  
connoissance du traité, & qui croyoit  
faire sa cour au nouveau souverain,  
courut en foule piller & démolir  
le palais de Bentivoglio. Ainsi Jules  
dut aux François le rétablissement  
de son autorité dans une des plus  
considérables villes d'Italie : devenu  
leur voisin, il n'en fut que plus ani-  
mé à les perdre.

La conduite qu'ils tinrent dans les  
Pays-Bas étoit beaucoup plus poli-  
tique & mieux combinée. Charles  
d'Egmond, qui s'étoit réfugié dans  
ses Etats au moment où Philippe  
s'embarquoit pour l'Espagne, prati-  
quoit ses anciens sujets & sollicitoit  
des secours étrangers. Les Croui,  
gouverneurs des Pays-Bas, en vou-  
lant lui enlever toutes ses ressour-  
ces, avoient donné à la France un  
motif de rupture : comme les Fran-  
çois ne pouvoient aller en Gueldres  
sans traverser le pays de Liège, les  
Croui, avoient sollicité sans suc-  
cès Robert de la Marck, prince de

ANN. 1506.

Charles  
d'Egmont  
rétabli dans  
ses Etats.

*Fisen, hist.  
Léod.*

*Pont. rer.  
Gelr.*

*Haræus.  
an. Erab.*

*Lettres de  
Louis XII,  
par Godefroi.*

ANN. 1506. Sedan, & Evrard de la Marck, évêque de Liège, à leur fermer le chemin, & à préférer l'alliance du roi leur maître à celle de Louis. Le roi eût pu facilement s'en venger ; mais ayant connoissance du traité que Philippe avoit conclu avec Henri VII, & craignant de s'attirer une guerre fâcheuse avec l'Angleterre, il desira que son ennemi lui fournît une raison encore plus plausible d'en venir à une guerre déclarée. Philippe ne tarda pas à lui donner cette satisfaction : instruit des desseins de Charles d'Egmond, & voulant sans doute l'intimider, il lui écrivit une lettre arrogante où il lui marquoit qu'il n'ignoroit pas à l'instigation de qui il se conduisoit ; mais que s'il lui donnoit la peine de retourner dans les Pays-Bas, tous ses parents, ses prétendus protecteurs ne le sauveroient pas de la juste punition qu'il lui préparoit. Louis à qui cette lettre fut communiquée, crut s'y reconnoître & ne balança plus. Il ordonna sur-le-champ au sire d'Orval, comte de Rhetel, & au prince de Sedan de conduire quatre cents lances Françoises au secours d'un prince injustement op-

primé ; il lui envoya par la même occasion des sommes considérables ANN. 1506. pour lever & entretenir un corps nombreux de lansquenets. Avec de pareils secours Charles se remit promptement en possession de ses anciens Etats, il fit des courses dans la Hollande & le Brabant. Philippe trop éloigné pour venir lui-même défendre ses sujets, recourut assez inutilement au roi d'Angleterre. Henri VII, qui craignoit de n'être pas remboursé de ses avances, se contenta de se porter pour médiateur, d'envoyer des ambassades, de faire beaucoup de bruit & de laisser couler le temps. Cependant les deux gouverneurs Chievres & Chimai, mandoient au roi de Castille, qu'en suspendant tous les payements, qu'en retranchant même la moitié des gages des officiers qui formoient la maison de Charles duc de Luxembourg, ils ne pourroient faire subsister l'armée jusqu'à l'hiver, s'il ne leur envoyoit de l'argent d'Espagne. Ce vaste royaume n'en fournissoit point : à peine Philippe avoit-il pu en recouvrer assez pour entretenir les douze cents hommes qu'il avoit

**ANN. 1506.** emmenés avec lui : il étoit dange-  
 reux de s'annoncer par de nouveaux  
 impôts : avec quelque douceur qu'il  
 traitât les Espagnols , il n'avoit pu  
 parvenir à conserver long - temps  
 cette estime & cet amour qu'ils lui  
 avoient témoigné avant que de le  
 connoître. La proposition qu'il avoit  
 hasardée dans les Etats de renfer-  
 mer sa femme pour cause de dé-  
 mence , avoit soulevé une nation  
 inviolablement attachée à ses légi-  
 times souverains : les émissaires de  
 Ferdinand en avoient pris occasion  
 de le peindre des plus noires cou-  
 leurs. Après avoir accablé , disoit-on ,  
 des mépris les plus insultants , une  
 princesse innocente , une épouse  
 tendre & vertueuse , avoit - il bien  
 la barbarie d'aspirer encore à la dé-  
 pouiller , à l'enfvelir dans une pri-  
 son ? à quoi ne devoit donc pas s'at-  
 tendre l'Espagne de la part d'un  
 prince qui respectoit si peu les droits  
 de la nature & les engagements les  
 plus sacrés ? Philippe avoit été in-  
 formé de ces murmures , il en avoit  
 découvert les auteurs , & il s'apprê-  
 toit à les punir lorsqu'il fut attaqué  
 d'une fièvre violente qui l'emporta

Mort de  
 l'archiduc  
 Philippe :  
 conduite de  
 Louis XII.

*P. Martir,*  
*de Angl.*  
*Godefroi.*  
*Lettres de*  
*Louis XII.*  
*Mariana.*

en peu de jours. Quelques écrivains ont osé avancer que Ferdinand voyant le peu de succès de ses ruses, & n'ayant plus d'autre moyen de rentrer dans la Castille, l'avoit fait empoisonner : d'autres assurent que la maladie qui le moissonna, pour ainsi dire, dans la fleur de son âge, car il n'avoit encore que vingt-huit ans, fut causée par des exercices trop violents, & quelques excès auxquels il s'étoit imprudemment livré sous un ciel si différent de celui des Pays-Bas.

Louis ne pouvoit desirer des conjonctures plus favorables pour s'emparer des Pays-Bas, s'il eût pu se départir un moment des principes de la justice & de la modération. Ces provinces étoient sans défense ; la noblesse la plus distinguée, les plus braves guerriers avoient suivi Philippe en Espagne, & n'en pouvoient revenir sans se mettre à la merci du roi de France. Chievres n'avoit qu'une armée déjà ruinée, & point d'argent pour la payer ; les François auxiliaires du duc de Gueldres ravageoient impunément le Brabant ; l'empereur étoit éloigné,

ANN. 1506. & d'ailleurs tellement odieux aux Flamands , qu'ils n'eussent jamais consenti à le recevoir parmi eux. Le roi d'Angleterre , vieux & avare , n'auroit pas fait plus d'efforts pour empêcher la conquête des Pays-Bas , qu'il n'en avoit fait sous le règne précédent pour s'opposer à la réunion de la Bretagne à la couronne. Louis , qui avoit une armée toute prête , qui ne manquoit pas d'argent , qui auroit trouvé un grand nombre de partisans en Flandre & en Artois , qui pouvoit faire pailer en sa faveur une ancienne loi féodale , laquelle défère au seigneur suzerain la curatelle & la jouissance des biens des enfants de ses vassaux pendant tout le temps de leur minorité , n'avoit , pour ainsi dire , qu'à se montrer sur les frontieres de l'Artois pendant que le duc de Gueldres se feroit avancé dans le Brabant , & tout étoit soumis. Maître des Pays-Bas , & vraisemblablement de la personne du jeune Charles , il auroit tenu l'empereur dans une entière dépendance ; mais ce furent ces facilités qui lui firent tomber les armes des mains : il ne vit dans les



enfants de son ennemi que de mal-  
 heureux orphelins dignes de sa pi-  
 tié ; il retira sur le champ les trou-  
 pes qu'il avoit envoyées au duc de  
 Gueldres , lui mandant de se ren-  
 fermer à l'avenir dans les limites de  
 ses Etats & de se tenir sur la dé-  
 fensive.

Cet acte de modération, quoique  
 si conforme au caractère de Louis ,  
 a donné lieu à Martin du Bellai ,  
 historien estimable à tout autre égard ,  
 d'imaginer que Philippe , à l'article  
 de la mort , considérant qu'il lais-  
 soit des enfants en bas-âge , un pays  
 sans défense , nomma dans son tes-  
 tament Louis tuteur ou curateur de  
 ses enfants ; que Louis usant, comme  
 il le devoit , de ce dépôt sacré , ré-  
 gla l'administration des Pays - Bas ,  
 & donna pour gouverneur au jeune  
 Charles duc de Luxembourg & prince  
 d'Espagne , Guillaume de Croui , sei-  
 gneur de Chievres , lequel , dit-on ,  
*rendit son élève beaucoup plus ha-  
 bile qu'il ne falloit pour le bien de  
 la France.* Cette supposition , adop-  
 tée par la foule des historiens mo-  
 dernes , se trouve malheureusement  
 démentie par les pieces mêmes sur

ANN. 1506.

lesquelles on prétendoit l'appuyer. Le testament de Philippe existe , & il n'y est fait aucune mention de cette prétendue curatelle : les lettres qui établissent Guillaume de Chievres gouverneur du prince de Castille , nous ont été pareillement transmises ; mais elles sont expédiées au nom de Maximilien , qui obtint dans la suite la tutelle de ses petits-fils , & non de Louis , qui ne paroît pas avoir recherché cette commission qu'on auroit eu bien de la peine à lui refuser. Nous avons les lettres qu'il écrivit après la mort de Philippe au prince de Nassau , aux magistrats de la ville d'Arras ; il promet de protéger les jeunes princes orphelins , il y fait valoir sa qualité de suzerain , de parent du côté maternel : auroit-il oublié celle de tuteur & de régent s'il en eût été revêtu ou même s'il l'eût disputée ? Comment d'ailleurs l'en eût-on dépouillé dans la suite pour la conférer à l'empereur Maximilien , Louis eût-il souffert patiemment qu'on lui fît cet affront ? n'auroit-il osé ni s'en venger ni s'en plaindre ?

Mais si Louis se contenta de pro-

réger les enfants de son vassal, sans  
prétendre à l'administration de leurs  
Etats, il ne permit pas non plus  
que sa générosité tournât au profit  
de Maximilien, qui s'étoit montré  
son ennemi, & qui, par cet ac-  
croissement de puissance, se seroit  
trouvé plus à portée de lui nuire.  
Il engagea les Flamands & les autres  
peuples des Pays-Bas à former un  
conseil de régence, qui seroit char-  
gé du détail de l'administration,  
& qui rendroit compte aux Etats  
assemblés, promettant en ce cas de  
les protéger & de les défendre com-  
me ses fidèles sujets, & menaçant  
de les traiter non en ennemis, mais  
en rebelles & en criminels de lese-  
majesté, s'ils prenoient le parti de  
se soumettre à l'empereur. C'étoit  
servir les Flamands à leur gré : nous  
avons déjà observé qu'ils n'aimoient  
point des maîtres trop puissants,  
mais ils haïssoient sur-tout Maximi-  
lien : ils lui avoient ôté la tutelle  
de ses propres enfants, ils avoient  
disposé de sa fille contre sa volon-  
té ; enfin ils avoient poussé la mu-  
inerie & l'insolence au point de  
l'arrêter prisonnier : ils n'avoient

ANN. 1506.

garde après cela de remettre leur fortune & leur vie à sa discrétion. Aussi Maximilien, qui s'étoit approché en hâte de la frontière des Pays-Bas, essuya-t-il un refus. Il balança s'il emploieroit la force pour se faire reconnoître : mais considérant qu'il ne pourroit triompher de l'obstination des Flamands tant qu'ils seroient soutenus par les armes des François ; que son entreprise n'aboutiroit qu'à le rendre encore plus odieux , & à ruiner la fortune de ses petits-fils , il reprit la route de Germanie , exhalant toute sa colere contre le roi de France , auquel il attribuoit le nouvel affront qu'il venoit de recevoir. La fortune le traita mieux en Castille. Les grands, persévérant dans leur haine contre Ferdinand , s'étoient assemblés après la mort de Philippe , & avoient formé, sous le bon plaisir de l'empereur, un conseil de régence qu'ils le prioient très-instamment de vouloir bien autoriser. Il se prêta avec joie à cet établissement : mais exclus des Pays-Bas , ennemi du roi de France, ne pouvant plus entretenir ni par terre ni par mer aucune correspon-

dance avec ses partisans , il voulut savoir ce qu'il avoit à se promettre ANN. 1506. de la part de Ferdinand. Il lui envoya donc une ambassade à Naples où il venoit d'arriver, & le pria, premièrement de trouver bon que le conseil de régence nouvellement établi en Castille , exercât ses fonctions sans aucun empêchement : 2°. de vouloir bien se joindre à lui pour obliger le roi de France à donner satisfaction au duc de Luxembourg leur commun héritier , sur le tort & l'affront qu'il venoit de lui faire en cassant son mariage avec la princesse Claude , héritière de Bretagne & de Milan : 3°. de lui assigner un rendez - vous soit à Rome , où il comptoit se rendre incessamment , soit dans quelque autre ville d'Italie , pour conférer amicalement sur leurs communs intérêts. Ferdinand répondit qu'il ne connoissoit point de régens en Castille , mais quelques rebelles qu'il feroit bientôt rentrer dans le devoir ; qu'à sa fille seule appartenoit solidairement ce royaume & le soin de le gouverner ; que si elle avoit besoin de conseil , il étoit en état de lui en servir , sans

~~\_\_\_\_\_~~ que l'empereur s'en mît en peine ;  
 ANN. 1506. qu'il avoit eu connoissance des raisons qui avoient obligé le roi de France à marier sa fille au duc de Valois, héritier présomptif de cette monarchie ; qu'elles lui avoient paru solides ; qu'il ne refusoit point l'entrevue que lui proposoit l'empereur , au cas cependant que les affaires dont il se sentoît accablé lui permissent de s'y rendre , & que le roi de France , dont il vouloit conserver l'amitié , n'en prît point d'ombrage. Déchû de tout espoir de conciliation , Maximilien ne se rebuta point , il continua d'intriguer de tous côtés , en Espagne par un grand nombre d'émissaires secrets ; dans les Pays-Bas par Marguerite sa fille , duchesse douairière de Savoie , & tante du jeune Charles de Luxembourg ; en Italie par le pape. Jules , aussi ennemi du repos , aussi envenimé contre les François que pouvoit l'être Maximilien lui-même , trouva bientôt une occasion favorable d'exercer ses talents.

Révolte &  
 soumission  
 de Gênes :  
 projets de  
 Louis.

Gênes , en se soumettant à la domination Françoisise , avoit conservé ses loix , son gouvernement républicain ,



cain, ses possessions, ses forces de terre & de mer. Outre cette longue étendue de terrain bordé au midi par la mer, au nord par une chaîne de montagnes, connu des anciens sous le nom de *Ligurie*, des modernes sous celui de *rivieres de levant & de ponent*, & couvert d'un grand nombre de places fortes; elle possédoit dans son voisinage l'isle de Corse, l'isle de Chio dans l'Archipel. Protégée par la France contre les ennemis du dehors, livrée toute entiere à l'exercice de la banque, du commerce & des arts, elle auroit été parfaitement heureuse si elle eût pu se préserver de l'esprit de faction & de discorde : mais le souvenir de tant de révolutions qui l'avoient affligée depuis deux ou trois siecles, n'avoit encore pu la rendre sage. Deux puissantes factions s'y disputoient l'autorité, *la noblesse & le peuple* : les nobles, quoique réduits à un très-petit nombre de maisons, possédoient en propre une partie des places des deux rivieres, ce qui les rendoit en quelque sorte de petits souverains : par rapport à l'administration de la république, les

ANN. 1506.

~~ANN. 1506.~~ loix assignoient à leur ordre la moitié de toutes les magistratures. Quelques familles Plébéiennes , telles que les Frégoses , les Adornes , les Justiniani , &c. enrichies par le commerce , & décorées des premières charges de l'Etat , tentoient à franchir l'intervalle qui les séparoit encore de la noblesse ; mais plus elles faisoient d'efforts pour faire disparaître ces distinctions , plus les nobles de leur côté apportoit d'attention à maintenir leurs droits. Ces derniers , jouissant seuls du privilège barbare de ne se montrer au sein de la paix , & parmi leurs compatriotes , qu'armés d'une épée , se servoient de cet avantage pour insulter lâchement les Plébéiens , ou pour assassiner ceux qui osoient s'opposer à leurs violences. L'impunité les enhardissoit au crime ; car étant presque tous parents ou alliés , possédant à eux seuls la moitié de toutes les magistratures , & ayant toujours des moyens de gagner une voix ou deux dans l'autre moitié , quelque avérés que fussent leurs crimes , ils ne risquoient presque point d'être jamais condamnés. Ces

abus ouvrirent les yeux des Plé-  
béiens sur les dangers auxquels ils ANN. 1506.  
étoient journellement exposés : ils  
se plaignirent de leur condition ,  
& remontrant qu'ils étoient dix fois  
plus nombreux que les nobles , ils  
demanderent , pour établir une for-  
te d'égalité , & pour assurer la pu-  
nition du crime de quelque qualité  
que fût le coupable , qu'on leur cédât  
les deux tiers des magistratures.  
N'ayant pu rien obtenir par la dou-  
ceur , ils résolurent de se faire justice  
à eux-mêmes : dans une querelle qui  
s'éleva bientôt , ils s'attrouperent ,  
massacrèrent un gentilhomme de la  
maison de Doria , attaquèrent &  
poursuivirent tous les autres nobles  
qui étoient accourus à son secours.  
Le conseil général s'assembla le len-  
demain ; & comme plusieurs no-  
bles n'osèrent y assister , les Plé-  
béiens se trouvant les plus forts , fi-  
rent passer le décret qui leur assignoit  
les deux tiers des magistratures. Ro-  
quebertin , lieutenant de Philippe de  
Cleves Ravestein , dans le gouver-  
nement de Gênes , voyant le peu-  
ple échauffé , & sentant d'ailleurs  
combien ce règlement étoit propre

à empêcher le désordre, le confirma  
 ANN. 1506. par provision, & promit d'employer  
 ses bons offices auprès du roi son  
 maître, pour en obtenir la ratifi-  
 cation. Il n'étoit presque pas dou-  
 teux que Louis, prince juste & zélé  
 pour le bon ordre, ne l'accordât :  
 les nobles, trop foibles pour se ven-  
 ger, auroient pris le parti de la sou-  
 mission : la paix & la concorde al-  
 loient être rétablies, si ceux qui desi-  
 roient d'exciter un incendie géné-  
 ral en Italie, n'eussent pris soin d'ex-  
 citer & de fomenter cette première  
 étincelle. Jules II étoit originaire de  
 Savonne, la place la plus considéra-  
 ble de la rivière du Ponent, d'une  
 famille obscure, & par conséquent  
 ennemie de la noblesse. Il fut si bien  
 insinuer aux séditeux, par le moyen  
 de ses parents ou de ses créatures,  
 qu'ils n'avoient aucune faveur à es-  
 pérer d'une cour où tout ce qui n'é-  
 toit pas noble étoit traité en esclave ;  
 il rehaussa tellement leur courage,  
 en les flattant qu'il leur arriveroit  
 des secours capables de les faire  
 triompher de leurs ennemis, qu'ils  
 reprirent subitement les armes, pil-  
 lerent les palais des nobles, forti-

rent même de la ville pour ravager leurs terres. Les magistrats tirés des familles Plébéiennes les plus riches & les plus distinguées , s'opposant ouvertement à ces violences , furent déposés ; on créa pour les remplacer huit tribuns , qui revêtus d'une puissance absolue & escortés d'une foule de satellites , réduisirent au silence , & firent trembler tous ceux qui refusoient de participer à leurs fureurs. Ne trouvant plus aucun obstacle à leurs desseins , ils firent sortir à la fois deux armées destinées à chasser les nobles des places qu'ils tenoient sur les deux rivières : la première qui marcha vers la rivière de Levant investit la Spécie , & obligea les Fiesques , qui s'y étoient réfugiés , de chercher précipitamment une retraite plus éloignée ; la seconde alla investir la ville de Monaco qui appartenoit à Lucien Grimaldi , & qui étoit située à l'extrémité de la rivière de Ponent. Jusqu'alors les deux partis avoient eu guerre l'un contre l'autre ; mais ils respectoient ou sembloient respecter également l'autorité du roi ; ils lui avoient envoyé des députés

ANN. 1506. respectifs pour plaider leur cause ; résolus , disoient-ils , de se soumettre à sa décision. Roquebertin avec sa garnison logeoit dans le palais de Gênes , se promenoit dans les rues , & quoiqu'on eût cessé de le consulter , on affecta toujours de ne lui donner aucun sujet de plainte. Le roi , trompé par cette soumission apparente , espéroit toujours que cette émotion populaire s'apaiserait d'elle-même , & attendoit pour prononcer sur le fond de l'affaire , que les esprits fussent calmés. Le pape n'oublioit rien pour l'entretenir dans cette disposition. Tandis qu'il excitoit l'empereur à entrer dans cette querelle , qu'il manœuvroit sourdement à Pise & à Sienne pour faire passer des secours aux séditeux , il s'intréressoit auprès du roi pour sa malheureuse patrie ; il le conjuroit de ne rien précipiter ; il lui envoyoit le cardinal de Final avec des projets de pacification : & pour détourner son attention de ce qui regardoit Gênes , il remettoit sur le tapis cette ligue déjà oubliée entre le saint-siège , l'empire & la France , contre les Vénitiens dont



il favoit bien que Louis , & plus encore le cardinal d'Amboise , avoient à se plaindre. Il faisoit envisager ce projet comme l'unique moyen de faire cesser les animosités qui subsistoient entre la France & la maison d'Autriche ; il se rendoit garant de la bonne volonté de Maximilien , & prioit Louis de lui assigner un lieu où ils pussent conférer ensemble & mettre la dernière main à ce traité. Louis fut à son ordinaire la dupe de ce manège ; obligé de prononcer sur le sort des Génois , il eut égard à la recommandation du saint pere : il accorda au peuple , pour lequel il s'intéressoit , non-seulement une amnistie pour tout ce qui s'étoit passé , mais la confirmation de la loi qui lui donnoit les deux tiers des magistratures ; il exigea seulement qu'il cessât ses séditieux tribuns , & qu'il rendît aux nobles les places & les châteaux qu'il leur avoit enlevés ; & afin que Jules ne pût douter de la part qu'il avoit eue dans ce règlement , ce fut au cardinal de Final que Louis en commit l'exécution , l'autorisant de pleins pouvoirs pour agir en son nom. Il arriva cependant que ce mê-

ANN. 1506 me peuple dont on avoit si bien ménagé les intérêts , rejetta insollement ce projet de pacification. Les agents du pape n'avoient pas eu de peine à lui persuader que la cour ne les ménageoit dans le moment présent , que parce qu'elle ne voyoit aucun moyen de les réduire : que l'empereur , qui avoit hautement embrassé leur défense , se dispoisoit à venir les secourir : qu'ils pouvoient en toute sûreté attendre l'effet de ses promesses , puisque leur ville , regardée à juste titre comme le boulevard de l'Italie , étoit enveloppée de montagnes escarpées qu'il falloit nécessairement traverser , & où une poignée de payfans attroupés pouvoient sans danger arrêter l'armée la plus formidable. Un secours de deux mille Siennois , de trois cent Pisans qui arriva sur ces entrefaites , acheva d'aveugler une multitude présomptueuse & inconsidérée. Les pertes qu'ils avoient essuyées devant Monaco ne les découragerent point ; ils les attribuerent à l'inexpérience des tribuns & à la méfintelligence qui régnoit entr'eux. Ils crurent qu'ils remédieroient à ce désordre , en élisant

un doge ou souverain magistrat : ils jetterent les yeux sur Paul de Nove, ANN. 1506. simple teinturier, mais homme de tête, né pour le commandement, d'une justice & d'une probité rares dans un chef de rebelles. Roquebertin comprenant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans la ville, quitta le palais & alla se réfugier avec ses soldats dans la citadelle où commandoit Galéas de Salazar. Outre cette forteresse renfermée dans l'enceinte de la ville, il y en avoit une autre à peu de distance, nommée le Castellacio, située entre des rochers escarpés, & qui dominoit un chemin étroit par où l'armée devoit passer. Renaud de Noailles y commandoit, & n'avoit pour toute garnison que vingt soldats : ce nombre eût absolument suffi pour garder la place s'il eût eu des munitions ; mais comme elles avoient toujours été tirées de Gênes, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un peuple si soumis, si attaché jusqu'alors aux intérêts de la monarchie, songeât sérieusement à se révolter, les commissaires avoient négligé de l'approvisionner, & il étoit déjà trop tard

ANN. 1506. pour y songer : Paul de Nove la fit investir. La foible garnison ayant obtenu la liberté d'en sortir avec tous les honneurs de la guerre , éprouva combien il eût été plus avantageux pour elle de périr les armes à la main , que de se confier à la foi d'une troupe de forcenés : *Aux uns , dit une ancienne chronique , ils encroiserent les bras & leur fendirent le ventre , leur arracherent le cœur & les entrailles , puis attachèrent ces cœurs à des poteaux , & se laverent les mains dans leur sang ; les autres taillèrent en morceaux sans pitié avec les femmes , qui là étoient , lesquelles firent mourir de tant cruelle & étrange mort , que l'horreur du fait me défend d'en dire la maniere.* Convaincus qu'ils n'avoient plus de ménagements à garder avec la France après cette barbarie , ils coururent au palais , en arracherent les fleurs-de-llys , qu'ils remplacèrent par l'aigle impériale : Maximilien les avoit déjà reçus sous sa protection. Il y a lieu de conjecturer que les Vénitiens fomentoient de leur côté la révolte ; il est certain du-moins que dans le même temps , ils portèrent

une loi qui donnoit le droit de bourgeoisie à tous les Génois qui viendroient s'établir sur les terres de la seigneurie : c'étoit exciter les rebelles à tout oser, en leur montrant de loin une ressource en cas de malheur. Louis apprenant ces nouvelles, vit que le danger étoit plus grand qu'il ne l'avoit cru d'abord : que cette révolte, si elle n'étoit promptement étouffée, entraîneroit la perte du duché de Milan ; que le pape le trompoit. Il résolut à son tour d'essayer s'il ne pourroit le mettre hors d'état de lui nuire, en l'enlaçant, si j'ose ainsi m'exprimer, dans ses propres filets. Ayant donc fait, pendant une partie de l'hiver, des levées extraordinaires, il partit de Blois vers la fin de Janvier, annonçant qu'ayant été malheureux dans les dernières guerres d'Italie où il n'avoit employé que ses lieutenants, il vouloit désormais remplir lui-même les fonctions de général. La force de cette armée, qui montoit à près de cinquante mille hommes effectifs, la précaution toute nouvelle que le roi avoit prise de se faire accompagner dans cette

ANN. 1506.

ANN. 1507.

~~ANN. 1507.~~ expédition par huit cardinaux , une trentaine de prélats , tant évêques qu'archevêques , tout sembloit indiquer que ce prodigieux armement n'avoit point pour objet unique de faire rentrer dans le devoir une troupe de bourgeois révoltés. Parmi ces prélats , on en distinguoit deux , Evé-  
 ANN. 1507. rard de la Marck , évêque de Liège , & Tristan de Salazar , archevêque de Sens , qui armés de toutes pièces & la lance au poing , conduisoient eux-mêmes des compagnies de gens d'armes : ceux-là pouvoient trouver place dans une armée : mais à quel dessein Louis y avoit-il appelé tant d'autres cardinaux , archevêques , évêques & abbés ? Pourquoi , sachant que Jules étoit d'intelligence avec l'empereur & l'instigateur secret de la révolte , affectoit-il de lui témoigner une confiance toute particulière , le suppliant de l'attendre à Bologne où il vouloit conférer avec lui sur les projets que ce pontife lui avoit précédemment communiqués ? La copie d'une négociation secrète avec l'Angleterre , qui nous est tombée entre les mains , éclaircit une partie de ce



myſtere. Louis, avant ſon départ pour l'Italie, députa vers Henri VII un homme de confiance, qui n'étant chargé dans ſes inſtructions que de réclamer un banni du duché de Milan, qu'on diſoit s'être retiré à Londres & qu'on n'y trouva pas, avoit un ordre d'entretenir le monarque en particulier, & de lui demander ſ'il ſeroit diſpoſé à ſ'associer à un projet dont Ferdinand le Catholique étoit l'auteur, qui intéreſſoit le bien général de la chrétienté, où devoient entrer les Vénitiens, & ſur lequel on lui donneroit dans peu de plus grands éclairciſſements. Quand on conſidere que les Vénitiens étoient alors brouillés avec le ſaint ſiége & alliés de Ferdinand; que ce monarque, convaincu depuis la mort d'Iſabelle, qu'il ne pouvoit ſans l'alliance de la France ſe maintenir ſur les trônes d'Eſpagne & de Naples contre la puiffante maiſon d'Autriche, faiſoit alors humblement la cour à Louis, & même au cardinal d'Amboiſe dont il connoiſſoit le crédit: on ne peut guere douter que ce projet ſi ſecret ne regardât directement le pape,

& indirectement l'empereur. On peut  
ANN. 1507. donc conjecturer avec beaucoup de  
fondement que Ferdinand , dans le  
temps qu'il se trouva forcé de lais-  
ser le trône de Castille à son gen-  
dre , qu'il trembloit qu'on ne lui  
enlevât encore celui de Naples , &  
que persécuté par ses anciens al-  
liés , par ses sujets , connoissant la  
passion malheureuse que le cardi-  
nal d'Amboise nourrissoit encore  
pour la tiare , avoit promis de con-  
courir de toute sa puissance avec le  
roi de France , à convoquer un con-  
cile après qu'on se seroit assuré de  
la personne du pape , à y faire exa-  
miner son élection , à le déposer  
comme simoniaque , à procurer en-  
fin au cardinal d'Amboise les voix  
de tous les cardinaux Espagnols &  
Vénitiens ; qui joints aux François ,  
entraîneroient la pluralité des suffra-  
ges : qu'il avoit fait observer en-  
suite qu'Amboise , devenu pape &  
n'ayant aucun ennemi à redouter  
en Italie , transférerait le titre de  
roi des Romains , la couronne im-  
périale des Allemands aux François ,  
avec beaucoup plus de facilité & de  
fondement que Grégoire V ne les

avoit autrefois transférées des François aux Allemands , puisqu'il étoit ANN. 1507.  
 bien plus naturel de voir cette couronne sur la tête d'un successeur de Charlemagne, déjà maître de l'ancien royaume de Lombardie, que sur celle d'un roi d'Allemagne qui ne possédoit pas d'ailleurs un pouce de terre en Italie : qu'après cela on n'auroit plus besoin de tant solliciter, d'acheter si cher la vaine investiture du duché de Milan. Il est encore très-vraisemblable que Ferdinand, délivré par la mort de Philippe de son plus redoutable ennemi, mais ayant encore de fortes raisons de ménager la France, & d'empêcher quelle ne s'accommodât avec Maximilien qui conservoit un parti très-nombreux en Espagne, continua le mieux qu'il put d'amuser Louis & son premier ministre de son chimérique projet, parce qu'il ne s'attendoit pas qu'on le sommât sitôt de tenir sa parole : mais que voyant enfin venir Louis avec tout l'appareil nécessaire pour le mettre à exécution, il donna secrètement avis au pape & aux Vénitiens du danger qui menaçoit la liberté de toutes

ANN. 1507. les puissances d'Italie. Cette conjecture , appuyée sur des titres authentiques , donne l'explication d'un grand nombre de faits , qui de la maniere qu'ils ont été rapportés par les historiens , paroissent inconséquents & destitués de vraisemblance.

Le pape qui venoit de promettre qu'il attendroit le roi à Bologne , en partit avec précipitation , traversant une partie des terres de la république de Venise avec laquelle il étoit brouillé. Arrivé à Rome , il adressa des brefs à l'empereur & à quelques princes d'Allemagne , où après leur avoir exposé le danger qui menaçoit le saint siège & l'Italie entière , il les conjuroit de ne pas perdre un moment : » Si la gloire de défendre  
 » l'Eglise , votre mere , n'est pas un  
 » motif assez puissant pour vous dé-  
 » terminer , du-moins , ajouta-t-il ,  
 » que votre propre intérêt vous tou-  
 » che : les François ne nous haïssent  
 » que parce qu'ils nous ont toujours  
 » trouvés opposés à leur ambition  
 » effrénée : s'ils triomphent du saint  
 » siège , rien ne pourra plus les em-  
 » pêcher de ravir la couronne impé-

» riale, qu'ils se proposent de reven-  
» diquer comme un ancien démembrement  
» brement de leur monarchie. » Les  
Vénitiens qui dans ce péril commun  
faisoient prendre les armes à tous  
les payfans les plus robustes, joignirent  
des ambassadeurs au nonce du pape  
pour confirmer son récit, & offrir à  
l'empereur & aux princes le passage sur  
leurs terres, & toutes leurs forces de  
terre & de mer. Maximilien indiqua  
sur-le-champ une diète à Constance, où  
tous les électeurs, princes & autres  
membres de l'empire, furent sommés  
de se rendre pour délibérer sur des  
affaires urgentes qui touchoient le  
salut de l'empire. On ne se souvenoit  
point d'avoir vu une assemblée si  
brillante & si nombreuse : tous ceux  
des princes qui ne purent s'y trouver  
en personne, s'étoient fait remplacer  
par leurs fils ou leurs frères. L'empe-  
reur, après avoir communiqué à l'as-  
semblée les brefs du pape, les autres  
avis qu'il avoit reçus de différents  
endroits, après avoir donné audience  
aux ambassadeurs des Vénitiens, voyant  
la surprise & l'étonnement peints sur  
tous les visages,

ges , prit lui-même la parole , & rap-  
 ANN. 1507. pellant aux électeurs , princes & dé-  
 putés , combien de fois il leur avoit  
 prédit ce qui se passoit maintenant  
 sous leurs yeux , sans qu'ils voulus-  
 sent l'en croire , il leur peignit  
 fortement le mépris où ils alloient  
 tomber , l'opprobre éternel dont ils  
 couvriroient leurs noms , si les avan-  
 tages que leurs peres leur avoient  
 acquis par tant de travaux & de  
 sang , leur étoient enlevés par un  
 peuple moins guerrier & moins fort ,  
 mais plus uni & plus entreprenant  
 que la nation Germanique. » Au  
 » reste , ajouta-t-il , les fautes que  
 » nous avons commises par le pas-  
 » sé peuvent encore se réparer. Le  
 » seul bruit de mon nom & de vos  
 » armes suffira pour vaincre les Fran-  
 » çois ; ils n'ont point oublié la jour-  
 » née de Guinegaste , où jeune en-  
 » core , & à peine sorti de l'enfance ,  
 » je triomphai avec gloire de toute  
 » leur puissance : depuis ce temps ,  
 » ils n'ont osé risquer de bataille con-  
 » tre moi , & n'ont trouvé de res-  
 » sources que dans l'artifice & la  
 » fraude. Pénétrés des sentiments  
 » de cette magnanimité si naturelle



à notre nation, considérez ce que  
 l'honneur exige de vous dans une ANN. 1507.  
 occasion si pressante : je ne manque  
 ni de courage pour m'exposer aux  
 plus grands dangers ; ni de force  
 pour supporter les plus rudes fa-  
 tiques. L'expérience que l'âge m'a  
 donnée vous assure d'un chef qui  
 ne fera point indigne de vous ;  
 mais songez de votre côté que le  
 succès d'une entreprise formée pour  
 la défense de l'église Romaine ,  
 notre mere commune , & pour  
 maintenir la gloire du corps Ger-  
 manique , dépendra des mesures  
 que vous allez prendre. « Ce dis-  
 cours produisit tout l'effet que Maxi-  
 milien pouvoit en attendre ; cha-  
 que membre de l'assemblée offrit  
 libéralement des secours d'hommes  
 ou d'argent. Maximilien jugeant  
 bien que ces secours ne pouvoient  
 être promptement rassemblés , es-  
 saya d'amuser le roi par une feinte  
 négociation ; il voulut du - moins  
 rallentir son ardeur en lui faisant  
 connoître qu'il n'ignoroit pas ses  
 projets. Il se servit , pour ce dessein ,  
 du baillif de Charolois , lequel étant  
 voisin & ami d'un gentilhomme

~~de la maison du roi~~  
 ANN. 1507. de la maison du roi, alla lui rendre visite, l'entretint des malheurs que la mésintelligence de leurs maîtres respectifs pouvoient causer aux deux Bourgognes, & lui parla avec tant d'assurance des dispositions pacifiques de l'empereur, qu'il l'engagea en partie à fonder de son côté, si Louis ne voudroit pas entendre à un accommodement raisonnable. Du Chesnoi (c'est le nom de ce gentilhomme) craignant de se compromettre, se chargea seulement de lui ménager un entretien secret avec le roi, à qui il pourroit communiquer tout ce qu'il venoit de lui dire. Le roi eut la curiosité de voir où aboutiroit ce manège; & comme le baillif ne lui demandoit qu'une personne de confiance qu'il conduiroit en toute sûreté à l'empereur, il donna ordre à Macé de Villebrême de l'accompagner. » Vo-  
 » tre maître, lui dit l'Empereur, se  
 » prépare à passer en Italie, & me-  
 » nace Gênes qui est terre de l'empire,  
 » & que j'ai prise sous ma sauve-  
 » garde. Il pousse plus loin ses des-  
 » seins; je suis bien averti qu'il en  
 » veut au pape, & qu'il regarde déjà

» l'Italie comme sa conquête ; mais il  
 » ne se flatte pas sans doute que je lui  
 » abandonne si facilement les droits  
 » de ma couronne : annoncez - lui de  
 » ma part que s'il veut se désister  
 » d'un voyage qui a droit de m'a-  
 » larmer , il me trouvera tout dis-  
 » posé à terminer d'anciennes que-  
 » relles & à lui rendre mon amitié ;  
 » que j'offre même de pacifier la  
 » ville de Gênes sans qu'il se mette  
 » en frais ; mais s'il persiste dans  
 » ses ambitieux projets , qu'il se per-  
 » suade bien qu'il me trouvera sur  
 » son chemin. « Il renvoya Ville-  
 brême avec cette réponse , & le fit  
 accompagner par le même baillif de  
 Charolois , auquel il donna des pou-  
 voirs pour entamer un traité si le  
 roi vouloit s'y prêter. Louis , cho-  
 qué des paroles de l'empereur , dit  
 au baillif de Charolois : » Retournez  
 » vers l'empereur , & dites - lui de  
 » ma part que je vais à Gênes châ-  
 » tier mes sujets révoltés ; que je  
 » marche en si bonne compagnie ,  
 » que s'il prend envie à quelqu'un  
 » de se trouver sur mon chemin ,  
 » j'espère , avec l'aide de Dieu , lui  
 » passer sur le ventre. « L'armée tra-

ANN. 1507.

versoit déjà les Alpes ; mais elle étoit si nombreuse , que quelque diligence qu'on eût faite , elle n'arrivoit à Suze que le 11 d'avril. Le roi avoit fait demander aux Suisses , en vertu de ses alliances , dix mille hommes d'infanterie qui lui furent accordés : ce renfort auroit dû être le premier arrivé , vu la proximité des lieux ; mais les Suisses , qui depuis quelques années , se dégoûtoient du service de France , furent si longs à s'équiper , si ardents à demander leurs montres , qu'ils retarderent encore la marche de l'armée : ils venoient en deux troupes séparées ; la première voulut attendre celle qui suivoit , & refusa si constamment d'avancer que Louis , naturellement en colère , fut sur le point de la faire tailler en pièces par le reste de l'armée. Il se plaignit de cette conduite aux cantons , qui envoyèrent dire aux mutins , *que sur leur vie ils eussent à marcher & à servir le roi envers & contre tous* : ces délais avoient donné le temps à Paul de Nove de se fortifier. Après la prise de Castellacio , il avoit porté la plus grande partie de ses troupes sur le

sommet de la montagne qui cou-  
vroit Gênes ; & pour en défendre  
l'approche , il avoit fait construire  
un bastion à mi-côte dans l'endroit  
où la montée étoit le plus roide ;  
enfin il avoit détaché un corps de  
huit mille hommes pour se porter  
en avant , & se retrancher dans les  
gorges & les défilés qu'il falloit tra-  
verser avant d'arriver au pied de la  
montagne. Toutes ces dispositions  
étoient bonnes , & Paul de Nove  
eût peut-être donné bien de l'occu-  
pation aux François s'il eût eu d'au-  
tres troupes que des pâtres sans dis-  
cipline , ou des bourgeois sans cou-  
rage. Chaumont qui conduisoit l'a-  
vant garde de l'armée , détacha le  
brave la Palisse avec trois mille hom-  
mes de pied & une centaine de gens  
d'armes pour nettoyer les chemins &  
aller reconnoître la montagne. A  
l'approche de cette petite troupe ,  
les huit mille Génois qui gardoient  
les défilés , prirent la fuite & alle-  
rent répandre l'épouvante dans le  
reste de l'armée. La Palisse arriva  
sans obstacle jusqu'au pied de la  
montagne où il devoit attendre le  
reste de l'avant-garde : mais ceux

ANN. 1507.

qui le connoissoient ne doutèrent point qu'il n'allât plus avant ; craignant donc qu'il n'emportât seul tout l'honneur de cette journée , ils sollicitèrent si ardemment la permission de courir après lui , que Chaumont ne put la leur refuser : pour ne les perdre de vue que le moins qu'il seroit possible , il fit doubler le pas au reste de sa troupe. En arrivant il aperçut la Palisse & ses braves déjà fort avancés dans la montagne , & marchant vers le bastion où les ennemis s'étoient retranchés. Alarmé du péril que courroit cette jeune noblesse , l'espérance des maisons les plus distinguées , il ordonna à trois mille Suisses de marcher vers ce même bastion par un autre sentier , afin de partager du moins l'attention de l'ennemi : les Suisses répondirent qu'ils étoient venus pour combattre en raze campagne , & non pour gravir les rochers. Chaumont sans répliquer donna la commission qu'ils refusoient à quelques capitaines d'aventuriers François qui l'accepterent avec transport ; les Suisses les voyant partir s'ébranlent de leur côté , doublent le



le pas pour les devancer , ou ar-  
river du-moins en même-temps. ANN. 1507.

Cette émulation produisit un heureux effet pour la Palisse & sa troupe qui suppléoiént , par des efforts plus qu'humains , au désavantage du nombre & du lieu. Les Génois , déjà étourrés de leur audace , voyant accourir deux nouvelles troupes , abandonnerent leur bastion & s'enfuirent vers le sommet de la montagne. La Palisse , blessé à la gorge & perdant tout son sang , ne put les poursuivre ; il chargea de ce soin Jean Stuart , duc d'Albanie , qui combattoit à ses côtés , & qui méritoit de le remplacer. Encouragés par ce premier succès , & renforcés par de nouvelles bandes qui arrivoient à la file , les François acheverent de grimper la montagne , malgré les éclats de rocher qu'on rouloit contre eux , & joignirent enfin les ennemis. Jacques d'Alegre , fils du célèbre Yves d'Alegre , & capitaine de gens de pied , sauta le premier dans leurs retranchements : la mêlée fut sanglante , mais elle dura peu. Les Génois , enfoncés de toutes parts , se préci-

ANN. 1507

pitant de la montagne , allèrent chercher un asyle sous le canon de Castellacio , d'où ils se retirèrent dans la ville avec perte de deux mille cinq cents combattants : du côté des François , il n'y eut guere que cent hommes de tués & quatre ou cinq cents de blessés. L'avant-garde avoit suffi pour remporter cette victoire : le roi n'arriva que le lendemain matin avec le corps de bataille. Paul de Nove , résolu de tenter un dernier effort , partagea ses troupes en deux corps : il profita des ténèbres de la nuit pour embusquer derriere Castellacio tout ce qu'il avoit de plus robuste & de plus aguerri , avec ordre de s'avancer à un certain signal qu'il leur donneroit vers le sommet de la montagne , & d'en déloger l'infanterie Suisse & Francoise qui s'y étoit retranchée : il réserva le reste pour faire en même-temps une sortie par la porte de la Lanterne , & attirer de ce côté toute l'attention des François : enfin pour mieux dérober son projet à l'ennemi , il se proposa d'envoyer le lendemain matin des députés , chargés d'offrir la soumission de Gê-  
le

nes à des conditions qui ne pou-  
voient être acceptées. Le lendemain  
matin , les députés se présentèrent  
à la porte du roi qui les renvoya  
au cardinal d'Amboise. Ce minis-  
tre leur annonça qu'il falloit se ré-  
signer à subir la loi qu'il plairoit  
au vainqueur de leur imposer. A  
peine s'étoient-ils éloignés du camp,  
qu'un gros de Gênois, sortant par  
la porte de la Lanterne , s'avança  
jusqu'au bourg d'Arene , & donna  
l'alarme aux François qui coururent  
de ce côté. La précipitation avec la-  
quelle les Gênois se retirèrent, leur  
fit perdre le principal avantage qu'ils  
s'étoient promis de cette diver-  
sion. Les troupes embusquées der-  
riere Castellacio , gagnoient le som-  
met de la montagne dans l'espérance  
d'en déloger l'infanterie Suisse &  
Françoise ; mais ils la trouverent  
mieux retranchée qu'ils ne pensoient.  
Chaumont , pendant toute la nuit ,  
avoit fait traîner sur la montagne  
un grand nombre de fauconneaux  
& de pieces de campagne dont on  
avoit bordé les fossés : le bruit  
de cette artillerie avertit le gros  
de l'armée que l'on étoit aux mains

sur la montagne. Aussi-tôt le reste  
ANN. 1507. de l'infanterie , & tout ce qu'il y  
avoit de cavalerie légère , mon-  
terent par différents endroits. Les  
Génois , incapables de résister à des  
troupes disciplinées , se réfugièrent  
encore une fois dans leurs murail-  
les , suivis de la garnison de Cas-  
tellacio. La superbe Gênes ne pré-  
sentoit plus qu'un tableau de désol-  
ation & d'horreur : deux batailles  
perdues , l'ennemi maître de tous  
les dehors de la place , & même  
de l'ancienne citadelle d'où l'on n'a-  
voit pu le chasser : le port bloqué  
par une flotte qui tiroit à boulets  
perdus sur la ville , le fracas des mai-  
sons qui s'écrouloient , les cris des  
mourants , un abandon général , au-  
cune espérance de secours : le doge sen-  
tit que son autorité étoit expirée ; il  
profita des ténèbres de la nuit pour  
s'enfuir par une porte dérobée avec  
les principaux chefs de la sédition.  
Les anciens magistrats , les princi-  
paux citoyens redevenus libres par  
cette désertion , mais dépourvus de  
conseil , envoyèrent promptement de  
nouveaux députés pour implorer la  
miséricorde du roi , & remettre

leurs vies & leurs biens à sa discrétion. Louis les fit accompagner à leur retour par des fourriers pour marquer les logements de l'armée, & par quelques compagnies d'ordonnance pour garder les portes: il partit ensuite armé de toutes pièces, l'épée nue à la main, entouré de ses gentilshommes & des archers de la garde, la lance en arrêt ou l'arc bandé. Trente sénateurs, la tête rase, couverts de longs habits de deuil, vinrent se jeter à ses pieds à l'entrée des fauxbourgs, le plus apparent lui tint ce discours: „ Vous  
 „ allez prononcer sur le sort d'un  
 „ peuple qui vous fut cher, accablé  
 „ maintenant sous le poids de votre  
 „ indignation : considérez , sire ,  
 „ qu'il n'y a eu qu'une vile popula-  
 „ ce , une troupe de vagabonds , &  
 „ de gens sans aveu qui aient mérité  
 „ votre colère. N'imputez qu'à ces  
 „ misérables des fureurs dont nous  
 „ avons rougi , mais qu'il n'étoit pas  
 „ en notre pouvoir de réprimer ; &  
 „ daignez faire attention que les  
 „ coupables ayant pris la fuite , le  
 „ châtiment que vous nous préparez  
 „ ne peut plus tomber que sur des

» innocents. Milan plus coupable que  
 ANN. 1507. » Gênes a trouvé grace devant vo-  
 » tre majesté : traiterez - vous avec  
 » plus de rigueur une ville qui s'est  
 » soumise d'elle-même à la domi-  
 » nation Françoisé , qui a donné des  
 » preuves éclatantes de sa fidélité ,  
 » tant que les loix ont été en vi-  
 » gueur , que les magistrats ont été  
 » écoutés , & qui ne s'est écartée de  
 » son devoir qu'au moment , ou op-  
 » primée par une foule de scélérats ,  
 » elle gémissoit sous un dur esclav-  
 » vage. Vous portez , sire , le nom  
 » de roi très-chrétien , titre qui tire  
 » son origine du rédempteur du  
 » genre humain ; imitez sa bonté &  
 » sa miséricorde «. Louis s'avança  
 sans rien répondre , cependant il  
 avoit résolu dans son cœur de par-  
 donner : il avoit même annoncé  
 cette disposition par un symbole ,  
 que la profonde douleur où étoient  
 plongés ces magistrats les empêcha  
 de remarquer : il avoit pris ce jour-  
 là pour devise , sur sa cotte d'arme ,  
 un roi des abeilles entouré de son  
 essain avec cette légende : *Le roi a*  
*qui nous obéissons ne se sert point*  
*d'aiguillon.* Il traversa une partie de



la ville dans l'appareil le plus menaçant, & alla descendre à la cathédrale. Les femmes les plus distinguées de la ville fondant en larmes, échelées, tenant à la main des branches d'arbres ou des rameaux d'oliviers, firent retentir cette église de cris douloureux, implorant à la fois la protection céleste & la miséricorde du roi. Sentant bien qu'il ne pourroit soutenir long-temps un spectacle si douloureux, il alla s'enfermer dans le palais, dont toutes les avenues étoient bordées d'artillerie. Des compagnies rangées en ordre de bataille sur toutes les places, des corps-de-garde établis dans toutes les rues, des échafauds dressés à la hâte dans les lieux les plus apparents, glaçoient les esprits. Un silence morne régnoit dans la ville; il ne fut interrompu que par les cris des hérauts & des trompettes qui ordonnerent, sous peine de la mort, à tous les habitants d'apporter leurs armes sur la place du palais: on en fit des faisceaux qu'on alla jeter par-dessus les murs aux Suisses & aux aventuriers François à qui le roi avoit fait refuser l'en-

ANN. 1507.

ANN. 1507. trée de la ville , parce que l'on ne connoissoit point d'autre moyen de la préserver du pillage. On fit ensuite des perquisitions pour découvrir & arrêter les chefs de la sédition. Demetrio Justiniani , l'un des plus considérables , dévoila , dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir , toutes les intrigues du pape dont on avoit déjà reçu des avis secrets. On chercha inutilement Paul de Nove , qui s'étoit enfui. Le hasard , ou plutôt une trahison infâme le livra au bout de quelque-temps entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de découvrir le lieu de sa retraite. Un capitaine Corse qui lui devoit sa fortune , le vendit pour deux cents ducats au commandeur Préjean de Bidoux. Le sort de ce malheureux vieillard fit verser des larmes à ses concitoyens. Loin d'ambitionner un titre fastueux , il l'avoit reçu comme un arrêt de mort , & n'avoit cédé qu'à la force. Revêtu de la souveraine puissance , il avoit réprimé les violences des séditieux tribuns , rendu une justice égale à tous les citoyens sans distinction de parti ; enfin on ne pouvoit lui re-

procher d'autre crime que d'avoir trop bien rempli l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de ses talents : ce crime malheureusement étoit d'une nature à ne pouvoir se pardonner ; car qui auroit osé prendre sa défense ou intercéder pour lui ? Il eut la tête tranchée : son corps mis en quartiers fut attaché aux quatre principales portes de la ville : son bien avoit été déclaré confisqué au profit du roi ; mais Louis le rendit à la veuve & aux enfants du malheureux. Pendant les dix jours que durèrent ces sanglantes exécutions , les Génois d'autant plus effrayés que dans un crime où tous avoient plus ou moins participé , personne ne pouvoit savoir s'il ne seroit pas du nombre des victimes , supplierent le roi de terminer leurs souffrances , & de les tirer d'une incertitude plus cruelle que la mort. Il écouta leur requête , & ayant fait assembler le peuple sur la grande place de Gênes , il s'y rendit avec tout l'appareil de la terreur. Un maître des requêtes de son hôtel , lut à haute & intelligible voix l'arrêt qui devoit décider du sort de

~~la république~~  
 ANN. 1507. la république ; le commencement en étoit accablant. On y déclaroit les Génois , atteints & convaincus des crimes de révolte & de lèse-majesté ; déchus de tous leurs droits , franchises & libertés ; condamnés à expier leurs forfaits par la perte de leur bien & de leur vie. On fit apporter au milieu de l'assemblée les chartres , les diplômes des empereurs & des rois de France , accordés dans les temps antérieurs à la république : on en arracha les sceaux , on les lacéra , & on les brûla en présence de tous les citoyens , qui les yeux fixes contre terre , tâchoient d'étouffer leurs sanglots & leurs larmes. Le roi fit déclarer ensuite qu'il accordoit aux Génois la vie & la libre disposition de leurs biens , à condition qu'ils paieroient trois cents mille ducats , dont une partie seroit employée à construire une nouvelle forteresse qui dominerait le port & la ville ; qu'ils entretiendroient à leurs frais la garnison Françoise , tant de cette nouvelle forteresse que des deux autres qui subsistoient déjà : que le roi mettroit sous sa main les places fortes

des deux rivières, les îles de Corse & de Chio : que la monnoie qui se fabriquerait à Gênes serait frappée au coin de France. La soumission avec laquelle les Génois reçurent toutes ces conditions , les acclamations dont cette lecture fut suivie, touchèrent le cœur du roi : il rendit sur-le-champ aux Génois leurs loix , leurs magistrats, leur ancienne police ; mais à titre de privilège qu'il pourroit révoquer s'ils en abusoient. La plus grande faveur qu'il leur accorda , fut de leur donner pour gouverneur un des hommes les plus vertueux de son siècle : la place étoit restée vacante depuis la mort de Philippe de Cleves Ravestein. Louis lui donna pour successeur Raoul de Lannoi , baillif d'Amiens , qui eut la modestie de refuser cette commission honorable , mais difficile , & qui ne consentit enfin à s'en charger que pour un temps limité. Il rétablit la concorde dans la ville, la sûreté publique dans les campagnes ; il fit régner l'abondance & la paix dans le séjour de l'envie & de la discorde. Les Génois convenoient qu'ils n'avoient goûté le vrai bonheur que

~~1507~~  
 ANN. 1507. depuis qu'il les gouvernoit ; mais Lannoi , ennemi de la fausseté , de la dissimulation & de la ruse , donna sa démission au roi , & le supplia de lui permettre de quitter un séjour qu'il ne pouvoit plus supporter. Le premier soin de Louis , en entrant dans Gênes , avoit été d'informer le pape & le roi d'Aragon du succès de ses armes : le pape répondit sèchement à l'ambassadeur qui lui annonçoit la soumission de Gênes : *Je n'en crois rien.* Lorsqu'il n'y eut plus moyen d'en douter , il se renferma trois ou quatre jours dans son palais , dont il ne permit l'entrée à personne. Le roi d'Aragon , qui avoit envoyé quatre de ses galères au secours du roi , ne parut guere moins étonné que le pape : il eut besoin de reprendre ses esprits , pour dire enfin *qu'il étoit bien joyeux d'une si bonne nouvelle.* Il est bien difficile de sonder les replis de cette ame double , & de savoir ce qui s'y passoit alors : mais s'il jugeoit Louis d'après son propre cœur , s'il se mettoit à la place de ce monarque , jamais il ne dut être si effrayé : il avoit trompé im-



pudemment Louis , il le trompoit ~~encore~~  
 encore ; & cependant il se trouvoit ANN. 1507.  
 à l'extrémité de l'Italie, sans amis ,  
 sans aucune communication avec le  
 reste de ses Etats, à la merci d'un  
 prince qui pouvoit en peu de se-  
 maines venir , avec une armée vic-  
 torieuse , lui demander raison de  
 ses anciennes perfidies. S'il n'appré-  
 henda pas que Louis songeât dans  
 ce moment à revendiquer le royaume  
 de Naples, il dut craindre au moins,  
 qu'après l'avoir embarqué dans une  
 entreprise aussi hasardeuse , & aussi  
 odieuse qu'étoit celle de vouloir  
 déposer le pape , & d'assurer à la  
 France la dignité impériale, il ne le  
 sommât de remplir ses promesses ,  
 ou qu'indigné de tant de menson-  
 ges , il ne rompît avec lui pour fai-  
 re sa paix avec l'empereur , ce qui  
 auroit replongé l'Espagne dans une  
 guerre intestine & interminable. Il  
 se hâta donc de prévenir la deman-  
 de du roi & du cardinal d'Amboise :  
 il n'eut pas de peine à leur faire  
 entendre que le projet dont il les  
 avoit entretenus , ne pouvant s'exé-  
 cuter que par un coup de main , il  
 étoit devenu impraticable du mo-

~~ANN. 1507.~~ ment qu'il avoit été éventé : que le  
ANN. 1507. pape, si on le poursuivoit, ne manqueroit pas d'aller se jeter dans les bras de l'empereur, & d'armer pour sa défense la Germanie entière; qu'il falloit attendre quelque autre occasion; qu'il lui sembloit nécessaire, pour mieux concerter leur plan, & s'assurer qu'ils ne feroient point trahis une seconde fois, qu'ils eussent au plutôt une entrevue : il indiqua la ville de Savonne comme l'endroit le plus propre à ce dessein; il promit de s'y rendre en retournant en Espagne, si le roi vouloit bien l'y attendre. Louis accepta la proposition, & congédia sur-le-champ la plus grande partie de son armée qui lui devenoit inutile. Avant que de commencer cette expédition, Louis avoit examiné avec ses trésoriers l'état de ses finances, & ayant reconnu que les sommes qu'il avoit en réserve, jointes à ses revenus ordinaires, ne suffiroient pas pour tenir long-temps sur pied une armée si nombreuse, & n'osant toutefois se promettre de venir promptement à bout de ses desseins, il avoit demandé aux principales villes

de son royaume des secours extraordinaires qui lui avoient été libéra-  
ment accordés : mais comme il n'usoit de cette ressource qu'avec  
une extrême répugnance , il avoit en même-temps ordonné qu'on différât la levée de ces deniers , jusqu'à ce que ses revenus ordinaires fussent épuisés. Débarrassé beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit espéré, il informa ses peuples de l'heureux succès de ses armes , les remercia de leur affection , leur mandant de garder leur argent dont il pouvoit désormais se passer , & qui seroit beaucoup plus profitable au royaume entre leurs mains que dans ses coffres. Il quitta Gênes après avoir posé la première pierre de la nouvelle forteresse qu'il y faisoit construire , & résolut de profiter du temps qui lui restoit jusqu'à l'entrevue de Savonne , pour visiter les places du duché de Milan , & les mettre en état de défense , au cas que Maximilien vînt les attaquer ; précaution d'autant plus nécessaire qu'on ne pouvoit compter sur l'attachement des Italiens. On en avoit une preuve récente : les habitans d'Alexandrie,

~~qui avoient reçu le roi à son passage~~  
ANN. 1507. avec des transports de joie & d'allégresse, persuadés, ainsi que tous les autres Italiens, qu'il couroit à sa perte, que l'armée alloit s'enfermer dans des défilés, d'où il lui seroit impossible de se retirer, & que de tant de milliers de François, pas un seul peut-être ne retourneroit dans sa patrie, avoient cru pouvoir impunément déclarer leurs véritables sentimens. Ayant donc pris les armes, ils s'étoient jettés sur les bagages qui suivoient l'armée; ils avoient maltraité les aumôniers du roi, & peu s'en étoit fallu qu'ils n'enlevassent sa chapelle. Cette insolence méritoit une punition; voici celle que Louis imagina. Les Suisses & les aventuriers François s'en retournoient assez mécontents du pardon accordé à la ville de Gênes: on leur fit dire qu'ils pouvoient prendre des logements à Alexandrie & s'y rafraîchir jusqu'à nouvel ordre: ils y coururent, s'établirent dans les maisons les plus apparentes, vécurent à discrétion, & se comportèrent avec tant de licence que les habitants prirent le parti de tout abandonner & de

se réfugier dans les villes voisines. 

---

Après une quinzaine de jours, Louis ANN. 1507.  
envoya ordre à ces hôtes incommodes de poursuivre leur chemin & de faire place aux anciens habitants.

Les autres villes, suffisamment averties par cet exemple, célébrèrent à l'envi la gloire du vainqueur : Pavie & Milan se distinguèrent, & donnerent aux François, qui n'avoient vu jusqu'alors dans leur patrie que de plates allégories ou des représentations plus froides encore des mystères de la passion, la première idée d'une fête publique : des arcs de triomphe, copiés d'après les monuments de la belle antiquité, des inscriptions heureuses, des concerts, des danses charmoient les yeux & les oreilles, & tenoient l'ame de tous ces guerriers dans une sorte d'enchantement. Les grands seigneurs donnerent de leur côté des fêtes particulières : on remarqua celle de Jean-Jacques Trivulse, maréchal de France : il y avoit invité plus de douze cents dames de toutes les contrées voisines. Comme son palais ne suffisoit pas pour contenir le monde qui devoit s'y rassembler,

Séjour du  
roi en Italie,  
fêtes publi-  
ques.

Auton.  
Guicchar-  
din.  
Belcar.

il avoit fait construire une galerie de verdure de cent soixante pas de long , entourée de quatre rangs de loges , & ornée des plus riches tapisseries : aux deux extrémités on avoit pratiqué des tribunes ou échafauds , l'un pour l'orchestre , l'autre pour le roi & les personnes les plus distinguées : le parquet où se devoient exécuter les danses , étoit abandonné aux curieux ; mais la salle se trouva si pleine , que les gardes ne pouvoient faire ranger la multitude pour donner place aux danseurs. Le roi , oubliant dans ce moment sa dignité , faute de son siège , & prenant la *hallebarde* d'un des archers , commence à charger à tour de bras sur ceux qui faisoient la presse : la place se trouva libre , & il ouvrit le bal avec la marquise de Mantoue. Charles , duc d'Alençon , Charles , duc de Bourbon , Charles , duc de Savoie , Antoine , fils aîné du duc de Lorraine , Gaston , comte de Foix , & ce qui semble plus extraordinaire dans nos mœurs actuelles , les cardinaux de Narbonne , de saint Séverin & quelques autres prélats , danserent avec les dames les plus



distinguées. Le festin suivit la danse : la description qu'en fait un témoin oculaire , donne l'idée d'une somptuosité & d'une magnificence qui passe de bien loin la fortune d'un particulier. Outre plus de douze cents dames & un nombre prodigieux de seigneurs Italiens , Trivulse donnoit à souper à toute la cour, à toute la maison du roi. Cent soixante maîtres d'hôtel , avec leur bâton de commandement , étoient répartis dans les différentes salles pour régler l'ordre du service: il y avoit douze cents officiers avec des uniformes de velours ou de satin , chargés de porter les viandes ou de servir au buffet. Toutes les tables, sans aucune distinction , étoient servies en vaisselle d'argent , & toute cette argenterie marquée aux armes du seigneur Jean Jacques , *ce qui étoit , remarque l'historien , un grand triomphe & merveilleuse richesse.*

Toutes ces fêtes auxquelles Louis se livroit dans ce moment , autant par politique que par goût , ne le détournèrent point du soin des affaires. Dès qu'il eut congédié une partie de son armée, il envoya au

ANN. 1507.

Négocia-  
tions dans  
différentes  
cours.  
*Ibid.*

pape un de ses gentilhommes pour  
ANN. 1507. lui demander quel fond il pouvoit  
faire sur son amitié , & ce qu'il  
devoit penser d'une conduite qui  
avoit droit de le surprendre ? pour-  
quoi l'ayant invité le premier à pas-  
ser en Italie, & ayant plusieurs fois  
promis de l'attendre à Bologne , il  
en étoit parti si précipitamment à  
son approche ? ce qu'il devoit croire  
de quelques bruits qui se répan-  
doient à cet égard en Allemagne ,  
& de certains brefs que Maximilien  
montrait à beaucoup de gens , &  
dont il se servoit pour calomnier  
les François ? Le pape , qui n'avoit  
point en main de preuves capables  
de justifier ses alarmes , prit le parti  
de dissimuler ; il répondit qu'étant  
tombé malade à Bologne , il avoit  
suivi le conseil de ses médecins qui  
lui avoient déclaré que sa vie seroit  
en danger s'il ne changeoit promp-  
tement d'air : qu'il n'avoit aucune  
connoissance de ce qui se disoit en  
Germanie , ni des prétendus brefs  
dont on lui parloit : qu'il alloit  
s'en informer , & que n'ayant ja-  
mais reçu que des offices d'ami de  
son cher fils , le roi très-chrétien ,

Il ne lui rendroit que des offices de pere. Le roi feignant d'ajouter foi aux excuses du saint pere ne demanda point d'autres éclaircissements : il envoya des députés dans toutes les cours d'Allemagne pour y répandre ce désaveu. Les Vénitiens, sans avoir envie de l'obliger, le servirent bien dans cette rencontre ; car lui ayant envoyé des ambassadeurs pour le féliciter sur ses derniers succès, ils furent si contents de la maniere obligeante dont le roi leur avoit répondu, qu'ils travaillèrent dès ce moment à détruire en Allemagne des bruits qu'ils avoient eux-mêmes accrédités : ils envoyerent déclarer à l'empereur & aux princes, que liés par des traités solennels avec la France, & intéressés au maintien de la tranquillité publique en Italie, ils ne pourroient se dispenser de s'opposer à ceux qui tenteroient d'y pénétrer à main armée.

Les Florentins, attentifs à ne laisser échapper aucune occasion de rétablir leur autorité dans la ville de Pise, envoyerent une ambassade au roi. Ils lui représenterent d'un côté

ANN. 1507.

les pertes qu'avoit effuyées la république depuis l'entrée de Charles VIII en Italie ; de l'autre , l'attachement inviolable qu'elle avoit conservé pour ces mêmes François dont elle avoit tant de sujet de se plaindre ; & enfin les promesses qu'on lui avoit tant de fois répétées de la remettre en possession de Pise : ils tâcherent d'aigrir le monarque contre les Pisans qui s'étoient , disoient-ils , déclarés ses ennemis , puisqu'ils avoient envoyé des secours aux Génois. Louis écouta patiemment tout ce qu'ils voulurent lui dire , & attendoit qu'ils s'excusassent du moins d'avoir manqué eux-mêmes tout récemment à leurs promesses : car dans le temps qu'il se préparoit à passer les monts , ils avoient promis de joindre leurs troupes aux siennes ; saisis de l'épouvante générale que son approche avoit répandue dans toute l'Italie , ils avoient attendu qu'il eût soumis Gênes & congédié son armée pour lui rappeler d'anciens engagements. Voyant qu'ils gardoient le silence sur cet article , il répondit en peu de mots : » Les Pisans , comme vous » ne pouvez l'ignorer , m'ont plu-

seurs fois supplié de les recevoir                       
au nombre de mes sujets : j'ai re- ANN. 1507.  
jetté leur demande pour ne por-  
ter aucun préjudice à vos droits :  
ils ne font ni mes sujets ni mes  
alliés ; à quel titre pourrois-je donc  
me plaindre qu'ils aient donné du  
secours aux Génois qui les avoient  
constamment assistés dans leurs be-  
soins , & auxquels ils ne pou-  
voient en refuser sans se montrer  
ingrats ? Je n'ai rien à leur repro-  
cher , puisqu'ils ne m'avoient rien  
promis : mais j'ai droit de me  
plaindre de ceux de mes alliés ,  
qui , devant se joindre à moi dès  
que je paroîtrois en Italie , ne  
m'ont pas même donné de leurs  
nouvelles : quand ils se montre-  
ront plus soigneux à garder leurs  
engagements , alors ils me trouve-  
ront disposé à remplir les miens « .  
Une autre raison sur laquelle il ne  
pouvoit pas à propos de s'expliquer ,  
auroit suffi pour l'empêcher dans ce  
moment de rien entreprendre contre  
Pise : c'est que cette république ,  
rejetée par les François , avoit eu  
recours à Gonsalve & s'étoit mise  
sous la protection de ce même Fer-

Ferdinand avec lequel il alloit avoir  
 ANN. 1507. une entrevue.

Conduite  
 de Ferdinand  
 à Naples :  
 entrevue de  
 Savonne.

*Auton.*  
*Guicchar-*  
*din.*

*Belcar.*  
*P. Jove.*  
*P. Martir.*  
*de Angl.*

Ferdinand , maître de Naples par la soumission volontaire de Gonsalve , avoit satisfait à l'article le plus difficile du traité qu'il avoit fait avec la France , en rétablissant dans leurs anciennes possessions tous les barons de la faction Angevine : il avoit fallu retirer ces biens des mains de ceux à qui Gonsalve les avoit distribués à titre de récompense , ce qui pouvoit exciter une sédition ; mais Gonsalve applanit la principale difficulté : il possédoit trois duchés dans le royaume de Naples , il les remit à Ferdinand ; plusieurs capitaines suivirent cet exemple sur la simple promesse qu'ils seroient dédommagés en Espagne : ceux qui ne s'en contenterent pas reçurent une partie du prix de l'engagement ; Gonsalve , pour subvenir à ce besoin , mit à l'encan ses meubles & sa vaisselle. Il ne restoit plus pour accomplir le traité , que de faire prêter serment de fidélité à Germaine de Foix par les barons & les communautés de l'Abruzze & de la terre de Labour , & d'obtenir du pape une nouvelle investiture



investiture, où le partage du royaume, & les droits de Germaine, réversibles à la couronne de France, fussent clairement énoncés. Ferdinand jugea à propos de s'en dispenser, & eut le secret de faire goûter ses raisons à Louis & au cardinal d'Amboise : car feignant de ne pas reconnoître intérieurement Jules pour pape légitime, il leur faisoit entendre qu'il ne pouvoit en conscience prêter en qualité de vassal le serment de lui demeurer fidèle. Ils ignoroient sans doute qu'alors même il sollicitoit & obtenoit un chapeau de cardinal pour Ximenès, archevêque de Toledé, le plus puissant & le plus zélé partisan qu'il conservât en Castille. Il avoit été même question d'une entrevue sur les Etats de l'Eglise, & Jules s'étoit rendu dans ce dessein à Ostie : mais Ferdinand craignant de se rendre suspect au roi de France, envoya faire des excuses au pape, passa devant le port sans s'y arrêter, & vint débarquer à Savonne où Louis s'étoit préparé à le recevoir.

Si pour bien juger d'un homme il ne falloit pas faire plus d'attention

à l'ensemble & à la continuité de  
ANN. 1507. ses procédés qu'à quelques actions  
isolées & singulieres; si tout ce qui  
sort des regles ordinaires ne devoit  
pas être tenu pour suspect, on se-  
roit tenté de pardonner à Louis &  
au cardinal d'Amboise d'avoir été  
si long-temps & si cruellement trom-  
pés par Ferdinand. Car comment  
s'empêcher d'accorder quelque con-  
fiance à un homme qui en témoi-  
gne une entiere & absolue; à un roi  
qui, sans exiger d'ôtages & sans  
autre sûreté que la foi publique,  
vient confier sa personne, sa fem-  
me, tous les grands de sa cour, à  
un ennemi à peine réconcilié? Mais  
il connoissoit Louis, il lui rendoit  
justice, & Louis ne le connoissoit  
pas, ou avoit l'ame trop haute pour  
que la défiance y pût entrer. Dès  
que la galere, qui portoit Ferdinand,  
parut dans le port, Louis s'avança sur  
un pont de bois qu'il avoit fait conf-  
truire dans la mer pour la commo-  
dité du débarquement; il monta  
sur cette galere sans gardes & ac-  
compagné seulement de deux cardi-  
naux. Les deux rois s'embrassèrent  
& se promirent une éternelle ami-

tié. Louis donnant la main à Ger-  
maine de Foix sa niece, la conduisit  
sur le port où l'on avoit amené un  
grand nombre de mules richement  
caparaçonnées : on en présenta une  
à Ferdinand ; le roi monta sur une  
autre & mit Germaine en croupe  
derriere lui ; tous les seigneurs Fran-  
çois en uferent de même à l'égard  
des dames & demoiselles Espagnoles  
ou Italiennes attachées à la reine :  
cette cavalcade traversa la ville au  
bruit des acclamations, & alla des-  
cendre au palais que Louis avoit  
réservé à ses illustres hôtes, se con-  
tentant de la maison de l'évêque.  
La précédence ou la prérogative de  
marcher le premier & d'occuper la  
place la plus honorable, est un point  
d'autant plus embarrassant entre les  
souverains , qu'ils en ont fait un  
droit de leur couronne , & auquel  
par-conséquent ils ne se croient pas  
les maîtres de déroger. Louis la céda  
à son hôte , mais d'une maniere si  
adroite , que l'Espagne ne put se  
prévaloir de cette complaisance :  
comme Ferdinand refusoit dans tou-  
tes les occasions de passer le pre-  
mier en disant qu'à lui n'appartenoit ,

ANN. 1507.

*qu'il n'iroit pas : Marchez , lui dit Louis , car si j'étois chez vous , sachez que je ferois ce dont vous me prieriez ; & puisque vous êtes sur mes terres vous en ferez ainsi ; car je le veux & si je vous en prie.* En payant par des égards la confiance d'un roi son voisin , Louis voulut encore honorer les talents supérieurs , je n'ose dire la vertu , dans l'homme du monde qui lui avoit fait le plus de mal : il invita Gonsalve au banquet royal qu'il donna au roi & à la reine d'Espagne , & pria Ferdinand de trouver bon que cet illustre guerrier prît place avec eux : Ferdinand de son côté demanda des nouvelles de d'Aubigni ; apprenant qu'il étoit à Savonne , mais que la goutte l'obligeoit à garder la chambre , il demanda au roi la permission de lui rendre visite. Après les premières cérémonies on parla d'affaires sérieuses ; Ferdinand & le cardinal d'Amboise tinrent à deux reprises différentes des conférences qui durèrent plus de trois heures ; on n'a jamais pu savoir quel en fut le résultat , car il n'y eut rien d'écrit , & l'on s'étoit promis de part & d'autre le secret le

plus inviolable : on présume avec beaucoup de vraisemblance , que le pape & les Vénitiens en furent l'objet , & qu'on y jetta les premières semences de cette fameuse ligue de Cambrai qu'on vit éclore l'année suivante. Tandis qu'on agitoit ces grands intérêts, Louis , soit pour tromper les espions du pape , soit pour mieux marquer la confiance qu'il avoit en son ministre , procuroit des amusements à la reine Germaine , ou s'entretenoit familièrement avec Gonsalve qu'il vouloit toujours avoir à ses côtés : ce fut le dernier triomphe du grand capitaine. De retour en Espagne , non-seulement il n'obtint pas la grande maîtrise de saint Jacques , mais il fut relégué dans ses terres où il eut la douleur de voir proscrire & dépouiller de leurs biens ses parents les plus proches , moins sans doute à cause de l'attachement qu'ils avoient témoigné à Philippe & à Maximilien , que parce qu'ils avoient le malheur d'appartenir à un homme qu'on vouloit perdre. Il dévora en silence les affronts & les injustices dont on se

ANN. 1507. plut à l'accabler, & mourut avec le regret de n'avoir pu se venger.

Après trois jours de conférences les deux rois se séparèrent pour reprendre chacun de son côté la route de ses Etats. Anne de Bretagne, qui s'étoit apperçue, depuis le départ du roi, qu'elle étoit grosse, le conjuroit de hâter son retour, ne voulant point partir de Lyon où il l'avoit laissée sans avoir la consolation de le voir. Louis traversa les Alpes en diligence : trouvant que la grossesse de la reine étoit déjà fort avancée, il prit des mesures pour la faire transporter en sûreté au château de Blois : il eût bien désiré de l'accompagner dans ce voyage; mais les mouvements qu'on appercevoit déjà dans les cours d'Italie, l'obligèrent à ne pas s'éloigner.

Guerre de  
Maximilien  
contre la Fr.  
& les Véné-  
tiens.

Bembe.  
Justiniani.  
Guicchar-  
di.  
P. Marir.  
Belcar.

Maximilien brûloit d'exécuter ses projets sur l'Italie; mais le zèle du corps Germanique étoit sensiblement refroidi. Comme depuis la retraite des François, l'objet qu'on leur avoit annoncé à la diète de Constance ne subsistoit plus, Maximilien avoit été obligé d'en subs-



tituer un autre qui les intéressoit beaucoup moins, celui d'aller prendre, selon l'usage, la couronne Impériale à Rome. Peu importoit aux électeurs & aux autres princes que leur chef acquît par cette cérémonie le droit de se nommer un successeur & de perpétuer l'empire dans sa maison; ils ne devoient pas même le desirer : ainsi au-lieu d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes qu'ils lui avoient d'abord accordée, ils se restreignirent à trois mille chevaux & à neuf mille lansquenets entretenus à leurs frais, mais pour six mois seulement. Avec ce foible secours & ceux qu'il pouvoit tirer de ses Etats héréditaires, Maximilien ne désespéra point encore de venir à bout de ses desseins. L'Allemagne, la Suisse, l'Italie même, lui offroient une pépinière inépuisable de soldats, il ne s'agissoit que de trouver de l'argent pour les stipendier. Il s'adressa donc à tous les feudataires de l'empire en Italie, prodigua les promesses & demanda des secours en raison du desir qu'ils avoient de s'aggrandir, ou du be-

ANN. 1507.

soin où ils se trouvoient de son  
 ANN. 1507. assistance. Il ne demandoit aux Vénitiens que la liberté du passage, offrant cependant à la république d'étendre ses possessions dans le Milanès, si elle vouloit contribuer raisonnablement aux frais de la guerre. Il demandoit aux Suisses dix mille hommes, s'engageant à leur donner une cession absolue du comté de Bellinzone, & de quelques autres châteaux à leur bienfaisance dans le Milanès : il fit des demandes exorbitantes au duc de Ferrare, aux marquis de Montferrat & de Mantoue, & à la république de Florence.

Les Suisses, au grand étonnement de l'Europe, se déclarerent d'abord pour Maximilien leur ancien ennemi, & promirent de lui donner six mille hommes, mais à condition qu'il ne les emploieroit point contre les François leurs alliés : ils se flattoient apparemment qu'à la faveur de cette réserve, ils feroient goûter au roi une démarche si extraordinaire. Ils lui envoyèrent des députés pour lui représenter qu'étant tenus

par les anciennes constitutions de ~~leur pays~~ leur pays d'assister l'empereur lorsqu'il alloit prendre la couronne impériale à Rome , ils n'avoient pas cru pouvoir se dispenser d'accorder ce secours sur la sommation qui leur en avoit été faite ; que la précaution qu'ils avoient prise le rendoit inutile , au cas que Maximilien eût de mauvais desseins sur le Milanès , & prouvoit clairement qu'ils n'entendoient déroger en rien à leurs alliances avec la France. Le piège étoit grossier : car il étoit clair que , lorsque Maximilien auroit uni ces troupes au reste de son armée , il ne consulteroit pas les cantons sur l'usage qu'il en devoit faire ; que ces six milles hommes seroient obligés d'obéir à ses commandemens , ou exposés à être traités comme des rebelles. Louis répondit donc aux députés qu'il ne s'étoit jamais informé à quoi ils étoient tenus par leurs anciennes constitutions , mais qu'il lui paroissoit singulier qu'ayant rompu toute liaison avec le corps Germanique lorsqu'il s'étoit agi de leurs intérêts , ils se montraient si scrupuleux sur l'exécution de quelques

anciennes constitutions , lorsqu'il  
ANN. 1507. s'agissoit de ceux de leurs alliés :  
que les ayant assistés contre Maxi-  
milien , dans une guerre absolu-  
ment étrangere à la France , que  
leur payant encore de fortes pen-  
sions pour les aider à subsister , il  
s'étoit attendu à quelque reconnois-  
sance de leur part : que cependant  
il ne prétendoit point les forcer à  
persévérer dans son alliance , s'ils  
trouvoient de plus grands avanta-  
ges de la part de son ennemi : que  
de son côté , il pourroit , lorsqu'il  
le jugeroit à propos , se passer de  
troupes auxiliaires , ou tirer de la  
Germanie tous les lansquenets dont  
il croiroit avoir besoin , qui le ser-  
viroient fidèlement , & à meilleur  
marché que les Suisses : qu'ils euf-  
sent donc à opter promptement ,  
& à lui faire savoir leur dernière  
résolution. Les Cantons s'étant as-  
semblés pour délibérer sur cette  
réponse , révoquerent les six mille  
hommes promis à l'empereur , &  
s'engagerent à ne donner aucun su-  
jet de plainte au roi , pendant les  
deux années que devoit encore du-  
rer leur engagement. Louis , sachant

que cet avis avoit été fortement combattu dans l'assemblée ; qu'il n'avoit passé que d'un très-petit nombre de voix , comprit qu'il ne pouvoit que foiblement compter sur l'alliance des Suisses ; au-lieu de tâcher de les regagner ; il prit des mesures pour pouvoir s'en passer. Il adressa des commissions au capitaine Odet d'Aidie , à Guillaume de la Hite , & à George de Durfort , pour lever dix mille Gascons , & les conduire en Italie.

ANN. 1507.

Les Vénitiens étoient beaucoup plus embarrassés que les Suisses : ils auroient désiré de garder la neutralité ; mais la situation de leurs états ne le permettoit pas : il falloit nécessairement accorder ou refuser le passage : quelque parti qu'ils prissent , ils ne pouvoient guere espérer d'acquérir un ami solide , & ils étoient assurés de se faire un ennemi redoutable. Leur éternelle jalousie contre les François , les mauvais offices qu'ils avoient rendus au roi & à son premier ministre , la crainte d'en ressentir tôt ou tard les effets , l'espérance de s'agrandir dans le Milanès , s'ils contribuoient à en exclure un si

ANN. 1507

dangereux voisin , les faisoient pencher du côté de Maximilien ; mais d'un autre côté , le caractère de ce prince ambitieux , inconstant & dissipateur , sa qualité d'empereur & de chef de la maison d'Autriche , qui lui donnoit des droits ou des prétentions sur presque toutes les places de la seigneurie , inspiroient contre lui une forte défiance. Quelque ardeur qu'il montrât pour cette entreprise , pouvoit - on se flatter qu'il persévérât long - temps dans les mêmes sentimens ? ne l'abandonneroit - il pas bientôt , comme presque toutes celles qu'il avoit formées auparavant ? étoit - il prudent de s'associer à un prince indigent , exigeant , & qui fondoit , pour ainsi dire , sa caisse militaire sur la bourse de ses alliés ? où prendroient-ils l'argent nécessaire pour fournir à ses profusions ? S'il parvenoit à s'établir dans leur voisinage , ne demanderoit-il rien au-delà des termes de leurs engagements ? Ne songeroit - il point à réveiller d'anciens titres , éteints par une longue prescription ? Ne vendroit-il point sa protection au pape , au



duc de Ferrare , au marquis de Mantoue , qui tous réclamoient quelque domaine de la seigneurie , & qui ne manqueroient pas de le prendre pour juge ? Négligeroit-il une si belle occasion d'étendre son autorité , & alors que deviendrait la république , & quels alliés opposeroit-elle à tant d'ennemis ? Ces considérations portoient les Vénitiens à rejeter la demande de Maximilien ; il n'y avoit qu'un moyen de se tirer de cet embarras : c'étoit de persuader à ce prince de prendre une autre route , plus longue à la vérité , mais plus facile , & moins bien gardée que la première. Il pouvoit , en partant de la Franche-Comté , où son autorité étoit reconnue , traverser une partie des terres du duc de Savoie , & pénétrer dans le duché de Milan , où il n'auroit à combattre que les François. Les députés des Vénitiens , en lui annonçant le refus de la seigneurie , ne manquèrent pas de lui indiquer ce projet : il eût été excellent trois ans auparavant , dans le temps que Philibert , son gendre , gouvernoit la Savoie ; mais le duc Charles ,

ANN. 1507. qui lui avoit succédé, étant dévoué  
 à la France, n'auroit pas manqué  
 de lui disputer le passage sur ses  
 terres : en supposant même que Ma-  
 ximilien eût pu l'emporter par force  
 ou par surprise, il se seroit trouvé  
 enfermé en Italie, sans aucune com-  
 munication avec le reste de ses Etats,  
 sans ressource, & même sans asyle  
 après une défaite. S'il feignit de l'a-  
 dopter, s'il envoya même un corps  
 de troupes & un train d'artillerie  
 de ce côté, ce fut uniquement pour  
 donner le change aux Vénitiens,  
 dont il avoit démêlé la ruse, &  
 qu'il espéroit de prendre au dépour-  
 vu. Louis fut si satisfait du parti  
 que venoient de prendre les Véniti-  
 tiens, qu'il leur envoya sur-le-  
 champ une armée de cinq cents  
 lances, & de cinq mille hommes  
 de pied, commandée par le maré-  
 chal Trivulse. Tranquille du côté  
 de l'Italie, & considérant que la  
 saison étoit déjà fort avancée, il  
 quitta Lyon pour retourner à Blois,  
 où d'autres affaires l'attendoient.

Marguerite  
 d'Autriche,  
 gouvernante  
 des Pays-Bas.

Nous avons vu qu'après la mort  
 de l'archiduc Philippe, Louis, bor-  
 nant son ambition à exclure l'em-

pereur de l'administration des Pays-Bas , avoit engagé les Flamands à composer eux-mêmes un conseil de régence ; qu'il avoit promis de les protéger , & que pour les convaincre de ces dispositions pacifiques , il avoit retiré les troupes auxiliaires envoyées précédemment au duc de Gueldres. Cet arrangement auroit suffi , si personne n'eût été intéressé à le renverser ; mais pouvoit-on se flatter que Maximilien , après un pareil affront , restât tranquille , & que beaucoup de gens , mécontents de n'avoir pas obtenu les emplois qu'ils desiroient , ne fussent pas très-disposés à le seconder ? Les gouverneurs des places voisines de la Gueldre , firent des irruptions dans ce duché : il étoit impossible à Charles d'Egmont de se borner , dans cette occasion , à une guerre purement défensive , puisque n'ayant point assez de revenus pour solder ses troupes , il ne pouvoit les conserver qu'en leur permettant le pillage. Il recommença donc ses courses dans la Hollande & le Brabant. Ces deux provinces , qui relevoient de l'empire , voyant qu'elles n'a-

ANN. 1507..

Heuter.

Austr.

Pontan Gel-

ric.

Haræus ann.

Brab.

Auton.

Lettres de

Louis XII.

voient aucun secours à espérer du conseil d'administration , eurent recours à Maximilien , & lui déférèrent , en leur nom , la régence de Charles de Luxembourg : les autres , affoiblies par cette désertion , menacées par Henri VII , roi d'Angleterre , qui craignoit que l'autorité de Louis ne s'affermît dans les Pays-Bas , abandonnées à leur jalousie intestine , depuis le départ du roi pour l'Italie , balançoient encore sur le parti qu'elles devoient prendre , lorsqu'un évènement , peu important en lui-même , acheva de les aliéner de la France. Deux gentilshommes du pays d'Aunis , qui avoient servi avec distinction dans le royaume de Naples , sachant que la guerre étoit ouverte entre le duc de Gueldres & les Pays-Bas , équipèrent deux vaisseaux , leverent cinq cents hommes , sans en rien communiquer à la cour , & pour autoriser le brigandage qu'ils se proposoient d'exercer , ils envoyèrent demander au duc son aveu & un brevet de capitaines. Jean Chappelon , & Antoine d'Auton , ainsi se nommoient ces deux gentilshommes , ayant obtenu l'aveu qu'ils deman-

doient , se mirent en mer , coururent sur toutes les barques & les vaisseaux marchands des Pays-Bas , & firent des prises considérables. Cette odieuse piraterie , qu'on ne put réprimer assez-tôt , parce qu'on n'en avoit aucune connoissance , souleva toutes les villes de la Flandre. Les partisans de la France furent réduits à garder le silence , & l'on envoya promptement des ambassadeurs à Maximilien , pour le prier d'oublier le passé , de prendre la défense d'un peuple qui n'espéroit plus qu'en lui , & de vouloir bien se charger de l'administration des Pays-Bas , pendant le bas-âge de son petit-fils. Maximilien accepta leurs soumissions ; mais toujours occupé de son expédition d'Italie , & ne pouvant se transporter lui-même dans ces provinces éloignées , il se fit remplacer par Marguerite d'Autriche sa fille , veuve en secondes nûces de Philibert , duc de Savoie , tante du jeune Charles de Luxembourg , princesse d'un génie profond & dissimulé , élevée dans l'adversité , formée au manège à la cour de Ferdinand , dans le temps qu'elle étoit sa bru , enve-

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1507. nimée contre la France, où elle n'avoit reçu que des affronts, enfin l'ennemi le plus dangereux & le plus opiniâtre que la fortune pût susciter à la monarchie.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1508. Encouragé par ce premier succès, & impatient de se montrer en Italie, Maximilien faisoit des levées dans ses Etats héréditaires. Craignant de perdre en préparatifs les six mois pendant lesquels l'empire devoit soudoyer son armée, il rassembla vingt-quatre mille hommes dans les environs de Trente, & vint se renfermer dans cette ville sur la fin de janvier. Il avoit déjà détaché un corps de troupes du côté de la Franche-Comté, pour donner de l'inquiétude aux François; il en détacha un autre dans le Frioul, pour attirer les forces des Vénitiens de ce côté, & se tint prêt à franchir, avec le gros de son armée, les passages qu'il devoit trouver dégarnis. Après avoir fait fermer les portes de la ville, & pris toutes les précautions nécessaires pour que personne n'en pût sortir, il ordonna une procession générale, dans laquelle l'évêque de Gurk, son chancelier, annonça,



suivant la formule ordinaire , le ~~DESSEIN~~  
dessein où étoit *l'empereur élu* , d'al- ANN. 1508.  
ler prendre la couronne impériale  
à Rome. La cérémonie achevée , il  
part brusquement de Trente , em-  
porte quelques forts , traverse les défi-  
lés , & s'avance , sans beaucoup d'ob-  
stacles , jusqu'à quatre mille de Vi-  
cence. Là , il apprend que le comte  
de Pétillane , général des Vénitiens ,  
& le maréchal Trivulse , avec l'armée  
auxiliaire des François , marchent à  
lui , dans la résolution de lui livrer  
bataille , tandis que l'Alviane , au-  
tre général de la république , con-  
duisoit dans le Frioul , une seconde  
armée : étonné de ne recevoir au-  
cune nouvelle des troupes qui de-  
voient le suivre , Maximilien laisse  
à Trautson , l'un de ses lieutenants ,  
la conduite de cette première divi-  
sion , & retourne à Trente , pour  
hâter la marche des troupes qu'il  
comptoit y trouver ; elles n'étoient  
point encore arrivées. Désespéré de  
ces délais , il convoque une nou-  
velle diète dans la ville d'Ulm , où  
il se plaint amèrement de la froi-  
deur du corps Germanique à secon-  
der ses efforts : jamais la foiblesse

du chef de l'empire ne se montra  
ANN. 1508. plus à découvert que dans cette occasion : la guerre étoit à peine commencée , & déjà Maximilien propo-  
soit d'engager les pierreries de sa couronne pour faire subsister une foible armée , que la désertion & la disette détruisoient journellement. Trautson ne recevant point de secours , & à la veille de se trouver enfermé , livra bataille à Trivulse & au comte de Pétillane ; il fut défait , comme il s'y étoit attendu , mais il sauva une partie de ses troupes. L'Alviane , de son côté , ayant battu les Impériaux dans le Frioul , s'empara de toutes les places que la maison d'Autriche possédoit encore dans cette province. La prise de Trieste flatta d'autant plus les Vénitiens , que c'étoit le seul port considérable qui ne leur appartînt pas sur la mer adriatique. L'Alviane s'étant joint aux deux autres généraux , vouloit qu'on assiégât la ville de Trente ; mais Trivulse , qui ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de son maître que la puissance des Vénitiens s'accrût si rapidement , refusa de prendre part à

ce siege , fans avoir reçu auparavant de nouveaux ordres : cette résistance disposa les Vénitiens à prêter l'oreille aux propositions de l'empereur.

Après s'être donné beaucoup de mouvements inutiles , Maximilien s'étoit éloigné du théâtre de la guerre ; on fut plusieurs jours sans savoir ce qu'il étoit devenu. Le danger auquel étoient exposés ses pays héréditaires , le rappella , pour ainsi dire , à la société. Il envoya proposer aux Vénitiens une trêve ou un traité de paix , aux conditions les plus avantageuses qu'ils pussent desirer , exigeant simplement que les François n'y fussent point compris : le sénat , s'appercevant que l'empereur cherchoit à brouiller la république avec le roi de France , s'obstina à ne point vouloir entendre parler de paix , si les ministres François n'étoient admis au congrès , comme parties contractantes. Ceux-ci demandèrent que la trêve , ou la paix qu'on alloit conclure , fût générale , & s'étendît non-seulement à tous les alliés que le roi avoit au-delà des monts , mais au duc de Guel-

ANN. 1508.

Traité particulier des Vénitiens. Ils indisposent contr'eux toutes les puissances de l'Europe.

*Guicchar-  
din.  
Bembe.  
Justiniani.  
Auton.  
Seissel.  
Belcar.  
P. Martir  
de Angl.*

~~FRANÇOIS DE GUELDRES~~  
 ANN. 1508. dres , qui ne pouvoit se soutenir  
 contre la puissante maison d'Autri-  
 che , sans l'assistance des François.  
 Peu importoit aux Vénitiens ce que  
 deviendrait ce duc : au contraire  
 il leur sembloit avantageux de lais-  
 ser une semence de guerre entre le  
 roi de France & l'empereur , qui  
 leur paroissent également formi-  
 dables ; car quel qu'en dût être l'é-  
 vènement , ils prévoyoit qu'ils  
 s'affoibliroient mutuellement , que  
 le plus foible en seroit plus dis-  
 posé à rechercher leur alliance  
 sans que le vainqueur en fût plus  
 en état de leur nuire , & qu'il ne  
 pouvoit en résulter , pour la répu-  
 blique , qu'une nouvelle occasion  
 de s'agrandir. Ainsi l'empereur  
 ayant offert une trêve de trois ans  
 avec la permission de garder & mê-  
 me de fortifier , comme ils le ju-  
 geroient à propos , toutes les places  
 du Frioul & de l'Istrie , qu'ils lui  
 avoient enlevées , & ayant protesté  
 en même temps , qu'il n'entendrait  
 à aucun accommodement , s'ils ne  
 se désistoient de faire cause com-  
 mune avec le duc de Gueldres , en-  
 tra si bien dans leurs vues , que ,

sans aucun égard aux prieres, aux reproches, ni aux menaces des ministres François, ils signerent un traité particulier, où il n'étoit fait aucune mention du duc de Gueldres, ni du roi de France, auquel on réserva simplement la faculté de déclarer dans trois mois, s'il vouloit y être compris. Quand au lieu d'un roi de France, duc de Milan, les Vénitiens n'auroient eu pour allié qu'un duc d'Urbain, ou un marquis de Mantoue, ils n'auroient pu agir avec plus de hauteur qu'ils le firent dans cette rencontre. Cet affront réveillant le souvenir de tous les sujets de plaintes qu'on avoit déjà contr'eux, les brouilla irrévocablement avec la France. Une démarche insolente outra contr'eux l'empereur. Voulant honorer la valeur & la bonne conduite de l'Alviane, leur général, qui venoit d'étendre le domaine de la république, ils lui décernerent un triomphe, où Maximilien & les Allemands furent donnés en spectacle, & servirent de risée à la plus vile populace. Ils croyoient en cela ne faire qu'imiter les anciens Romains,

**ANN. 1508.** auxquels ils avoient la vanité de se croire substitués : mais ils ne réfléchissoient pas que ce qui pouvoit convenir à un peuple de soldats , plus nombreux & mieux discipliné que ses voisins , ne convenoit en aucune maniere à une société de commerçants , qui n'avoit que des mercenaires pour défenseurs , qui ne figuroit dans l'Europe qu'en divisant ses voisins , & qui devoit rentrer dans le néant , dès que ces voisins , oubliant leur éternelle jalousie , se concerteroient pour l'accabler. Cependant , comme si le roi de France & l'empereur n'eussent pas encore suffi pour les perdre , ces aveugles républicains semblerent prendre plaisir à braver le ressentiment de Jules II. Louis , plus puissant qu'eux , venoit d'être contraint , par les importunités du pontife , à chasser du duché de Milan les Bentivoglio , convaincus d'entretenir des intelligences à Bologne , & d'y avoir tramé une conspiration. Les Vénitiens , toujours brouillés avec le pape , depuis qu'ils avoient refusé de lui rendre Faenza & Rimini , donnerent une retraite



à ces fugitifs, & les mirent plus à portée que jamais de continuer leurs pratiques. A cette première mortification se joignit une marque de mépris, qui pouvoit être regardée comme une injure personnelle. L'évêché de Vicence étant venu à vaquer en cour de Rome, par la mort du cardinal de la Rovere, le pape ne manqua pas d'en disposer en faveur d'un autre de ses neveux : sans égard pour cette collation, le sénat y nomma quelque temps après un gentilhomme Vénitien, qui s'en mit en possession, & qui, sur le refus que fit le pape de confirmer sa nomination, s'intitula: *Evêque élu de Vicence par la grace du très-excellent conseil des Pregati*. Il n'en falloit pas tant pour pousser à bout l'homme du monde le moins patient. Trop foible pour tirer par lui-même raison de ces offenses, Jules chercha des vengeurs: il s'adressa à l'empereur, au roi de France lui-même, qu'il haïssoit & qu'il craignoit plus encore que les Vénitiens : il les trouva l'un & l'autre disposés à seconder sa haine. Un autre prince se joignit à cette

ligue redoutable ; non par haine ni  
ANN. 1508. par aucun ressentiment particulier ;  
mais par politique & par un intérêt  
fordide. Ferdinand le Catholique  
avoit les plus grandes obligations aux  
Vénitiens : il leur devoit en partie le  
royaume de Naples ; mais la recon-  
noissance étoit un sentiment étranger  
au cœur de Ferdinand. Ils tenoient  
par engagement quatre ou cinq pla-  
ces fortes dans la Pouille ; il vou-  
loit y rentrer sans acquitter le prix  
de l'engagement , & cependant il  
n'osoit leur déclarer la guerre , de  
peur que s'adressant , soit au roi de  
France , soit à l'empereur , ils ne  
contribuassent à le renverser d'un  
trône usurpé & mal affermi. Il fal-  
loit , pour ne rien risquer , com-  
mencer par les brouiller irrévocable-  
ment avec ces deux souverains , aux  
quels ils n'eussent pas manqué de  
recourir. C'est sur ces principes qu'il  
avoit manœuvré à l'entrevue de Sa-  
vone , abusant du desir qu'avoit le  
cardinal d'Amboise de parvenir à  
la papauté ; il n'avoit pas eu de  
peine à lui persuader qu'en conci-  
liant les intérêts des principales puis-  
sances de l'Europe , & en se déli-

vrant des Vénitiens , qui avoient un intérêt sensible à les diviser , il s'affu- ANN. 1508.  
reroit la tiare , soit après la mort  
de Jules , qui ne pouvoit être fort  
éloignée , soit en assemblant un con-  
cile général , dont toute l'Europe  
sentoit le besoin , & dans lequel  
ce Pontife simoniaque seroit déposé.  
Depuis l'entrevue de Savone , Fer-  
dinand avoit eu de nouvelles raisons  
de se fortifier de plus en plus dans  
son projet. Maximilien , reconnu  
pour tuteur de son petit-fils , & ad-  
ministrateur général des Pays - Bas ,  
venoit d'acquérir des facilités pour  
entretenir une correspondance suivie  
avec les Etats de Castille. Presque  
tous les grands de ce royaume étoient  
dans ses intérêts : les rois de Na-  
varre & de Portugal , qui ne pou-  
voient voir sans effroi les couronnes  
de Castille & d'Aragon réunies sur  
la même tête , appuyoient le parti  
des mécontents , & appelloient Ma-  
ximilien en Espagne. Ferdinand oc-  
cupé à détruire ce parti , avoit le  
plus vif intérêt à donner de l'occu-  
pation à l'empereur du côté de l'Alle-  
magne : il commit le soin d'ache-  
ver la négociation commencée avec

le cardinal d'Amboise, à Margue-  
 ANN. 1508. rite sa bru, gouvernante des Pays-  
 Bas : il ne pouvoit choisir un mi-  
 nistre plus actif & plus intelligent :  
 Marguerite, quoique très-attachée  
 à son pere, vivoit en bonne intelli-  
 gence avec Ferdinand, dont elle  
 n'avoit point eu à se plaindre pen-  
 dant tout le temps qu'elle avoit de-  
 meuré en Espagne. L'intérêt de son  
 pupile exigeoit qu'elle continuât à  
 le ménager ; car s'il n'avoit point  
 d'enfant de Germaine de Foix, sa  
 seconde femme, comme on com-  
 mençoit à le croire, Charles, son  
 petit-fils, n'étoit pas moins son  
 héritier que celui de Maximilien.  
 Il étoit donc important de lui in-  
 spirer de bonne heure des sentiments  
 de pere pour cet illustre rejetton de  
 la maison d'Autriche : un autre in-  
 térêt, moins grand à la vérité, mais  
 plus voisin & plus pressant, ani-  
 moit encore le zèle de Marguerite.  
 Le duc de Gueldres lui donnoit des  
 alarmes continuelles, & elle avoit  
 reconnu combien il seroit difficile  
 de réduire cet ennemi opiniâtre,  
 tant qu'il seroit soutenu par la Fran-  
 ce. Le seul moyen de s'en délivrer,

étoit d'embarquer Louis dans des affaires si sérieuses & si importantes , qu'il perdît de vue ce foible allié , ou qu'il se trouvât forcé de le sacrifier. Elle pressa , elle conjura l'empereur son pere , par l'intérêt qu'il devoit prendre à son petit-fils , de faire trêve pour un temps à la haine qu'il avoit vouée à Louis & à Ferdinand ; elle lui montra la gloire & le profit qui l'attendoient en Italie ; enfin elle fut si bien tirer parti de son ressentiment contre les Vénitiens , qu'elle obtint de pleins pouvoirs pour traiter avec le ministre du roi de France. La guerre étoit plus vive que jamais entre le duc de Gueldres & les provinces des Pays-Bas : on convint d'une trêve de quarante jours , pendant laquelle Marguerite d'un côté , & de l'autre le cardinal d'Amboise , tiendroient des conférences dans la ville de Cambrai , pour parvenir à une paix finale.

Ces conférences ne pouvoient alarmer les Vénitiens ; ils avoient dû s'y attendre , ils y avoient donné lieu , en refusant à Trente de mêler leurs intérêts à ceux du duc de Gueldres , & en se hâtant de

Ligue de  
Cambrai.

*Mocenigo.*

*Bembe.*

*Guicchar-*

*din.*

*P. Martir.*

*Lettres de  
Louis XII.*

conclure un traité particulier avec la maison d'Autriche. Ils ne pouvoient se plaindre de n'y être point appelés, puisque les objets qui devoient s'y traiter, leur étoient devenus entièrement étrangers. Pour ne leur donner aucune défiance, on n'y appella qu'un très-petit nombre de personnes: Marguerite d'Autriche, au nom de Maximilien son pere, & de Ferdinand son ancien beau-pere, le cardinal d'Amboise, pour le roi de France & le pape, se rendirent à Cambrai, sans éclat, accompagnés seulement de cinq ou six jurisconsultes habiles, dont ils vouloient s'aider pour l'éclaircissement de quelques points contentieux de droit public. Il falloit commencer par fixer les loix de la dépendance des principales provinces des Pays-Bas, à l'égard de la couronne de France, transiger sur les plaintes respectives excitées à cette occasion, & empêcher, s'il étoit possible, qu'il ne s'en élevât de nouvelles. Louis ne vouloit point se relâcher sur les droits de sa couronne; Marguerite ne vouloit rien perdre des prérogatives qu'avoient usurpées les der-

ANN. 1508.  
*Auton.*  
*Seiffel.*  
*Pont. rer.*  
*Gelr.*



niets ducs de Bourgogne. On disputa de part & d'autre avec chaleur ; on fut plusieurs fois à la veille de se séparer : *Nous nous sommes*, écrivoit Marguerite, *mon sieur le légat & moi, cuidé prendre au poil.* Dans l'impossibilité où l'on se trouva de prendre un arrangement définitif, on convint de suspendre la décision des questions les plus difficiles, & toutes les procédures commencées au parlement de Paris, jusqu'à ce que l'archiduc Charles fût parvenu à l'âge de majorité, & rendît l'hommage auquel il étoit tenu : en attendant, il dut jouir de ses Etats, comme en avoit joui son pere sous la mouvance de la couronne, le ressort du Parlement de Paris, & en prenant chaque année des lettres du roi, pour être autorisé à lever des subsides sur l'Artois. On suivit à-peu-près la même marche par rapport au duc de Gueldres. L'empereur ne vouloit le regarder que comme un séditieux & un révolté ; il croyoit lui faire grace en le remettant dans la même position où l'avoit laissé l'archiduc Philippe, en partant pour l'Espagne. C'eût été

ANN. 1568.

le dépouiller du titre & des droits de souverain , pour le réduire au rang & à la qualité d'un gentilhomme opulent. Après les avantages qu'il avoit remportés , & dans la position où il se trouvoit , une pareille proposition ne pouvoit passer que pour une injure : Marguerite , après de longs débats , fut obligée d'y renoncer. On régla que Charles d'Egmond jouiroit par provision des duchés de Gueldres & comté de Zutphen ; qu'il rendroit au jeune archiduc trois ou quatre places , dont il s'étoit emparé en Hollande ; que le jeune archiduc de son côté , lui remettroit quelques châteaux , qu'il tenoit encore dans le duché de Gueldres : que les choses resteroient dans cet état , jusqu'à ce que des commissaires respectifs , nommés d'une part par l'empereur & le roi d'Angleterre , & de l'autre par le roi de France & le roi d'Ecosse , eussent examiné les droits des deux parties , & prononcé définitivement , tant sur le fond de l'affaire , que sur les limites des deux Etats. Louis promit , non-seulement de ne plus défendre Egmond , si les com-

missaires le condamnoient, mais de l'abandonner d'avance, s'il refusoit de se soumettre à l'arbitrage, ou si, redoutant le jugement, il recommençoit la guerre. On nomma pour garants de ce traité, qui fut aussi-tôt rendu public, les rois d'Angleterre & d'Aragon, les princes & Etats de l'empire. ANN. 1508.

Quant au second traité, ou au second acte de ce traité, qui dut demeurer secret jusqu'au moment de l'exécution, il ne souffrit presque aucune difficulté. Il s'agissoit de partager la dépouille des Vénitiens, & ce partage se trouvoit fait d'avance : le pape réclamoit Ravenne, Cervie, Faenza & Rimini : Maximilien demandoit, comme empereur, Roveredo, Vérone, Padoue, Vicence, Trévise; & comme chef de la maison d'Autriche, le Frioul & l'Istrie : le roi de France vouloit recouvrer Bresse, Crème, Bergame, Grémone, la Giarad'adda, & tout ce qui avoit autrefois fait partie du duché de Milan : le roi d'Espagne ne vouloit que Trani, Brindes, Otrante & Gallipoli, détachées depuis douze ou treize ans,

~~\_\_\_\_\_~~  
ANN. 1508. du royaume de Naples. Le duc de Ferrare , le marquis de Mantoue , la république de Florence , le duc de Savoie , & le roi de Hongrie , avoient des droits à réclamer sur d'autres places : on promit de les admettre à en poursuivre la restitution , pourvu que dans deux mois , ils accédassent au traité , & qu'ils contribuassent convenablement aux frais de la guerre. Il ne s'agissoit donc plus que de lever les obstacles qui pouvoient troubler l'harmonie entre les confédérés , convenir du temps où commenceroit l'attaque , des secours mutuels qu'ils feroient obligés de se prêter , & de fixer un terme à la durée de cet engagement. Le premier obstacle qui pouvoit troubler les confédérés , étoit la méfintelligence entre l'empereur & le roi de France , au sujet de l'investiture du duché de Milan. Louis la vouloit pure & simple pour lui , pour ses enfants légitimes , ou , au défaut d'enfants , pour son plus proche parent. Il promettoit , à ce prix , d'entrer en campagne quarante jours avant l'empereur , & de lui donner en outre ,

cent mille ducats une fois payés. ANN. 1508.

Cet article fut accordé. Le second obstacle étoit la querelle du même Maximilien avec Ferdinand le Catholique , touchant la régence du royaume de Castille ; objet important , sur lequel aucun des deux ne vouloit se relâcher : on régla qu'on nommeroit incessamment des arbitres pour terminer amicalement ce différent ; que les droits des deux parties resteroient entiers , pendant ce délai ; que l'empereur , ni son petit - fils ne pourroient entreprendre de les faire valoir par les armes , tant que dureroit la guerre de Venise , ni même six mois après. Nous verrons bientôt le parti que Ferdinand fut tirer de cette clause. Par rapport au temps où devoit commencer l'expédition , on stipula que le pape procéderoit le premier par les censures ecclésiastiques ; qu'il jetteroit l'interdit sur toutes les terres de la seigneurie , & les donneroit au premier occupant ; qu'en même-temps , le roi de France , le roi d'Aragon & le pape travailleroient de concert à mettre cette Sentence à exécution ; que l'empereur , lié par

ANN. 1508. les serments qu'il avoit prêtés quelques mois auparavant, en accordant une trêve de trois ans, ne seroit tenu d'agir que quarante jours après que la guerre seroit ouverte ; que le pape, pour lui donner moyen d'agir, sans manquer à la foi publique, l'appelleroit à son secours, comme *défenseur & avoué du saint siège* : d'où il devoit arriver que la France porteroit seule tout le faix de cette entreprise commune : car bien que le pape & le roi d'Aragon fussent tenus d'agir en même-temps, ils étoient trop habiles l'un & l'autre pour ne pas attendre à se déclarer, que l'ennemi fût entièrement renversé. Louis l'avoit prévu, & ne s'en mettoit point en peine ; mais une chose à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui faillit pourtant d'arriver, c'est que l'empereur voulut profiter du délai de quarante jours qu'il s'étoit fait accorder & de l'éloignement des troupes Françoises, pour accabler subitement le duc de Gueldres : la vigilance de ce prince, les mesures qu'il prit, renversèrent ce honteux projet, & l'empereur, sur les plaintes qu'en fit Louis,



désavoua publiquement ses officiers. ANN. 1508.  
 Enfin , pour empêcher que les al-  
 liés ne se divisassent , & que l'un  
 ne cherchât à faire son profit au pré-  
 judice des autres , il fut expresse-  
 ment stipulé qu'aucun d'eux ne pour-  
 roit conclure ni trêve ni paix avec les  
 Vénitiens , sans le congé & la par-  
 ticipation des autres ; que celui qui  
 se trouveroit le premier en posses-  
 sion de ce qui devoit lui revenir ,  
 prêteroit une partie de ses troupes  
 à celui qui seroit moins avancé ,  
 & que cette obligation subsisteroit ,  
 tant qu'il resteroit à conquérir quel-  
 qu'une des places énoncées dans le  
 traité de partage : il est vrai  
 qu'on ne déterminâ ni la quantité  
 ni la durée de ces secours , sans  
 doute parce que personne ne s'i-  
 magina qu'il seroit dans le cas de  
 recourir à ses alliés , n'y ayant au-  
 cun des quatre principaux confédé-  
 rés qui ne se crût en état de se faire  
 raison par lui-même d'un si foible  
 ennemi.

Ce traité fut conclu , signé & ra-  
 tifié par les puissances intéressées , ANN. 1509.  
 sans que les Vénitiens , qui avoient  
 des ambassadeurs , des résidents & des Etonnement  
& résolution  
des Vénit.

ANN. 1509.

*Ibid.*

espions en toutes ces cours, se doutassent de l'orage qui se formoit sur leur tête. Cette sécurité, ou plutôt cet assoupissement, paroît d'abord incroyable, quand on fait attention que Venise étoit alors la puissance la plus déliée & la plus vigilante de l'Europe; mais dans cette occasion, ses propres lumières servirent, en quelque sorte, à l'aveugler: des quatre puissances qui s'unissoient pour sa ruine, elle savoit qu'elle en avoit offensé trois, le pape, l'empereur & le roi de France; mais elle savoit, ou croyoit savoir en même-temps, qu'elle n'avoit que l'empereur à redouter, parce qu'il étoit le seul qui eût un véritable intérêt à l'abaisser, ou à la perdre: or elle venoit de conclure avec lui une trêve de trois ans; & dans le temps qu'il signoit la ligue de Cambrai, il conjuroit le sénat, par ses ambassadeurs, de s'unir à lui contre le roi de France, son éternel ennemi. Quant aux trois autres souverains, ils avoient tant de raisons d'appréhender que la puissance de l'empereur ne se rétablît en Italie, un intérêt si vif à conser-

er la seule puissance qui en fermât l'entrée aux Allemands , que quel- ANN. 1509.  
ues fujers de plaintes que leur eût  
onné la république , on ne devoit  
oint appréhender que ces princes  
oubliaissent assez eux-mêmes pour  
onjurer sa perte avec leur commun  
nnemi. Ce raisonnement étoit bon  
n politique; mais les rois ne se trom-  
ent-ils jamais sur leurs vrais inté-  
êts ? L'ambition , la vengeance ,  
i présomption , ne les égarent-elles  
as aussi souvent que les autres hom-  
nes ? La ligue étoit formée depuis  
n mois , & elle paroissoit encore  
ne chimere , ou un épouvantail ;  
ouis & son ministre étoient peut-  
tre les seuls qui crussent qu'elle  
ourroit s'exécuter : le pape le  
royoit si peu , ou il fut tellement  
ffrayé du danger où elle expose-  
oit l'Italie en général , & en par-  
iculier le saint siége , qu'il en fit  
lonner le premier avis aux Véné-  
iens , offrant de s'en séparer , d'em-  
ployer même toute son autorité pour  
a dissiper , s'ils consentoient à lui  
rendre, de bonne amitié, les deux  
seules places de Rimini & de Faen-  
za ; mais les menaçant en même

temps d'armer contr'eux le ciel &  
 ANN. 1509. la terre, & de les détruire sans mi-  
 séricorde, s'ils persistoient à le bra-  
 ver. Cette nouvelle déssilla les yeux  
 des Vénitiens ; le sénat s'assembla :  
 dans l'effroi que causoit une ligue  
 si formidable, presque tous opi-  
 noient à donner une prompte sa-  
 tisfaction au pape. Dominique Tre-  
 visani, l'un des procureurs de Saint-  
 Marc, osa s'opposer à cet avis : il  
 représenta „ que le parti que pren-  
 „ droit le pape dans cette affaire,  
 „ étoit la chose du monde la plus  
 „ indifférente : que les troupes de  
 „ l'Eglise, rebut de la milice d'Ita-  
 „ lie, ne méritoient pas qu'on s'en  
 „ mît en peine : qu'il suffiroit pour  
 „ rendre tous leurs efforts inutiles,  
 „ de renforcer de quelques compa-  
 „ gnies la garnison de Faenza : que  
 „ les censures ecclésiastiques & les  
 „ foudres du Vatican dont on les  
 „ menaçoit, ne devoient pas causer  
 „ beaucoup plus d'effroi : que la ré-  
 „ publique en avoit été autrefois  
 „ frappée, sans en ressentir aucun  
 „ dommage ; car quelle apparence,  
 „ ajouta-t-il, que Dieu règle sa fé-  
 „ vérité ou sa miséricorde sur les

» caprices d'un mortel ambitieux ,  
 » superbe , ivrogne & débauché ? ANN. 1509.  
 » Qui nous assurera d'ailleurs , qu'a-  
 » près avoir obtenu Rimini & Faen-  
 » za , il ne se joindra pas encore  
 » au reste des confédérés , pour ob-  
 » tenir Cervie & Ravenne ? Sera-  
 » t-il de meilleure foi que ses pré-  
 » décesseurs , qui , pour autoriser  
 » leurs injustices , ont établi cette  
 » maxime détestable , qu'aucun en-  
 » gagement , aucune promesse , au-  
 » cun serment ne peut empêcher  
 » l'église de revendiquer ses préten-  
 » tions ? Trevisani fit observer en-  
 » suite que du premier pas dépen-  
 » doit ordinairement le succès d'une  
 » entreprise ; que si le sénat mar-  
 » quoit de la foiblesse ou de la crain-  
 » te , il n'y auroit aucune des puis-  
 » sances confédérées qui ne se crût  
 » en droit de lui dicter des loix ; que  
 » si l'on pouvoit consentir à se re-  
 » lâcher des anciennes maximes de  
 » la république , & faire un sa-  
 » crifice , c'étoit ou avec l'empe-  
 » reur , ou avec le roi de France  
 » qu'il falloit se réconcilier , & non  
 » avec le pape , dont on n'avoit  
 » rien à espérer ni à craindre ; que

» le meilleur moyen de se garan-  
 ANN. 1509. » tir , étoit de se roidir contre le  
 » danger , de ne jamais désespérer  
 » du salut de la patrie , & de s'af-  
 » surer que tant qu'ils feroient de  
 » leur côté ce qui dépendroit d'eux  
 » pour se bien défendre , le souve-  
 » rain arbitre des destinées ne les  
 » abandonneroit pas ». Cet avis ,  
 conforme aux anciennes maximes  
 de la république Romaine , préva-  
 lut dans le sénat. Au reste , si l'é-  
 tude de l'antiquité Romaine , qui  
 étoit devenue le fondement & la  
 base de l'éducation publique , con-  
 tribua dans cette occasion à égarer  
 les Vénitiens , on doit remarquer  
 que ce fut aussi à la même source  
 qu'ils puisèrent cette constance dans  
 le malheur , cet amour de la pa-  
 trie , dont ils donnerent des exem-  
 ples signalés pendant tout le cours  
 de cette guerre.

Louis leur  
 envoie dé-  
 clarer la  
 guerre.

Seissel.  
 Guicchar-  
 din.  
 Bembe.  
 Relation de  
 Montjoie ,

Pendant qu'ils fortifioient leurs  
 places , qu'ils équipaient cinq ou  
 six escadres à la fois , qu'ils atti-  
 roient sous leurs enseignes les sol-  
 dats les plus aguerris & les plus cé-  
 lebres capitaines d'Italie , ils en-  
 voyoient des ambassadeurs aux prin-



es ligués pour fonder leurs dispositions, & jeter entr'eux de la dé- ANN. 1509.  
 iance ; ils avoient quelque espoir *Héraut  
 d'armes.*  
 de gagner Maximilien, dont ils con- *Cabinet de  
 Fontan.*  
 noissoient l'inconstance & la haine  
 invétérée contre les François : mais  
 ayant cruellement outragé quel-  
 ques mois auparavant, & n'ayant  
 rien à lui offrir qui fût capable de  
 le dédommager des avantages que  
 lui promettoit la ligue, ils ne pu-  
 rent même parvenir à se faire écou-  
 ter. Ferdinand le Catholique usa  
 d'une profonde dissimulation. Ayant  
 eu la précaution de n'envoyer aucun  
 ambassadeur à Cambrai, il feignit  
 d'ignorer ce qui s'y étoit passé ; il  
 fit offre de sa médiation auprès du  
 roi de France, & promit, s'il ne  
 pouvoit empêcher cette guerre, de  
 rendre à la république tous les bons  
 offices qu'elle avoit droit d'attendre  
 d'un allié. Louis lui-même, s'il en  
 faut croire les Vénitiens, n'usa pas  
 dans cette occasion de sa candeur  
 ordinaire ; il trompa non-seulement  
 Condolmier leur ambassadeur par  
 de feintes caresses, mais il écrivit  
 lui-même plusieurs lettres affectueu-  
 ses au doge & au sénat, qu'il leur

fit présenter par Jean de Lascares  
ANN. 1509. son ambassadeur. Les écrivains François nient ces faits : ils rapportent que Condolmier, homme aimable & de bonne société, mais valétudinaire, répondoit à ceux qui lui demandoient des nouvelles de sa santé, que *du reste il se portoit assez bien, mais qu'il avoit grand mal aux oreilles, en entendant journellement ce qu'on se disoit contre la seigneurie* : qu'aux noces d'Anne d'Alençon avec le marquis de Montferrat, Condolmier s'étant présenté à la table où étoient les autres ambassadeurs, n'y trouva point de place, & essuya un affront que personnellement il ne méritoit pas : qu'ayant demandé une explication au cardinal d'Amboise, & l'ayant prié de lui déclarer définitivement si le roi regardoit la république comme amie ou comme ennemie, le cardinal se contenta de lui détailler tous les motifs de plainte que la république avoit donnés au roi en différentes rencontres. Si Condolmier ne se retira pas après une pareille explication, c'est qu'apparemment il jugea que l'amitié personnelle dont l'honoroit le monar-

que, pouvoit encore être utile à sa ~~\_\_\_\_\_~~  
 patrie. En effet il fit un dernier ef- ANN. 1509.  
 fort, & après avoir remontré à Louis  
 combien il étoit dangereux de quit-  
 ter d'anciens alliés pour s'attacher  
 à des ennemis à peine réconciliés,  
 il lui vanta les ressources de la ré-  
 publique, & finit par lui déclarer  
 que c'étoit de sa part une *entreprise*  
*bien périlleuse de s'attaquer à une*  
*puissance gouvernée par un si grand*  
*nombre de têtes sages.* Monsieur l'am-  
 bassadeur, lui répondit Louis, *tout*  
*ce que vous venez de dire est fort*  
*beau; mais j'opposerai tant de fous*  
*à vos sages, qu'ils auront bien de*  
*la peine à les gouverner: nos fous*  
*sont gens qui frappent à droite & à*  
*gauche, & qui n'entendent plus*  
*raison, quand une fois ils ont com-*  
*mencé.* Condolmier ne se retira que  
 lorsque les troupes étoient déjà en  
 marche pour l'Italie: il fut bien-  
 tôt suivi d'un héraut ou roi d'ar-  
 mes au titre de *Montjoie*, lequel,  
 introduit dans le sénat, parla en ces  
 termes: *Le roi Très-Chrétien, mon*  
*immuable & souverain sire, m'a char-*  
*gè de vous déclarer, illustrissime &*  
*magnifique doge, qu'attendu les offen-*

ses , outrages , mauvais & déloyau.  
 ANN. 1509. tours que , sous le voile de l'amitié &  
 au mépris de l'alliance que vous avie  
 avec lui , vous lui avez faits en plusieurs  
 & diverses rencontres , soit en donnant  
 aide & secours à ses ennemis , par  
 terre & par mer , soit en soudoyant  
 ceux qui cherchoient à lui nuire ; &  
 vous opposant à tous ses projets , &  
 en formant des pratiques pour abattre  
 sa puissance en Italie : qu'attendu en  
 core la trêve & le traité frauduleux  
 que vous avez fait à Trente avec le  
 très-sacré empereur , sans la partici  
 pation & contre les intérêts du roi  
 Très - Chrétien , qui vous avoit aidé  
 & défendus , & que vous avez laissé  
 seul exposé aux frais & aux dangers  
 de la guerre , cherchant à profiter de  
 son embarras pour vous étendre dans  
 le duché de Milan :

Ledit seigneur roi Très-Chrétien  
 mon immuable & souverain sire ,  
 renoncé à votre alliance , confédéra  
 tion & amitié ; & sur la prière qui lui  
 en a été faite par notre très-sain  
 pere le pape , dont vous avez usurpé  
 les possessions , il a conclu & arrêté  
 avec le très-sacré empereur , le catho  
 lique roi d'Espagne , & autres princes

une fraternelle amitié , alliance & ~~confédération~~  
 confédération perpétuelle , pour vous ANN. 1509.  
 forcer & contraindre de restituer à la  
 sainte église , dont il est le fils aîné ,  
 au très-sacré empereur , au roi catho-  
 lique d'Espagne , aux autres princes  
 & seigneurs , & à lui Très - Chrétien  
 & immuable roi de France , les biens  
 & terres que vous leur détenez injuste-  
 ment.

Et sur ce , je vous dénonce & no-  
 tifie guerre mortelle , tant sur terre  
 que sur mer , à feu & à sang , en tous  
 lieux où résistance sera faite , & jus-  
 qu'à parfaite & entière restitution des  
 biens & terres par vous usurpés : pro-  
 testant ici que si perte , dommage ou  
 inconvénient en advient à la chrétien-  
 té , la faute & la coulpe en tomberont  
 sur vous.

Héraut , répondit le doge Lore-  
 dano , nous avons entendu ce que  
 vous nous avez dit de la part de  
 votre maître. Héraut , dix ans se  
 sont écoulés depuis que nous prîmes  
 alliance avec lui , & il ne se prouvera  
 point que depuis ce temps , nous ayons  
 contrevenu ni directement ni indirecte-  
 ment à nos engagements , ni qu'on  
 puisse nous reprocher aucun fait qui

autorise les reproches qu'il nous adresse :  
 ANN. 1509. nous l'avons aimé ; nous lui avons  
 rendu tous les offices de fidèles alliés ,  
 & tout ce que nous avons pu découvrir  
 de contraire à ses intérêts , nous l'en  
 avons soigneusement averti.

Quant à la trêve conclue à Trente  
 avec le roi des Romains , s'il n'y a  
 pas été compris , ce n'est point à nous  
 qu'il doit s'en prendre , car quelques  
 offres qu'on nous eût faites pour traiter  
 séparément , nous n'y voulumes jamais  
 consentir ; mais uniquement à la mau-  
 vaise conduite & à l'opiniâtreté des  
 ministres qu'il y envoya.

Hérait , nous n'eussions jamais cru  
 qu'un prince si grand & si sage eût  
 si légèrement prêté l'oreille aux dis-  
 cours empoisonnés d'un pape qu'il  
 devoit mieux connoître , ni aux in-  
 sinuations d'un prêtre que nous nous  
 dispensons de nommer : que pour  
 plaire à ces deux personnages , il se  
 déclare l'ennemi d'une si puissante ré-  
 publique , qui lui a rendu des services  
 importants , & qui a constamment re-  
 jetté toutes les offres que lui ont faites  
 plusieurs souverains , tant en Italie  
 que hors de l'Italie , de places , de  
 châteaux & de provinces entières , si  
 elle



elle vouloit renoncer à son alliance ; ~~\_\_\_\_\_~~  
c'est de quoi nous sommes surpris & ANN. 1509.  
émerveillés.

Héraut , nous espérons que la ma-  
jesté du roi votre maître connoîtra la  
vérité , & nous rendra justice : que  
Dieu , à qui l'on ne peut en imposer ,  
jugera entre nous , & que la punition  
tombera sur les coupables. Nous es-  
pérons encore en sa sacrée majesté ;  
sinon , nous tâcherons de nous defen-  
dre : & vous , pere héraut , & vous ,  
trompette , vous rapporterez au roi  
Très-Chrétien ce que vous venez d'en-  
tendre ; partez.

Dans le même temps , le pape  
fulmina une bulle contre les Vé-  
nitienens , dans laquelle , rappelant  
toutes leurs entreprises sur les droits  
du saint-siege , les taxes exorbitan-  
tes qu'ils levoient sur les biens ecclé-  
siastiques , l'odieuse tyrannie qu'ils  
exerçoient sur le clergé séculier &  
régulier , l'usurpation enfin des pla-  
ces de l'église ; il les déclaroit ex-  
communies , si dans vingt - quatre  
jours ils ne lui donnoient une pleine  
satisfaction sur tous ces objets : il  
donnoit leurs biens au premier oc-  
cupant , autorisoit tout le monde à

Le pape  
excommunie  
les Véné-  
tiens.

Bembe.  
Justiniani.  
Guicchar-  
din.  
Belcar.

ANN. 1509. leur courir sus, & à les réduire en servitude, étendant les mêmes censures sur tous ceux qui leur donneroient aide ou secours. Cette bulle n'effraya pas les Vénitiens; le sénat y répondit par un appel au futur concile, & se permit sur la personne de Jules les mêmes libertés qu'il s'étoit données en parlant du sénat. Jules répondit à cet appel par une nouvelle bulle, à laquelle on ne fit aucune attention. Il porta un coup plus sensible aux Vénitiens: ils venoient de prendre à leur solde Jules & Renzo des Ursins, Troile Savelli, avec cinq cents hommes d'armes, & trois mille hommes d'infanterie; le pape, comme leur suzerain, leur défendit de s'éloigner du territoire de Rome: il saisit entre leurs mains les quinze mille ducats qu'ils avoient touchés pour solde, promettant d'en tenir compte à la république sur la somme dont elle lui étoit redevable, à raison des jouissances des places de la Romagne.

Commen-  
cement des  
hostilités.

*Ibid.*

Louis, exact observateur de sa parole, n'ayant pu, quelque diligence qu'il eût faite, ouvrir la campagne le premier d'avril, comme il

s'y étoit engagé , envoya ordre à Chaumont, gouverneur-général du Milanès , de rassembler ses troupes , & de pénétrer sur les terres des Vénitiens. Chaumont passa l'Adda , & vint investir Trevi , place mal fortifiée , dont la garnison se rendit prisonnière de guerre , avec le provvediteur Morosini , qui s'y étoit enfermé quelques jours auparavant. Après cet acte d'hostilité , Chaumont , laissant dans la place cinquante lances , sous la conduite de Fontrailles , & mille hommes de pied , sous le capitaine Imbaut de Romanieu , revint dans le Milanès , où Louis rassembloit son armée. Elle consistoit en deux mille lances Françoises ou Italiennes , qui formoient environ douze mille chevaux ; en six mille Suisses , & douze ou quatorze mille hommes d'infanterie Françoisse. Louis , qui considéroit que le traité qu'il avoit fait avec les cantons , étoit sur le point d'expirer , & qui comprenoit , par les plaintes & les mutineries éternelles des Suisses , qu'il faudroit , ou se passer de leurs services , ou les acheter à un plus haut prix qu'au-

ANN. 1509.

paravant, commença dès-lors à s'occuper sérieusement du soin de se procurer une infanterie nationale : il engagea quelques-uns des officiers de la gendarmerie les plus distingués, tels que le chevalier Bayard, à se charger de les conduire & de les discipliner ; mais la crainte de surcharger son peuple, l'empêcha toujours d'en former un corps stable & permanent. Les gentilshommes, qui voulurent bien se prêter aux desirs du roi, n'accepterent cette commission honorable, qu'à condition de conserver leur grade dans la gendarmerie ; car ils préféroient hautement au commandement passager & au grade de capitaine de mille hommes de pied, celui de guidon ou de lieutenant d'une compagnie d'ordonnance, ou même de simple homme d'armes, qui devoit durer autant que leur vie, & qui leur ouvroit le chemin à de plus grands honneurs. Le préjugé d'ailleurs avoit tellement avili l'infanterie, qu'on ne la regardoit que comme un asyle contre la misère, & qu'un gentilhomme ne croyoit pas pouvoir y acquérir de l'honneur : mais les services importants que ren-

dit cette infanterie dans les guerres d'Italie , la réputation éclatante des capitaines qui se chargerent de la discipliner , changerent peu-à-peu les idées à cet égard. Les capitaines qui contribuerent le plus à opérer cette heureuse révolution , & auxquels , par - conséquent , la postérité doit de la reconnoissance , furent Jean de Cabannes , seigneur de Vandenesse , frere du célèbre la Pallisse , Odet d'Aidie , Moneins , Normanville , le cadet de Duras , François de Daillon , seigneur de la Crotte , Bayard , & plus que tous ceux-là encore , le capitaine Molard , gentilhomme de Dauphiné. La Gascogne avoit été long - temps en possession de fournir la seule infanterie que l'on connût en France : on commence à en appercevoir de presque toutes les provinces du royaume : la petite province du Maine fournit , en cette occasion , jusqu'à quinze cents aventuriers.

Quelque formidable que parût l'armée Françoisise , celle de Venise la surpassoit de beaucoup. Cette république , qui faisoit encore presque

seule le commerce de l'Europe en-  
 ANN. 1509. tière, dont les revenus étoient sa-  
 gement administrés, jugeant que du  
 succès de cette campagne dépendoit  
 sa conservation ou sa ruine, rassem-  
 bla dans un seul camp, trois mille  
 lances, quatre mille stradiots ou  
 Albanois, la meilleure cavalerie le-  
 gere que l'on connût alors, & trente  
 mille hommes d'infanterie. Le com-  
 re de Pétillane, célèbre par sa pru-  
 dence & par son attention à ne ja-  
 mais donner de prise sur lui à l'en-  
 nemi, commandoit ces troupes,  
 avec le titre de généralissime : Bar-  
 thelemi d'Alviane, guerrier intré-  
 pide, plein de feu, d'activité &  
 de ressourcès, étoit plutôt son col-  
 lègue que son lieutenant-général :  
 deux nobles Vénitiens, André Gritti  
 & Gorge Cornaro, très-capables  
 l'un & l'autre de commander une  
 armée, si les loix de la patrie eussent  
 permis de confier à des citoyens un  
 pouvoir dangereux pour la liberté,  
 formoient, en qualité de provédi-  
 teurs, le conseil des deux généraux.  
 Ils devoient échauffer le courage de  
 Pétillane, modérer l'ardeur de l'Al-  
 viane, & consulter le sénat dans les



affaires importantes & qui permet-  
troient des délais. Dans le conseil qui ANN. 1509.  
se tint pour régler les premières opé-  
rations de la campagne , les deux  
généraux ouvrirent des avis entière-  
ment opposés : Pétillane vouloit que  
l'armée se retranchât dans un poste  
sûr , couvert de deux rivières & de  
plusieurs marais , au centre ; pour  
ainsi dire , des Etats de la républi-  
que ; qu'on laissât aux François une  
pleine liberté d'assiéger Crémone ,  
Bresse ou Bergame , où l'on avoit  
placé de fortes garnisons , & qu'on  
attendît , pour leur livrer bataille ,  
que leur armée se fût affoiblie par  
des assauts inutiles , les maladies &  
la désertion. Au contraire , l'Al-  
viane pensoit qu'après s'être bien  
assuré du passage des rivières , &  
d'une retraite , en cas de malheur ,  
on devoit porter la guerre dans le  
duché de Milan , où les François  
trouveroient un grand nombre d'en-  
nemis domestiques , & où les troupes  
mercénaires de la république servi-  
roient avec plus d'ardeur , dans l'es-  
pérance de s'enrichir. Le sénat prit  
un parti mitoyen : il ordonna aux  
généraux de choisir sur la frontière

un poste qui défendît aux ennemis  
 ANN. 1509. l'entrée des Etats de la seigneurie,  
 de s'y tenir bien retranchés, & de ne  
 point en venir à une action, à moins  
 que la victoire ne parût morale-  
 ment assurée. L'armée, en consé-  
 quence, alla s'établir à Fontanella,  
 à quatre ou cinq mille en-deça  
 de la rivière d'Adda. Avant de s'y  
 retrancher, on jugea qu'il étoit à  
 propos de profiter de l'éloignement  
 des François pour reprendre Trévi,  
 conquise quelques semaines aupa-  
 ravant par Chaumont. La place étoit  
 mauvaise : la garnison qu'on y avoit  
 laissée, après s'être défendue avec  
 courage, fut forcée de se rendre.  
 Fontrailles, & les cinquante lances  
 qu'il commandoit, le capitaine Im-  
 baut de Romanieu, & le chevalier  
 Verd, furent faits prisonniers de  
 guerre & mis à rançon. Quant à  
 l'infanterie, qui n'avoit point avec  
 quoi se racheter, on se contenta  
 de la dépouiller, & l'on aima mieux  
 la renvoyer dans cet état, que de  
 se charger de la nourrir. La ville,  
 livrée au pillage, éprouva toutes les  
 horreurs qu'on peut attendre d'une  
 soldatesque effrénée : cruauté d'au-

tant plus déplacée , qu'elle sembloit provoquer celle de l'ennemi , dans le temps où il alloit se trouver maître de la campagne ; mais on vouloit apparemment effrayer , par cet exemple , les places qui seroient tentées de changer de domination.

Louis étoit en marche pour délivrer Trévi , lorsqu'il apprit qu'elle étoit prise , & que les ennemis s'étoient déjà retranchés dans leur poste ; il continua sa route , dans la résolution de leur livrer bataille , en quelque endroit qu'il pût les joindre. Il falloit traverser l'Adda : on s'attendoit que l'ennemi se présenteroit pour en disputer le passage ; mais la trop grande circonspection de Pétiliane , & la crainte qu'il avoit d'engager trop-tôt une bataille qui devoit décider du sort de la république , continrent l'armée dans ses retranchements. Trivulfe , qui connoissoit le pays , & qui ne pouvoit concevoir comment les généraux Vénitiens avoient laissé perdre une si belle occasion , vint saluer le roi , lorsque l'armée fut passée , & lui dit : *Aujourd'hui , roi très-*

Bataille  
d'Agnadel.  
Guicchar-  
din.  
Auton.  
Seissel.  
S. Gelais.  
Belcar.  
P. Martir  
de Angler.  
Lettres du  
chancelier ,  
Gui de Ro-  
chefort.  
Simp.  
Champier.

chrétien , vous gagnez la bataille :

ANN. 1509. Louis , plein d'ardeur , s'avança à une portée de canon du camp des ennemis ; mais il le trouva si bien retranché , qu'il n'osa entreprendre de le forcer. Pour essayer de les en tirer , il rangea son armée en bataille , & fit partir , à leur vue , un détachement considérable , avec ordre d'affaillir la petite place de Rivolta. Il comptoit que les Vénitiens feroient quelque mouvement pour la défendre , & lui donneroient moyen d'engager le combat. Pétiliane mit son armée en bataille , vit saccager la place , & ne sortit point de ses retranchements. Cette tranquillité déconcertoit Louis : il assembla le conseil de guerre pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire : la plupart des officiers étoient d'avis qu'on choisît un camp en face de l'armée ennemie ; qu'on s'y reposât jusqu'à l'arrivée de l'empereur , qui forceroit les Vénitiens à quitter leur camp , ou du-moins , à diviser leurs forces. Ce parti étoit le plus sûr ; mais il ne répondoit point à l'impatience de Louis : il connoissoit les lenteurs de

Maximilien ; il desiroit d'ailleurs de ne devoir la victoire qu'à lui-même. ANN. 1509.

On proposa donc un second parti ; ce fut de s'emparer du poste avantageux de Vaila , & de couper à l'armée ennemie toute communication avec Crémone , où elle avoit établi ses magasins , & d'où elle tiroit ses subsistances. Cette marche étoit extrêmement dangereuse ; car il falloit prêter le flanc à l'ennemi : mais on s'étoit déjà convaincu qu'il n'avoit point envie de combattre. L'armée se mit en marche : Chaumont & Trivulse commandoient l'avant-garde ; le roi conduisoit le corps de bataille , le duc de Longueville l'arrière-garde. Pour se rendre à Vaila , il y avoit deux chemins peu distants l'un de l'autre , & qui se touchoient presque en quelques endroits ; l'un par la plaine , c'étoit le plus commode , mais le plus long ; l'autre par les hauteurs , beaucoup plus court , mais plus difficile : l'armée Françoisë prit le premier. L'Aviane , qui devina l'objet de cette marche , montra si clairement à Petiliane & aux deux autres provéditeurs , que le seul moyen

ANN. 1509.

de sauver l'armée , étoit de prévenir les François , qu'il les décida à prendre sur l'heure le chemin des hauteurs : Pétilliane partit le premier avec la plus grande partie de la cavalerie : l'Alviane le suivoit avec le reste de l'armée , & toute l'artillerie. Pétilliane approchoit de Vaila ; l'Alviane lui-même , quoiqu'il marchât avec un attirail plus embarrassant , avoit dépassé les François , lorsque Chaumont & Trivulse l'atteignirent près le village d'Agnadel , dans un endroit où les deux chemins n'étoient séparés que par un ravin & quelques arpents de terre , que les François entreprirent de franchir. L'Alviane , dès qu'il apperçut l'ennemi , envoya prier le comte de Pétilliane de revenir sur ses pas : Pétilliane lui fit dire d'avancer toujours , & de se battre en retraite ; mais il ne le pouvoit plus sans sacrifier son artillerie , les bagages , & une partie de son infanterie. Bien sûr que Pétilliane , malgré sa première résolution , ne tarderoit pas à venir le joindre , il rangea son artillerie sur une chaussée , ou digue , qui couvroit le ravin ; il jetta



son infanterie dans des vignes , où la cavalerie ennemie pouvoit difficilement pénétrer , & laissa derriere, un terrain vaste & uni , ou la gendarmerie & la cavalerie légère pouvoient aisément manœuvrer. Chaumont , en attaquant l'ennemi , avoit envoyé prier le roi de s'avancer avec le corps de bataille. Louis ne s'attendoit point à ce message : quelques moments auparavant on étoit venu lui dire qu'il étoit inutile de se hâter , parce que les ennemis l'avoient prévenu , & étoient déjà logés à Vaila : *Marchons toujours* , avoit-il répondu , *nous logerons sur leurs ventres*. Apprenant que le combat étoit engagé , il détacha promptement le jeune Charles de Bourbon Montpensier & le célèbre Louis de la Trémouille , avec deux cents lances , pour soutenir l'avant-garde , & se mit à les suivre avec une merveilleuse ardeur : il étoit temps qu'il arrivât ; les Suisses & les gendarmes de Chaumont , qui avoient entrepris de franchir le ravin , avoient été renversés , & soutenoient à peine le combat. L'artillerie de l'Alviane , placée sur un terrain plus élevé ,

**ANN. 1509.** éclaircissoit les rangs, & portoit au loin la mort & l'épouvante. En arrivant, le roi s'aperçut que les Suisses étoient rebutés : il les fit remplacer par les aventuriers François, qui passèrent le ravin, & pénétrèrent dans les vignes. Bourbon, s'étant fait jour du côté où il avoit entrepris de percer, fut suivi de presque toute la gendarmerie, qui joignit celle de l'ennemi dans un terrain spacieux, où la bravoure seule devoit décider entre les combattants. Louis, l'épée à la main, faisoit avancer les différents corps de troupes, & se portoit de tous côtés, sans crainte du canon, qui enlevoit des soldats à ses côtés : quelques-uns de ceux qui l'entouroient lui représentèrent le danger où il exposoit sa personne sacrée, le priant de se retirer à l'écart, & de leur donner de - là ses ordres : *Ce n'est rien*, leur dit-il, *ceux qui ont peur n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi.* La gendarmerie Vénitienne ne put soutenir le choc des lances Françaises : Pétiliane, qui la commandoit, la voyant en un moment renversée & prête à se débander, ne

s'opiniâtra point à soutenir un combat trop inégal ; il fit battre en retraite , abandonnant l'Alviane & son infanterie. Cette portion de l'armée , enveloppée de toute parts , continua de se défendre avec une extrême valeur. N'ayant plus d'espérance de remporter la victoire , l'Alviane ne songeoit qu'à vendre chèrement sa vie : il fut enveloppé & fait prisonnier , par le brave Vandenesse. Le combat dura trois heures : il resta huit mille hommes sur le champ de bataille du côté des Vénitiens , & quatre à cinq cents seulement du côté des François : la Palisse , Cornillon , le baron de Conti , furent du nombre des blessés. Louis , en présence de toute l'armée , se prosterna sur le champ de bataille , rendit grâces à Dieu du succès dont il venoit de couronner ses armes , & voua dans ce lieu même une chapelle à la Vierge , sous l'invocation de *Notre-Dame de la victoire*. Lorsqu'il fut rentré dans sa tente , Vandenesse vint lui présenter son prisonnier , tel qu'il étoit lorsqu'il l'avoit arrêté , un œil crevé & le visage couvert de sang. Louis ,

ANN. 1509. qui avoit souvent entendu vanter la présence d'esprit & l'intrépidité de ce général , voulut s'en assurer par lui-même : il donna secrètement ordre de faire sonner l'alarme dans le camp , & continua quelque temps la conversation. Comme tout le monde parut étonné à ce bruit , Louis , feignant d'en être lui-même surpris : *Qu'est-ce donc , dit-il , seigneur Barthélemi , vos gens sont bien difficiles à contenter ; veulent-ils en tâter encore une seconde fois ? Sire , répartit l'Alviane , s'il y a combat aujourd'hui , il faut que les François s'entrebattent ; car pour les nôtres , vous les avez gouvernés de manière , que vous ne les reverrez de quinze jours en face.* La déroute étoit encore plus grande que l'Alviane ne pouvoit se l'imaginer : toutes ces troupes mercenaires qui n'étoient attachées à la république que par la solde qu'elles en recevoient , & qui alloit peut-être leur manquer , se feroient débandées , si Pétiliane n'eût usé dans cette occasion de sa prudence ordinaire ; il se garda bien de vouloir les rassembler dans le voisinage de l'ennemi , où une nouvelle terreur

es auroit bientôt dispersées : il assigna le lieu de la jonction sous les murs de Bresse , à quarante milles du champ de bataille Quoiqu'il semblât , par cette retraite , abandonner à l'ennemi la plus grande partie des Etats de terre-ferme , le sénat rendit justice à la droiture de ses intentions : il lui députa quelques-uns de ses membres , pour louer la conduite qu'il avoit tenue dans toute cette guerre , & le remercier de n'avoir point désespéré du salut de la république.

Les villes qui devoient revenir au roi par le traité de partage , se voyant abandonnées & sans espérance de recevoir de secours , s'empresserent à l'envi de mériter par une prompte soumission , la clémence du maître auquel elles alloient appartenir : Caravagio , Bergame , Crème , Bresse & Crémone , lui envoyèrent leurs clefs : les garnisons Vénitiennes , ne pouvant compter sur la fidélité des bourgeois , s'étoient retirées dans les forteresses , qu'elles eussent rendues sur-le-champ , si l'on eût voulu leur

ANN. 1509.

Soumission de toutes les places du partage du roi : nouvelle investiture du duché Milan.

Guicchar-  
din.

Auton.

Seissel.

P. Martir.

Belcar.

Traité de  
paix.

permettre de se retirer avec armes  
ANN. 1509. & bagages ; mais Louis ne vouloit  
les recevoir qu'à discrétion. Sentant  
la nécessité de récompenser les trou-  
pes , & tous ces braves volontaires  
qui l'avoient si bien servi ; attentif  
à préserver ses nouveaux sujets du  
pillage ; toujours ferme à n'assigner  
sur son trésor ni pensions ni grati-  
fications , qui auroient été à la char-  
ge du peuple , il étoit bien aise ,  
du moins , de procurer à ceux qui  
avoient eu part à la conquête , les  
moyens de s'enrichir , ou de se dé-  
dommager de leurs pertes , par les  
fortes rançons qu'ils pouvoient tirer  
des provéditeurs , & autres nobles  
Vénitiens , renfermés dans ces for-  
teresses. la place de Peschiere fut  
la seule qui n'envoya point de dé-  
putés : située sur le lac de Garde ,  
entourée d'une triple muraille , elle  
paroissoit devoir opposer une longue  
résistance : la valeur , ou peut-être  
la témérité des aventuriers Fran-  
çois , surmonta tous ces obstacles :  
la garnison fut passée au fil de l'é-  
pée : le provéditeur & son fils , échap-  
pés au massacre , offroient une grosse  
rançon pour racheter leur vie : on



les pendit à deux arbres , sans qu'on                       
sache le crime qui avoit pu leur at- ANN. 1509.  
tirer un traitement si rigoureux :  
Louis , qui , dans toutes les occasions  
respecta la vertu , ne vouloit pas ,  
sans doute , les punir d'avoir té-  
moigné plus de courage & d'atta-  
chement que les autres à leur mal-  
heureuse patrie : la cruauté que les  
Vénitiens avoient exercée à Trévi ,  
ne pouvoient autoriser ces horribles  
représailles , à moins qu'on ne sup-  
pose que ces deux infortunés en  
avoient ouvert l'avis. Louis , en  
dix-sept jours , acheva la conquête  
de ce qui devoit lui revenir de la  
dépouille des Vénitiens , portion si  
considérable , qu'elle étoit estimée  
un tiers du duché de Milan , &  
qu'elle grossissoit ses revenus de cent  
mille ducats par an. Il ne tenoit  
qu'à lui de tirer un parti beaucoup  
plus considérable de la position où  
il se trouvoit. Les magistrats de  
Vérone , de Vicence & de Padoue ,  
lui apportèrent les clefs de ces vil-  
les , & le supplèrent instamment  
d'en venir prendre possession : c'étoit  
sans doute une adresse des Véni-  
tiens , qui n'ayant plus aucun es-

ANN. 1509. poir de résister à la ligue , tant qu'elle subsisteroit en son entier , auroient été bien-aïses de mettre aux mains le roi de France & l'empereur : la tentation auroit été violente pour tout autre prince que Louis : ces villes étoient le prix de la victoire qu'il venoit de remporter : l'empereur n'avoit rempli aucun des engagements pris à Cambrai ; le terme où il devoit entrer en campagne étoit expiré depuis long-temps , sans qu'il eût fait la moindre diversion du côté de l'Allemagne ; il n'avoit pas tenu à lui que l'armée Françoisse n'eût été écrasée par les forces réunies de l'ennemi ; enfin pendant que Louis travailloit en Italie pour la cause commune , il avoit tenté d'accabler , contre la foi publique , le duc de Gueldres , qu'il croyoit prendre au dépourvu. Toutes ces considérations si capables de justifier , ou du moins d'excuser l'acceptation d'une offre avantageuse , qui n'étoit d'ailleurs ni mendrée ni recherchée , ne purent l'ébranler un seul instant. Ces villes devoient revenir à Maximilien par le traité de partage ; il n'en reçut les clefs que pour les re-

mettre sur-le-champ dans les mains des  
 des ambassadeurs de ce prince , qui ANN. 1509.  
 accompagnoient ; il exhorta les dé-  
 putés à mériter , par une prompte  
 soumission , l'indulgence de leur nou-  
 veau maître : Maximilien sentit vi-  
 vement la noblesse de ce procédé.  
 Lorsque le cardinal d'Amboise vint  
 à trouver à Trente , pour lui de-  
 mander une nouvelle investiture du  
 duché de Milan , non content de  
 lui accorder telle que la desiroit Louis ,  
 il brûla , en présence du cardinal ,  
 un certain registre , qu'il nommoit  
 son *livre rouge* , où il avoit écrit  
 de sa main toutes les offenses qu'il  
 prétendoit avoir recues de la Fran-  
 ce , & dont il se promettoit de  
 tirer raison , lorsque l'occasion s'en  
 présenteroit. Dans les premiers mou-  
 vemens de sa reconnoissance , il  
 jura une éternelle amitié à Louis ;  
 il le pria très - instamment de vou-  
 loir bien lui accorder une entrevue  
 à Peschiere , où il alloit , disoit-il ,  
 se rendre incessamment. Louis l'y  
 attendit plus long - temps que ses  
 affaires & sa santé ne le permet-  
 toient : mais soit que Maximilien  
 eût honte de se présenter dans un

ANN. 1509.

équipage qui ne répondoit point à son rang, soit comme d'autres le rapportent, qu'il eût la bassesse de craindre que Louis ne l'arrêtât prisonnier, après avoir demandé plusieurs délais, il s'envoya excuser par l'évêque de Gurk, son chancelier, priant le roi de remettre la partie à un autre temps. En reprenant la route de ses Etats, Louis passa par Milan, où les citoyens lui avoient préparé une magnifique entrée; pour mieux honorer son triomphe, on portoit devant lui les tableaux des villes conquises, & réunies enfin au duché de Milan, après en avoir été séparées depuis près d'un siècle.

Humilia-  
tions inutiles  
des Véné-  
tiens à l'é-  
gard de l'em-  
pereur.

Guicchar-  
din.

Le maire  
de Belges.

Amelot de  
la Houssaie.

Avec les cent mille écus que Maximilien venoit de recevoir pour l'investiture du duché de Milan, les cent cinquante mille ducats que le pape lui avoit accordés sur la caisse de la croisade établie en Allemagne, les dons gratuits que lui avoient accordés toutes les villes des Pays-Bas, lorsqu'il étoit allé prendre possession de la curatelle de Charles, son petit-fils; il auroit dû avoir rassemblé des forces capables, non-seule-

ment d'écraser les foibles restes de l'armée Vénitienne, mais d'inspirer ANN. 1509.  
de la défiance à ses propres confédérés : cet argent avoit été dissipé en folles dépenses; plus d'un mois s'étoit écoulé, depuis le terme où il auroit dû entrer en campagne, & il n'avoit point encore d'armée : à peine avoit-il pu envoyer quelques compagnies de lansquenets, mal payées, dans les places qui s'étoient soumises volontairement : cependant telle étoit la terreur qu'inspiroit encore le nom d'empereur en Italie, que les Vénitiens regarderent Maximilien comme leur ennemi le plus formidable, & lui firent des soumissions, auxquelles ils ne se feroient abaissés à l'égard d'aucun autre souverain. La position où ils se trouvoient, ne pouvoit être plus cruelle : sans espoir de conserver une seule place en terre-ferme, ils trembloient encore pour Venise elle-même. Car bien que cette ville ne fût point entrée dans le partage que les confédérés avoient fait des Etats de la république, il est certain qu'ils se proposoient de l'insulter, & qu'on armoit, à ce dessein, un grand nom-

ANN. 1509.

bre de vaisseaux dans les ports de Barcelone , de Marseille , de Savone & de Naples. Réduits à la dure nécessité de se choisir un maître , les Vénitiens crurent qu'ils feroient moins humiliés en se soumettant à l'empereur , qui tenoit toujours le premier rang entre les Souverains : „ Au nom du doge ,  
 „ du grand conseil & du peuple de  
 „ Venise , lui dit Antoine Justiniani , ambassadeur de la république ,  
 „ nous vous abandonnons tout ce  
 „ que nos ancêtres ont occupé dans  
 „ la mouvance de l'empire & dans  
 „ vos pays héréditaires ; nous y joignons tout ce que la république  
 „ a possédé en terre-ferme , & quels  
 „ que soient nos droits sur ces domaines , nous vous les résignons ,  
 „ comme à notre véritable seigneur  
 „ suzerain : nous paierons à votre  
 „ majesté , & aux empereurs ses successeurs , un tribut de cinquante  
 „ mille écus d'or ; nous obéirons à  
 „ tous vos décrets , loix & ordonnances. Défendez-nous de l'insolence & du pillage de ceux qui  
 „ étoient , il y a peu de jours , nos  
 „ compagnons d'armes , & qui sont  
 „ devenus





accepter à ce dernier titre , sans  
 ANN. 1509. se brouiller avec ses confédérés , &  
 sans mettre au hazard des avan-  
 tages certains. Pénétrant leur ruse ,  
 qui ne tendoit à rien moins qu'à  
 le désarmer par une soumission  
 apparente , & à dissoudre une ligue  
 à laquelle il leur étoit impossible de  
 résister , cet empereur , qui ne man-  
 quoit pas d'éloquence , se chargea  
 lui-même de la réponse : „ O aveu-  
 „ glement de l'esprit humain , s'é-  
 „ cria-t-il , qui ne considère que  
 „ le présent & le passé , & qui ne  
 „ porte jamais ses regards sur l'a-  
 „ venir ! La voilà donc cette répu-  
 „ blique de Venise , si orgueilleuse  
 „ dans la prospérité , si rusée , si ha-  
 „ bile à mettre aux mains ses voi-  
 „ sins , & à faire son profit de leurs  
 „ divisions , tombée du faite de la  
 „ grandeur , & implorant la misé-  
 „ ricorde de ceux qu'elle se plaisoit  
 „ à outrager. L'année dernière ,  
 „ lorsque nous nous disposions à  
 „ marcher à Rome pour recevoir  
 „ la couronne impériale , avec quel-  
 „ les instances ne lui demandâmes-  
 „ nous - pas le passage sur ses ter-  
 „ res ? quelles offres ne lui fîmes-

„ nous pas pour obtenir une chose  
 „ qu'elle ne pouvoit nous refuser  
 „ fans injustice ? cependant , tou-  
 „ jours dominée par une sourde ja-  
 „ lousie & une ambition insatiable ,  
 „ elle arma contre nous les François ,  
 „ & profitant avidement de l'em-  
 „ barras où nous nous trouvâmes ,  
 „ elle nous enleva violemment des  
 „ places sur lesquelles elle ne pou-  
 „ voit former de prétentions. Nous  
 „ espérames dès-lors que le ciel équi-  
 „ table feroit luire sur sa tête le jour  
 „ de la vengeance : il est donc enfin  
 „ arrivé ce terme fatal. Enclins à la  
 „ miséricorde , instruits par une lon-  
 „ gue expérience , qu'il n'y a rien de  
 „ stable dans l'univers , nous aurions  
 „ pu jetter sur vous un regard de  
 „ pitié & recevoir votre requête , si  
 „ vous aviez moins tardé à la pré-  
 „ senter : mais d'avoir attendu que  
 „ le coup fût porté , pour venir en-  
 „ suite , par de belles paroles & une  
 „ fade adulation , surprendre notre  
 „ indulgence , & nous charger du  
 „ reproche d'avoir rompu une ligue  
 „ que vos excès ont provoquée , &  
 „ à laquelle il vous est impossible  
 „ de résister , ce n'est de votre part

ANN. 1509.

ANN. 1509. » qu'une injure de plus : cherchez  
 » ailleurs des dupes , & demeurez  
 » bien convaincus que rien ne  
 » pourra me séparer de l'alliance  
 » que j'ai jurée au roi de France ,  
 » mon bon frere , ni m'empêcher  
 » de poursuivre , à main armée ,  
 » mes offenses & mes droits ».

Sage con-  
 duite des Vé-  
 nitiens.

Guicchar-  
 din.

Bembe.

Justiniani.

Mocenigo.

Belcar.

Honteux d'une bassesse inutile ,  
 résignés à céder à la nécessité , &  
 considérant que quelque effort qu'ils  
 fissent pour conserver leurs Etats de  
 terre-ferme , ils n'en viendroient ja-  
 mais à bout , les Vénitiens ne vou-  
 lurent pas , du moins , rendre plus  
 difficile pour l'avenir , le retour des  
 villes qui leur échappoient. Loin  
 de témoigner aucune aigreur contre  
 celles qui avoient donné l'exemple  
 de la défection , ils portèrent un  
 décret , par lequel ils les délièrent  
 toutes du serment de fidélité qu'el-  
 les avoient prêté à la république ,  
 donnerent des louanges à leur atta-  
 chement ; mais les exhortèrent , puis-  
 qu'ils n'étoient plus en état de les  
 défendre , de songer à elles , & de  
 prendre le parti qu'elles jugeroient  
 le plus convenable. Après s'être ainsi  
 exécutés , ils chargerent les cardi-

naux Grimani & Cornano d'offrir, ~~\_\_\_\_\_~~  
 de la part du sénat, une pleine sa- ANN. 1509.  
 tisfaction au pape , de lui deman-  
 der l'absolution , en rendant non-  
 seulement Rimini & Faenza, qui  
 avoient été le fatal sujet de toute  
 la querelle , mais Cervie & Raven-  
 ne , qu'ils possédoient tranquille-  
 ment , depuis un siecle. Cette res-  
 titution arrivoit trop tard : Jules ,  
 ayant levé une armée de treize mille  
 hommes , dont il avoit confié le  
 commandement au duc de Ferrare ,  
 avec le titre de gonfalonnier de l'é-  
 glise Romaine , à François Marie de  
 la Rovere , duc d'Urbain , neveu de  
 sa sainteté , & à François de Castel  
 de Rio , cardinal , évêque de Pavie ,  
 son ministre de confiance , avoit dé-  
 ja recouvré toutes ces places , à la  
 réserve de la forteresse de Raven-  
 ne , qu'il tenoit assiégée , & qui , ne  
 pouvant être secourue , tomberoit  
 infailliblement entre ses mains : il  
 répondit donc avec cette fierté qui lui  
 étoit si naturelle , qu'ils se missent  
 préalablement en devoir de restituer  
 encore les sommes qu'ils lui de-  
 voient à raison de la jouissance de  
 ces places violemment usurpées , ou

ANN. 1509.

de lui assigner, du moins, un dédommagement dont il pût se contenter : & en second lieu, qu'ils lui fissent raison de leurs entreprises téméraires sur l'autorité ecclésiastique, & de l'odieuse tyrannie qu'ils avoient trop long-temps exercée sur le clergé séculier & régulier : qu'ensuite il examineroit s'ils étoient dignes de pardon & de miséricorde. Le sénat, tout humilié qu'il étoit, ne put entendre cette réponse qu'avec la plus violente indignation : Marc Loredano, fils du doge, s'écria dans l'assemblée qu'il n'y avoit plus à délibérer, & qu'il falloit, sur-le-champ, appeller le Turc contre *ce bourreau des Chrétiens, qui osoit encore s'en dire le pere*. Cet avis violent fut reçu avec applaudissement par toute la jeune noblesse ; mais les vieux sénateurs, & le doge à leur tête, montrèrent que ce secours étoit incertain ; qu'il viendrait trop tard ; qu'il fermeroit la voie à toute espèce de réconciliation ; qu'il falloit imiter les patrons, qui dans un violent orage, jettent à la mer tout ce qui charge le vaisseau, pour ne s'occuper que du salut des navigateurs ;



que le temps viendrait peut-être de ~~réparer~~ ANN. 1509.  
réparer toutes ces pertes ; que dans les circonstances présentes, il ne fal-  
loit que céder & attendre.

Tous les ennemis de la républi-  
que ne s'étoient pas encore déclarés :  
le duc de Ferrare, après avoir rem-  
pli les fonctions de général de l'E-  
glise, prit les armes pour son comp-  
te : il se remit en possession de la  
Polesine de Rovigo , & de quel-  
ques autres places , que les Véniti-  
ens avoient enlevées à ses peres :  
le marquis de Mantoue rentra dans  
Isola & Lunato. Enfin Ferdinand le  
Catholique leva le masque : quoi-  
que principal moteur de la ligue ,  
quoique tenu par ses serments de  
commencer la guerre, le même jour  
que le roi de France, il n'avoit fait  
aucun mouvement en Italie ; il n'a-  
voit pas même rappelé son ambas-  
sadeur , de peur , sans doute, que  
le sénat, effrayé de la grandeur du  
péril, ne prît le parti de traiter ,  
à quelque prix que ce fût , soit  
avec l'empereur, soit avec le roi de  
France. Enfin lorsqu'il vit la répu-  
blique accablée, & hors d'état de  
rien refuser , il changea de ton , &

ANN. 1509

au lieu des secours qu'il avoit promis jusqu'alors, il menaça, si l'on ne lui rendoit sur-le-champ, les quatre ou cinq villes que la république occupoit dans la Pouille, sans qu'il fût désormais mention du prix de l'engagement, de joindre sa flotte à celle du roi de France, & de venir foudroyer la ville de Venise. Quelque odieux que parût ce procédé, le sénat cacha son ressentiment : il expédia, sans délai, un ordre précis aux provvediteurs d'évacuer ces places : il fit accompagner l'ambassadeur Espagnol, qui se retiroit, par deux des principaux magistrats, chargés de les configner entre ses mains, ou entre celles du Viceroi de Naples.

Réconciliation secrète de la république avec Ferdinand le Catholique.

*P. Martir.  
de Angl.  
Guicchar-  
din.  
Belcar.*

Ferdinand, ayant obtenu le premier avantage qu'il s'étoit promis de la ligue de Cambrai, ne songea plus qu'à s'en procurer un autre qui l'intéressoit vivement, la cession absolue des prétentions de l'empereur à la régence du royaume de Castille. N'espérant rien de l'amitié ni des bons offices, il se proposa de l'arracher de la nécessité. Pour la réussite de ses projets, il avoit besoin que les Vénitiens donnassent

de l'occupation à l'empereur. Il s'attacha donc sérieusement à rétablir leurs affaires , sans cependant se montrer à découvert : il leur fit sentir la nécessité d'une réconciliation avec le souverain pontife , & promit d'y employer ses bons offices. La négociation n'étoit pas difficile : il fit sentir à Jules que s'il avoit été expédient d'humilier une république orgueilleuse , il n'étoit pas de l'intérêt du saint-siège de souffrir qu'on l'accablât entièrement , ni que des nations étrangères , déjà trop formidables , s'accrussent de ses débris , & vinssent s'établir sur ses ruines : que les prétentions des empereurs étoient trop directement opposées aux droits des souverains pontifes pour espérer qu'on pût jamais les concilier : que l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs devoit lui avoir appris ce qu'il avoit à redouter , si les Alpes n'étoient plus une barrière entre l'empereur & lui. A ces motifs de crainte généraux & éloignés , il en joignit un particulier & présent : il fit souvenir Jules de l'ardeur du cardinal d'Amboise pour parvenir à la papauté , & des

Ann. 1509. moyens violents & sacrilèges qu'on avoit résolu d'employer, deux ans auparavant, pour surprendre sa sainteté à Bologne, & asservir l'Eglise & l'Italie, si la conspiration n'avoit pas été découverte; du service important que les Vénitiens rendirent au saint-siège dans cette occasion: il lui représenta qu'Amboise, persistant dans son premier plan, étoit le moteur de la ligue de Cambrai, le lien qui unissoit l'empire, la France & la plus grande partie de l'Italie; qu'impatient de régner, il n'attendroit peut-être pas la vacance du saint-siège; qu'il intriguoit sourdement parmi le sacré collège, & que l'on parloit déjà d'assembler un concile. Si ces considérations suffisoient pour faire desirer au pape la dissolution de la ligue de Cambrai, elles lui imposoient, en même-temps, la nécessité d'user d'une grande réserve. Il parut touché d'une lettre fort soumise que lui écrivit le doge Loredano; il la fit lire en plein consistoire, & il annonça que sans cesser, comme prince, de les poursuivre à main armée jusqu'à ce qu'ils eussent donné satisfaction à Maximilien, il ne pou-

voit se dispenser , comme pere commun des fidèles , de les réconcilier à l'Eglise ; s'ils donnoient des preuves de pénitence & d'un sincere repentir. Cette légère faveur à laquelle ils n'eurent garde de se montrer insensibles , ranima leurs espérances : ils n'avoient plus rien à craindre pour Venise depuis qu'ils pouvoient compter sur la protection secrète de Ferdinand : l'empereur n'avoit point de vaisseaux ; les forces maritimes de la France ne suffisoient pas pour une telle entreprise : rassurés chez eux , ils chercherent à recueillir quelques planches du naufrage. La lenteur de Maximilien les servit bien. Toutes les places qui étoient du partage de ce prince , lui avoient fait des soumissions ; mais toutes n'avoient pas encore reçu de garnison. La ville de Trévise , attachée aux Vénitiens , qui l'avoient toujours gouvernée avec douceur , craignant la rapacité des Allemands , & ne voyant paroître , de la part de l'empereur , qu'un gentilhomme , avec une simple escorte , releva la banniere de saint Marc , & envoya demander du secours à la république.

Les Vénitiens recouvrent Trévise & Padoue.


*Bembe.  
Justiniani.  
Mocenigo.  
Guicchar-  
din.  
P. Martir.*

ANN. 1509. Le sénat y envoya promptement les restes de son armée. On fortifia la ville : on y fit entrer des vivres & toutes sortes de munitions. Ce premier succès en attira un autre beaucoup plus important. La ville de Padoue qui, dans le déclin de l'empire Romain, avoit donné naissance à celle de Venise ; qui, dans la suite des temps , étoit devenue sujette de sa colonie ; mais qui en étoit encore regardée comme le boulevard , n'avoit , pour toute garnison , que huit cents lansquenets mal payés , réduits , par conséquent , à rançonner leurs hôtes. Le sénat ne désespéra pas , à la faveur du mécontentement général des habitans , de s'en remettre en possession , & l'on chargea de cette importante commission , l'homme de toute la république le plus capable de la bien remplir. Le provéditeur André Gritti , après s'être assuré qu'il seroit secondé par la plus grande partie du peuple , cacha ses troupes près d'une des portes de la ville , & choisissant seulement une douzaine d'hommes déterminés , qu'il travestit en paysans , il leur ordonna de se mettre



à la suite de cinq ou six charettes de foin, qu'un des chefs de la conf- ANN. 1509. piration tiroit de ses terres. A l'entrée de la ville, ces faux payfans firent feu sur le corps-de-garde; se rendirent maîtres de la porte, & s'y maintinrent jusqu'à ce que les troupes Vénitiennes d'une part, & de l'autre les bourgeois, arrivassent à leur secours: les lansquenets, enfermés dans la place, ne songerent qu'à vendre chèrement leur vie. Ils périrent tous les armes à la main. Il seroit impossible d'exprimer la joie que cet évènement répandit dans Venise: on l'y célèbre encore tous les ans par une fête publique. Le vieux Pétillane, qui n'avoit eu aucune part à la prise de Padoue, voulut, au moins, avoir la gloire de la défendre; car on prévoyoit bien que l'empereur feroit les derniers efforts pour la recouvrer. Pétillane s'y rendit, avec la ferme résolution de s'y enterrer, s'il ne pouvoit la sauver. La fermeté & l'exemple de ce généreux vieillard, changea les bourgeois en un peuple de soldats: on répara les murs: on creusa derrière de larges fossés: les femmes, les

ANN. 1509. enfants mirent la main à l'ouvrage. Pétillane porta ensuite ses regards sur les environs : il fit ramasser, à la hâte, tout ce qui se trouva de provisions à la campagne : il se rendit maître des châteaux voisins ; il fut même assez heureux pour s'emparer de la ville & de la forteresse de Legnano, qui lui donnoit un passage sur l'Adige. Vérone & Vicence, qui n'avoient que de foibles garnisons, étoient à la veille de se soulever, si la Palisse ne s'en fût approché avec un corps de sept cents lances : Louis l'avoit laissé sur la frontière de ses Etats, pour marcher au secours de l'empereur, lorsqu'il seroit mandé. La Palisse s'avança donc au-devant des troupes Vénitiennes, & les força de s'éloigner : il offrit à l'évêque de Trente, lieutenant-général de l'empereur en Italie, de se charger de la conservation de Vérone, s'il vouloit lui permettre de s'y loger ; mais l'évêque, plus défiant encore que son maître, éluda la proposition, & eut recours au marquis de Mantoue. Le marquis, s'étant mis en marche pour se rendre à Vérone, séjour-

noit dans la petite ville de l'Isola,   
 sans avoir pris aucune précaution, ANN. 1569.  
 parce qu'il n'imaginoit pas que les  
 ennemis eussent traversé l'Adige : il  
 y fut surpris & enlevé avec toute sa  
 suite : après l'avoir promené dans  
 les rues de Venise, on l'enferma  
 dans une étroite prison. Un spectacle  
 auquel on se feroit si peu attendu  
 quelques semaines auparavant, rem-  
 plit la ville d'allégresse ; le peuple crut  
 avoir recouvré sa première splendeur.

Maximilien, réveillé de son pre-  
 mier assoupissement, traversoit les  
 Alpes à la tête d'une armée moins for-  
 midable qu'on ne s'y étoit attendu,  
 mais toujours assez forte pour écra-  
 ser un ennemi déjà renversé : cette  
 armée d'ailleurs devoit être grossie  
 par les troupes auxiliaires des con-  
 fédérés. Des quatre puissances qui  
 avoient signé la ligue de Cambrai, deux  
 étoient déjà secrètement réconciliées  
 avec les Vénitiens, & souhaitoient  
 ardemment que le projet de Maxi-  
 milien échouât : cependant n'osant  
 encore se déclarer, elles remplirent  
 en apparence l'obligation que leur  
 imposoit le traité de Cambrai, en  
 lui envoyant des renforts, & le rom-

Siége de  
 Padoue par  
 Maximilien.

*Ibid.*  
 Hist. du  
 ch. Bayard,

pirent en effet , en donnant aux  
ANN. 1509. capitaines de ces renforts des ordres contraires aux desseins de l'empereur. Louis , qui , s'il n'avoit écouté que sa propre sûreté , avoit plus d'intérêt qu'aucun autre à s'opposer aux progrès de Maximilien , fut le seul qui agit de bonne foi ; il se piqua même d'aller au-delà de ses engagements : au-lieu de cinq cents lances qu'on lui demandoit , il en fournit sept cents , & nomma pour les commander , le brave la Palisse , celui de tous les généraux François qui se ménageoit le moins. Après toutes ces jonctions , l'armée que l'empereur commandoit en personne se trouva composée de cinquante mille combattants , beaucoup plus forte , par conséquent , que celle qui , sous la conduite de Louis , avoit porté le coup mortel à la république : mais tout étoit changé ; les Vénitiens instruits par l'adversité , avoient mis dans la place la plus forte de leurs Etats , non point une garnison , mais une armée de vingt-cinq mille combattants : ils avoient eu le temps & la précaution d'y jeter tant de pro-

visions, que quelque temps que durât le siège, ils ne devoient point craindre que la disette s'y fît sentir : non-seulement tous les vaisseaux de la république y furent employés, mais Ferdinand y envoya une partie des siens, fournissant ainsi des secours aux deux partis. Enfin, pour mieux rassurer les Padouans, & leur persuader que la république ne les abandonneroit point, le doge Loredano, ayant assemblé le sénat, présenta ses deux fils à l'assemblée, leur ordonnant de se tenir prêts à partir le lendemain, pour se renfermer dans Padoue, & exhortant tous ceux des sénateurs qui aimoient la patrie, à imiter son exemple. Plus de deux cents fils de sénateurs ou de nobles, accompagnèrent les fils du doge, & allèrent partager les travaux & les dangers du siège. L'empereur ne put faire la circonvallation de la place que le 15 de Septembre. Pendant toute la durée de ce siège, il y eut de si fréquentes sorties, qu'à peine se passa-t-il un jour sans combat. Cependant on put s'appercevoir que l'empereur étoit trahi. Non contents

ANN. 1509. de donner avis au comte de Pétiliane de tout ce qui se passoit dans ce camp , les agents de Ferdinand & du pape tiroient pendant la nuit le canon sur les troupes Allemandes , & plus souvent encore sur le quartier des François. Le principal chef de la trahison étoit le seigneur Constantin , Grec d'origine , capitaine des Albanois , que le pape avoit procuré à l'empereur , & à qui ce prince avoit imprudemment donné toute sa confiance. La Palisse ayant de violents soupçons contre lui , mais manquant de preuves convaincantes , alla le défier dans le camp de l'empereur , qui ne voulant pas permettre ce combat , & ne pouvant se dispenser de donner une satisfaction au général François , fit mettre à la bouche du canon quelques-uns des misérables qui n'avoient été que les instruments de la trahison. Les fossés étoient comblés , les murailles renversées , & après tant de fatigues , les assaillants n'en étoient guère plus avancés : Pétiliane avoit fait ouvrir , en-deça des murailles , un fossé large & profond , rempli de matieres combustibles , & couvert , du côté



de la ville , d'une large terrasse ,                       
bordée d'artillerie. Il n'avoit point ANN. 1509.  
laissé ignorer ces dispositions aux  
Francois , dont il redoutoit l'impé-  
tuosité. Ayant fait en différen-  
tes sorties quelques prisonniers de  
cette nation , il s'étoit plu à leur  
montrer ces fortifications intérieu-  
res , & en leur rendant la liberté ,  
il leur disoit : *J'espere , mes amis ,  
qu'avec l'aide de Dieu , le roi votre  
maître & la seigneurie retourneront  
quelque jour en amitié , & n'étoit les  
François qui sont ici , croyez que de-  
vant qu'il fût vingt-quatre heures , je  
sortirois de cette ville , & en ferois lever  
le siège honteusement* Si ces discours  
ne purent entièrement refroidir l'ar-  
deur des Francoiis , ils les rendirent  
du moins plus circonspects dans une  
occasion qui ne tarda pas à se pré-  
senter. L'empereur ayant été visiter  
les travaux , & ayant reconnu que  
la brèche étoit si large que mille  
hommes pouvoient s'y présenter de  
front , écrivit à la Palisse de tenir  
prêts ses hommes d'armes pour mon-  
ter à l'assaut avec les lansquenets. La  
Palisse , mécontent de n'avoir pas  
été appelé au conseil de guerre ,

où le projet de cette attaque avoit dû  
 être arrêté, répondit qu'il alloit as-  
 sembler ses capitaines, & qu'il com-  
 muniqueroit leur réponse à l'empereur. » Les capitaines François arri-  
 vés au logis du seigneur de la Pa-  
 liffe, il leur dit : Messeigneurs, il  
 faut dîner ; car j'ai quelque chose  
 à vous communiquer qui peut-  
 être vous empêcheroit de faire  
 bonne chere. Après un dîner fru-  
 gal, mais gai & assaisonné de  
 plaisanteries, la Palisse tire la let-  
 tre de l'empereur, qui fut lue  
 deux fois pour être mieux enten-  
 due. Après cette lecture, chacun  
 se regardoit en riant, pour voir  
 qui prendroit la parole. Si, dit  
 le seigneur d'Imbercourt, il ne  
 faut pas tant songer. Monseigneur,  
 dit-il à la Palisse, mandez à l'em-  
 pereur que nous sommes tous prêts.  
 Il m'ennuie déjà aux champs, car  
 les nuits sont froides, & puis les  
 bons vins commencent à nous faillir :  
 tous s'accordoient au propos du sei-  
 gneur d'Imbercourt, excepté le che-  
 valier Bayard, qui, ayant donné,  
 pendant toute la durée de ce siège,  
 des preuves d'une activité & d'une

» valeur extraordinaires , faisoit sem-  
 » blant de n'avoir rien entendu , & se  
 » curoit les dents dans un coin de  
 » la salle : si , lui dit le seigneur de  
 » la Palisse , & puis , l'Hercule de  
 » France , qu'en dites-vous ? Il n'est  
 » pas temps de se curer les dents ,  
 » il faut répondre à l'empereur. Le  
 » bon chevalier , qui toujours étoit  
 » coutumier de gaudir , répondit :  
 » si nous voulons croire monseigneur  
 » d'Imbercourt , il ne faut qu'aller  
 » droit à la brèche : mais parce que  
 » c'est un passe-temps assez fâcheux  
 » à hommes d'armes d'aller à pied ,  
 » je m'en excuserois volontiers : tou-  
 » tefois , puisqu'il faut que j'en dise  
 » mon opinion , je le ferai. L'em-  
 » pereur mande que vous fassiez met-  
 » tre tous les gendarmes François à  
 » pied pour donner l'assaut avec ses  
 » lansquenets. Pour moi , quoique  
 » je n'aie guère de biens en ce mon-  
 » de , toutefois je suis gentilhomme ;  
 » tous vous autres messeigneurs êtes  
 » gros seigneurs & de grosses maisons ,  
 » & si sont beaucoup de nos gendar-  
 » mes. L'empereur pense-t-il donc que  
 » ce soit chose raisonnable de mettre  
 » tant de noblesse en péril & ha-

ANN. 1509

ANN. 1509.

„ zard , avec des piétons dont l'un  
 „ est cordonnier , l'autre maréchal ,  
 „ l'autre boulanger , & gens mé-  
 „ caniques , qui n'ont leur hon-  
 „ neur en telle recommandation que  
 „ gentilshommes. C'est regardé trop  
 „ petitement à lui , sauf sa grace.  
 „ Mon avis est que vous , monsei-  
 „ gneur , devez lui répondre que  
 „ vous avez fait assembler vos capi-  
 „ taines , qui sont très-délibérés d'o-  
 „ béir à ses commandements : qu'il  
 „ doit savoir que le roi leur maître  
 „ ne reçoit personne en ses compa-  
 „ gnies d'ordonnance qui ne soit  
 „ gentilhomme : que de les mêler  
 „ avec des gens de pied qui sont  
 „ de basse extraction , ce seroit leur  
 „ témoigner trop de mépris : qu'il  
 „ a dans son armée force comtes ,  
 „ barons & gentilshommes Alle-  
 „ mands : qu'il les fasse mettre à  
 „ pied avec les gendarmes de France ,  
 „ qui volontiers leur montreront le  
 „ chemin ; qu'ensuite viendront les  
 „ lansquenets , s'ils trouvent qu'il y  
 „ fasse bon “. L'avis d'un homme  
 dont on ne pouvoit soupçonner la  
 valeur , entraîna tous les capitaines :  
 on le rédigea en forme de lettre ,

& on le fit porter à l'empereur. Il en parut content , & ayant assemblé sa principale noblesse , il la pria de se conformer à ce plan. Le murmure qui s'éleva dans l'assemblée , apprit assez à l'empereur qu'il avoit trop présumé de son crédit : les seigneurs Allemands répondirent qu'ils étoient venus comme volontaires , pour combattre dans l'équipage qui convenoit à leur naissance , & non comme aventuriers pour monter à la brèche. La honte qu'eut Maximilien de s'être attiré ce refus par une demande indiscrete , la certitude où il étoit que les Espagnols le trahissoient , enfin la crainte de se voir arrêté par cette multitude de soldats étrangers & mercenaires qui l'environnoient , & auxquels il n'avoit point d'argent à donner , le déterminèrent à une démarche étrange & peu convenable à son rang. Il se déroba pendant la nuit à son armée avec un très-petit nombre de domestiques , laissant au prince d'Anhalt , au comte de Roquendorf , & au seigneur de la Palisse , le soin de faire la retraite dans le meilleur ordre qu'il seroit possible. Ils s'en

acquittherent si bien , que Pétilliane  
ANN. 1509. n'osa les suivre. Mais l'armée im-  
périale , qui n'avoit point reçu de  
paye , & qui n'entendoit plus par-  
ler de l'empereur , se débanda , &  
reprit la route d'Allemagne. Dans  
cette humiliante situation , Maxi-  
milien n'eut pas honte de sollici-  
ter à Venise une trêve qui lui fut  
refusée. Il se plaignoit amèrement  
de Ferdinand. Le monarque Espa-  
gnol avouoit les services qu'il ve-  
noit de rendre aux Vénitiens & le  
dessein où il étoit de leur en ren-  
dre de plus importants encore à  
l'avenir , si l'empereur ne se déter-  
minoit enfin à lui donner une plei-  
ne satisfaction sur la régence de  
Castille. En effet , disoient ses am-  
bassadeurs à la cour de Louis ,  
» puisque l'empereur ne desiré de  
» terminer promptement la guerre  
» contre Venise que pour porter ses  
» armes en Espagne ou dans le ro-  
» yaume de Naples , il n'est point  
» de l'intérêt du roi notre maître ,  
» ni qu'elle finisse promptement , ni  
» qu'elle se termine à l'avantage de  
» son implacable ennemi.

l'Accord de Il falloit , ou renoncer dès-lors à la



la ligue de Cambrai , ou trouver un moyen de concilier ces deux princes : la chose étoit d'autant plus difficile , que Germaine de Foix , seconde femme de Ferdinand , étoit accouchée , cette même année , d'un garçon : car bien que cet enfant n'eût vécu que deux jours , on devoit croire qu'il ne feroit pas le dernier , & l'on ne doutoit point que Ferdinand , s'il laissoit un héritier de son nom , ne le préférât à un prince de la maison d'Autriche. Il paroïssoit donc extrêmement dangereux de lui confier un dépôt tel que la Castille , sans prendre les plus fortes précautions pour empêcher qu'il n'en abusât : mais pour y réussir , il auroit fallu être en état de lui prescrire des loix ; il auroit fallu du moins pouvoir se passer de lui : *Un homme reculé* , observoit Louis ; *ne fait jamais appointment à son profit ; & si on veut le faire avantageux , il faut le faire la lance sur la cuisse.* Marguerite d'Autriche , qui l'avoit ébauché , qui le suivoit avec ardeur , fut forcée de s'en dé-fister. Ferdinand , quoiqu'il lui témoignât dans tout le reste des égards

ANN. 1509.  
Maximilien  
& de Ferdi-  
nand : sim-  
plicité du  
cardinal  
d'Amboise.

P. Martir  
de Angl.

Lettres de  
Louis XII ,  
par Godefroi.  
Manuscrit  
de Béthune.

ANN. 1509. & de l'amitié, ne voulut point d'autres médiateurs que Louis & son premier ministre.

Les simples lumieres du bon sens suffisoient pour faire sentir à Louis & au cardinal d'Amboise, que rien ne pouvoit être plus préjudiciable à la France que cet accommodement dont on les rendoit arbitres. Louis, n'ayant plus rien à réclamer en Italie, devoit faire des vœux secrets pour que les Vénitiens se maintinssent dans les places qui par le traité avoient été assignées à Maximilien : il devoit desirer qu'une brouillerie domestique, des intérêts pécuniaires empêchassent l'empereur & le roi d'Espagne, ses deux plus redoutables voisins, de faire cause commune, & de se réunir à la premiere occasion contre lui. Si la fierté de son ame, si sa candeur ne lui permettoient pas de fomenter ces brouilleries, il pouvoit du moins se dispenser de prendre connoissance d'une affaire qui lui étoit étrangere : il avoit une raison spécieuse de ne s'en point mêler. Ce n'étoit point un arbitre que demandoit Ferdinand ; c'étoit un avocat, dont l'autorité pût im-

poser à son adversaire : il dictoit à Burgos les articles de cet accommodement avec un ton si impérieux, qu'il n'étoit permis ni à ses ambassadeurs, ni aux prétendus arbitres, d'y ajouter ni d'en retrancher une syllabe. Cependant Amboise, car c'étoit lui proprement qu'on avoit élu pour médiateur, s'occupa si sérieusement de cette affaire, il se donna tant de mouvement, tout malade qu'il étoit, qu'on est bien fondé à soupçonner qu'il étoit fortement persuadé que l'assemblée d'un concile général seroit le fruit de la réconciliation. Ce n'est point ici une conjecture hasardée : nous avons trouvé, parmi les nombreux manuscrits de Béthune, un mémoire détaillé des graces & des faveurs que le cardinal devoit accorder à l'empereur, avant qu'on l'élevât sur la chaire de saint Pierre. Amboise eut le malheur de réussir dans une négociation si épineuse : l'empereur, moyennant une pension de cinquante mille ducats pour lui, une autre redevance de quarante mille ducats pour l'archiduc son petit-fils, sacrifia sans honte tous

ANN. 1509.

ANN. 1509.

les partisans qu'il avoit en Espagne, & laissa Ferdinand le maître de disposer souverainement de la Castille, jusqu'à ce que Charles eût atteint l'âge de vingt-cinq ans. Cette réconciliation produisit une révolution dans les intérêts de l'Europe : Ferdinand n'ayant plus les mêmes raisons de ménager la France, ayant, au contraire, des motifs de la craindre, ou des espérances de s'établir sur ses ruines, se servit contre elle des avantages qu'elle lui procuroit : il ne se donna plus de repos qu'il n'eût ameuté, si je puis ainsi m'exprimer, toutes les puissances de l'Europe contre Louis : s'il feignit encore de cultiver son amitié, ce fut pour mieux éclairer ses projets, pour lui donner des conseils perfides, & pour le perdre plus sûrement, en abusant de sa crédulité.

Sage conduite des Vénitiens : indigence de Maximilien.

Bembe. Guicchar-din.

Godefroi. Lettres de Louis XII.

P. Martir de Angl.

Les Vénitiens, remplis d'une nouvelle audace depuis la levée du siège de Padoue, déployoient, au grand étonnement de l'Europe, des ressources qu'on ne leur soupçonnoit pas, & qui leur faisoient d'autant plus d'honneur, qu'elles étoient le fruit de la fa-

gesse & de la modération du gouvernement. Tandis que les autres puissances proscrivoient par-tout les Vénitiens, les marchands François, Allemands, Italiens, étoient reçus, protégés & accueillis à Venise; & dans le moment où l'on croyoit la république écrasée, le commerce, les manufactures étoient dans la plus grande vigueur, & réparoient avantageusement les pertes qu'occasionnoit la guerre. Le désintéressement des magistrats, qui sacrifèrent volontairement la moitié des gages de leurs offices; le zèle des principaux citoyens, qui allèrent déposer dans le trésor public leur fortune particulière, procurèrent à l'Etat les moyens de former des projets utiles, de signaler même sa magnificence. Ainsi, dans le temps que l'empereur se déroboit à ses soldars devenus ses créanciers, qu'il ne pouvoit entretenir dans une douzaine de places de foibles garnisons, les Vénitiens, sans avoir recours aux emprunts, sans augmenter les subsides, s'engageoient, par un decret public, à dédommager à la fin de la guerre, tous les parti-

ANN. 1509.

ANN. 1509

culiers qui auroient souffert des pertes en servant l'Etat : ils assignoient dès ce moment des pensions aux veuves & aux enfants de ceux qui mourroient en portant les armes pour la patrie : enfin ils stipendioient & entretenoient plusieurs armées à la fois. L'une entra dans le Frioul , & reprit une partie des places dont l'empereur s'étoit emparé au commencement de la campagne : une autre plus considérable & conduite par André Gritti , s'empara de la ville de Vicence , & força le prince d'Anhalt , au bout de trois ou quatre jours de siège , à évacuer la citadelle. Elle s'approcha ensuite de Vérone , où elle étoit appelée par les bourgeois : elle s'en feroit emparée avec la même facilité , si le seigneur d'Aubigni , qui se trouvoit dans ces quartiers , ne s'y fût jetté avec trois cents lances Françoises. Gritti n'osa plus attaquer la place ; mais sachant que les garnisons qui gardoient les deux forteresses n'étoient point payées , il campa dans la plaine , à peu de distance , & traita assez publiquement avec elles de la somme qu'elles voudroient exiger pour les lui re-



mettre. Cet infâme marché auroit été conclu, si Louis, dans cette occasion décisive, n'eût acquitté la dette de Maximilien, & n'eût consenti à se charger de payer à l'avenir la garnison de cette place frontiere de ses Etats. Il étoit au moins douteux que Maximilien, toujours indigent, pût, ou voulût jamais acquitter cette dette : on devoit même présumer qu'il ne tarderoit pas à recourir à de nouveaux emprunts. Cependant Louis, comme nous l'avons remarqué, étoit économe du bien de ses sujets : il exigea que l'empereur lui engageât, pour sûreté de cette somme & de toutes celles qu'il pouvoit encore emprunter, les deux citadelles de Vérone, & la place de Vallégio, qui couvroit une partie du Bressan.

Quoique cette convention n'eût rien en elle-même de bien extraordinaire, qu'elle fût en usage entre les particuliers, & connue sous le nom d'hypothèque ; Jules & Ferdinand ne manquèrent pas de s'en prévaloir pour rendre Louis suspect à Maximilien, & odieux au reste de l'Europe ; ils représenterent ce qui ve-

ANN. 1509.

ANN. 1510.  
Changement dans les intérêts des confédérés : le roi d'Angleterre se joint aux ennemis secrets de la France.

Guicchar-  
din.

ANN. 1510

*Belcar.  
Godefroi.  
Lettres de  
Louis XII.  
Rapin Th.*

noit de se passer comme une astuce de la cour de France, comme un moyen d'autant plus dangereux d'envahir l'Italie, qu'il paroîtroit revêtu des formes légales. Ferdinand agit foudrement auprès de Marguerite d'Autriche, confidente, & en quelque sorte premier ministre de l'empereur son pere : Jules intrigua parmi les Suisses, dans les différentes cours d'Allemagne, & sur-tout en Angleterre.

Henri VII étoit mort, laissant pour successeur un prince jeune, avide de gloire, impatient d'étaler aux yeux de l'Europe les immenses trésors qu'avoit accumulés l'insatiable avarice de son pere. Henri VII, dit-on, avoit recommandé à son fils d'entretenir soigneusement la paix avec la France, comme le moyen le plus sûr de s'affermir sur un trône toujours vacillant : ceux qui connoissoient le jeune Henri, furent persuadés que ce conseil seroit le premier oublié : les traités de paix cependant furent renouvelés avec la France, parce que les anciens ministres conservoient encore leur autorité ; mais Henri y comprit le

pape d'une façon si expresse & si particulière, qu'il le laissoit, pour ainsi dire, le maître de confirmer ou de rompre cet engagement, selon qu'il le jugeroit avantageux ou nuisible aux intérêts du saint-siège. Henri VIII commença dès-lors à s'immiscer dans les affaires d'Italie, ordonnant à Bambrige, son ambassadeur à Rome, de porter ouvertement les intérêts des Vénitiens, & de solliciter leur absolution. Jules, qui avoit autant d'envie de l'accorder que les Vénitiens de la recevoir, vouloit rendre le roi d'Angleterre garant d'une démarche qui devoit déplaire à Maximilien & à Louis, & à laquelle les ambassadeurs de ces deux princes s'opposoient de tout leur pouvoir : celui de Ferdinand parloit comme eux en public, mais en particulier il exhortoit le pape à ne pas différer plus longtemps une démarche devenue indispensable, puisqu'elle pouvoit seule assurer la liberté du saint-siège & du reste de l'Italie. Jules se sentant si bien appuyé, ne balançoit plus; mais sachant que les Vénitiens n'étoient pas en état de lui rien refuser,

**ANN. 1510.** non content de les accabler de mortifications qui pussent servir d'exemple à tous ceux qui mépriseroient à l'avenir l'autorité du saint-siège ; il leur fit acheter cette grace par la perte d'une partie de leur souveraineté & de leurs prérogatives : les conditions de cette absolution furent que les Vénitiens ne disposeroient plus à l'avenir des dignités ecclésiastiques ni d'aucuns bénéfices ; qu'ils n'apporteroient aucun obstacle aux bulles expédiées en cour de Rome ; qu'ils n'imposeroient ni décimes ni aucun subside sur les biens ecclésiastiques ; qu'ils n'exigeroient aucuns péages sur les vaisseaux & les marchandises qui navigeoient dans le golfe adriatique, &c. Quelques dures que fussent ces conditions , les Vénitiens s'y soumirent. Un malheur tout récent venoit de les convaincre de la nécessité d'acquérir des protecteurs , ou du moins de diminuer le nombre de leurs ennemis.

Le desir de se venger du duc de Ferrare , qui , après avoir été longtemps leur allié , & en quelque sorte leur client , s'étoit montré dans toute cette guerre leur plus implacable

ennemi, les avoit engagés dans une entreprise téméraire & mal concertée. ANN. 1510.

Au milieu de décembre, temps auquel ils n'auroient dû songer qu'à réparer leurs forces, & à se mettre en état de résister l'année suivante aux efforts de Maximilien, ils avoient ordonné à Trévifani de remonter le Po avec dix-huit galères, & un nombre prodigieux de moindres bâtimens; de recouvrer en passant Rovigo, & les autres places qui avoient appartenu à la république; d'établir un pont sur ce fleuve, pour donner entrée à l'armée de terre dans le Ferrarois; & de livrer un assaut à la capitale de cet Etat. Trévifani, après avoir représenté inutilement les dangers de cette expédition, n'avoit songé qu'à exécuter de point en point les ordres du sénat. Il s'étoit avancé jusqu'à onze mille de Ferrare, y avoit établi un pont défendu par deux bastions, & ayant fait passer l'armée de terre, qui côtoyoit le fleuve, il avoit dissipé les troupes qui s'étoient opposées à sa marche, pillé & brûlé les hameaux, jusqu'aux portes de la capitale, où Alphonse n'avoit eu que le temps de

se renfermer. Comme il n'avoit pris aucune précaution contre cette invasion, il n'auroit pu y résister, si ses alliés eussent tardé à le secourir : mais ayant reçu quatre cents lances Françoises, sous la conduite de Jacques de Coligni, seigneur de Châtillon, & un autre renfort de la part du pape, qui bien que favorable aux Vénitiens, ne pouvoit souffrir qu'ils attaquaissent, à son insu, un de ses feudataires ; il sortit de la ville & força les Vénitiens de se renfermer dans leurs bastions : ayant ensuite disposé, sans qu'ils s'en apperçussent, sa nombreuse artillerie sur une rive escarpée du fleuve, il foudroya, sans danger, les galères, qui se trouvant arrêtées par le pont, furent coulées à fond, ou forcées de se rendre : à peine Trévifani put-il échapper dans une simple barque. Une perte si considérable avoit réduit les Vénitiens à subir toutes les loix qu'il plairoit au pape de leur imposer : outre les conditions onéreuses que nous avons déjà rapportées, Jules exigea, en leur accordant l'absolution, qu'ils renonçassent à la sorte de juridiction



qu'ils avoient usurpée sur Ferrare, où ils avoient établi un magistrat, sous le nom de *bisdomino*, & qu'ils restituassent au duc Alfonse, son feudataire, le port & la ville de Comacchio, qu'ils lui retenoient encore, & qu'il auroit eu bien de la peine à recouvrer à force ouverte.

Pour prix de ce service, Jules exigea d'Alfonse qu'il rendît son amitié aux Vénitiens, avec lesquels il n'avoit plus rien à démêler; ou si ce parti lui répugnoit trop, qu'il se renfermât, à leur égard, dans les termes d'une exacte neutralité. C'étoit vouloir qu'il renonçât à la ligue de Cambrai; qu'il se brouillât avec l'empereur & le roi de France, ses protecteurs, pour se livrer entièrement à lui, au risque de se voir dépouillé, soit par ces deux souverains, s'ils pénétroient de nouveau en Italie, soit par le pape lui-même, s'il lui prenoit envie de réunir Ferrare au domaine direct du saint-siège. Alfonse, dévoué aux François, & se croyant assez fort tant qu'il conserveroit leur alliance, n'eut garde d'accepter la proposition

Commentement de brouillerie entre Jules & le duc de Ferrare, allié des François.

Guicchar-din.  
Bembe.

**ANN. 1510.** du pape : il informa le roi & l'empereur des nouvelles dispositions de Jules à leur égard , les avertissant de se précautionner contre les artifices & les pratiques sourdes de ce dangereux ennemi.

*Diète d'Ausbourg : pratiques infructueuses de Jules II.*

*Guicchar-din.*

*Marq. Freher.*

*Amelot de la Houssaie.*

*Godefroi.*

*Lettres de Louis XII.*

Maximilien & Louis renouvelèrent leur alliance , & se promirent respectivement de passer l'année suivante en Italie , chacun à la tête d'une armée formidable , afin d'achever promptement ce qui restoit à faire. Pour se mettre en état de remplir cette promesse , Maximilien indiqua une diète solennelle de l'empire dans la ville d'Ausbourg. Le pape & les Vénitiens , que ces préparatifs effrayoient , n'oublièrent rien pour les rallentir. Après avoir tenté d'inspirer de la défiance à Maximilien sur les intentions secrètes du roi de France , ils lui demanderent une conférence particulière , où l'on lui feroit des offres dont il auroit lieu d'être content. Maximilien choisit pour le lieu de la conférence , une commanderie dans le Trentin , & y députa l'évêque de Gurk son chancelier , & Serentano son secrétaire. Achille de Grassis , évêque

de Pérouse , s'y trouva de la part du pape , Jean Corneille & Louis ANN. 1510. Mocenigo , de la part de la république de Venise. Les députés Vénitiens & le nonce représentèrent à l'évêque de Gurk combien il feroit plus glorieux à l'empereur de se trouver à la tête d'une ligue de tous les princes de la chrétienté pour abaisser l'orgueil des François , que de s'opiniâtrer à perdre une république qui ne pouvoit jamais lui inspirer ni crainte ni jalousie : ils offrirent de racheter leurs propres places par des sommes considérables d'argent , dont ils savoient que l'empereur avoit toujours besoin : l'évêque de Gurk , sans s'expliquer sur la ligue qu'on proposoit , qui ne paroïssoit encore qu'un projet ou chimérique ou éloigné , s'obstina à demander , pour condition préliminaire , une cession entière & absolue des places de Trévise , de Padoue & de Vicence ; ce que les Vénitiens étoient bien éloignés de lui accorder. On se sépara sans aucun fruit , & Maximilien se rendit dans la ville d'Ausbourg. Le nonce & les députés Vénitiens ne manque-

~~Il n'y avoit~~ rent pas de s'y trouver : n'ayant plus  
ANN. 1510. aucune espérance du côté de l'empereur, ils agirent foudrement auprès des princes & autres membres du corps Germanique, leur remontrant le danger auquel l'union de l'empereur & du roi de France exposoit l'Europe : ils leur insinuerent que le politique Maximilien ne travailloit depuis long-temps à les épuiser d'hommes & d'argent, qu'à fin de les réduire ensuite en servitude : que l'exemple de Venise les avertissoit de ce qu'ils avoient à craindre pour eux-mêmes : que l'empereur & le roi de France ne seroient pas plutôt venus à bout de leurs desseins sur cette république, qu'ils tourneroient leurs armes contre le malheureux dont les terres seroient à leur bienséance. Louis, informé des *machinations diaboliques* de Jules, & des traverses qu'on vouloit susciter à l'empereur, envoya, de son côté, un orateur à la diète : c'étoit un Italien nommé Hélian, d'abord avocat à Verceil, & devenu ensuite conseiller du roi de France : admis à porter la parole, il remonta jusqu'à la première origine de

Vénise, fondée, selon lui, par une troupe de misérables cantonnés dans des marais, qui de pêcheurs s'étoient faits successivement regratiers ou revendeurs, de revendeurs pilotes, de pilotes marchands, de marchands pirates, & qui étoient enfin parvenus, par des larcins, des meurtres & des empoisonnements, à se rendre seigneurs & tyrans d'un grand nombre de peuples & de villes. Il examina les titres sur lesquels se fondeoit leur grandeur, qu'il réduisit à deux, la perfidie & la violence : il leur imputa la perte de Constantinople, dont ils furent spectateurs, & qu'ils eussent pu empêcher, en détachant seulement de leur escadre deux ou trois galeres ; celle de Jérusalem, qu'une armée de croisés auroit sauvée, s'ils n'eussent retenu cette armée dans la Dalmatie, pendant que les infidèles égorgeoient ou réduisoient en servitude les chrétiens orientaux : il montra, ou tâcha de montrer, que dans toutes les guerres des chrétiens contre les infidèles, les Vénitiens étoient restés neutres, ou avoient été favorables à ces derniers,

ne cherchant qu'à tirer parti du  
ANN. 1510. malheur de leurs freres : il en cita  
un exemple récent. Les Portugais  
s'étant ouvert une nouvelle route jus-  
qu'à l'Inde, en doublant la pointe de  
l'Afrique, & commençant à y ré-  
pandre les lumieres de l'évangile,  
n'ont pu, dit-il, échapper à l'avidie  
jalousie de ces marchands, qui ont  
envoyé au foudan d'Egypte, des bois  
de construction, des charpentiers,  
pour construire des vaisseaux de  
guerre sur la mer rouge, & chasser  
les chrétiens de tous ces parages.  
Après avoir enlevé aux Vénitiens  
l'avantage qu'ils attribuoient à leur  
ville d'être le boulevard de la chré-  
tienté contre les infidèles, l'ora-  
teur leur reprocha leur faste indé-  
cent, leur arrogance ; il dit que  
mieux vêtus, logés plus magnifi-  
quement que des souverains, ces  
marchands insultoient à la modeste  
frugalité des autres nations : que  
se croyant aussi supérieurs aux au-  
tres peuples par les talents de l'es-  
prit que par les richesses, ils trai-  
roient avec un insolent mépris les  
Ultramontains, & sur-tout les Al-  
lemands, qu'ils désignoient par les



épithètes injurieuses de *barbares* & *d'ivrognes* : qu'ils les croyoient tellement ridicules , que dans leurs spectacles , ils s'en servoient pour tous les rôles abjects : que le caractère sacré de la royauté ne garantissoit point ceux qui en étoient revêtus , des insultes d'une canaille insolente : que sa sacrée majesté , Maximilien empereur , toujours auguste , avoit été traîné sur un théâtre pour être montré au doigt & exciter la risée publique : qu'imbus des maximes républicaines , ils se glorifioient de fouler aux pieds les sceptres & les couronnes : que tout récemment encore , lorsqu'ils reçurent le premier avis de la ligue de Cambrai , ils osèrent se vanter de traîner dans les prisons de Venise le roi de France , s'il passoit les monts , d'arborer leurs étendards sur les murs de Vienne , & de réduire le pape aux fonctions de petit chapelain. Princes , ajouta-t-il , ne les croyez encore ni abattus ni corrigés ; si vous n'écrasez la tête de ce serpent , tandis qu'il est tout étourdi du coup qu'il vient de recevoir , je vous prédis qu'un jour il vous infectera de son venin,

ANN. 1510. & que vous ferrant de ses replis tor-  
tueux , il finira par vous étouffer  
vous , ou vos descendants.

Cette violente déclamation échauf-  
fa l'assemblée : on imposa silence  
à ceux qui voulurent prendre la dé-  
fense des Vénitiens : on chassa igno-  
minieusement de la diète Achille  
de Grassis , & l'on décerna à Maxi-  
milien des secours d'hommes & d'ar-  
gent.

Les Suisses  
quittent l'al-  
liance de la  
France, pour  
s'attacher à  
Julies II.

Guicchar-  
din.

Belcar.

Manuscrit  
de Béthune.

La mortification que le pape ve-  
noit d'essuyer , fut compensée par  
une importante acquisition. Le ter-  
me de l'engagement des Suisses avec  
la France alloit expirer , & Louis ne  
faisoit aucune avance pour le pro-  
longer. Depuis quelques années , il  
songeoit sérieusement à se rendre  
moins dépendant de ces mercenai-  
res alliés : il levoit un plus grand  
nombre d'aventuriers François , &  
sans songer encore à en former un  
corps d'infanterie permanent , il s'at-  
tachoit beaucoup plus que n'avoient  
fait ses prédécesseurs , à les discipli-  
ner : il soudoyoit donc un moindre  
nombre de Suisses , & cependant  
les pensions qu'il s'étoit obligé de  
payer aux cantons , n'avoient point

diminué : il falloit même se ré-  
soudre à les augmenter ; car depuis ANN. 1510.  
le dernier traité , le nombre des  
cantons s'étoit accru. Au commen-  
cement de son regne , il n'y en avoit  
que dix , & l'on en comptoit alors  
douze , indépendamment de quel-  
ques communautés réunies avec les  
cantons. Il falloit traiter avec la tota-  
lité , & conséquemment augmenter le  
nombre des pensions , ou renoncer à  
leur alliance. Ce n'étoit encore là  
que le moindre inconvénient. Les  
soldats de cette nation , qu'il vou-  
loit contenir sous une discipline sé-  
vere , à qui l'on n'abandonnoit plus ,  
comme autrefois , le pillage des  
villes rebelles , ni la fortune des la-  
boueurs , s'imaginoient qu'on les  
privoit de leurs droits ; ils exigeoient  
des dédommagemens , qu'ils arbi-  
troient à leur fantaisie : refusoient  
le service , si on ne les satisfaisoit  
promptement ; tenoient , pour ainsi  
dire , un registre exact de ces pro-  
messes vagues que faisoient pour  
les encourager les capitaines ou les  
trésoriers chargés de les conduire : &  
s'ils s'appercevoient qu'on voulût y  
déroger en quelque point , ils se

ANN. 1510.

portaient à des violences impardonnables. C'est sous ce prétexte qu'ils s'étoient emparés, contre le droit des gens, de la ville de Belinzone; qu'ils s'étoient ensuite prévalu des embarras de la France, pour en extorquer une concession. Loin de chercher à réparer ces torts par une conduite plus régulière, ils devenoient de jour en jour plus exigeants & plus difficiles: ils ne vouloient plus permettre de levées, à moins qu'on ne stipendiât une armée entière: si la France avoit besoin de trois ou quatre mille soldats, il falloit s'en passer, ou se résoudre à en lever huit ou dix mille. Les corps qui composoient cette armée, ne vouloient point se séparer, afin de se trouver toujours en état de donner la loi, & de n'obéir qu'autant qu'ils le jugeroient à propos. Louis vouloit donc, au cas qu'il consentît à augmenter les pensions, s'assurer du moins qu'il seroit à l'abri de pareilles vexations à l'avenir. Or, ce n'eût pas été un bon moyen pour contenir les Suisses, que de leur faire des avances: il falloit attendre qu'ils vinssent s'offrir,

afin d'avoir le droit de leur dicter des conditions. Le roi sembloit ANN. 1510.  
 d'autant moins hazarder en prenant  
 ce parti , que depuis la conquête  
 du duché de Milan , c'étoit unique-  
 ment de ses Etats , & au moyen  
 des privilèges qu'il leur avoit accor-  
 dés , qu'ils tiroient toutes les sub-  
 sistances que la nature avoit refusées  
 à leurs montagnes. En effet , les  
 Suisses auroient accepté sans balan-  
 cer les conditions équitables qu'il  
 avoit dessein de leur proposer , si  
 des instigations étrangères & inté-  
 ressées n'eussent troublé leurs dé-  
 libérations , & ne les eussent aveuglés  
 sur leurs vrais intérêts. Jules , ayant  
 eu occasion de connoître les talents  
 de Matthieu Schinner , évêque de  
 Sion , le fit venir à Rome , & lui pro-  
 mit le chapeau de cardinal , s'il per-  
 suadoit à ses compatriotes d'aban-  
 donner l'alliance de la France pour  
 s'attacher à la défense du saint-siège.  
 Schinner , à qui la qualité de prince  
 d'une partie du Valais donnoit voix  
 dans les délibérations communes des  
 cantons , déploya contre les François  
 cette éloquence naturelle & véhé-  
 mente , si propre à échauffer les esprits

de la multitude : il les peignit  
 ANN. 1510. comme des ingrats , qui devant ,  
 disoit-il , tous leurs succès à la va-  
 leur des Suisses , commençoient par  
 les négliger , & finiroient bientôt  
 par les opprimer. Il cita l'exemple  
 de Venise ; & comme il parloit de-  
 vant des hommes qui n'étoient  
 point instruits des sujets légitimes  
 que le roi avoit eus d'entrer dans  
 la ligue de Cambrai , il n'imputa le  
 malheur de cette république , au-  
 trefois si florissante , qu'à la confiance  
 aveugle qu'elle avoit prise dans des  
 alliés perfides & ambitieux. Il mon-  
 tra dans l'union de l'empereur &  
 du roi de France , le projet déjà  
 formé d'envelopper de toutes parts  
 les cantons , & de les partager , com-  
 me ils avoient fait la seigneurie  
 de Venise. Il fit voir enfin que le  
 seul moyen d'éviter ce malheur ,  
 étoit de secourir la république de  
 Venise , tandis qu'elle respiroit en-  
 core , d'accepter les offres du saint  
 pere , qui recherchoit leur alliance à  
 des conditions également honorables  
 & avantageuses , & de faire cause  
 commune avec tous ceux à qui la li-  
 berté étoit chère. Ces offres que  
 Schinne



Schinner annonçoit comme si avantageuses , se réduisoient cependant à mille florins de pension pour chaque canton, dont même ils ne pouvoient espérer d'être payés bien exactement. Avant que de se borner à une somme si modique en comparaison de celle qu'ils touchoient de la France & dont ils n'étoient pas encore contents, ils décernèrent une députation à Louis, pour savoir sa dernière intention au sujet de leur alliance : les députés, d'autant plus fiers qu'ils se croyoient méprisés, vanterent, sans ménagement, les services que les Suisses avoient rendus à la France ; leur attribuerent la meilleure part de toutes les victoires qu'elle avoit remportées ; demandèrent des récompenses pour le passé, & une augmentation de pensions & de solde pour l'avenir. Louis, également choqué de la demande & du ton dont on lui parloit, répondit avec colère, qu'il ne concevoit pas sur quel fondement de *misérables montagnards* osoient le regarder comme leur caissier ou leur tributaire : qu'ils étoient faits pour solliciter des graces, & non pour dicter des

~~loix.~~ Cette réponse , rapportée à la diète de Lucerne , détermina les Suisses à entrer dans l'alliance du pape : mais comme la France conservoit encore de nombreux partisans parmi les cantons , & que ce qui venoit de se passer , étoit plutôt une brouillerie qu'une rupture , les Suisses , pour laisser la porte ouverte à la réconciliation , ne contracterent avec le pape qu'une alliance défensive , stipulant qu'on ne pourroit en aucun cas , les obliger à commettre les premières hostilités contre les François.

Cette restriction nuisit plus qu'elle ne servit à la France : elle empêcha le roi de songer sérieusement à se procurer , à l'exemple de l'Espagne , un corps d'infanterie nationale toujours subsistant : persuadé que les Suisses regretteroient son alliance , & que la comparaison qu'ils feroient de leur condition présente avec leur état passé , les lui rameneroit bientôt plus dociles & moins fiers , il se contenta de contracter , par l'entremise du baron de Superfaxe , des alliances avec quelques communautés du Valais & avec les Grisons :

il résolut de soudoyer , avec le reste de l'argent qu'il fournissoit auparavant aux cantons , un corps de lansquenets , levé dans les Etats du duc de Wirtemberg , & ne songea point à un établissement qui auroit rendu la réconciliation impossible.

Jules , affermi par son alliance avec les Suisses , redouta beaucoup moins les armes de Louis & les intrigues du cardinal d'Amboise : il osa même aspirer à se venger avec éclat des trop longues alarmes qu'ils lui avoient causées. Tandis qu'il remuoit l'Europe entière , & qu'il leur cherchoit des ennemis jusqu'en Angleterre , il étoit indigné qu'un prince qu'il avoit comblé de faveurs , qu'un de ses feudataires épousât leurs intérêts. Alfonse , duc de Ferrare , loin de déférer à la priere qu'il lui avoit faite de se réconcilier avec les Vénitiens , se montroit leur ennemi le plus opiniâtre , & ne cessoit d'animer contr'eux l'empereur & le roi de France. Jules auroit voulu l'en punir ; mais obligé de justifier lui-même sa conduite par rapport aux Vénitiens , il ne pouvoit décemment se plaindre qu'un

ANN. 1510.

Jules cher.  
che querelle  
au duc de  
Ferrare & se  
brouille avec  
la France.

Godefroi.  
Guicchar-  
din.

Belcar..  
P. Martir.  
de Angl.

ANN. 1510.

prince qui de son aveu avoit été admis comme partie contractante dans la ligue de Cambrai , qui en avoit tiré tous les avantages qu'il pouvoit s'en promettre , se montrâ fidèle à remplir ses engagements. Jules lui chercha querelle sur un autre objet. Depuis que ce prince avoit recouvré Comacchio , il y avoit fait fabriquer une grande quantité de sel : cet établissement nuisoit aux salines de Cervia , qui étoient en possession d'en fournir toute la Lombardie , & qui appartenoient au saint - siége : Jules lui ordonna , sous peine d'excommunication , de se désister de cette nouveauté , bien sûr de n'être pas obéi & d'acquérir un prétexte ou de décrier le roi de France en Italie , s'il laissoit opprimer un prince qu'il avoit reçu sous sa protection , ou de se plaindre de ce monarque , s'il protégeoit un feudataire rebelle. Il s'entint cependant encore aux menaces , jusqu'à ce qu'il vît plus clairement à quoi aboutiroient les grands préparatifs que faisoient alors l'empereur & le roi de France.

Louis s'étoit déjà rendu à Lyon ,

d'où il faisoit passer de nouvelles troupes en Italie , prêt à passer lui-même les monts , dès que l'empereur se montreroit de son côté. Le dessein du monarque étoit de se joindre à Maximilien , de l'aider à emporter Trévise , Padoue , Vicence , & les autres places moins considérables que les Vénitiens avoient recouvrées ; de le conduire ensuite à Rome , où Albert Pio , comte de Carpi , & le cardinal d'Auch , neveu de George d'Amboise , remuoient déjà le sacré collège , & préparoient les esprits à quelque grande révolution. Louis ne prévoyoit pas les obstacles qui alloient s'opposer à son dessein. Ferdinand le Catholique , pour qui il n'avoit rien de caché , quoiqu'il eût dû le regarder comme son plus dangereux ennemi , le dissuadoit fortement de ce voyage ; mais comme il se défioit de son crédit , il fit agir Anne de Bretagne , par le canal de la reine Germaine de Foix , qu'elle avoit élevée dans sa maison. Anne se trouvoit grosse : elle étoit dévote , & se persuadoit que si le roi son mari faisoit la guerre au saint

ANN. 1510.

pere, il attireroit la malédiction du ciel sur ses enfants. Elle fondeit en larmes, & le conjuroit au nom du fils qu'elle croyoit porter dans son sein, de se désister d'une funeste entreprise. Louis la rassuroit, & la trompoit; mais un événement inattendu rompit ses mesures.

Mort du cardinal d'Amboise.

*Baudier.  
Le Gendre.  
Pièces justificat.*

Le cardinal d'Amboise, pour qui la guerre alloit se faire, s'étoit rendu à Lyon long-temps avant le roi, luttant, pour ainsi dire, contre les douleurs de la goutte, qui, depuis plus d'un an, ne lui donnoient plus de relâche. Les efforts qu'il faisoit pour les surmonter, l'épuisèrent; il tomba dangereusement malade aux célestins de Lyon, & ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On rapporte que désabusé des grandeurs humaines, & uniquement occupé du compte qu'il alloit rendre de sa conduite au souverain juge, il répéta plusieurs fois au religieux qui le servoit : *Ah, frere, Jean, mon ami, je voudrois bien avoir été toute ma vie frere Jean!* Que disant le dernier adieu à ses parents qui s'étoient assemblés autour de son lit, il leur recommanda de ne jamais se



*mettre jusques-là où il s'étoit mis ;* ~~\_\_\_\_\_~~  
 c'est-à-dire , de ne jamais se charger des fonctions dangereuses du ministère public. Le roi , qui le considéroit moins comme un ministre de confiance que comme un frere , lui rendoit de fréquentes visites , & ne pouvoit retenir ses larmes : le cardinal le conjura de lui épargner désormais des témoignages si précieux mais si cruels de son amitié , le priant de vouloir bien , en considération des longs services qu'il avoit rendus à l'Etat , confirmer la disposition qu'il venoit de faire de ses biens , de ses meubles , & même de son évêché. Afin de mettre sa conscience en repos , il déclara sommairement au roi d'où procédoient toutes ces richesses. Outre le revenu de l'archevêché de Rouen , le produit de plusieurs grandes terres , sa pension de premier ministre , deux sources très-abondantes avoient fait couler , si j'ose ainsi m'exprimer , des ruisseaux d'or dans son épargne. La premiere étoit la qualité de légat *à latere* , qu'il remplissoit depuis dix ans , & qui le substituoit dans toute l'étendue du royaume aux profits que la cour

ANN. 1510. de Rome en tiroit auparavant. La seconde , qui lui causoit des remords , & sur laquelle Louis ne tarda pas à le rassurer , consistoit en quarante mille ducats de pension rendus à Lyon , qu'il tiroit tous les ans de l'Italie , indépendamment des dons ou présents , qui montoient peut-être encore à des sommes plus fortes. Toutes les puissances du second ordre , qui partageoient l'Italie , & qui s'étoient mises sous la protection de la France , achetoient la protection particulière d'un ministre tout puissant ; & il paroît que le cardinal , content de ne rien faire de préjudiciable aux intérêts de son maître , avoit cru pouvoir accepter leurs dons. Ce n'est donc pas un exemple bien singulier de modération , que le cardinal se soit contenté d'un seul bénéfice , étant le maître d'en prendre tant qu'il jugeroit à propos : car quels bénéfices auroient pu lui tenir lieu des profits dont nous venons de rendre compte ; à moins qu'on ne lui suppose l'envie de tout envahir & de se rendre plus riche que le roi son souverain , que pouvoit-il désirer de plus ? il n'avoit pas attendu

le moment où il alloit cesser de vivre pour faire du bien à ses parents : ANN. 1510.  
ses frères & ses neveux occupoient les premières places à la cour, dans l'église ou à l'armée. Il avoit de même doté & enrichi son église : parmi ces dons , celui qui a le plus contribué à perpétuer sa mémoire , est cette cloche énorme qui porte son nom : elle a , dit-on , trente pieds de circonférence , & pèse quarante milliers. Il fit bâtir sur les fonds de cette église , & à l'usage des archevêques de Rouen , le château de Gaillon , le plus vaste & le mieux décoré que l'on connût encore en France. Toutes ces dépenses , jointes aux sommes dont il dispoſoit par testament , semblent prouver qu'on a trop loué son désintéressement. Ce qu'on peut , ce qu'on doit même observer pour sa justification , c'est que toutes ces richesses provenoient de l'étranger , ou d'un argent qui , bien que levé en France , seroit allé se perdre chez l'étranger ; que jamais le peuple n'a été ni plus riche ni plus ménagé ; que jamais les fortunes particulières n'ont été ni plus sacrées ni plus assurées que pendant toute la durée

ANN. 1510

de son ministère : que parvenu au comble de la puissance & de la grandeur, il fut doux, humain, compatissant, il connut le prix de la bienfaisance & de l'amitié. Un trait particulier de sa vie lui fait plus d'honneur que toutes les phrases de ses panégyristes. Lorsque le château de Gaillon fut achevé, on y remarqua un très-grand défaut. Cette superbe maison se trouvoit resserrée & enveloppée de tous côtés par des possessions étrangères. Un des domestiques du cardinal (c'est un nom que ne dédaignoient pas alors de très-bons gentilshommes attachés aux grandes maisons) crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée dans le voisinage. Sur le compte qu'il rendit au cardinal des dispositions où il avoit laissé ce gentilhomme, il fut chargé de l'inviter pour un certain jour. Après le dîner, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, le fit asseoir à ses côtés, & lui demanda quel motif le déterminoit à vendre sa terre. Monseigneur, répondit le gentilhomme, le plaisir de vous accommoder d'une chose qui est si

fort à votre bienféance. Puisque tel est votre motif, répartit le cardinal, gardez votre terre; c'est l'héritage de vos peres, le premier titre du nom illustre qu'ils vous ont transmis, & que vous devez conserver précieusement à vos descendants. Croyez, d'un autre côté, que je suis bien éloigné d'exiger un pareil sacrifice pour m'intéresser vivement à tout ce qui vous regarde, & que je sens trop le prix d'un voisin tel que vous, pour vouloir m'en priver. Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis très-attaché à ma terre, & ce qu'il vous a plu de me faire observer, me la rend encore infiniment plus précieuse; mais voici ma position: je n'ai qu'une fille; un gentilhomme du voisinage la demande en mariage; le nom, la fortune, le caractère, tout me convient; mais il exige une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrois faire le bonheur de ma fille, placer avantageusement le restant de la somme, & en vivre fort à mon aise le reste de mes jours. Ce projet n'a rien que de raisonna-

ANN. 1510.

ble, répondit le cardinal : mais n'y  
 ANN. 1510. auroit-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le desirez , & de conserver votre terre ? Ne pourriez - vous , par exemple , emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin , sans intérêt , & remboursable à des termes fort éloignés ; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense , & vous trouver quitte sans presque vous en appercevoir ? Ah ! Monseigneur , s'écria le gentilhomme , où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme sans intérêt , & remboursable à des termes fort éloignés ? Ayez meilleure opinion de vos amis , répliqua le cardinal , en lui tendant la main ; mettez-moi du nombre , & recevez la somme dont vous avez besoin , aux conditions que je viens de vous expliquer. Le gentilhomme , tombant aux genoux du cardinal , ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble. Lorsqu'après cet entretien ils reparurent dans la salle d'assemblée , le gentilhomme , qui avoit entamé la négociation , ayant demandé au cardinal s'il étoit con-



tent du marché : oui , répondit-il ,                       
car au-lieu d'une terre , j'ai acquis un ANN. 1510.  
ami.

C'est par des traits de cette nature , c'est par son attention à féconder les vues paternelles de Louis XII , & à ne lui inspirer que des projets qui tendissent au bien général , que le cardinal d'Amboise a mérité qu'on lui pardonnât les fautes grossières qu'il commit contre la politique dans toutes les occasions où il eut à traiter avec Alexandre VI , César Borgia , Ferdinand le Catholique , Maximilien , & Marguerite d'Autriche. Quant à la passion malheureuse qu'il eut toujours d'être pape , on fera tenté de la lui pardonner , si l'on fait attention qu'il n'aspiroit à la souveraine puissance , que pour exécuter plus en grand , si l'on peut ainsi s'exprimer , la réforme sur le clergé , qu'il avoit déjà commencée en France : qu'il se proposoit de rétablir la discipline de l'Eglise , de retrancher les abus dont on se plaignoit hautement dans toutes les cours de l'Europe , & qu'en un mot , il eût vraisemblablement prévenu ces fu-

**nestes querelles qui ont fait verser**  
 ANN. 1510. tant de sang, & qui ont séparé une  
 moitié de l'Europe de l'Eglise Ro-  
 maine.

Louis se  
 charge des  
 fonctions du  
 ministère.

*Lettres de  
 Louis XII,  
 par Godefroi.*

Louis sentit vivement la perte de son premier ministre, & il faut convenir que c'en étoit une pour la France entière, dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Le maréchal de Gié, qui lui avoit disputé le premier rang, & qui eût pu le remplacer avantageusement, gémissoit toujours sous le poids de la disgrâce : le conseil ne se trouva plus composé que du chancelier Jean de Gannai, foible successeur de Gui de Rochefort, mort trois ans auparavant, d'Etienne Poncher, évêque de Paris, d'Imbert de Batainai, seigneur du Bouchage, de Raoul de Lannoi, baillif d'Amiens, & du secrétaire Florimond de Robertet. Ces cinq hommes, estimables chacun dans leur genre, & d'ailleurs parfaitement unis, ne composoient cependant qu'un ensemble sans force & sans vigueur; parce que contents d'expédier les affaires courantes, & qui concer-  
 noient leurs départements respectifs,

ils ne favoient ni diriger leurs opérations vers un but commun, ni marcher sur la même ligne. Louis voulut se charger lui-même des fonctions de premier ministre, traiter directement avec les ambassadeurs étrangers, expédier des instructions à ses généraux & à ses représentants dans les cours étrangères; en un mot, prendre sur lui tout ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus délicat & de plus épineux dans l'administration. C'étoit vouloir forcer la nature dans un âge où il est si difficile de contracter de nouvelles habitudes, & où il auroit eu besoin de prendre du repos. Son premier soin fut de sonder les dispositions du pape à son égard. Il chargea le comte de Carpi, son ambassadeur, de lui offrir, de la part d'Alfonse, une pleine satisfaction sur les salines de Commacchio.

On prétend que le comte de Carpi, ennemi secret d'Alfonse, qui lui retenoit une partie de son patrimoine, songea plus à venger sa querelle particulière, qu'à remplir la fonction de ministre de paix, dont on l'avoit imprudemment char-

ANN. 1510.

gé. Quoi qu'il en soit, Jules mit dans sa réponse toute la fierté d'un vainqueur irrité ; peu content du sacrifice auquel Alfonse se soumettoit, il demanda qu'il supprimât les nouveaux péages qu'il avoit établis dans ses Etats ; qu'il augmentât considérablement la redevance qu'il payoit annuellement au saint-siège, à titre de feudataire ; qu'il lui fît une satisfaction convenable sur sa conduite passée : enfin il exigea, pour condition préliminaire, que Louis renonçât désormais à protéger les vassaux de l'Eglise, & qu'il lui abandonnât la dépouille du cardinal d'Amboise. Louis, dont les armes prospéroient alors contre les Vénitiens, rejetta des propositions qui s'accordoient si mal avec les forces apparentes du saint-siège : n'ayant plus aucun motif personnel de passer les monts, & n'entendant plus parler de Maximilien, il revint à Blois, ou, peu de jours après son arrivée, il se trouva pere d'une seconde fille, qu'on nomma Renée.

Succès des  
armes réunies

Chaumont ayant reçu les renforts que Louis lui avoit fait passer sous

la conduie du jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, entra sur les terres des Vénitiens avec une armée de mille lances, quinze cents hommes de cavalerie légère, & onze mille fantassins, parmi lesquels on comptoit jusqu'à deux milles Suisses, qui s'étoient dérobés de leur pays, pour venir en qualité de volontaires se ranger sous ces mêmes drapeaux qu'ils suivoient depuis si longtemps. Après s'être emparé sans résistance de Montagnane & d'Est, qu'il remit au duc de Ferrare, il alla se joindre dans les plaines de Vicence à l'armée de l'empereur, qui ne consistoit encore qu'en deux mille chevaux, & six mille hommes d'infanterie, commandée par le comte de Hanau, auquel Chaumont, en qualité d'auxiliaire, se trouvoit subordonné. Les Vénitiens, qui avoient perdu le comte de Pétiliane, & qui, à la recommandation du pape, avoient élu pour général Jean-Paul Baglioné, n'osant plus risquer une bataille contre les François, s'éloignerent de ces quartiers, & allerent se réfugier dans le poste de Brentelles, où il étoit

ANN. 1510.

de l'empire  
& de la France  
contre les  
Vénitiens.

Guicchar-  
din.

Bembe.

Lettres de

Louis XII,

par Godefroi.

Belcar.

ANN. 1510.

impossible de les attaquer. Les bourgeois de Vicence, abandonnés à eux-mêmes, imploroient la clémence du vainqueur ; mais comme les Allemands n'avoient point assez de troupes pour laisser une garnison dans cette place , ils aimèrent mieux la saccager , que de permettre que les François s'y logeassent. L'armée marcha ensuite à Lignano , place importante par sa situation sur l'Adige : les Vénitiens en avoient défendu les approches par plusieurs coupures , qu'ils avoient faites au fleuve pour inonder la campagne. Ces obstacles ne purent arrêter l'ardeur des aventuriers ; conduits par le capitaine Molard ; ils se jetterent au milieu de ce lac , & pénétrèrent jusques dans les fauxbourgs. La place capitula après cinq jours de siège , & quoiqu'elle fût du partage de l'empereur , on y logea une garnison Françoisë , commandée par le capitaine la Crotte. Cette conquête ouvrit à l'armée la route du Frioul , où l'empereur l'avoit mandée pour en prendre le commandement , se promettant toujours de réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Padoue :



mais au-lieu d'amener à cette armée un renfort considérable, il n'osa s'en approcher, parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer les six mille lansquenets, qui n'avoient encore rien touché depuis l'ouverture de la campagne, & qui menaçoient de se retirer, si on ne les satisfaisoit promptement. Maximilien, qui avoit dissipé les sommes qu'il avoit reçues de la diète, eut encore recours au roi de France, & en reçut cent mille écus, toujours hypothéqués sur la ville de Vérone. Ces dépenses extraordinaires dans une querelle qui ne le regardoit point, dérangoient les projets économiques de Louis : réduit, puisqu'il n'y avoit point de moyen de s'en dispenser, à soudoyer les troupes de l'empereur, il voulut du moins retrancher une partie de la dépense qu'il faisoit en son propre nom : voyant que le temps du service auquel il s'étoit engagé envers l'empereur étoit expiré, il envoya ordre à Chaumont de licencier les Vallesans & les Grisons, qui formoient la partie la plus considérable de son infanterie. Ce parti, tout sage qu'il paroissoit, pro-

**ANN. 1510.** duisit deux mauvais effets ; car d'un côté il refroidit extrêmement l'empereur , à qui on n'eut pas de peine à persuader que Louis , abusant de ses richesses , travailloit à le miner sourdement , & ne cherchoit à prolonger la guerre , que pour le forcer à lui engager , l'une après l'autre , toutes les places de son partage : d'un autre côté , il enhardit le pape à sortir enfin de la contrainte où le tenoient les forces supérieures de la France.

*Confédération de Jules avec Ferdinand contre la France.*  
*Guicchar-din.*  
*P. Martir. de Angler.*  
*Lettres de Louis XII.*

Jules considérant que le roi s'étoit retiré à Blois ; que Chaumont avec l'élite des forces Françoises étoit engagé dans une guerre difficile sur les confins de la Germanie ; qu'Alfonse , duc de Ferrare , avoit conduit toutes ses forces dans le camp des François ; qu'il ne restoit dans le Ferrarès & le Milanès que de foibles garnisons commandées par des lieutenants , tandis que les capitaines & la plus brave jeunesse avoient couru où la gloire les appelloit ; que l'armée Françoisse étoit considérablement affoiblie par la retraite des Vallesans & des Grisons , crut ne devoir pas laisser échapper

une si belle occasion , & forma là-  
dessus un projet digne de son gé-  
nie. Ce fut d'appeller le peuple de  
Gênes à la liberté , en leur mon-  
trant à la fois des troupes de terre  
& de mer , capables de les défen-  
dre , & conduites par quelques ban-  
nis de ces illustres maisons aux-  
quelles ils étoient dans l'habitude  
d'obéir : d'engager les Suisses à pé-  
nétrer dans le duché de Milan par  
deux ou trois endroits différents ,  
tandis qu'avec une armée supérieu-  
re , il fondroit sur le duché de Fer-  
rare , qu'il trouveroit dégarni , &  
où les François , assez occupés à se  
défendre eux-mêmes , ne pourroient  
porter de secours. Quelque plausi-  
ble que fût cette entreprise , elle pou-  
voit échouer , & comme elle alloit le  
compromettre avec les deux plus  
puissants monarques de la chrétien-  
té , Jules comprit qu'il ne devoit  
s'y engager , qu'après s'être assuré  
d'un allié capable de le seconder ,  
ou de le défendre. Ferdinand le  
Catholique , prince puissant par lui-  
même , & qui se vantoit déjà de  
disposer à son gré , & du roi d'An-  
gleterre son gendre , & de l'em-

pereur son allié, étoit le véritable auteur de ce projet ; il avoit promis de se joindre à Jules : il déployoit sur les côtes de l'Italie une flotte de soixante voiles , faisoit débarquer dans les ports du royaume de Naples des corps d'infanterie bien disciplinés ; mais au moment de l'exécution , il se monroit froid & réservé , alléguoit des engagements antérieurs , des serments , des scrupules. Jules sentit qu'il vouloit se faire acheter , & fut bientôt à quel prix.

Ferdinand , depuis son mariage avec Germaine de Foix , ne s'étoit point mis en peine de solliciter une nouvelle investiture du royaume de Naples : deux raisons l'en avoient empêché ; la première , parce qu'il n'auroit pu se dispenser de faire comprendre dans l'acte de cette investiture Germaine sa femme , en qualité de reine titulaire des deux plus grandes provinces de ce royaume , avec la clause de réversion à la couronne de France , en cas qu'elle ne laissât point d'enfants de son mariage avec Ferdinand : la seconde , parce qu'il auroit fallu se soumettre à payer au saint-siége quarante-huit mil-

le ducats de redevance annuelle , in-  
dépendamment des frais d'investi-  
ture. Ferdinand vouloit que cette  
investiture fût pour lui & ses des-  
cendants , quels qu'ils pussent être ,  
sans aucune mention des droits de  
la France ni de Germaine de Foix ; il  
vouloit l'obtenir sans rien débours-  
er : enfin il prétendoit changer la re-  
devance des quarante-huit mille ducats  
en un présent d'une haquenée blan-  
che , & un secours de trois cents  
lances auxiliaires , entretenues pen-  
dant trois mois dans toutes les guer-  
res que le pape auroit à soutenir.  
Quelque préjudiciable que fût cette  
demande aux droits du saint-siège ,  
il étoit trop tard pour la rejeter :  
déjà Jules avoit fait passer vingt-  
deux galères Vénitiennes de la mer  
adriatique dans la méditerranée :  
elles avoient relâché dans les ports  
de la Sicile & du royaume de Na-  
ples , où Ferdinand , un des princi-  
paux membres de la ligue de Cam-  
brai , & qui étoit toujours censé  
en guerre avec la république ,  
pouvoit les arrêter , les charger de  
troupes Espagnoles , & les conduire  
droit à Venise : ainsi la nécessité , des

**ANN. 1510.** promesses sans nombre de la part de Ferdinand , l'espérance de procurer au saint-siège un dédommagement très-considérable , en y réunissant le duché de Ferrare , le plaisir de donner une mortification sensible au roi de France , déterminèrent Jules à tout accorder. Louis apprit par ce dernier trait à connaître Ferdinand ; mais faisant attention aux forces de terre & de mer que ce prince avoit alors en Italie , il réprima sa colère , parut se contenter des mauvaises raisons que lui alléguait l'ambassadeur d'Espagne pour justifier la conduite de son maître , & des protestations aussi frivoles qu'il lui fit de ne rien donner au pape au-delà de ce que portoient les termes de l'engagement. Tout son ressentiment tomba donc sur Jules , qui ne s'en mettoit plus en peine , qui prit même plaisir à le provoquer par un procédé beaucoup plus odieux encore.

Premières  
hostilités de  
Jules contre  
la France.  
*Folietta.*  
*Guicchar-*  
*din.* Soupçonnant le motif qui avoit amené à Rome les cardinaux d'Auch & d'Albi , parents ou créatures du feu cardinal d'Amboise , Jules fit emprisonner le premier au château Saint-Ange ,



Saint-Ange, fit appliquer à la question quelques-uns de ses domestiques, dont il ne tira pas tous les éclaircissements qu'il fouhaitoit, & traita vraisemblablement d'une manière plus atroce le cardinal d'Albi, car au bout de quelques jours, ce cardinal, qui se portoit bien, mourut subitement à Rome, & tout le monde crut qu'il avoit été empoisonné : les ambassadeurs François, sans être constitués prisonniers, reçurent une défense expresse d'écrire aucunes lettres en France, sans les avoir auparavant communiquées, *Dirai-je à sa sainteté*, écrit un ambassadeur de l'empereur, *ou à sa malignité* ? Douze galeres Vénitiennes s'étant jointes à celles du saint-siège, sur lesquelles s'étoient embarqués Octavien Frégose & Jérôme Doria, s'approchèrent du port de Gênes, tandis qu'une armée de terre, commandée par Marc-Antoine Colonne, s'avançoit jusqu'aux portes de la ville, faisant retentir les mots *de peuple & de liberté*, si doux à des oreilles républicaines. Cependant, à leur grand étonnement, personne ne répondit dans la ville. Louis de Fiesque & le

ANN. 1510.

Bembe.

Manuf. de  
Fontanieu.

Lettres de  
Louis XII.

marquis de Final y avoient fait en-  
 ANN. 1510. trer huit cents hommes de milices :  
 la forteresse de Codefa , située à  
 l'entrée du port , foudroyoit les ga-  
 lères qui osoient approcher. Les en-  
 nemis voyant qu'ils perdoient leur  
 temps devant la capitale , allèrent  
 attaquer de concert les places des  
 deux rivières : ils s'étoient emparés  
 de la Specie , & marchaient à Sa-  
 vonne , lorsqu'ils apprirent que l'a-  
 miral Préjean de Bidoux d'une part ,  
 & de l'autre Yves d'Alegre , s'avan-  
 çoient pour les combattre : ils pri-  
 rent la fuite avec tant de précipi-  
 tation , que Colonne perdit tous ses  
 bagages. Dans le temps que ces deux  
 armées menaçoient les côtes de Gê-  
 nes , la grande armée du pape , com-  
 mandée par le duc d'Urbain son ne-  
 veu , & par le cardinal de Pavie ,  
 entroit sur les terres du duc de Fer-  
 rare , où elle s'empara sans résistance  
 de Lugo & de Bagnacavallo. Jules ,  
 qui auroit dû faire précéder ces hos-  
 tilités par une déclaration de guer-  
 re , attendoit la nouvelle de ce pre-  
 mier succès pour fulminer une bulle  
 dans laquelle il rappelloit tous les  
 sujets de plaintes que les ducs de

Ferrare avoient donnés au saint-siege;                       
recherchoit la conduite d'Alfonse, ANN. 1510.  
depuis qu'il étoit monté sur le trône;  
l'accusoit de cruauté, de perfidie; le  
déclaroit déchu de tous ses droits,  
excommunié, pros crit, soumettant  
à la même peine tous ceux qui lui  
donneroient aide ou conseil; & afin  
que Chaumont ne pût en ignorer, le  
cardinal de Pavie voulut lui faire no-  
tifier cette bulle. Chaumont menaça  
de faire pendre aux fenêtres de sa  
maison quiconque auroit l'audace de  
se charger d'une pareille commis-  
sion : mais quelque intérêt qu'il prît  
au duc de Ferrare, il ne put en ce  
moment lui donner que cent cin-  
quante lances sous la conduite de  
Châtillon. L'embarras où se trouvoit  
Chaumont étoit extrême : sa pré-  
sence, celle de son armée étoient  
nécessaires dans le Milanès, me-  
nacé d'une soudaine invasion de la  
part des Suisses : s'il emmenoit tou-  
tes ses troupes, il ne pouvoit man-  
quer d'être suivi par les Vénitiens,  
& de se trouver enfermé entre deux  
armées ennemies : il prit donc le  
parti de diviser ses forces, laissant  
à l'armée impériale un renfort de

quatre cents lances , & de quinze  
 ANN. 1510. cents fantassins , sous la conduite  
 d'Alegre de Préci , & conduisant le  
 reste à la défense du Milanès. En ar-  
 rivant il reçut la nouvelle que douze  
 mille Suisses avoient pris les ar-  
 mes , & commençoient à s'attrou-  
 per ; mais il ne savoit encore de  
 quel côté ils dirigeroient leurs pas.  
 Iroient-ils par le val d'Aoste se join-  
 dre à l'armée de Marc-Antoine Co-  
 lonne sur la côte de Gênes ? Entre-  
 prendroient-ils de traverser l'Adda  
 pour aller renforcer l'armée des Vé-  
 nitiens ? ou bien prendroient-ils  
 la route de Ferrare pour se rendre  
 à celle du duc d'Urbin ? Dans cette  
 incertitude , Chaumont fut encore  
 obligé de subdiviser ses forces , &  
 d'envoyer , du consentement du duc  
 de Savoie , cinq cents lances à Yvrée  
 pour fermer aux Suisses le chemin  
 de Gênes , ne gardant avec lui que  
 quatre cents lances , & quatre mille  
 hommes d'infanterie. Les Suisses ne  
 tarderent pas à paroître : ils s'at-  
 trouperent à Bellinzone , d'où ils  
 vinrent camper au bourg de Va-  
 reze. Chaumont s'approcha d'eux ,  
 non pour leur livrer bataille , mais

pour les observer & leur couper les vivres. Cette conduite du général François les jetta dans le plus grand embarras : de quelque côté qu'ils tournassent leurs pas , ils trouveroient de vastes plaines & de profondes rivières à traverser , & cependant ils n'avoient ni cavalerie ni pontons. Après avoir long-temps délibéré , ils envoyèrent demander à Chaumont la permission de traverser , comme amis & anciens alliés , une partie du duché de Milan , pour aller , disoient - ils , servir l'Eglise. Cette demande sembloit annoncer le projet de marcher à Ferrare ; cependant dès la nuit suivante , ils tournerent vers les terres de Venise , marchant fort ferrés par des sentiers escarpés & difficiles , où la gendarmerie ne pouvoit les atteindre ; mais toujours harcelés par les troupes légères , qui les obligeoient à chaque instant de s'arrêter. Épuisés de fatigues , mourant de faim , ils parvinrent jusqu'aux environs de Come , où l'évêque de Sion , leur premier capitaine , leur avoit fait espérer qu'ils seroient joints par la cavalerie des Vénitiens. Indignés qu'on leur man-

ANN. 1510. quât de parole , ils reprirent le chemin de leurs montagnes , sans gloire , sans folde , sans butin , avec perte d'environ deux mille de leurs compagnons , maudissant , dans leur ame , le pape , l'évêque de Sion , & les Vénitiens , & commençant à se repentir de leur rupture avec la France.

Les Vénitiens , plus attentifs à réparer leurs pertes qu'à contenter leurs alliés , avoient déjà repris Montagnane , le château d'Est , Montsélèce , Marostica , Vicence , & tout ce que les François & les Impériaux réunis , leur avoient enlevé pendant la durée de cette campagne , à la réserve de Lignano , que le capitaine la Crotte défendoit avec une forte garnison. Maîtres de la campagne , ils avoient choisi un poste avantageux presque à égale distance de cette ville & de celle de Vérone , d'où ils resserroient les courses des garnisons de ces deux places , empêchant , à l'aide des payfans , toujours attachés à la république , qu'il n'y entrât de vivres , & se promettant de les réduire bientôt par la famine.



La grande armée du pape , com-  
mandée par le duc d'Urbain , tenta  
inutilement de pénétrer dans le du-  
ché de Ferrare. Alfonse & Châtillon l'obligèrent de reculer , & lui enleverent quelques pieces d'artillerie : mais tandis qu'ils occupoient toutes leurs forces à couvrir les places de ce duché , ils dégarnirent le Modénois , sur lequel le pape ne pouvoit former aucune prétention , parce que c'étoit un fief de l'empire. Les Rangoni , famille puissante de Modene , & ennemis secrets d'Alfonse , inviterent le duc d'Urbain à s'en approcher , & lui ouvrirent une des portes de la ville. Cette conquête auroit été de peu de durée , si Chaumont , déjà débarrassé des Suisses , eût pu marcher , comme c'étoit son projet , au secours du duc de Ferrare : mais les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de Vérone & de Lignano , bloquées par l'armée des Vénitiens , l'obligèrent à tourner tous ses efforts de ce côté. A son approche , les Vénitiens , quoique supérieurs en nombre , se retirèrent du côté de Padoue : il rafraîchit les garnisons de ces deux places , y

ANN. 1510. fit entrer des munitions, & les mit hors de danger. Au moment où il croyoit pouvoir s'en éloigner, il apprit que les lansquenets s'étoient soulevés contre l'Evêque de Trente & les autres lieutenants de l'empereur; qu'ils les tenoient assiégés dans une des forteresses de Vérone, & menaçoient de les charger de fers, jusqu'à ce qu'ils fussent payés de ce qui leur étoit dû. Cette sédition, qui devoit entraîner la perte de Vérone, ne put être apaisée que par de l'argent: il fallut que Chaumont satisfît à toutes les demandes de cette soldatesque effrénée, qu'il se rendît caution qu'ils seroient payés exactement à l'avenir, sans quoi, ils eussent pris le parti de retourner en Germanie.

Embarras  
de Louis, &  
mesures qu'il  
prend contre  
le pape Ju-  
les.

Guicchar-  
din.

Lettres de  
Louis XII.

Manusc. de  
Fontan.

Ferron.

Belcar.

Il étoit triste pour Louis de se trouver chargé de tout le poids d'une guerre qui, depuis plus d'un an; ne le regardoit plus, & dont il ne pouvoit se promettre aucun profit: il l'étoit encore davantage de considérer qu'en s'épuisant pour un prince qui faisoit si peu d'efforts de son côté, il perdoit ses alliés, augmentoit le nombre de ses ennemis,

& s'exposoit à des affronts qu'il ne lui étoit plus possible de souffrir ni de dissimuler. Le droit des gens violé en la personne de ses ambassadeurs , les Génois , ses sujets , appelés à la révolte , des hostilités commencées sur les terres de son obéissance , sans aucune déclaration de guerre , les foudres de l'Eglise lancées dans une affaire purement temporelle , & contre un prince qui n'avoit encouru cette disgrâce que pour n'avoir pas voulu séparer ses intérêts de ceux de la France , l'excitoient violemment à se venger : d'autres motifs non moins puissants le retenoient : la répugnance qu'il avoit à se déclarer l'ennemi d'une puissance que ses prédécesseurs avoient fondée , & qu'il venoit lui-même d'enrichir : les larmes d'Anne de Bretagne , princesse plus dévote qu'éclairée , qui croyoit qu'on ne pouvoit être enfant de l'Eglise & faire la guerre au pape , & qui conjuroit son mari , s'il persistoit dans une entreprise funeste , de ne pas vouloir du-moins l'y associer : la crainte d'indisposer contre lui une partie de ses sujets , qui pensoient comme la reine , & sur-tout le premier

~~ANN. 1510.~~ ordre de l'Etat, toujours si puissant sur l'esprit de la multitude, attaché par son serment au chef de l'église : les démarches suspectes du roi d'Angleterre, qui, bien qu'il protestât encore de vouloir observer les traités, épousoit avec chaleur les intérêts du pape, achetoit des armes en Italie, prêtoit des troupes à Ferdinand son beau-pere, & venoit de conclure avec lui une sorte de ligue offensive & défensive : enfin le peu de fond qu'on pouvoit faire sur Maximilien, prince déshant, vénal & sans caractère. Déjà l'on se servoit de son nom pour soulever les Génois & armer les Suisses ; déjà l'on publioit qu'il entreroit l'année suivante en Bourgogne, pendant que toutes les forces de la France seroient occupées en Italie. Avant que de prendre un dernier parti sur une affaire si délicate, Louis crut devoir envoyer un nouvel ambassadeur au pape ; mais comme il ne se promettoit pas un grand succès de cette démarche, il convoqua une assemblée de l'Eglise Gallicane, & faisant sentir à Maximilien la nécessité d'opposer une forte barrière aux

entreprises téméraires du pape & de mettre fin à des abus dont l'Europe se plaignoit depuis long-temps, il lui demanda si dans une affaire qui le concernoit directement, puisqu'elle ne tendoit qu'à empêcher l'exécution de la ligue de Cambrai, il ne seroit pas disposé à envoyer un ou plusieurs ministres chargés de procuration pour assister à l'assemblée de l'Eglise Gallicane, accéder aux résolutions qu'on y prendroit, & concerter en commun les moyens de les mettre promptement à exécution.

ANN. 1510.

L'ambassadeur que Louis envoyoit au pape, s'étant fait accompagner de ceux de Savoie & de Florence, & s'étant assuré des dispositions pacifiques d'un grand nombre de cardinaux, demanda que le pape mît en liberté le cardinal d'Auch, chargé des affaires du roi à Rome; qu'il révoquât les censures lancées contre le duc de Ferrare; qu'il cessât toutes voies de fait, & qu'il s'en rapportât sur ces démêlés avec ce prince, à la décision de quelques arbitres désintéressés. Jules, avec sa fierté ordinaire, demanda, de son côté,

ANN. 1510

que le roi retirât ses troupes du duché de Ferrare ; qu'il rendît la liberté aux Génois , & qu'il lui fît satisfaction sur la succession du cardinal d'Amboise , qui étant devenue des deniers ecclésiastiques , devoit appartenir au saint-siège. L'ambassadeur de Florence , ayant voulu appuyer la demande du roi de France , fut si mal reçu , qu'il s'enfuit secrètement de Rome : le ministre du duc de Savoie , qui offroit la médiation de son maître , fut traité d'espion , chargé de fers , & appliqué à la question. Les cardinaux , intimidés , garderent le silence , mais résolurent de profiter de la première occasion pour se mettre en liberté : elle ne tarda pas à se présenter.

Retraite  
de quelques  
cardinaux.

*Ibid.*

Jules , qui venoit de tenter une seconde entreprise sur Gênes , plus malheureuse encore que la première ; qui , depuis la prise de Modene , ne recevoit plus que des nouvelles fâcheuses du camp du duc d'Urbin , imputant le peu de succès de ses armes à la négligence , à l'inexpérience , ou à la mauvaise volonté de ses généraux , quitta Rome pour aller s'établir à Bologne , dans la



ferme résolution de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, s'il en étoit besoin, & de ne point s'éloigner du théâtre de la guerre, qu'il ne se fût rendu maître de Ferrare. Il prit la route de la Romagne, & eut la curiosité, ou la dévotion, de visiter l'église de Notre-Dame de Lorette : cinq membres du sacré college, savoir Bernardin Carvajal, cardinal de Sainte-Croix, François Borgia, archevêque de Cozence, René de Prie, évêque de Bayeux, Guillaume Brissonnet, cardinal de Saint-Malo, & le cardinal Frédéric de Saint-Séverin, ayant obtenu la permission de se rendre à Bologne par la route de Toscane, allèrent se jeter dans Florence, ville entièrement dévouée aux François, depuis que par leur moyen, elle avoit recouvré Pise. Ils y demeurèrent long-temps sous la sauvegarde de Pierre Soderin, Gonfalonnier de la république, & n'en sortirent que pour se rendre à Milan, d'où ils commencèrent à répandre des manifestes contre la conduite du pape.

Louis, assuré des dispositions favorables de l'empereur, assembla le Concile national de  
Tours.

ANN. 1510.

*Hist. univ. Paris.**Hist. de l'Egl. Gall.**Le Maire de Belges.*

clergé de son royaume dans la ville de Tours, & après avoir fait exposer par son chancelier les procédés violents de Jules, les démarches inutiles qu'il avoit faites pour l'appaiser, il pria l'assemblée de lui prescrire la conduite qu'il pouvoit tenir en sûreté de conscience, pour préserver ses sujets & ses alliés d'une odieuse tyrannie : le clergé statua sur les huit questions qui lui furent proposées ; que le roi pouvoit légitimement user de sa puissance pour délivrer ses sujets de toute oppression : dépouiller, du moins pour un temps, le pape des places fortes, dont il ne se servoit que pour troubler le repos de ses voisins : se soustraire à son obéissance, non point absolument ni en toutes manières, mais autant qu'il seroit nécessaire pour une juste défense : se conformer, pendant le temps de cette soustraction, à l'ancienne discipline, dans tous les cas où l'usage moderne vouloit qu'on s'adressât au saint-siège : que tout ce que le roi pouvoit pour sa propre défense, il le pouvoit pour celle de ses alliés, si ceux-ci étoient injustement opprimés, &

si leurs intérêts étoient inféparables de ceux de sa couronne : que les ANN. 1510. censures que le pape prononceroit, ou auroit déjà prononcées pour des intérêts puremens temporels & sans observer les formes juridiques, seroient nulles & de nul effet. Les principaux membres du clergé, plus zélés pour les droits de la couronne que le roi lui-même, demandèrent la permission de nommer des députés pour notifier au pape leurs décisions, le prier de mettre fin à une guerre qui scandalisoit ses freres, d'assembler un concile général, ou l'on procéderoit à la réformation de l'Eglise dans son chef & dans ses membres : ils supplierent le roi de vouloir bien, au cas que la réponse du saint pere ne fut pas favorable, porter l'empereur & les autres princes Chrétiens à donner aux principaux membres de l'Eglise, c'est-à-dire, aux cardinaux qui s'étoient déjà éloignés de la cour de Rome, toute la protection dont ils auroient besoin pour indiquer & célébrer un concile général, à l'exemple des conciles de Pise, de Constance & de Basle. Enfin ils convinrent de se rassembler

**ANN. 1510.** dans la ville de Lyon, le premier jour de mars de l'année suivante, afin de statuer définitivement sur la réponse du pape : ils défendirent, par provision, de s'adresser pour aucune affaire à la cour de Rome, ni d'y faire passer de l'argent ; & ils accorderent libéralement au roi un don de cent mille écus sur les biens ecclésiastiques.

Promesses  
Illustres de  
Maximilien.

*Marq. Freh.*

*Lettres de  
Louis XII.*

*P. Martir.  
de Angl.*

*Manuscrit  
de Fontan.*

L'ambassadeur que Maximilien avoit promis d'envoyer ; arriva sur la fin de cette assemblée ; c'étoit Matthieu Lang, évêque de Gurg & son premier ministre : il ne put assister qu'aux dernières séances ; mais ayant eu communication de toutes les délibérations précédentes, il y souscrivit sans aucune réserve ; promet que l'empereur assembleroit de son côté l'Eglise de Germanie, & qu'il enverroit au concile de Lyon, sinon tous les prélats d'Allemagne, au moins ceux de ses pays héréditaires, sur lesquels il avoit plus d'autorité. Il demanda, au nom de l'empereur son maître, un recueil authentique des maximes fondamentales des libertés de l'Eglise Gallicane, afin de les faire adopter

par le clergé de Germanie. En effet ANN. 1510.  
 Maximilien remit cet exemplaire  
 aux docteurs les plus célèbres , aux  
 ecclésiastiques les plus éclairés de  
 ses Etats , qui tous célébrèrent , à  
 l'envi , les vues bienfaisantes d'un  
 si généreux Monarque , & le nom-  
 moient déjà le libérateur de la pa-  
 trie : ils s'empressèrent de publier ,  
 sous le titre de *griefs de la nation*  
*Germanique* , une liste des abus les  
 plus criants de la cour de Rome ,  
 auxquels ils croyoient qu'on alloit  
 remédier. Mais tel est le malheur  
 des Etats où l'intérêt du souverain  
 est différent de celui des sujets ;  
 rarement on s'y occupe long-temps  
 de ce qui ne touche que leurs in-  
 térêts. Maximilien n'avoit alors pour  
 objet que de s'insinuer de plus en  
 plus dans la confiance du roi , &  
 d'intimider le pape ; il ne fit pas at-  
 tention , sans doute , combien il est  
 inhumain , combien il est même dan-  
 gereux de faire sentir à un peuple  
 ses maux , de lui en montrer le re-  
 mede , quand on n'a pas un desir  
 sincere de le soulager : au-reste il  
 paya cher cette démarche indiscrete ;  
 dans ces mêmes écoles qu'il rem-

plissoit de fermentation , s'élevoit  
ANN. 1510. dès-lors le fameux Martin Luther,  
qui , tout obscur qu'il étoit , devoit  
porter une si rude atteinte à son  
autorité.

Après avoir terminé ce qui regardoit le concile , Matthieu Lang entama dans des conférences particulières le véritable objet de son ambassade : l'empereur , toujours dans le dessein de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi , demandoit que la ligue , ou l'union qu'ils avoient contractée à Cambrai , s'étendît non-seulement à toute la durée de leur vie , mais encore à celle de leurs successeurs respectifs sur le trône de France & de Germanie ; qu'elle fût non plus simplement une alliance de souverain à souverain , mais de maison à maison , de peuple à peuple : ce que Louis accepta avec joie , ne sachant encore où aboutiroit ce début. Maximilien vouloit que Louis ne se bornât plus à lui fournir , comme auparavant , un corps auxiliaire de cinq cents lances & de quatre mille piétons , entretenus pendant trois mois , mais une armée entière , telle



que la France avoit coutume de l'entretenir dans les guerres qui la ANN. 1510.  
concernoient directement : que cette  
armée , payée & nourrie aux frais  
du roi , restât sur pied & sans pren-  
dre de quartiers d'hiver , tant que  
dureroit la guerre d'Italie : qu'in-  
dépendamment de cette armée de  
terre , il équipât une flotte capable  
de porter la terreur à Venise , &  
de retenir toutes les forces de la ré-  
publique à la défense de ses foyers.  
Maximilien s'excusant toujours de  
prendre aucun engagement sur le  
nombre & la qualité des troupes qu'il  
fourniroit de son côté , avant la tenue  
des diètes de l'empire & de ses Etats  
héréditaires , qui devoient inces-  
samment s'assembler ; mais promet-  
tant de faire au-delà de ce qui se-  
roit humainement possible , exigeoit  
que le roi , qui n'avoit point les mê-  
mes ménagements à garder vis-à-vis  
de ses sujets , prît dès-lors des en-  
gagements fixes , indépendants de  
tout évènement , & sur lesquels on  
pût compter. Louis , si souvent  
trompé par les belles promesses de  
l'empereur , quelque envie qu'il eût  
d'ailleurs de terminer promptement

ANN. 1510. cette guerre, ne voulut prendre que des engagemens conditionnels ; outre une flotte de six vaisseaux de guerre qu'il devoit joindre à celle des autres confédérés lorsqu'il en feroit requis, il s'obligea d'entretenir à ses frais, pendant tout l'été mille ou douze cents lances, dix ou douze mille hommes d'infanterie avec un train formidable d'artillerie, au cas que Maximilien en fournît à-peu-près autant de son côté ; & si l'empereur vouloit passer lui-même en Italie, & prendre le commandement de ses troupes, Louis s'offroit d'y passer en même-temps, à la tête de toutes les forces de son royaume ; de le mettre en possession des cinq ou six places que gardoient encore les Vénitiens ; de le conduire à Rome ; de lui soumettre l'Italie entière, à la réserve du Milanès, de la Toscane, & des Etats du duc de Ferrare ; enfin de le rendre *le plus puissant & le plus triomphant empereur que l'Europe eût admiré depuis Charlemagne*. Quand on fait attention à la candeur & à la franchise de Louis, on ne peut guère douter qu'il n'eût tenu parole : la

malice de ses ennemis, l'indécision & les lenteurs éternelles de Maximilien, préservèrent la France d'une partie des malheurs où l'alloit précipiter l'indiscrete générosité de son roi.

Marguerite d'Autriche, qui avoit été l'agent principal du traité de Cambrai, si favorable à sa maison, sembloit devoir mettre toute sa gloire à en assurer l'exécution : mais comme elle n'avoit fait que suivre en cela les impulsions de Ferdinand, qui trouvoit son avantage dans ce traité, elle continuoit encore de l'écouter dans un temps où il avoit intérêt de le rompre. Le principal objet de la princesse avoit été d'assurer la tranquillité des Etats de son pupile ; de recouvrer les places des Pays-Bas, que le duc de Gueldres avoit enlevées, & de susciter tant d'affaires à Louis, qu'il se trouvât forcé de sacrifier cet utile allié. Elle avoit réussi dans la première partie de son plan. Louis avoit forcé son protégé de poser les armes, de se dépouiller de ses conquêtes, en lui promettant la restitution de quelques terres que lui retenoit la mai-

*Intrigues de Marguerite d'Autriche ; gouvernante des Pays-Bas.*

*Lettres de Louis XII.*

*Pont. rer. Gelr.*

ANN. 1510.

son d'Autriche , & la jouissance tranquille de ses Etats. On avoit nommé des commissaires pour régler les limites : on étoit convenu du temps & du lieu où ils s'assembleroient. Marguerite avoit obtenu des délais , & avant qu'ils fussent expirés , les intérêts de l'Europe étoient changés : Ferdinand s'étoit réconcilié avec la maison d'Autriche : Henri VIII étoit en quelque sorte entré dans la même maison , en arrêtant le mariage de la plus jeune de ses sœurs avec l'archiduc. De tous les arbitres , il n'en restoit plus qu'un sur qui Charles d'Egmond pût compter : c'étoit le roi de France ; encore Maximilien prétendoit-il l'exclure , ou intervenir lui-même comme arbitre dans la décision de cette affaire qui lui étoit personnelle. Comme des prétentions si étranges pouvoient révolter & le duc de Gueldres & le roi son protecteur , Marguerite entretenoit le premier de l'espérance de lui faire épouser une de ses nieces , & de transiger par le contrat de mariage sur tous leurs différends : elle tâchoit de se ménager la confiance du second , qui lui déclaroit dans toutes

ses lettres qu'elle étoit la seconde per-  
 sonne du monde qu'il aimoit le plus ANN. 1510.  
 tendrement ; qu'il vouloit absolument  
 embrasser sa cousine , sa vassale , sa  
 première maitresse ; lui rappeler les  
 lieux de leur enfance , & après l'avoir  
 fait rougir de ses coquetteries , lui ju-  
 rer une éternelle tendresse. Tandis  
 qu'elle recevoit , qu'elle provoquoit  
 même ces galanteries , elle intri-  
 guoit en Angleterre , en Espagne ,  
 en Suisse , à Rome , & en Allemagne ,  
 pour susciter à Louis des ennemis ,  
 ou pour lui dérober des alliés. Enfin ,  
 lorsqu'elle crut avoir amené les cho-  
 ses au point que ce monarque ne  
 pouvoit plus , sans un extrême dan-  
 ger , se séparer de l'empereur , elle  
 rompit avec Charles d'Egmont d'une  
 manière insultante pour la France :  
 après lui avoir suscité pour enne-  
 mi l'évêque d'Utrecht & le prince  
 d'Iselstein , on arrêta par ses ordres  
 un gentilhomme François du nom-  
 bre des pensionnaires du roi , &  
 quelques autres officiers du duc de  
 Gueldres , qu'on fit expirer sur la  
 roue , comme des malfaiteurs & des  
 larrons. Charles d'Egmont ne pou-  
 vant obtenir de satisfaction de cette

ANN. 1510.

offense, & voyant que s'il la laissoit impunie, il perdrait infailliblement la confiance de tous ceux qui lui restoient attachés, arma secrètement, & s'empara de la forte place de Hardewich. C'est où Marguerite l'attendoit : car, défavouant la première violence qu'on lui reprochoit, elle voulut faire passer le duc d'Egmond pour infracteur de la paix, exigeant que le roi l'abandonnât, qu'il contribuât même à en faire justice : le duc, de son côté, offrit de remettre la place aux officiers de l'archiduc, dès qu'on lui auroit rendu les terres qu'il réclamoit, réglé les limites de ses Etats, & puni exemplairement les officiers des Pays-Bas dont il avoit à se plaindre. On crut quelque temps à la cour de France que cette affaire tourneroit en négociation, & s'arrangeroit à l'amiable, tant on connoissoit mal cette princesse. Déjà sûre d'être appuyée par les rois d'Espagne & d'Angleterre, elle vouloit que Louis abandonnât la défense de son allié; ou s'il s'obstinoit à le défendre, elle se proposoit de porter son pere à se réconcilier

pour



pour un temps avec les Vénitiens & le pape , à former une ligue de toutes ces puissances contre la France , qui , attaquée par tous les bouts , succomberoit infailliblement sous leurs efforts.

Tandis que Louis & Maximilien , malgré ces premières semences de division , travailloient encore de concert à procurer la convocation d'un concile général qui devoit réformer l'Eglise dans son chef & dans ses membres , le pape , qu'une maladie dangereuse retenoit au lit , forçoit les Vénitiens de faire remonter deux escadres par les bouches du Po , de brûler le Ferrarès , & de s'unir ensuite à l'armée de l'Eglise commandée par le duc d'Urbain : il faisoit parvenir de nouveaux renforts à cette armée : il dressoit , tout malade qu'il étoit , le plan des opérations militaires , ordonnant à ses généraux de s'approcher du camp des François , & de leur livrer bataille. Chaumont , après avoir assuré Vérone & Lignano , s'étoit approché de l'ennemi , & avoit établi son quartier général à Rubiera , menaçant Modene , où toutes les

Le pape investi dans Bologne : faute du maréchal de Chaumont.

*Guicchar-*  
*din.*

*Justinian.*  
*P. Martin.*  
*de Angl.*  
*Belcar.*

ANN. 1510. forces du pape se rassembloient. N'ayant aucune espérance de l'emporter, il forma, sur les remontrances des Bentivoglio, le hardi projet de mettre fin à la guerre, en surprenant dans la ville de Bologne, qui n'avoit point de garnison, le pape lui-même, & toute la cour Romaine. Dérobant sa marche aux ennemis, il emporte la forteresse de Spilimberto, défendue par quatre cents fantassins; s'empare de Castelfranco; passe la nuit à Crespolano, à dix milles de Bologne, dans l'intention de se présenter le lendemain matin aux portes de cette ville.

L'approche d'une armée où étoient les Bentivoglio, excita une fermentation générale parmi le peuple: les cardinaux, les prélats, & tout ce qui formoit la cour du pape, nourris dans l'oïveté loin du bruit des armes, consternés, éperdus, coururent se réfugier dans la chambre de Jules, & le supplierent, les larmes aux yeux, ou de se dérober avec eux par une prompte fuite, si sa fanté le permettoit, ou de songer à désarmer l'ennemi, en souscrivant

aux conditions qu'il voudroit imposer. Jules, inébranlable au milieu de la consternation générale, ayant mandé l'ambassadeur de Venise, lui reprocha durement la conduite de ses maîtres : » Ingrats, lui dit-il, n'est-ce pas pour défendre votre liberté que j'ai bravé la colere & le ressentiment des deux plus puissants monarques de l'Europe ? Et lorsque que j'avois droit d'attendre des secours de votre part, vos délais éternels exposent ma fortune & ma vie : répondez, aveugles politiques, quand mes ennemis m'auront abattu, quel sera votre appui ? Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, si votre armée n'est pas demain ici, je fais mon traité séparé avec les François ». Il assembla en même-temps le conseil & les magistrats de Bologne, & les exhorta pathétiquement à faire prendre les armes aux bourgeois ; mais ou les magistrats manquèrent de zèle, ou les bourgeois d'obéissance ; personne ne remua. Jules ouvrant enfin les yeux sur le danger qui le menaçoit, envoya demander à Chaumont un sauf-conduit pour Jean-

ANN. 1510.

ANN. 1510.

François Pic , des comtes de la Mirandole , qu'il devoit lui députer le lendemain matin : l'ambassadeur d'Angleterre facilita la négociation , en allant lui-même dénoncer au général François que le premier coup de canon qu'il tireroit contre Bologne ; seroit regardé par le roi son maître comme une infraction du traité qu'il avoit contracté avec la France , & équivaldroit à une déclaration de guerre entre les deux couronnes. Chaumont qui n'avoit pas même communiqué son projet au roi , craignit de s'être trop avancé : il reçut avec distinction l'ambassadeur du pape ; accorda une trêve de deux jours , & dicta les conditions suivantes : que le duc de Ferrare , & tous ceux qui , à son occasion , avoient fait la guerre au pape , seroient absous des censures : qu'on rendroit aux Bentivoglio leur patrimoine & tous leurs biens héréditaires , avec la permission de s'établir par tout où bon leur sembleroit , pourvu que ce fût à plus de quatre-vingt milles de Bologne : que Jules observeroit les engagements qu'il avoit pris envers l'empereur

& le roi de France au traité de Cambray : qu'il feroit une trêve de ANN. 1510.  
fix mois avec Alfonse ; déposeroit  
Modene entre les mains de l'em-  
pereur , & s'en rapporteroit , sur ses  
démêlés avec ce duc , à la décision  
d'un certain nombre d'arbitres : qu'il  
accorderoit la liberté au cardinal  
d'Auch , une pleine sûreté aux cinq  
autres cardinaux qui s'étoient éloi-  
gnés de sa cour ; & qu'enfin le roi  
nommeroit seul & sans contradiction  
à tous les bénéfices de ses Etats , soit  
en France , soit en Italie. Le pape  
se récrioit sur la dureté de ces con-  
ditions , demandoit qu'on lui en-  
voyât Albert Pio , dont le roi s'é-  
toit jusqu'alors servi pour négocier  
avec lui , & tâchoit de gagner du  
temps. Chaumont qui s'en apper-  
çut , s'approcha jusqu'à trois milles  
de Bologne ; envoya même des par-  
tis jusques sous les murailles de la  
ville : alors les cris redoublèrent ;  
les ambassadeurs du roi d'Espagne  
& de l'empereur lui-même se joi-  
gnirent à celui d'Angleterre , & tous  
trois menacerent Chaumont de la  
part de leurs maîtres. Tandis qu'on  
négocioit , arrive enfin Chiappino-

ANN. 1510. vitelli, l'un des généraux Vénitiens, avec un corps considérable de Turcs au service de la république. Ce fut un spectacle bien étrange de voir le saint pere escorté & défendu par une troupe d'infidèles, contre l'armée du roi très-chrétien, fils aîné de l'Eglise. Ce renfort fut suivi, quelques heures après, du reste de l'armée. Chaumont, qui n'avoit plus aucune espérance de prendre Bologne, seignant de déférer à la médiation des ambassadeurs, retira ses troupes, & reprit la route de Ferrare, avec le regret d'avoir osé trop, ou trop peu. Comme la saison étoit fort avancée, il donna des quartiers d'hiver à la gendarmerie, & cassa, selon l'usage, la plus grande partie de son infanterie.

Siège de la  
Mirandole  
par le pape  
Jules : nou-  
veau danger  
où il se trou-  
ve exposé.

*Ibidem.*  
*Hist. du*  
*ch. Bayard.*

Impatient de venger l'affront qu'il venoit de recevoir, & ne daignant pas considérer que le mois de Décembre étoit déjà fort avancé, que l'hiver étoit un des plus rudes que l'on eût vus depuis long-temps en Italie, Jules vouloit que son armée, unie à celles des Vénitiens, allât, sur-le-champ, investir la ville de Ferrare : ses généraux, qui avoient



déjà tant de fois éprouvé la supériorité des François sur les troupes de l'Eglise , répondoient mal à son ardeur : n'osant le contredire ouvertement , ils le détournèrent adroitement de son projet , en lui faisant entendre que pour assurer les subsistances de l'armée & le succès du siège , il falloit commencer par se rendre maître de Concordia & de la Mirandole. Les papes ne pouvoient former aucune prétention sur ces deux places ; c'étoient des fiefs ou vicariats de l'empire : elles appartenoient aux enfants de Ludovic Pico ; restés en bas âge sous la tutelle de François Trivulse leur mere. Quoiqu'on ne pût , sans une sorte de barbarie , attaquer une femme & de malheureux enfants qui n'avoient point démerité , l'impitoyable Jules ordonna tous les préparatifs , & prit lui-même le commandement de ses troupes. Concordia n'opposa qu'une foible résistance ; la comtesse avoit réuni toutes ses forces à la Mirandole , où elle s'étoit enfermée avec Alexandre Trivulse son cousin. Alexandre envoya demander à Châtillon , qui gardoit toujours le Ferrarès , cent jeunes

guerriers de bonne volonté, & deux  
ANN. 1511. canoniers François : avec ce foible  
renfort, qui lui fut amené par Mon-  
chenu & Chantemerle, il se pro-  
posa de lasser l'ardeur des assiégeants.  
Jules, qui étoit resté au château de  
Saint-Félix, à quelques lieues de la  
Mirandole, voulut aller visiter les  
travaux, & se précipita encore une  
fois dans un danger pareil à celui  
qu'il avoit couru à Bologne. Le che-  
valier Bayard, le capitaine de son  
temps le mieux servi en espions,  
parce qu'il étoit naturellement gé-  
néreux, fut averti de ce dessein du  
saint pere, & forma le projet de  
l'enlever. Il y avoit à moitié che-  
min de Saint-Félix au camp de la  
Mirandole, un vieux château qui  
tomboit en ruine : il alla s'y cacher  
avec sa compagnie d'ordonnance,  
& une partie de celles du duc de  
Ferrare & du capitaine Montoisson.  
» A la pointe du jour, Jules monta  
» en litier, & se mit en marche,  
» précédé de prélats, de proto-  
» notaires, clercs & autres officiers :  
» quand le bon chevalier les vit  
» passer, il sortit de son embusca-  
» de, & se mit à charger sur les rus-

» tres , qui prirent la fuite , en criant alarme. Cela n'eût pas empêché ANN. 1511.  
 » que le pape & les cardinaux n'euf-  
 » sent été pris , sans un inconvé-  
 » nient qui fut très-bon pour le saint  
 » pere , & fort malheureux pour le  
 » bon chevalier ; c'est qu'ainsi que  
 » le pape sortoit , il tomba du ciel  
 » la plus âpre & la plus véhémence  
 » neige qu'on eût vue depuis cent  
 » ans , & avec une telle impétuosi-  
 » té , qu'on ne se voyoit pas l'un  
 » l'autre. Sur les remontrances du  
 » cardinal de Pavie , le pape con-  
 » sentit à retourner sur ses pas , &  
 » à différer de quelques heures son  
 » voyage. Au moment où il rentroit  
 » dans la cour du château , parut  
 » le bon chevalier , poussant les  
 » fuyards à toute bride , sans s'a-  
 » muser à faire des prisonniers : aux  
 » cris qu'ils pouffoient , Jules saute  
 » de sa litiere , & aide lui-même à le-  
 » ver le pont , ce qui fut d'homme de  
 » bon esprit : car s'il eût perdu un inf-  
 » tant , il étoit croqué. Qui fut bien  
 » mari , ce fut le bon chevalier : il  
 » ne pouvoit ni pénétrer dans le  
 » château sans artillerie , ni même  
 » s'arrêter en cet endroit , sans s'ex-

„ poser à être coupé dans sa retraite  
 ANN. 1511. „ par un détachement de l'armée  
 „ ecclésiastique : il fit un grand nom-  
 „ bre de prisonniers , & retourna ,  
 „ bien mélancholié , auprès du duc  
 „ de Ferrare. Jules , de telle peur  
 „ qu'il avoit eue , trembla la fièvre  
 „ tout le long du jour & la nuit sui-  
 „ vante ; mais ne quitta point son  
 „ premier dessein “. Il manda le  
 duc d'Urbain , qui vint l'escorter  
 avec quatre cents lances : arrivé au  
 camp , il se logea dans une petite  
 église , proche de ses batteries , &  
 tellement exposé au canon de la pla-  
 ce , que deux de ses officiers y fu-  
 rent tués. Il visitoit les travaux , en-  
 courageoit les soldats , récompensant  
 les uns , menaçant les autres , &  
 promettant à tous de leur abandon-  
 ner le pillage de la ville. C'étoit ,  
 dit Guiccharدين , un spectacle bien  
 digne d'attention que le contraste  
 du roi de France & du pape dans  
 cette occasion : Louis , dans un âge  
 encore plein de vigueur , nourri dès  
 l'enfance dans le tumulte des armes ,  
 sembloit s'endormir au sein de ses  
 Etats , se reposant sur ses capitaines  
 du soin de la guerre , tandis que

le vicaire de Jésus-Christ, le pere commun des Chrétiens, accablé d'infirmités, vieilli dans la mollesse & les plaisirs, paroissoit tout de feu au milieu d'une armée destinée contre les Chrétiens; assiégeoit en personne une place sans réputation, s'exposant comme un simple officier aux fatigues & aux dangers, & ne retenant que l'habit & le nom de sa dignité.

Chaumont avoit reçu un ordre précis de secourir la place : ayant fait à la hâte de nouvelles levées d'infanterie, il marchoit de ce côté; mais avec une extrême lenteur, parce que les chemins par lesquels il falloit conduire son artillerie, étoient tellement rompus, qu'il ne pouvoit faire qu'une lieue par jour. Arrivé sur les frontieres : il quitta brusquement l'armée pour aller, disoit-il, chercher de l'argent à Milan; d'autres disoient que l'amour l'y conduisoit, & qu'épris d'une passion violente pour une nouvelle maitresse, il n'avoit pu supporter les chagrins d'une si longue absence: d'autres enfin soupçonnoient que la haine secrète & la jalousie dont il

---

ANN. 1511.

étoit animé contre Trivulſe , avoient beaucoup contribué à lui faire prendre ce parti.

Conduite  
ſuſpecte de  
l'empereur ;  
mort du ma-  
réchal Chau-  
mont.

Guicchar-  
din.

Lettres de  
Louis XII.

Belcar.  
Memoire de  
Fleuranges.

Les aſſiégés voyant leurs murailles renverſées , & perdant toute eſpérance d'être ſecourus , demanderent à capituler : la garniſon obtint la permiſſion de ſe retirer : la ville , dont le pillage avoit été promis au ſoldat , ſe racheta par une ſomme conſidérable. Jules y entra par la brèche , avec tout l'appareil d'un jeune triomphateur. Il ſe propoſoit de marcher auſſi-tôt à Ferrare ; mais un échec qu'eſſuya un détachement de ſon armée , & beaucoup plus encore l'approche du Maréchal de Chaumont , rallentirent ſon ardeur : ne ſe trouvant pas même en ſûreté à Bologne , après ce qui lui étoit arrivé quelques mois auparavant , il prit le parti de ſe retirer à Ravenne , & trouva bon que ſon armée ſe contînt dans un camp bien retranché. Chaumont ſ'en étant approché , n'oſa entreprendre de le forcer. Il quitte ces quartiers , marche droit à Modene , avec la certitude de ſ'en rendre maître en deux ou trois jours , & reſte fort



étonné en arrivant , de voir les étendards de l'empereur arborés sur les murs & sur la citadelle. C'étoit une nouvelle ruse des ennemis de la France. Jules convaincu que cette conquête alloit lui échapper , la remit promptement à Vitfrust , ambassadeur de l'empereur , qui s'en mit en possession. N'ayant point de troupes , Vitfrust , prit pour son lieutenant Marc - Antoine Colonne , un des généraux du pape , avec la même garnison qui se trouvoit déjà dans la place : ainsi Jules y restoit toujours le plus fort. Chaumont balançoit long - temps s'il respecteroit la sauve - garde de l'empereur : il écrivit à ce prince une lettre respectueuse , mais fiere , pour se plaindre de la conduite de Vitfrust. *Sire , lui marquoit-il , j'ai trouvé merveilleusement étrange le procédé de votre ambassadeur , & je ne pense pas que vous l'approuviez. Car le pape voyant qu'il ne pouvoit garder Modene , & que dans deux ou trois jours j'avois espérance de vous la remettre d'une manière plus honorable , il l'a déposée entre les mains de votre ambassadeur , mais en exigeant*

que Marc-Antoine Colonne continuât  
ANN. 1511. d'y commander. Vous pouvez con-  
noître, Sire, qu'en ceci il y a grande  
malice & mauvaiseté; car on a voulu  
par-là mettre de l'ombrage & de la  
suspicion entre vous & le roi votre  
frère, afin que tous les amis & alliés  
que vous avez en Italie, se persua-  
dent qu'il y a une grande intelligence  
entre vous & le saint pere; & à vous  
parler franchement, Sire, je crois  
que le bon-homme de votre ambassa-  
deur a peu pensé alors qu'il a reçu  
Modene à cette condition, & je pré-  
sume que cette bonne personne de l'am-  
bassadeur du roi d'Aragon, l'a con-  
duit dans ce piège. Chaumont ne se  
trompoit pas sur le premier auteur  
de cette intrigue: Ferdinand le Ca-  
tholique, ou son ambassadeur, avoit  
suggéré cet expédient au pape, com-  
me un moyen infallible de se ré-  
concilier bientôt avec l'empereur,  
ou de rallentir du moins l'ardeur  
de ce prince. Mais ce que Chau-  
mont ne prévoyoit pas, & ce qui  
arriva cependant, c'est que Maxi-  
milien approuva la conduite de Vit-  
frust, & garda Modene, qu'il eût  
dû rendre au duc de Ferrare. Quel-

ques jours après, Chaumont, qui  
 étoit encore que dans sa trente-  
 huitième année fut attaqué d'une  
 maladie mortelle à Corrège : il crut  
 qu'on l'avoit empoisonné ; mais ne  
 désigna point celui sur qui tomboient  
 ses soupçons. Jean-Jacques Trivul-  
 se, qui, bien que plus ancien ma-  
 réchal de France, que Chaumont,  
 ne faisoit point de difficulté de ser-  
 vir sous lui, se chargea du com-  
 mandement de l'armée, jusqu'à ce  
 que le roi eût nommé un nouveau  
 lieutenant - général au - delà des  
 monts.

Louis, en prenant toutes les me-  
 sures nécessaires pour pousser vive-  
 ment la guerre, travailloit avec une  
 incroyable ardeur à la convocation  
 d'un concile général, sans que les  
 larmes d'Anne de Bretagne, ni les  
 réponses peu satisfaisantes qu'il re-  
 cevoit de ses alliés, pussent le dé-  
 tourner de son projet. Ferdinand le  
 Catholique répondit à l'invitation  
 du roi, qu'il approuvoit fort le pro-  
 jet, pourvu qu'il pût s'exécuter sans  
 scandale & sans violence : qu'il con-  
 venoit du besoin d'une réforme ;  
 qu'il en avoit donné la première

ANN. 1511.

Soins de  
 Louis pour  
 assembler un  
 concile gé-  
 néral, mal  
 secondé par  
 les autres  
 princes.

Godefroi.  
 Manus. de  
 Béthune.

idée ; qu'il n'en vouloit d'autre ANN. 1511. moins que le roi lui-même , qui sans doute , n'avoit pas oublié ce qui s'étoit dit sur ce sujet à l'entrevue de Savone ; mais qu'il falloit prendre garde qu'une entreprise de cette nature ne parût dictée par un esprit de vengeance , ou par d'autres motifs humains : qu'il lui paroïssoit nécessaire d'établir préalablement une paix générale , qui , après tout , n'étoit peut-être ni aussi difficile ni aussi éloignée qu'on vouloit se le persuader ; qu'il alloit y employer tous ses soins : qu'il prioit , qu'il conjuroit le roi de ne rien précipiter.

La réponse de Jacques IV , roi d'Ecosse , quoiqu'elle ne remplît pas entièrement l'attente du roi , étoit beaucoup plus satisfaisante ; c'étoit celle d'un ami : en marquant au roi la ferme résolution où il étoit de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune , & de ne jamais donner atteinte à l'alliance héréditaire qui unissoit les deux couronnes , il le prioit de ne pas l'engager trop légèrement dans un parti qui pouvoit jetter des scrupules dans l'ame des Ecossois , ses

sujets; de permettre au moins qu'avant tout, il employât les offices d'ami commun, & s'assurât par lui-même des dispositions du pape : il fit partir dans ce dessein l'évêque de Murrain, le plus habile négociateur qu'il eût dans ses Etats : il le recommanda à Louis comme un homme en qui il pouvoit prendre une entière confiance.

Le roi de Danemarck, auquel Louis avoit eu occasion de rendre un service important; le roi de Portugal, que la situation de ses Etats attachoit à la France, intimidés ou gagnés par le pape, refuserent de s'associer à un projet qui menaçoit l'Eglise d'un schisme. Il ne restoit donc que l'empereur sur qui l'on pût compter; encore ne tarda-t-on pas à s'appercevoir du peu de fonds qu'il falloit faire sur ses promesses. Le concile de Lyon, auquel il avoit promis d'envoyer tous les prélats de la Germanie, ceux au moins de ses pays héréditaires, s'ouvrit sans qu'aucun s'y rendît. Il ne se présenta pas même un ambassadeur de la part de ce prince pour excuser ce manque de parole. Ferdinand

ANN. 1511.

le Catholique , qui le gouvernoit fans qu'il s'en doutât , avoit opéré ce changement. Depuis long-temps il travailloit à jeter des doutes dans son esprit sur la conduite des François , en lui faisant entendre qu'ils l'auroient mis depuis long-temps en possession des terres de son partage , s'ils n'avoient toujours redouté de l'avoir pour voisin , & s'ils n'avoient encore un intérêt plus direct à prolonger la guerre , afin de lui arracher , à titre d'engagement , toutes ses places l'une après l'autre ; il lui remontroit que la conduite du souverain pontife à son égard étoit bien différente , puisqu'il lui avoit remis Modene sans restriction , sans réserve , & sans demander aucun dédommagement : que ce même pontife , dont dépendoient entièrement les Vénitiens , étoit disposé à lui procurer une pleine satisfaction sur toutes ses demandes , pourvu que connoissant mieux ses amis & ses ennemis , il se désistât d'une entreprise odieuse qui scandalisoit tous les fidèles , dans laquelle même il ne pouvoit jouer qu'un rôle qui ne convenoit point à sa dignité , puisque celui qui en étoit



le principal moteur, y tiendrait toujours le premier rang. Les promesses du pape étoient si conformes aux discours de Ferdinand , que Maximilien ne crut pas devoir se refuser à la prière qu'on lui faisoit , l'envoyer un ministre plénipotentiaire à Mantoue : cependant , comme il ignoroit quel seroit le succès de cette conférence , & qu'il ne vouloit pas se brouiller avec le roi de France avant que d'être assuré qu'il n'auroit plus besoin de ses secours , il exigea qu'on y traitât de la paix générale de l'Europe , & que l'ambassadeur de France y fût admis.

Quoique toutes ces manœuvres tendissent visiblement à détacher l'empereur des intérêts de la France , ou du moins à rallentir les préparatifs qu'il faisoit en Allemagne , & que Louis n'en doutât pas , il ne voulut pas qu'on lui reprochât de s'être opposé seul à un projet de pacification générale. Il manda sur-le-champ à Trivulze de cesser les hostilités : il suspendit les délibérations du concile de Lyon , & fit partir pour Mantoue Etienne Poncher , l'un de ses

ANN. 1511.

Conférences  
de Bologne.

Guicchar-  
din.

Lettres de  
Louis XII.

Bemba.

ministres , accompagné de l'Evêque  
 ANN. 1511. de Murrai , ambassadeur du roi  
 d'Ecosse , lesquels devoient se joindre & concerter toutes leurs démarches avec l'évêque de Gurk chancelier & lieutenant général de Maximilien. S'il restoit encore des doutes sur les desseins frauduleux de Jules , ils ne tarderent pas à être levés : il n'avoit député personne de Mantoue ; mais s'étant avancé de Ravenne à Bologne , il envoya prier l'évêque de Gurk de s'y rendre , en lui représentant que de son côté , il avoit fait la moitié du chemin. L'évêque de Gurk eût dû s'en retourner , & peut-être eût-il pris ce parti , si Louis , ou ses ministres l'eussent exigé. On trouva plus expédient de le charger des intérêts de la France , comme il l'étoit déjà de ceux de l'empire , en ajoutant cette restriction à ses pouvoirs , qu'il manderait à Poncher l'objet des délibérations , & qu'il ne conclurait rien sans l'aveu de ce ministre. Matthieu Lang se rendit à Bologne avec un cortège nombreux de seigneurs & de gentilshommes , tel qu'il convenoit au *lieutenant - général de l'em-*

ereur. Il fut reçu comme l'auroit  
 té le maître qu'il représentoit. Con- ANN. 1511.  
 luit au consistoire où le pape l'at-  
 endoit au milieu de tous les car-  
 dinaux, il dit en peu de mots que  
 empereur son maître l'avoit envoyé  
 pour retirer les terres que les Vé-  
 titiens avoient usurpées sur lui : que  
 et auguste prince préféroit la paix  
 ux avantages que lui promettoit la  
 uerre ; mais qu'il vouloit en dic-  
 er les conditions. Après cette au-  
 dience publique, il en eut une par-  
 iculiere, où il ne fit que répéter  
 es même paroles & avec la même  
 erté. Le lendemain, il mit la pa-  
 ience de Jules à une plus rude  
 preuve. Ayant su que ce pontife  
 voit nommé trois cardinaux pour  
 ntamer avec lui la négociation, il  
 nomma trois gentilshommes de sa  
 uite pour aller conférer avec eux :  
 l falloit que la haine de Jules con-  
 re les François fût bien forte, puis-  
 qu'il dévora en silence ces affronts :  
 l s'abassa jusqu'à tenter la fidélité  
 de ce ministre. Pour suppléer au  
 nombre des cardinaux qui s'étoient  
 éloignés de sa cour, récompenser  
 quelques prélats qui l'avoient bien

ANN. 1511.

fervi, & exciter l'émulation de toutes les autres, il venoit de faire une promotion de huit cardinaux, dont le nombre desquels étoient Christophle Bambrige, ambassadeur d'Angleterre, & Matthieu Schinner, évêque de Sion. Dans la proclamation qui s'en étoit faite, Jules avoit laissé un nom en blanc, se réservant de le déclarer lorsqu'il en seroit temps; il fit entendre à l'évêque de Gurk qu'il pouvoit aspirer à cette faveur qu'on avoit dessein, s'il n'y mettoit lui-même des obstacles, de joindre à cette dignité le patriarcat d'Aquilée, & de porter ses revenus jusqu'à cent mille ducats. Matthieu Langetta, avec indignation ces ouvertures, pour ne s'occuper que de l'intérêt des deux souverains dont il étoit chargé. Les contestations des Vénitiens avec l'empereur furent entamées les premières: l'évêque de Gurk demandoit la cession pleine & entière de toutes les places qui devoient revenir à son maître par le traité de Cambrai: les Vénitiens vouloient garder celles dont ils étoient encore en possession; ils se soumettoient seulement à en prendre l'in-

vestiture de l'empereur , & à lui payer tous les ans une certaine somme , à titre de redevance. Les ambassadeurs d'Aragon avoient disposé l'évêque de Gurk à se contenter de cette soumission ; il n'étoit plus question que de fixer cette somme , & peut-être se fût-on accordé , si les affaires de Ferrare eussent été aussi faciles à concilier , ou plutôt si la haine dont Jules étoit animé contre le roi de France , eût pu laisser quelque place à la négociation : mais à peine l'évêque en eut-il ouvert le propos , que le pape l'interrompit brusquement pour lui représenter que la cause de l'empereur étoit étrangère à ce démêlé : que ce prince entendoit bien mal ses intérêts s'il ne profitoit de l'argent des Vénitiens & des autres facilités qu'on pouvoit lui fournir , pour venger avec éclat les injures anciennes & nouvelles qu'il avoit reçues des François , & s'il attendoit qu'on se sollicitât d'une chose dont il auroit dû prier les autres : l'évêque ayant reparti que rien n'étoit capable d'engager l'empereur à manquer à ses engagements envers son allié : *ni moi* , répondit le pape , *à me recon-*

ANN. 1514.

**ANN. 1511.** *cilier avec mon ennemi.* Les conférences furent rompues, & l'évêque de Gurk s'étant rejoint avec l'ambassadeur de France, ils autoriserent conjointement les cardinaux dissidents à convoquer un concile écuménique dans la ville de Pise.

Entreprise  
de Margue-  
rite, Gou-  
vernante des  
Pays-Bas.

*Lettres de  
Louis XII.*

Il sembloit qu'après une démarche de cet éclat, l'empereur ne dût plus respirer que la guerre ; cependant au grand étonnement de tout le monde, il resta dans l'inaction attendant tranquillement quelle seroit l'issue de ce démêlé, & ménageant toujours les deux partis afin de se ranger du côté où il y auroit quelque chose à gagner. Il s'excusa de ne point envoyer, comme il l'avoit promis, les évêques de sa dépendance au concile de Lyon, sur ce qu'il n'avoit point droit de les contraindre à se transporter dans un pays étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les évêques d'Allemagne ; mais elle n'avoit plus lieu pour les Evêques des Pays-Bas, sujets du roi de France, & membres de la monarchie : cependant ils ne comparurent point, quoique mandés par l'archevêque de Reims,



Reims , leur métropolitain. Marguerite leur fit signifier une défense de s'absenter sans sa permission. C'étoit entreprendre visiblement sur les droits du roi , ou plutôt briser tous les liens de la dépendance : Louis s'en plaignit amèrement. *Quand bien même* , ajouta-t-il , *l'amitié me fermeroit les yeux sur cet attentat , mon parlement ne souffrira jamais qu'on porte cette atteinte aux droits de la couronne.* Marguerite ne répondoit à ces plaintes , à ces menaces , que par d'autres plaintes plus ameres encore sur la conduite du duc de Gueldres , dont elle vouloit rendre le roi responsable. Inutilement protestoit-il qu'il n'avoit aucune part aux choses dont elle se plaignoit ; qu'il n'avoit fourni à ce duc ni hommes ni argent ; qu'il le regardoit comme *un fou , une mauvaise & perverse tête ; qu'il voudroit que le grand diable l'emportât* : inutilement montroit-il aux ambassadeurs de l'empereur & de Marguerite les lettres dures & pleines de reproches qu'il écrivoit à ce duc pour lui mander que *de par Dieu ou de par le diable* il eût à se tenir en paix , & à réparer les dommages qu'il

ANN. 1511.

avoit causés, Marguerite traitoit tout cela de feinte & de dissimulation ; & sans parler de rendre de son côté au duc les terres qu'il réclamoit à plus juste titre, elle exigeoit que le roi, qui n'avoit sur lui d'autres droits que ceux que donne l'amitié, le forçât à se remettre une seconde fois à la discrétion de ses plus mortels ennemis. Quelque injuste que fût cette prétention, Louis voulant ôter à Maximilien tout prétexte de manquer à ses engagements, & le retenir dans son alliance le plus long-temps qu'il seroit possible, envoya, à la priere de Marguerite, un de ses gentilshommes, pour signifier au duc de Gueldres, que s'il ne rendoit Hardewich, il romproit tout commerce avec lui, & ne le regarderoit plus que comme un ennemi public. Marguerite, qui ne s'attendoit point à tant de complaisance, qui travailloit alors avec succès à former contre la France une ligue entre les rois d'Espagne, d'Angleterre, & l'empereur son pere, *laquelle représentât, disoit-elle, le mystere de la sainte Trinité*, accusa ce gentilhomme de porter de l'ar-

gent à son ennemi ; le traita d'espion, & fut sur le point de le faire appliquer à la question. Louis, quoiqu'il ignorât encore tout ce qui se tramait comprenant qu'il ne conserveroit l'alliance de Maximilien qu'autant de temps qu'il resteroit le plus fort , résolut de presser vivement le pape , & de mettre fin le plutôt qu'il seroit possible à la guerre d'Italie.

Trivulse ayant reçu un renfort considérable , que lui amenoit Gaston de Foix , duc de Nemours , résolut d'apprendre au roi , dit Guiccardin , quel tort les princes se font à eux-mêmes , quand au lieu de confier à des capitaines blanchis sous le harnois la conduite d'une armée , ils jettent les yeux sur des jeunes gens , sans expérience , & qui n'ont d'autre mérite que la faveur : il s'avança brusquement à Concordia , & l'emporta le même jour : il pouvoit reprendre de même la Mirandole ; mais craignant que ses envieux ne l'accusassent de préférer les intérêts de ses petits-fils à ceux du roi , il s'approcha de l'armée ennemie , campée avantageu-

Défaite de  
l'armée du  
pape : prise  
de Bologne.

Guiccardin.  
P. Martir  
de Angl.

Lettres de  
Louis XII.  
Paul Jove.  
Belcar.

ANN. 1511.

sement près de la ville de Bologne :  
 Le pape , effrayé de cette marche ,  
 & prévoyant que si son armée  
 étoit battue , il risquoit de se  
 trouver assiégé une seconde fois  
 dans cet ville , eut la précaution  
 de se retirer à Ravenne. Avant son  
 départ , il harangua les principaux  
 magistrats , les exhortant à obéir au  
 cardinal de Pavie , qu'il leur laissoit  
 pour gouverneur , & à se défendre  
 courageusement eux-mêmes , jusqu'à  
 l'arrivée d'un corps de dix mille  
 Suisses , que lui amenoit le cardi-  
 nal de Sion. Jules comptant plus  
 qu'il ne devoit sur les promesses  
 des magistrats , ne laissa pour toute  
 garnison au nouveau gouverneur ,  
 que mille hommes d'infanterie &  
 deux cents chevaux légers. Cette  
 troupe ne suffisoit pas pour défen-  
 dre une si grande ville , & pour  
 contenir les bourgeois , dont la plus  
 part regrettoient les Bentivoglio ,  
 leurs anciens seigneurs. Le cardinal  
 auroit donc dû tirer des renforts de  
 l'armée combinée du pape & des  
 Vénitiens : mais outre qu'il étoit  
 dangereux d'affoiblir cette armée en  
 présence de l'ennemi & à la veille

d'une bataille , il y avoit une haine déclarée entre le duc d'Urbain , qui la commandoit , & le cardinal de Pavie. Plutôt que de recourir à son ennemi , le cardinal prit le parti dangereux d'armer les bourgeois , & de les exhorter , comme avoit déjà fait le pape , à veiller eux-mêmes à leur propre défense. Lorenzo Ariosti , & les autres capitaines de ces compagnies bourgeoises , entièrement dévouées aux Bentivoglio , commencerent à entretenir des correspondances avec les François , & mépriserent ouvertement les ordres du cardinal : celui-ci , averti qu'on devoit le livrer à l'ennemi , mit sa garnison dans la citadelle , & s'enfuit précipitamment à Ravenne : les Bentivoglio se présentèrent quelques heures après son départ aux portes de la ville , où ils furent reçus comme les libérateurs de la patrie. On arracha de la porte du palais la statue de Jules , chef-d'œuvre du célèbre Michel - Ange : on la traîna dans les rues ; on la mit en pieces. Le duc d'Urbain ne se trouvant plus en sûreté dans son camp , qui pouvoit être attaqué par

deux endroits différents, ne songea  
 ANN. 1511. qu'à sa retraite : elle étoit indis-  
 pensable , mais dangereuse en pré-  
 sence d'un ennemi tel que Trivulse.  
 Le duc d'Urbain abandonna ses ten-  
 tes , son artillerie , tout le bagage  
 de l'armée , ne songeant qu'à sau-  
 ver ses troupes ; mais il n'en put  
 venir à bout : toute son infanterie  
 fut dissipée , & deux mille cava-  
 liers furent prisonniers de guerre.  
 Sire , écrivoit Trivulse au roi , en lui  
 rendant compte de cette victoire ,  
*les capitaines Fontrailles , Bayard ,*  
*Sainte - Colombe , Baron , Vatillieu ,*  
*qui composoient l'avant - garde , sous*  
*les ordres de monsieur de Nemours ,*  
*ont les premiers rompu les ennemis ,*  
*& par ma foi , sire , vous êtes gran-*  
*dement tenu à tous ces capitaines ,*  
*qui se sont portés très - dignement &*  
*vertueusement ; & ne veux point que*  
*de cette déconfiture en sachiez gré à*  
*moi , mais à leurs vertus. Je ne par-*  
*lerai point de mon fils , son éloge se-*  
*roit déplacé dans ma bouche. En pour-*  
*suivant les fuyards , Trivulse s'a-*  
*vança jusques sur les confins de la*  
*Romagne ; il ne tenoit qu'à lui de*  
*s'en rendre maître , & même de*



marcher jusqu'à Rome , qu'il auroit trouvée sans défense ; mais comme ANN. 1511. les ordres qu'il avoit reçus étoient remplis , il s'arrêta au milieu de la victoire , il refusa même de recevoir les clefs de la ville d'Imola , qu'on lui présentait , jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Louis étoit aussi embarrassé que son général. Il s'étoit proposé trois objets dans cette campagne : le premier , de couvrir son duché de Milan du côté des Etats de l'Eglise , en rétablissant les Bentivoglio dans la ville de Bologne : le second , de délivrer le duc de Ferrare de l'inquiétude que lui causoit le voisinage de l'ennemi : le troisième , d'obliger le pape à révoquer ses censures , à se réconcilier avec le duc , à des conditions équitables , ou à convenir d'un arbitre : les deux premiers étoient remplis , & le troisième paroissoit déjà fort avancé. Jules , si dur & si fier quelques semaines auparavant , succomboit alors sous le poids du malheur : une scène tragique , qui venoit de se passer dans sa cour & presque sous ses yeux , l'avoit plus affligé que la

ANN. 1511

perte de son armée : le duc d'Urbino , imputant sa défaite à la trahison ou à la lâcheté du cardinal de Pavie , son ennemi mortel , étoit accouru à Ravenne pour en demander vengeance : en arrivant il apprend que le cardinal est déjà justifié , & qu'il doit ce même jour dîner avec sa sainteté. Plein de fureur & d'indignation , il s'informe de l'heure où le cardinal doit se rendre au palais ; se présente sur sa route ; l'aborde ; lui plonge son poignard dans la gorge , & se retire dans son duché d'Urbino. A la nouvelle de cet assassinat , Jules poussa des cris de fureur & de désespoir : il ne pouvoit laisser un pareil attentat impuni , & il ne pouvoit le venger que sur son propre sang , l'objet de ses complaisances & de son ambition. D'un autre côté , la position où il se trouvoit lui inspiroit de justes alarmes. Enfermé à l'extrémité de ses Etats , sans ministre , sans général , sans troupes , sans alliés ; car les Vénitiens , depuis la défaite de Bologne , s'étoient retirés sur leurs terres ; si les François s'avançoient , il ne pouvoit éviter de tomber entre

leurs mains : il manda l'évêque de Murrai , accepta presque toutes les ANN. 1511. conditions que le roi lui avoit offertes , & dépêcha ce ministre en France pour mettre la dernière main au traité. A la faveur de ces négociations , il quitta tranquillement Ravenne pour se rendre dans sa capitale : il eut la douleur de lire sur sa route des placards affichés dans les places publiques , pour la convocation du concile de Pise ; ce qui ne l'empêcha pas , dès qu'il fut arrivé , de tirer le cardinal d'Auch du château Saint-Ange : il se contenta , jusqu'à ce qu'il fût assuré de la paix avec la France , de lui donner la ville de Rome pour prison.

Les propositions qu'apportoit l'évêque de Murrai satisfaisoient à peu près à toutes les demandes du roi , & elles auroient été acceptées , si Louis n'eût consulté que sa gloire & ses intérêts ; mais toujours fidèle à ses engagements , il ne voulut rien conclure sans l'aveu de Maximilien , qui n'y trouva pas également son compte. Le pape , à la vérité , consentoit à ne plus assister ni directement ni indirectement les Vénitiens ; mais

Propositions  
du pape re-  
jettées du roi  
par égard  
pour l'em-  
pereur.

*Lettres de  
Louis XII.*

*Manusc. de  
Fontan.*

ANN. 1511.

supposant toujours que le traité de Cambrai avoit été rempli par la soumission momentanée & volontaire de toutes les places du partage de l'empereur, quoique ce prince, par sa négligence & la mauvaise conduite de ses officiers, en eût depuis perdu quelques-unes, il prétendoit que les confédérés ne s'étant point obligés à les lui conserver, étoient parfaitement quittes de tous leurs engagements. L'ambassadeur de l'empereur ne manqua pas de se récrier contre cette prétention, ou cette supercherie de Jules. Il représenta au roi que n'ayant pu parvenir à séduire l'empereur, lorsqu'un mois ou deux auparavant il avoit voulu traiter séparément avec l'évêque de Gurck, Jules s'étoit, sans doute, persuadé qu'il trouveroit moins de fermeté à la cour du roi de France : qu'effrayé de la convocation du concile de Pise ; que déjà convaincu qu'il ne pouvoit long-temps résister aux deux plus puissants monarques de la chrétienté, tant qu'ils seroient unis, il mettoit toute son application à les diviser, ou du moins à semer entr'eux la jalousie & la dé-

fiance ; que le seul moyen de se préserver de ses ruses , & de le réduire aux termes des traités , étoit de fermer l'oreille à ses dangereuses insinuations ; de marcher constamment vers le but qu'on s'étoit proposé , & sur-tout , de le bien assurer que rien ne pouvoit dissoudre l'union qui étoit entre les deux souverains. Louis cédant à ces raisons , si analogues d'ailleurs à sa façon de penser , renvoya l'évêque de Murrain , avec une nouvelle instruction , où l'on exigeoit que le pape non-seulement n'aidât point les Vénitiens , mais qu'il retirât les barons Romains & les troupes ecclésiastiques qui étoient au service de la république ; qu'il joignît ces mêmes troupes , & d'autres plus nombreuses encore , à celles de l'empereur & du roi de France , conformément à un des principaux articles du traité de Cambrai , qu'on déclaroit toujours subsistant.

Maximilien , dont Louis épousoit si hautement les intérêts , n'étoit pas dans des dispositions si favorables à son égard : s'il affectoit toujours de paroître son allié , il conformoit

Premières trahisons de Maximilien.

Lettres de Louis XII.

Manusc. de Brieune.

ANN. 1511. du moins sa conduite à cette maxime inhumaine, qui ordonne de vivre avec nos amis comme devant être un jour nos plus cruels ennemis. Il avoit profité de la brouillerie survenue entre la France & les Suisses, pour contracter avec eux un traité d'alliance héréditaire, par lequel ils se garantissoient mutuellement leurs possessions, & s'accordoient respectivement un passage sur leurs terres. Quoiqu'il eût tâché de persuader à Louis qu'il n'avoit eu pour objet, en formant ce nouvel engagement, que de se mettre à portée de croiser les négociations du pape, & de ramener insensiblement les Suisses à l'alliance de la France, les effets ne répondoient point à ces promesses : le pape avoit plus de crédit que jamais parmi les cantons, & Maximilien ne s'attachoit en effet qu'à décrier la France auprès des Suisses, & à dégoûter de plus en plus le roi de l'alliance de cette nation. *Nos commissaires*, écrivoit-il à son ambassadeur à la cour de France, *ont trouvé deux cantons en armes, pour courir sus à notre bon frere, au duché de Milan : & pour les rappaiser, nos-*



*aits commissaires seront en grand danger de demeurer, vu la grand folie* ANN. 1511.

*Et raverie qui est en leurs têtes ; car nous les trouvons comme les mauvais vilains , que plus on prie , & plus sont rudes , fiers , pervers & maudits , & pour ces causes nous avons mandé à nos commissaires de eux retirer. La conduite de Vitfrust , son ambassadeur en Italie , étoit encore plus suspecte : non content de garder la ville de Modene , qui auroit dû être rendue au duc de Ferrare , il avoit couru à la Mirandole , aussitôt après la déroute de Bologne , & avoit persuadé à la garnison ecclésiastique , qui étoit dans cette place , de la livrer à son maître , ou plutôt d'y rester au nom & à la solde de Maximilien. Encouragé par le succès , il s'étoit transporté secrètement au château ou à la citadelle de Bologne , & avoit proposé à la garnison qu'y avoit laissé le cardinal de Pavie , une somme considérable , si elle vouloit la livrer à l'empereur : mais comme cette forteresse se trouvoit assiégée , que Vitfrust , sans troupes & sans argent , ne pouvoit donner que des paroles , il*

ANN. 1511. ne fut pas écouté : les Bentivoglio & les principaux citoyens de Bologne, avertis de ce qui se tramait, firent des offres plus certaines. La garnison qui, sans cette démarche imprudente, n'eût pu éviter de se rendre prisonnière de guerre, fut payée pour se retirer. Trivulze, moins patient que n'avoit été Chaumont dans une pareille rencontre, s'avança sous les murs de la Mirandole, qui appartenoit à ses petits-fils, en chassa la garnison qu'y avoit établie Vitruft ; & sans daigner entrer en explication avec cet important jurisconsulte, il le renvoya honteusement à Modene.

Maximilien feignit d'ignorer ce qui venoit de se passer : incertain sur le parti qu'il prendroit, mais bien résolu de ne se brouiller avec la France que lorsqu'il pourroit lui porter des coups certains, il mit toute sa politique à empêcher le roi de passer cette année en Italie, où sa présence auroit suffi pour désarmer entièrement le pape. En le félicitant sur la victoire qu'il venoit de remporter, il lui représenta que le peu qui restoit à faire n'exigeoit

plus qu'il s'absentât de ses Etats : il le pria seulement de lui envoyer la Palisse, celui des Généraux François en qui il avoit le plus de confiance, avec un certain nombre de lances & de gens de pied, promettant de mettre de son côté les Vénitiens à la raison, & voulant se réserver à lui seul la gloire de ce triomphe. Louis, content de laisser trois ou quatre cents lances à la garde du duché de Milan, dont il donna le gouvernement à Gaston de Foix son neveu, envoya le reste de l'armée, qui montoit à onze cents lances, au-devant de l'empereur. La Palisse, à la tête de cette armée, traversa, dans toute leur étendue, les Etats de terre-ferme de la république, & s'avança jusques sur les confins de l'Allemagne, où Maximilien promettoit de le joindre avec une autre armée beaucoup plus considérable encore : cette promesse ne fut pas mieux remplie que toutes les précédentes ; Maximilien n'avoit pu mettre sur pied que quatre à cinq mille lansquenets, & trois ou quatre compagnies de cavalerie ; encore ces troupes étoient-elles si

ANN. 1511. mal payées, qu'elles menacerent de se retirer sur-le-champ, si le roi de France ne se chargeoit de leur solde. L'armée se trouvant toute composée de François, ou d'Allemands stipendiés par le roi de France, Maximilien, toujours défiant, n'osa plus en prendre le commandement; sous prétexte qu'elle n'étoit point encore assez forte pour exécuter les hautes entreprises qu'il méditoit, il s'en éloigna pour aller chercher de nouveaux renforts qui n'arriverent point, & sembla prendre plaisir à lui faire consumer le temps dans des marches sans objet, ou dans des sièges sans conséquence.

Convoca-  
tion des con-  
ciles de Pise  
& de Latran.

*Guicchar-  
din.*

*Lettres de  
Louis XII.*

*Belcar.*

*Acta conc.  
Fisan.*

Cependant les dispositions que Jules avoit montrées pour la paix étoient presque entièrement changées: considérant que le roi de France avoit quitté le voisinage de l'Italie pour retourner à Blois; qu'il avoit envoyé toutes ses forces sur les confins de la Germanie, où Maximilien les retiendrait dans l'inaction; il comprit qu'il n'avoit plus rien à redouter pour cette année, sinon de la part du concile de Pise, contre le-

quel il ne tarda pas à prendre des précautions. Cinq cardinaux seule-  
ment l'avoient convoqué , sous la ANN. 1511.  
protection de l'empereur & du roi  
de France : trois autres , savoir , les  
cardinaux d'Albret , de Final , &  
Adrien Cornetto , avoient promis  
d'y adhérer, mais ne vouloient point  
encore qu'on les nommât : des cinq  
premiers , l'un, savoir le cardinal Co-  
senza , mourut avant le temps in-  
diqué pour la célébration : des trois  
derniers , deux , savoir , Final &  
Cornetto , révoquerent leur engage-  
ment ; il n'en resta donc encore que  
cinq , qui n'étoient pas même bien  
d'accord entr'eux , & qui pouvoient  
encore moins compter sur l'empe-  
reur , l'un de leurs deux protecteurs  
depuis la premiere convocation , ils  
n'entendoient plus parler de lui ;  
il ne paroissoit de sa part ni pré-  
lats de Germanie , ni ambassadeurs  
fondés de procuration : pour don-  
ner quelque couleur à un change-  
ment si brusque ; il se plaignoit  
qu'on eût choisi pour la tenue de  
ce concile une ville d'Italie , bien  
que cette ville fût un fief de l'em-  
pire , & qu'il eût lui-même approu-

vé ce choix : il demandoit , avant  
ANN. 1511. tout , que le concile fût transféré  
en quelque ville libre de la Germanie ; ce qui auroit rendu la première  
convocation illusoire. Le motif secret qui faisoit agir Maximilien est si extraordinaire, qu'on ne le croiroit jamais , si l'on n'en avoit les preuves les plus authentiques : parmi tous les projets qui lui rouloient dans la tête , il avoit conçu celui d'être pape, en réunissant, à l'exemple des premiers Césars, la dignité de souverain pontife à celle d'empereur , ou de chef de la république. Il étoit veuf de sa seconde femme, & disposé , s'il le falloit , à recevoir le caractère de la prêtrise. Il vouloit donc , en contribuant à déposer Jules II , se bien assurer que la tiare tomberoit sur sa tête : ce n'étoit certainement ni l'intention de Louis XII , son coopérateur , ni celle de Carvajal , cardinal de Sainte-Croix , que les cardinaux dissidents reconnoissoient pour leur chef. Cependant, comme on ne pouvoit se dispenser d'user de la plus grande déférence envers l'empereur, on lui promit que dès que les peres auroient



fait l'ouverture du concile dans la ville de Pise, où il avoit été indiqué, ANN. 1511. ils le transféreroient dans telle ville de Germanie qu'il jugeroit à propos. Sur cette parole, il promit d'envoyer à Pise des Ambassadeurs chargés de procuration; mais il déclara qu'aucun Evêque de ses Etats ne s'y rendroit que la translation n'eût été faite. Jules, instruit des embarras où se trouvoient déjà ces cardinaux dissidents, crut que pour faire tomber tous leurs projets, il suffisoit de leur enlever la seule arme dont ils pussent faire usage contre lui. Le concile de Constance, tenu un siècle auparavant, avoit statué que tous les dix ans, au plus tard, on assembleroit un concile écuménique, pour réformer les abus qui pourroient s'être introduits dans la discipline ecclésiastique : que le pape seroit sommé de le convoquer, & qu'au cas qu'il négligeât ou refusât de s'acquitter de ce devoir, les principaux membres de l'Eglise, & même, à leur défaut, les puissances séculières, comme préposées de Dieu au maintien des loix & au salut des peuples, auroient le droit de le con-

voquer. Tous les papes, avant leur  
ANN. 1511. intronisation, avoient juré l'obser-  
vation de ce décret, & malgré les  
instances réitérées de presque tous les  
souverains, ils étoient morts sans ac-  
quiescer leur serment. Jules avoit juré  
entre les mains de tout le sacré collège  
qu'avant deux ans, il donneroit cette  
satisfaction à l'Europe : huit ans s'é-  
toient écoulés, sans qu'ils se fût mis  
en devoir d'accomplir sa promesse :  
on produisoit l'acte de son serment,  
auquel il n'avoit rien à répliquer. Il  
prit donc enfin le parti d'indiquer  
un concile général pour le premier  
de mai de l'année suivante, dans  
le palais de Latran. Il somma les  
cardinaux dissidents de venir, avant  
soixante jours, reprendre leur place  
& leurs fonctions dans le sacré collé-  
ge, les menaçant, en cas qu'ils per-  
sistassent dans leur rébellion, de les  
dégrader, & de les soumettre à l'ana-  
thème. Après avoir pris ces précau-  
tions, il donna audience à l'évêque de  
Murray ; demanda, avant tout, la  
restitution de Bologne ; imposa des  
conditions onéreuses au duc de Ferrare,  
& révoqua tout ce qu'il avoit ac-  
cordé dans ses premières instructions.

Jules ne prenoit un ton si haut que parce qu'il se voyoit à la veille de disposer des forces de la moitié de l'Europe. Ferdinand le Catholique , à la premiere nouvelle qu'il avoit eue de la déroute de Bologne, avoit fait passer en Italie Pierre Narvare, à la tête de quatre mille hommes de vieilles troupes. Cette premiere escadre avoit été suivie , peu de jours après, d'une seconde chargée d'un plus grand nombre d'Espagnols, & de mille arbalétriers Anglois. Il offroit de faire cause commune avec le saint pere & le Vénitiens ; d'enrâiner dans le même parti le roi d'Angleterre & l'empereur; de chasser les François d'Italie, & de les attaquer dans leur propre patrie , par trois ou quatre endroits différens : mais il formoit , en même - temps , des demandes que Jules , malgré toute l'envie qu'il avoit de se venger , avoit encore de la peine à lui accorder.

Au milieu de toutes ces agitations , Jules tomba si dangereusement malade , que le bruit de sa mort se répandit bientôt dans toute l'Italie : les cardinaux se mirent en

ANN. 1511.

Animosité de Jules contre la France : ligue de la sainte-union.

Guicchar-  
din.

P. Martir.  
de Angl.

Manus. de  
Fontanieu.

**ANN. 1511.** chemin pour se trouver au conclave Rome, dans ce moment d'anarchie fut à la veille d'éprouver une révolution. La vie déréglée, la conduite violente des derniers papes y avoient prodigieusement diminué le respect & l'attachement pour le gouvernement ecclésiastique. Pompée Colonne & Anthime Savelli, deux jeunes gens des premières maisons, ayant rassemblé le peuple au Capitole, l'exhorterent, par un discours violent & séditieux, à briser le joug avilissant des prêtres, & à se mettre en république. Le pape, qu'on avoit cru mort, revint de sa foiblesse : il recouvra la connoissance : le premier usage qu'il en fit, fut d'absoudre le duc d'Urbin son neveu, qui avoit encouru les censures ecclésiastiques, en fouillant ses mains dans le sang d'un cardinal. Il partagea ses trésors entre ce même duc d'Urbin, Sixte Gara de la Rovere, un autre de ses neveux, qu'il avoit fait cardinal, & la signora Félicé sa fille naturelle, qu'il avoit mariée à Jean Jourdain des Ursins. Il recommanda au sacré collège de procéder canoniquement à l'élection de son successeur :

il publia même une bulle pour déclarer nulle & abusive toute élection ANN. 1511.  
où il y auroit des preuves de simonie, sans songer alors qu'il four-  
nissoit lui-même des armes à ses ennemis. Dès qu'il commença à re-  
prendre des forces, il conclut avec le roi d'Espagne la ligue tant de fois projetée. Ferdinand le Catholique en fut déclaré chef, & commit pour son lieutenant dom Raimond de Cardonne, viceroi de Naples, avec un plein pouvoir d'en diriger toutes les opérations, & de disposer souverainement des forces des confédérés: le pape dut fournir pour son contingent, & à ses frais, quatre cents hommes d'armes, cinq cents chevaux légers, & six mille fantassins: les Vénitiens, huit cents hommes d'armes, mille chevaux légers, & huit cents hommes de pied: le roi d'Espagne, douze cents hommes d'armes, mille chevaux légers, & dix mille hommes d'infanterie Espagnole, pour l'entretien desquels le pape & les Vénitiens s'obligerent de payer conjointement, quarante mille ducats par mois, dont deux mois seroient payés d'avance. Ou-

tre ces troupes de terre , le roi d'Espagne dut entretenir douze galères , les Vénitiens quatorze , toujours prêts à se porter où le besoin l'exigeroit. On stipula que le pape excommunieroit tous les princes ou communautés qui s'opposeroient directement ou indirectement à cette ligue , soit en Italie , soit hors de l'Italie ; qu'il mettroit leurs terres en interdit , & les donneroit au premier occupant , à la réserve de toutes les places d'Italie , qui ayant appartenu aux Vénitiens , devoient leur être rendues fidèlement , en quelques mains qu'elles tombassent. On réserva place dans ce traité , qu'on nomma la sainte-union , au roi d'Angleterre , dont l'ambassadeur avoit assisté à toutes les conférences , & avoit voulu être nommé comme témoin ; & à l'empereur ; qui , soit par une suite de son indécision naturelle , soit , comme il est plus vraisemblable , par duplicité & pour tirer des secours du roi de France , dans le temps qu'il conspiroit sa perte , parut outré qu'on eût osé prononcer son nom.

Demander

Avant que cette ligue fût rendue publique ,



publique , qu'on soupçonnât même qu'il en fût question , les rois d'Espagne & d'Angleterre voulant se ménager un prétexte de rupture avec la France , chargerent leurs ambassadeurs de s'adresser conjointement au roi , & de le prier de rendre au pape la ville de Bologne , qui appartenoit au saint-siège ; de cesser d'encourager la rébellion du duc de Ferrare contre son suzerain ; de prévenir le scandale & le schisme que pouvoit occasionner le concile de Pise ; d'adhérer avec tous les autres princes chrétiens à celui de Latran ; d'abandonner à la vengeance du saint pere les cardinaux réfractaires , auteurs de toutes ces brouilleries : enfin de fournir des troupes à Marguerite d'Autriche , gouvernante des Pays-Bas , pour châtier le duc de Gueldres. Louis répondit , en peu de mots , qu'il n'avoit rien à démêler avec le pape ; qu'il ignoroit encore les motifs qui avoient porté Jules à lui faire la guerre , puisqu'il n'avoit pas plu à ce pontife de les déclarer ; que les Bentivoglio , en rentrant en possession de Bologne , dont le domaine utile

ANN. 1511.  
des rois d'Es-  
pagne &  
d'Angleter-  
re.

*Lettres de  
Louis XII.*

ANN. 1511. leur appartenoit depuis plus d'un siècle , n'avoient rien fait que de conforme au droit naturel & aux principes du droit des gens : qu'ils offroient , ainsi que le duc de Ferrare , de payer au saint-siége les mêmes redevances , ou même des redevances plus fortes que celles qu'avoient payées leurs ancêtres : que l'affaire du concile de Pise étoit un point de discipline ecclésiastique , sur lequel il s'en rapportoit aux décisions des évêques de son royaume , des théologiens & des jurifconsultes : qu'ayant reçu sous sa protection les cardinaux qui s'étoient crus en droit de le convoquer , il ne pouvoit , sans manquer à la foi publique , les abandonner à la vengeance du pape ; mais qu'il verroit toujours avec la plus grande satisfaction les Chrétiens se réunir pour réformer les abus énormes de la cour de Rome : que par rapport au duc de Gueldres , il avoit employé ses bons offices , il avoit eu recours aux prières & aux menaces pour terminer une querelle qui lui déplaisoit plus qu'à personne : qu'il continueroit d'agir de la même manière , sans

se laisser rebuter par le peu d'égards qu'on avoit montré jusqu'alors pour sa médiation , mais que ni l'empereur ni aucun autre prince ne pouvoient raisonnablement exiger qu'entretenant contre les Vénitiens , & dans une guerre qui lui étoit totalement étrangere , trois fois plus de troupes qu'il n'étoit obligé d'en fournir par les traités , il soudoyât encore une autre armée pour la défense des Pays-Bas : qu'il avoit renoncé à l'alliance du duc de Gueldres ; qu'il l'abandonnoit à son malheureux sort ; mais que ce duc n'étant point son vassal , avoit le droit de ne pas déférer à ses conseils.

Quoique les ambassadeurs n'insistassent sur aucun de ces points , & parussent pleinement satisfaits , Louis , craignant toujours que cette malheureuse affaire de Gueldres ne finît par lui enlever l'alliance de l'empereur qui lui devenoit de jour en jour plus nécessaire , mit toute son application à y trouver quelque dénouement. Charles d'Egmont , tout foible qu'il étoit par lui-même , venoit d'enlever à l'archiduc la forte place de Bomel : il recevoit des secours d'argent de la

Affaire de  
Gueldres.

Pont. rer.  
Gelr.

Lettres de  
Louis XII.

ANN. 1511.

duchesse de Lorraine sa sœur, veuve de René de Lorraine, & régente de cet Etat, pendant la minorité d'Antoine son fils aîné. Marguerite d'Autriche n'ignoroit pas d'où provenoient ces secours ; mais cherchant à liguer tous les princes contre Louis, elle l'accusoit malicieusement de les fournir, & pour justifier cette imputation calomnieuse, elle produisit au roi lui-même l'extrait d'une lettre où elle étoit avertie que la France la trompoit. Si cette lettre n'étoit pas supposée, elle ne pouvoit venir que de Ferdinand : Louis crut l'y reconnoître, & comme cette matiere touchoit son honneur, il répondit : *que si le personnage étoit d'un rang à se battre contre lui, il l'enverroit défier : que s'il n'étoit pas son égal, il trouveroit des amis dans son royaume qui soutiendroient sa querelle, & le combattoient.* Marguerite ne voulut point nommer le personnage, mais continua d'accuser & de se plaindre. Le roi eut plus d'ascendant sur l'esprit du duc de Gueldres : le victorieux Charles, quoiqu'il n'ignorât pas l'envie que Louis avoit de ménager la maison d'Autriche,

étoit d'ailleurs si convaincu de l'é-  
quité de son juge , qu'il ne balan-  
ça pas à lui remettre ses intérêts en-  
tre les mains , promettant de souf-  
crire aveuglément à tout ce qu'il au-  
roit décidé. Marguerite , pressée de  
s'expliquer à son tour , déclara enfin  
qu'elle ne pouvoit traiter sans l'aveu  
& la participation des rois d'Espa-  
gne & d'Angleterre , qui avoient  
épousé la querelle de son pupile , &  
qui n'écouteront désormais Char-  
les d'Egmond , que lorsqu'il se ren-  
droit à merci. Bientôt en effet dé-  
barquerent dans les Pays-Bas des  
corps de troupes Angloises & Espa-  
gnoles ; mais elles ne remplirent pas  
l'attente de Marguerite : ne rece-  
vant point de solde de leur pays ,  
& n'ayant pu s'introduire dans la  
Gueldre , hérissée de places fortes ,  
elles se mirent à piller ceux qu'elles  
devoient défendre : on ne songea  
qu'à les renvoyer promptement.

L'empereur & le roi de France  
avoient été simples spectateurs de  
cette guerre , leur alliance subsistoit  
toujours , du moins à l'extérieur :  
ils prenoient des mesures commu-  
nes pour abattre les Vénitiens , pour

Ouverture  
du concile  
de Pise.

Guicchar-  
din.

résister à l'armée de la sainte-union :  
ANN. 1511. ils accédoient de concert au concile  
de Pise. A la vérité Maximilien  
s'étoit contenté d'y envoyer deux  
orateurs ; mais il s'excusoit sur ce  
qu'il n'étoit pas en son pouvoir de for-  
cer les prélats Allemands à s'expatrier :  
il demandoit toujours que le concile  
se transférât en Germanie. Louis y  
fit passer, outre ses orateurs, vingt-  
quatre prélats, tant archevêques qu'é-  
vêques ; un grand nombre d'abbés,  
de députés de chapitres & d'uni-  
versités. On ne pouvoit envoyer  
dans une ville étrangère, si voisine  
du théâtre de la guerre, tant de  
personnages distingués, sans pren-  
dre des précautions pour leur sû-  
reté : le roi destina un corps de trois  
cents lances Françoises pour la gar-  
de du concile, & en donna le com-  
mandement à Odet de Foix, sei-  
gneur de Lautrec : mais les Floren-  
tins, qui n'avoient consenti qu'avec  
une extrême répugnance au choix qui  
avoit été fait de la ville de Pise,  
& qui n'avoient pu oublier ce qui  
étoit arrivé dans cette ville pendant  
le séjour qu'y avoient fait les Fran-  
çois sous le règne de Charles VIII,



déclarerent si positivement qu'ils ne logeroient point cette armée dans leurs murailles , que Lautrec fut contraint de la renvoyer à Milan , ne réservant avec lui que cinq ou six capitaines , & une compagnie d'archers. Les peres du concile ne tarderent pas à s'appercevoir que cette troupe n'étoit pas suffisante pour contenir un peuple superstitieux , qui les voyoit de mauvais œil. Jules , en les déclarant solennellement rebelles , schismatiques , excommuniés , avoit jetté l'interdit sur toutes les villes qui leur donneroient un asyle ; avoit soumis aux censures ecclésiastiques tous ceux qui participeroient à leur iniquité ; qui leur donneroient aide ou faveur. Quoique le sénat de Florence eût appelé de la sentence du pape au concile , quoique le premier soin des peres eût été de déclarer nulles , abusives , séditionnelles toutes les sentences que Jules auroit portées , & qu'il pourroit porter pour l'avenir ; de le citer lui-même à venir rendre compte de sa conduite ; la haine & le mépris des Pisans éclaterent dans toutes les occasions. Le clergé de

ANN. 1511. cette ville ayant été invité aux premières sessions , pas un seul religieux ne s'y trouva. Les prêtres séculiers refuserent de prêter des ornements pour célébrer le service divin , & il falloit attendre des ordres du sénat pour faire ouvrir les églises. Ces ordres ne venoient jamais à propos , ou étoient contradictoires : c'est que le Sénat , en même-temps qu'il usoit de déférence envers le roi , ménageoit toujours l'impétueux pontife , craignant d'attirer sur Florence les premiers efforts de l'armée de l'union. Sans oser chasser de Pise les peres du concile , ils cherchoient à leur donner des dégoûts qui les obligeassent de se retirer d'eux-mêmes. La fortune les servit à souhait : on est seulement fâché qu'une aventure scandaleuse ait pu avoir tant d'influence sur une affaire aussi sérieuse & aussi importante que l'étoit l'assemblée d'un concile général , destiné à réformer l'Eglise dans son chef & dans ses membres. Un archet François insulta sur le pont de l'Arve une femme de mauvaise vie : ces objets dévoués au mépris public en

France , sont moins vils en Italie . ANN. 1511.

elle trouva des défenseurs : on en vint aux mains : l'archer fut secouru par ses camarades : les Pisans & les Florentins défendirent leurs concitoyens. Les épées furent tirées , & le sang ruissela de tous côtés. Lautrec & Châtillon , accourus pour appaiser le tumulte , reçurent des blessures , & ce qui n'étoit que la querelle d'un ivrogne & d'une prostituée , devint une affaire sérieuse. Les peres , qui avoient déjà tant d'indices de la mauvaise volonté de leurs hôtes , & qui tremblèrent dans cette occasion pour leur vie , prirent occasion de ce tumulte pour transférer le concile à Milan , où ils devoient être mieux gardés & plus respectés.

En effet leur entrée dans cette ville eut l'air d'un triomphe : le clergé séculier & régulier alla les recevoir en procession , précédé & suivi de la multitude des citoyens de tout âge , chantant des hymnes , & faisant retentir l'air d'acclamations. Cette joie dura peu : le lendemain de leur arrivée , on apprit qu'une multitude effroyable de Suif-

Translation  
du concile à  
Milan : irrup-  
tion des Suif-  
ses.

*Acta conc.  
Pisan.*

*Lettres de  
Louis XII.*

*Guicchar-  
din.*

*P. Martir  
de Angl.*

ANN. 1511. ses , descendant de leurs montagnes , se rassembloient à Varese , dans la ferme résolution de venir droit à Milan , & de saccager tout ce qui leur opposeroit quelque résistance. Le peuple crédule crut appercevoir dans ce fléau un effet de la vengeance céleste suspendue sur la tête de ces schismatiques : on les accabla de malédictions , & ils auroient couru de plus grands risques qu'à Pise , si le gouverneur , dont l'autorité étoit souverainement respectée , n'eût promptement étouffé ces semences de sédition.

Ce gouverneur étoit le célèbre Gaston de Foix , âgé seulement de vingt-deux ans. Louis , qui avoit consenti à être nommé son tuteur , qui lui tenoit lieu de pere , s'étoit occupé de son éducation , & avoit eu lieu de s'applaudir de ses soins : un génie vif & perçant , un courage indomptable , une ame généreuse & sensible , un fond inépuisable d'enjouement & de gaité , une galanterie noble , une figure majestueuse , qui inspiroit tout à la fois le respect & la confiance , rendoient Gaston les délices des sociétés , &

l'idole des guerriers. Il avoit fait ses premières armes à l'expédition de Gênes : depuis ce temps , il ne s'étoit point donné de combat où il ne se fût trouvé en personne , conduisant ordinairement l'avant-garde de l'armée. Les gendarmes , qui l'avoient vu croître au milieu d'eux , & se précipiter ensuite comme un lion au milieu des bataillons ennemis , un bras nud ou couvert d'une simple écharpe , *pour l'amour de sa dame* , pleins d'admiration & de tendresse , avoient hâté par leurs vœux & leurs éloges , son avancement. Louis , en lui conférant dans un âge si tendre l'emploi le plus glorieux & le plus difficile de l'Etat , avoit moins écouté son inclination particulière que le suffrage unanime des officiers & des soldats. C'étoit la première fois que Gaston se trouvoit chargé du commandement général , & jamais début n'exigea plus de ressources & de talents. Les Suisses ne s'étoient ébranlés que vers la fin de Novembre , temps où l'infanterie étrangère au service de la France étoit licenciée , où la gendarmerie éparpillée dans des quartiers éloignés les uns

ANN. 1511.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1511. des autres , ne devoit se rassembler qu'à la fin de l'hiver. Maximilien , qui peut-être n'ignoroit pas le projet des Suisses , avoit fait les plus vives instances pour attirer la plus grande partie de cette gendarmerie dans le Frioul & dans l'Istrie , c'est-à-dire , sur les frontieres de l'Allemagne : n'ayant pu en venir à bout , il avoit du moins obtenu qu'elle demeurât , tant que la saison l'avoit permis , dans le Trévifan , & qu'elle prît ses quartiers d'hiver à Vérone , & dans les autres Etats de terre-ferme de la république de Venise. Gaston , dans ce besoin pressant , ne put rassembler que trois cents lances , deux cents gentilshommes , & trois à quatre mille aventuriers François. Avec ce détachement , il s'avança jusqu'au camp des Suisses pour retarder leur marche , pendant que les officiers , qu'il laissoit à Milan , y faisoient entrer des provisions , détruisoient une partie des fauxbourgs , où les Suisses eussent pu se loger , & travailloient sans relâche à réparer les fortifications. Gaston trouva dix mille Suisses campés à Galera : il eut l'audace de faire le tour de



leurs retranchemens , comme s'il                       
eût été dans l'intention de les atta- ANN. 1511.  
quer , de ranger sa petire troupe  
dans la plaine , & de les défier au  
combat. Les Suisses sortirent en or-  
dre de bataille; mais ne voulant pas  
hasarder une action générale en rase  
campagne contre de la cavalerie ,  
avant l'arrivée d'un nouveau ren-  
fort qui devoir venir les joindre, ils  
rentrent dans leur camp. Ayant  
reçu , peu de jours après , ce ren-  
fort , ils vinrent le défier à leur tour :  
mais Gaston , qui avoit eu le temps  
de faire renfermer dans les places  
fortes les payfans , les vivres & les  
troupeaux , retira doucement ses  
troupes , achevant de ruiner la cam-  
pagne sur la route que devoient te-  
nir les Suisses , les obligeant à se  
tenir toujours ferrés , & il les attira  
sur ses pas jusques dans les faux-  
bourgs de Milan. La ville étoit en  
état de défense , & il y arrivoit de  
moment à autre des compagnies de  
gendarmerie & d'infanterie. Les  
Suisses , qui avoient consommé les  
vivres qu'ils avoient apportés de  
leur pays , qui ne recevoient encore  
aucune nouvelle de l'armée de l'u-

**ANN. 1511.** nion , qui s'étoient déjà beaucoup trop avancés , s'éloignèrent de Milan , & se rendirent , à grandes journées , vers les bords de l'Adda , où les Vénitiens devoient leur envoyer cinq cents lances pour les escorter , des pontons pour traverser les rivières , des pionniers & un train nombreux d'artillerie pour attaquer les places fortes. Gaston , instruit de leur dessein par des lettres interceptées , se mit à les suivre ; jetta une forte garnison dans la ville de Casfan , qui avoit un pont sur l'Adda , & pour plus de sûreté encore , il fit traverser cette rivière à une division de sa petite armée , qui campa sur la rive opposée. Les Suisses , ne pouvant entreprendre de la passer , sans s'exposer à être attaqués de front & en queue , ne voyant personne de la part des Vénitiens , députerent à Gaston un officier , qui lui représentant , comme de lui-même , l'union intime qui avoit long-temps subsisté entre les François & les Suisses , le ressentiment & la colere que ces derniers avoient conçus contre leurs nouveaux alliés , lui fit entendre qu'on pouvoit tirer parti de

ces dispositions pour renouer les anciens traités , & promit d'y dispo- ANN. 1511.  
ser sa nation , si Gaston vouloit accorder seulement à l'armée la solde d'un mois. Gaston l'offrit de quinze jours & le renvoya : ce même officier reparut le lendemain , & voulant faire sentir au général François combien il avoit eu tort de ne pas le prendre au mot : il promit de réparer tout le mal , & d'appaiser ses compatriotes , si l'on vouloit leur donner la solde de deux mois : Gaston ne l'offrit plus que de huit jours. Lorsque cet officier se fut retiré , arriva un trompette , qui vint déclarer aux François une haine mortelle , une guerre à feu & à sang : mais dès la nuit suivante , les Suisses décamperent sans bruit , & reprirent , à la hâte , le chemin de leurs montagnes.

Cette troisième expédition , aussi malheureuse que les deux précédentes , la famine & l'extrême misère dont elle fut suivie , firent sentir aux Suisses la faute qu'ils avoient commise , en rompant trop légèrement avec d'anciens & d'utiles alliés. Leurs montagnes ne fournif-

Députation inutile des cantons.

Manusc. de Béthune.

P. Martir de Angl.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1511. soient point assez de subsistances : depuis un temps immémorial il les tiroient des duchés de Milan & de Bourgogne , au moyen des privilèges que leur avoient accordés les souverains de ces deux Etats : Louis , depuis même qu'ils avoient renoncé à son alliance , avoit conservé ces privilèges , pour laisser une porte ouverte à la réconciliation : il venoit enfin de les retrancher ; ce qui joint à la privation des pensions qu'ils touchoient auparavant de la France , menaçoit le pays d'une entière désolation. Cette perspective effrayante , réveillant le zèle des nombreux partisans que le roi avoit encore parmi les cantons , ils obtinrent qu'on lui adressât une nouvelle députation : les dix-huit députés , admis à l'audience du roi , se plaignirent amèrement qu'après avoir employé leurs bras , qu'après avoir épuisé leur sang pour cimenter sa domination en Italie , le monarque se prévalût des avantages qu'il devoit en partie à leur valeur pour les accabler de mépris , & pour les réduire dans la plus affreuse pauvreté : ils le prièrent de

mettre des bornes à son ressentiment , & de leur rendre son alliance , en les dédommageant des pertes qu'ils avoient déjà souffertes : ils lui représenterent que le sang Helvétique n'étoit point assez vil pour qu'on dût chicaner davantage de braves soldats sur ce qui pouvoit leur être dû : que les pensions dont ils demandoient une légère augmentation , étoient employées à consoler des veuves & des malheureux orphelins de la perte d'un pere , d'un époux , morts en le servant fidèlement. Louis , qui ne trouva point encore leurs demandes assez respectueuses , & qui se persuada qu'un peu de rigueur de plus les lui ramèneroit plus dociles & plus soumis , leur reprocha durement l'usurpation de Bellinzone contre la foi publique ; leurs lenteurs étudiées , lorsqu'il avoit été question de le servir ; les mutineries éternelles de leurs soldats ; leur arrogance & leurs exactions , & les renvoya , le désespoir dans l'ame , perdant ainsi la seule occasion que lui présentoit encore la fortune de triompher de toute la malice de ses enne-

~~CHAPITRE~~  
ANN. 1511. mis & de ses faux alliés. En recherchant les causes d'un procédé si peu réfléchi, on les découvrira sans peine dans la présomption qu'inspire aux mortels les plus sages une longue prospérité ; dans les fausses protestations du roi d'Espagne, qui lui faisoit dire en confidence qu'il ne s'étoit ligué avec le pape & les Vénitiens, qu'afin de les obliger, en disposant de toutes leurs forces, à souscrire aux conditions équitables qu'on leur offroit inutilement auparavant : dans les protestations aussi fausses du roi d'Angleterre, qui déclaroit qu'en donnant des secours au pape, il n'entendoit point déroger aux traités, ni entrer en guerre avec la France : dans la trahison plus raffinée encore de Maximilien, qui, dans le temps qu'il s'unissoit à la sainte-union, offroit au roi plus de lansquenets qu'il n'en voudroit soudoyer, & à beaucoup meilleur marché que les Suisses ; encourageoit ceux de ses Etats héréditaires à se présenter en foule sous les drapeaux François. Ajoutons à toutes ces considérations l'économie de Louis, la crainte qu'il avoit tou-



ours montrée de fouler ses sujets pour une querelle qui leur étoit étrangere, & la détresse où l'avoient mis les emprunts répétés de Maximilien.

A peine avoit-il commis cette faute, qu'il reçut, coup sur coup, deux nouvelles bien capables de l'en faire repentir : la premiere portoit que l'armée de l'union, forte de dix-huit cents lances, de seize cents chevaux légers, & de seize mille hommes d'infanterie, s'avançoit du côté de Bologne, & qu'elle investiroit cette place dans les premiers jours de janvier : par la seconde, on lui donnoit avis que Maximilien avoit envoyé des ministres plénipotentiaires en Italie, chargés de conclure une paix ou une trêve particulière avec les Vénitiens, par la médiation & sous la garantie du roi d'Espagne & du pape. Ferdinand qui avoit découvert la passion qu'avoit Maximilien de succéder à Jules II sur la chaire de saint Pierre, loin de combattre cette ridicule fantaisie, s'en étoit habilement servi pour l'exciter à hâter son traité, en lui représentant qu'il ne pouvoit faire aucun

ANN. 1511.

ANN. 1512.

Trahisons de Maximilien & de Ferdinand, découvertes par un agent du pape : mesures que prend Louis pour se venger.

Manusc. de Bèthune.

Lettres de Louis XII.

Cabinet de M. de Boulogne, int. des fin.

ANN. 1512. fondement sur ce phantôme de concile, d'abord indiqué à Pise, transféré ensuite à Milan, & uniquement destiné à servir les passions de François ; que le pape étoit vieux infirme & menacé d'une mort prochaine ; qu'on pourroit peut-être l'engager à se choisir un coadjuteur que dans le cas même où l'on seroit obligé d'attendre sa mort, il n'y avoit point de temps à perdre qu'il falloit pratiquer les cardinaux : qu'il répondoit d'avance de la faction Espagnole, qui étoit très-nombreuse dans le sacré collège ; que deux ou trois cents mille ducats seroient plus que suffisants pour gagner tous les autres. Ces raisons, que nous avons recueillies d'une lettre de Maximilien à Marguerite sa fille, ne furent pas les seules qui déterminèrent Maximilien à changer de parti : il avoit plus que jamais besoin d'argent ; le roi de France avoit déclaré qu'il n'en fourniroit plus : les Vénitiens en offroient, pourvu seulement qu'il leur abandonnât des places qu'il ne pouvoit plus leur enlever. Outre des sommes considérables, on lui offroit

our prix de cette cession , des prin-  
cipautés , des provinces , des du-  
chés , en Italie , en France , & sur les

ANN. 1512.

ord du Rhin. Cependant , comme  
toutes ces offres se réduisoient en-  
core à des promesses , qu'elles dé-  
pendoient pour la plupart de la réus-  
site d'un projet qui pouvoit échouer ,  
Maximilien voulant tenir au roi de  
France , jusqu'à ce qu'il trouvât un  
moyen infailible de l'accabler , tâ-  
choit encore de lui faire approuver  
son procédé : tantôt il se plaignoit  
de la protection accordée au duc de  
Gueldres , son ennemi ; du peu de  
zèle , ou plutôt de la froideur avec  
laquelle on l'avoit assisté contre les  
Vénitiens : tantôt il demandoit de  
nouveaux secours d'hommes & d'ar-  
gent , promettant de marcher droit  
à Rome , de punir les infracteurs  
de la ligue de Cambrai , & d'amener  
Jules devant le concile de Pise pour  
y rendre raison de sa conduite : en-  
fin , prenant déjà le ton de protec-  
teur à l'égard du roi , il s'obligeoit  
de le défendre envers & contre tous ,  
comme son feudataire & son vassal ,  
à raison du duché de Milan. Fer-  
dinand , de son côté , qui tenoit tou-

jours un ambassadeur à la cour de  
 ANN. 1512. Louis, affectant un zèle sans borne  
 pour la cause de la religion, ne de-  
 mandoit, pour effectuer ses promesses  
 & rendre le calme à l'Italie, que la  
 dissolution du conciliabule de Pise  
 & une soumission au moins appa-  
 rente au pere commun des fidèles.  
 Louis, qui avoit déjà eu l'impru-  
 dence d'avouer à l'ambassadeur Es-  
 pagnol que ce prétendu concile n'é-  
 toit *qu'une farce & un épouvantail*, dont  
*il ne vouloit se servir que pour amener*  
*le pape à la raison*, auroit été la dupe  
 & la victime de tout ce manège, s'il  
 n'eût reçu enfin des éclaircissements  
 auxquels il ne s'attendoit pas. L'agen-  
 secret de Jules à la cour d'Angle-  
 terre, considérant que ce pape étoit  
 vieux, que celui qui seroit élu pour le  
 remplacer, auroit peut-être d'autre  
 vues, & que dans ce cas, il ne tien-  
 droit pas grand compte des services  
 rendus à son prédécesseur, s'adressa  
 secrètement à d'Arizolles, ambassa-  
 deur du roi dans la même cour, &  
 offrit, si le roi vouloit lui assurer  
 un bon bénéfice en France, de lui  
 communiquer non-seulement toutes  
 les dépêches qui lui viendroient de

Rome, mais encore les instructions dressées aux agents du roi d'Espagne, de l'empereur, & de Marguerite d'Autriche, avec lesquels il concertoit toutes ses démarches, & qui n'avoient rien de caché pour lui. Par ce moyen Louis fut exactement informé de tous les projets de ses ennemis : indigné qu'ils partageassent d'avance ses Etats, mais forcé pour la première fois de dissimuler ses véritables sentimens, il feignit d'ajouter foi à leurs fausses protestations, & prit, pendant ce temps, toutes les précautions que la prudence exigeoit, non-seulement pour se mettre à couvert de l'invasion qu'ils méditoient, mais pour porter chez eux la guerre dont ils menaçoient les provinces de France. L'évêque de Murrain étoit revenu de son infructueuse ambassade auprès du pape : Louis le fit repasser promptement en Ecosse, pour avertir Jacques IV, son fidèle allié, de se tenir prêt à faire une diversion, lorsque Henri VIII entreprendroit de passer en France : honteux des emportemens auxquels il s'étoit livré contre Charles d'Egmond, duc de

ANN. 1512.

Gueldres , il lui en fit une réparation honorable ; le pria de persister dans son alliance , l'assurant qu'aucune considération ne le détacherait jamais de ses intérêts. Il chercha un prétexte apparent pour attirer à lui Jean d'Albret , roi de Navarre & l'avertit de se précautionner de bonne heure contre les intrigues & les mauvais desseins de Ferdinand. Il remua ensuite par des émissaires secrets , les principales cours d'Italie , où il conservoit toujours un grand nombre de partisans. Le pape fut effrayé de la commotion qu'il aperçut jusques dans son palais , qu'il songea à se renfermer dans le château Saint-Ange : ne s'y croyant pas encore en sûreté , il donna des ordres pour réparer la forteresse d'Ostie : il y fit tenir deux galeres , afin de pouvoir , en cas de besoin , s'enfuir en Sicile , ou en Espagne. La fermentation fut encore plus vive & plus générale dans le royaume de Naples , s'il est vrai , comme il y a tout lieu de le penser , que ce fut dans ce même temps que Louis fit frapper , à son coin , cette fameuse médaille , qu'on trouve dans un grand nombre de



de cabinets , avec la légende : *Per-*  
*dam Babylonis nomen.* ( *Je détruirai* ANN. 1512.  
*jusqu'au nom de Babylone* ). La fac-  
tion Angevine , dont étoient chefs les  
Saint - Séverins , possédoit en propre  
un grand nombre de villes & de  
châteaux , qu'ils promettoient d'ou-  
vrir aux François , dès qu'ils paroî-  
troient dans le royaume. Louis ,  
qu'on croyoit à la veille d'être écri-  
sé , conçut le hardi projet de frap-  
per un coup terrible à l'armée de  
l'union ; d'établir à Rome le con-  
cile dont il s'étoit déclaré le pro-  
tecteur ; de saccager cette ville , si  
elle s'obstinoit à défendre Jules ;  
d'envoyer son général dans le roya-  
me de Naples ; de lui céder cette  
couronne , en lui faisant épouser  
Renée de France , la plus jeune  
de ses filles. Pour mettre Gaston à  
portée de remplir ces hautes desti-  
nées , Louis fit passer les monts à  
sa maison & à toute la gendarmerie  
de France , ne se réservant que deux  
cents lances , qu'il distribua sur les  
frontières de Picardie : il lui envoya  
tout l'argent dont il pouvoit avoir  
besoin pour soudoyer des Grisons ,  
des Vallesans , & des lansquenets.

ANN. 1512. *Marche de l'armée de l'union : siège de Bologne.*  
*Guicchar-  
din.  
P. Jove.  
Bembe.  
Belcar.*

Cependant l'armée de l'union étoit en mouvement : en longeant le Etats du duc de Ferrare pour se rendre devant Bologne : elle lui avoit enlevé , sans trouver de résistance plusieurs petits châteaux. La Bastide de Génivolo , qui avoit déjà soutenu un siège mémorable contre l'armée du pape , osa seule fermer ses portes : Navarre en forma le siège , & après trois jours d'attaque , il l'emporta d'assaut , & y logea une nouvelle garnison de troupes ecclésiastiques. Le duc de Ferrare voyant l'armée éloignée , & sentant vivement le danger auquel la perte de cette forteresse exposoit une partie de ses Etats , se mit en devoir de la reprendre : il y livra un si furieux assaut , que malgré une blessure dangereuse qu'il reçut à la tête , il l'emporta en aussi peu d'heures que Navarre avoit été de jours à s'en rendre maître. L'armée de l'union assiégeoit Bologne , défendue par quelques corps de milice Italienne , dont on ne tenoit pas grand compte , par deux mille lansquenets , & deux cents lances Françaises , sous les ordres de Lautrec , de Châtillon ,

d'Antoine de la Fayette, & du capitaine Vincent, surnommé *le grand diable*. La place, quoique d'une vaste étendue, se trouvant d'ailleurs dominée par une montagne, d'où on pouvoit commodément la foudroyer, & n'ayant pour toute fortification qu'une simple muraille & un fossé peu profond, parut une conquête si facile, que les assiégeants, sans daigner l'investir par des lignes de circonvallation, dirigèrent toutes leurs attaques d'un seul côté, se croyant sûrs de l'emporter, avant que les François pussent y jeter des secours. Dès que le canon eut fait brèche, les soldats Espagnols, sans attendre l'ordre des officiers généraux, s'y précipiterent; mais ils furent reçus avec tant de vigueur, qu'ils reculèrent, & n'osèrent hasarder un second assaut. Tout l'espoir des assiégeants roula donc sur l'effet des nouvelles mines dont Navarre possédoit seul le secret. Il en fit usage; mais avec peu de succès, parce que les pluies ou les neiges qui n'avoient point discontinué depuis le commencement du siège, le terrain bas & humide où l'on avoit fait la fouille, avoient

ANN. 1512. humecté la poudre. Les Bolonois attribuerent leur salut à un miracle : ils racontent qu'à l'endroit où l'on avoit creusé la mine , se trouvoit une chapelle de la Vierge ; que la muraille fut enlevée si haut , que les deux armées eurent la facilité de se voir par-dessous rangées en bataille ; mais qu'elle retomba si perpendiculairement à sa premiere place qu'à peine put-on ensuite y distinguer quelques fentes.

Conduite  
de Gaston :  
il fait lever  
le siège de  
Bologne.

*Guicchar-  
din.*

*P. Jove.  
P. Martir.  
de Angl.*

*Hist. du  
ch. Bayard.*

Ces contretemps donnerent le loisir à Gaston de rassembler ses troupes. Il avoit indiqué le rendez-vous général à Final , sur les confins des Etats de Modene & de Bologne : se trouvant à la tête de onze mille hommes d'infanterie , & de treize cents lances , il se disposoit à marcher en avant , lorsqu'il reçut la nouvelle que les Vénitiens , à qui l'empereur cessoit de donner de l'inquiétude , avoient surpris , par intelligence , la ville de Bresse ; qu'ils avoient égorgé une partie de la garnison , & forcé le reste à se renfermer dans la citadelle. Comme cette ville étoit une des plus considérables que les François

possédassent en Italie , Gaston ba-  
 lança s'il ne devoit pas , avant tout , ANN. 1512.  
 songer à la recouvrer : mais l'avis  
 qu'il reçut de l'extrémité où Bolo-  
 gne étoit réduite , la honte dont il  
 alloit se couvrir en paroissant s'en  
 éloigner , le décidèrent à poursui-  
 vre son premier plan. Il part à la  
 brune , marche toute la nuit , mal-  
 gré le vent & la neige qui tomboit à  
 gros flocons , & le lendemain , 5 de  
 février , à neuf heures du matin , il  
 entre avec toute son armée dans la  
 ville , sans avoir été apperçu par les  
 ennemis. Il vouloit en sortir sur-le-  
 champ pour leur livrer bataille : Yves  
 d'Alegre combattit ce projet , en lui  
 représentant que les chevaux étoient  
 harassés d'une si longue traite ; qu'il  
 falloit laisser aux soldats quelques  
 heures de sommeil , & le temps  
 d'essuyer leurs armes ; qu'on ne ha-  
 sardoit rien à remettre la sortie  
 au lendemain , puisqu'aussi-bien il  
 n'étoit pas croyable qu'une armée  
 entiere fût entrée dans une ville  
 assiégée , sans que l'ennemi en eût  
 eu connoissance. Ce qui ne paroif-  
 soit pas croyable à d'Alegre , étoit  
 cependant vrai. Tandis que les chefs

ANN. 1512. de l'union , concertoient tranquille-  
ment le plan d'une nouvelle atta-  
que , on leur amena un Albanois ,  
qui étant sorti de la ville avec quel-  
ques - uns de ses camarades , s'étoit  
laissé envelopper. Ils lui demanderent  
en quel état étoit la place , quelles  
étoient les dispositions de la garni-  
son. Je ne puis vous donner là-dessus  
de grands éclaircissements , dit le  
prisonnier , n'y étant arrivé que d'au-  
jourd'hui. Avec qui , & comment ,  
demanderent les officiers : avec toute  
l'armée , répondit - il , conduite par  
Gaston de Foix. Cette nouvelle fit  
pâler les généraux : ils traitèrent l'Al-  
banois d'imposteur : ils continuèrent  
cependant de l'interroger : le trouvant  
ferme dans ses réponses : ils firent  
de nouvelles informations , qui tou-  
tes confirmèrent la déposition du  
prisonnier. Quoiqu'ils fussent en-  
core plus forts que l'armée qui ve-  
noit les combattre , ils ne jugerent  
pas à propos de l'attendre : dès l'en-  
trée de la nuit , ils retirèrent leur  
artillerie , & se mirent en sûreté à  
Imola , avant que les François fus-  
sent à portée de les poursuivre. Gas-  
ton , laissant dans la place quatre



cents lances , & quatre mille hommes d'infanterie , partit dès le lendemain pour se rendre à Bresse. ANN. 1512.

Il y avoit environ quarante lieues de distance de Bologne à Bresse ; quatre ou cinq rivières à traverser : Défaite des Vénitiens , & prise de Bresse.

les chemins étoient défoncés , les rivières débordées ; aucun de ces obstacles n'arrêta Gaston : développant alors cette activité qui le fit sur-

nommer *le foudre d'Italie* , il se trouva sur les terres des Vénitiens , avant qu'ils crussent qu'il fût encore arrivé à Bologne. Outre une armée de huit mille hommes qu'ils avoient confiée au provvediteur André Gritti , en l'envoyant appuyer la conspiration de Bresse , formée par le comte Louis Avogare , ils se hâterent de faire partir une nouvelle armée , sous la conduite de Jean Paul Baglioné , leur capitaine général , pour attaquer le château de Bresse du côté de la campagne , tandis que Gritti , à la tête de ses troupes , le comte Avogare , avec une multitude de bourgeois & de paysans armés , tenteroient d'y pénétrer du côté de la ville. Jean-Paul , avant que de s'y rendre , crut devoir s'assurer de Val-

*Bembe.  
Justiniani.  
Guicchar-  
din.  
Hist. du  
ch. Bayard.  
Lettres de  
Louis XII.*

ANN. 1512. légio , afin de fermer aux François le passage de Mincio , s'ils entreprenoient de venir au secours de Bresse. Gaston , qui étoit déjà dans le voisinage , sans que Jean - Paul s'en doutât , détache cent hommes d'armes déterminés , sous la conduite de Bayard & de Theligni , leur ordonnant de s'approcher de l'ennemi , & d'engager le combat. Jean - Paul voyant venir à lui cette poignée de monde , bien convaincu que ce ne pouvoit être qu'un parti de coureurs de la garnison de Vérone , range ses troupes en bataille , & prend ses mesures pour que personne ne lui échappe. Lorsque les deux troupes sont aux mains , Gaston paroît , culbute & renverse dans la rivière tout ce qui lui oppose quelque résistance. Jean - Paul eut le bonheur d'échapper avec une partie de sa cavalerie ; mais Roquebertin , gouverneur d'un des châteaux de Vérone , apprenant ce qui venoit de se passer , se mit à la poursuite , & acheva de dissiper les tristes restes de cette armée. Gaston entra sans obstacle dans le château de Bresse , où la garnison François étoit renfermée ,

& fit toutes ses dispositions pour livrer un assaut à la ville. Avant que de se ANN. 1512. porter aux dernières extrémités, il envoya dénoncer aux bourgeois qu'ils pouvoient encore mériter leur pardon, en rentrant dans le devoir, & en lui livrant les principaux chefs de la sédition. Les Bressans regarderent cet avertissement comme une insulte, & se permirent des plaisanteries indécentes sur le compte de Louis & de son jeune général : outre les huit mille hommes de troupes disciplinées que commandoit Gritti, ils avoient encore dans l'enceinte de leurs murailles douze mille hommes de milices, la plupart aux ordres du comte d'Avogare, & un plus grand nombre de bourgeois armés : les François n'étoient qu'au nombre de douze mille combattants dont une moitié consistoit en gendarmerie pesamment armée, troupe redoutable dans une plaine, mais qui paroissoit presque inutile dans des rues étroites, où elle ne pouvoit combattre qu'à pied. A la descente du château, pour entrer dans la ville, Gritti avoit fait creuser un fossé, élever un boulevard

~~ANN. 1512.~~ garni d'artillerie , & défendu par ce qu'il avoit de meilleure infanterie , qu'il pouvoit rafraîchir à chaque instant. Si les François venoient à bout d'emporter ces retranchements , ils ne pouvoient entrer dans la ville que sur un pont étroit , où il sembloit facile de les arrêter. Ce second obstacle surmonté , ils devoient trouver sur la grande place de la ville , où ils arriveroient par peletons & en désordre , trois cents lances Vénitiennes , & un corps nombreux d'infanterie rangés en bataille. Gaston , détachant une partie de sa gendarmerie sous les ordres d'Yves d'Allegre pour aller couper le chemin de la retraite aux fuyards , engagea le reste à mettre pied à terre , & à se mêler parmi les fantassins pour les soutenir , ou pour leur donner l'exemple. Il abandonna le pillage de la ville aux soldats , mais en ordonnant de tuer impitoyablement quiconque quitteroit son rang , tant qu'il resteroit des ennemis à combattre. Henri Gonnet , & le baron de Molard , deux chefs d'aventuriers François firent la pointe de l'armée ; Bayard , avec cent cin-

quante gendarmes à pied , se chargea ~~de les soutenir~~ ANN. 1512.  
de les soutenir : l'attaque des retran-  
chements fut très-meurtrière : Bayard  
eut la cuisse percée de part en part  
d'une lance dont le fer resta dans la  
plaie. Gaston , qui le voit tomber  
à ses côtés , crie aux soldats : *Amis ,*  
*vengeons le bon chevalier* : il saute  
un des premiers dans le retranche-  
ment , & poursuit les fuyards , l'épée  
dans les reins , jusques dans l'inté-  
rieur de la ville : là , il divise son  
armée en plusieurs corps , qui tra-  
versant des rues différentes , au mi-  
lieu d'une grêle de tuiles , de pier-  
res & d'arquebusades , arrivent pres-  
qu'en même-temps sur la place pu-  
blique , où le combat se renouvelle  
avec fureur. Les Vénitiens enfoncés  
de tous côtés , furent passés au fil de  
l'épée , ou se rendirent prisonniers de  
guerre. Du nombre de ces derniers  
furent le provéditeur André Gritti ,  
Antoine Justiniani , podestat de Bres-  
se , Jean - Paul Manfroné , l'un des  
généraux Vénitiens , Louis Avogare  
& ses deux fils : on fit le procès à  
ces derniers , ils furent déclarés cou-  
pables de haute trahison , & péri-  
rent par la main du bourreau. Ceux

**ANN. 1512.** des soldats & des bourgeois qui s'étoient enfuis , ne furent pas plus heureux que ceux qui étoient restés ; ils tombèrent tous entre les mains des cavaliers que commandoit Alegre. La ville entière fut abandonnée au pillage ; à la réserve des monastères ; & pendant sept jours que dura cette permission , elle éprouva tout ce que l'on peut attendre d'un soldat furieux & avide.

Courtoisie  
du chevalier  
Bayard.

Hist. du  
ch. Bayard.

Une seule maison fut préservée de ces horreurs , celle où l'on transporta le chevalier Bayard , après la bataille. En entrant il vit tomber à ses genoux une femme de condition , qui lui dit d'une voix étouffée par ses sanglots : Ah ! seigneur , sauvez moi la vie ; sauvez l'honneur à mes filles. Rassurez - vous , madame , lui dit le chevalier , votre vie , leur honneur , sont en sûreté , tant que je serai en vie. La tremblante mère alla les tirer d'une chambre haute , où elle les avoit cachées sous un tas de paille : le pere s'étoit retiré dans une maison religieuse , Bayard l'envoya chercher par un de ses archers , tandis qu'un autre se tenoit à la porte , avec ordre de ne



laisser entrer personne. Cette famille ainsi réunie, ne s'occupa plus que de son libérateur : on lui fournit le chirurgien le plus habile de la ville ; la mere , les filles s'empressoient de le servir , de lui tenir compagnie , & tâchoient de l'amuser par de petits concerts. Lorsque la plaie fut fermée , & qu'il eut fixé le jour de son départ , la mere , entrant dans sa chambre , se mit à genoux , & lui dit : Monseigneur , nous vous devons la vie , tous nos biens vous appartiennent par le droit de la guerre ; mais après tant de preuves de générosité que vous nous avez déjà données , nous osons espérer que vous daignerez vous contenter de ce foible tribut : en même - temps elle fit déposer sur la table du chevalier un coffre d'acier , plein de ducats. Madame , lui dit le chevalier , combien y en a-t-il ? monseigneur , répondit - elle , en tremblant , il n'y en a que deux mille cinq cents ; c'est tout ce que nous avons pu en rassembler : mais si vous en exigez davantage , nous aurons recours à nos amis. Croyez , madame , reprit le chevalier , que je n'ai point oublié

~~ANN. 1512.~~ les bons traitements que j'ai reçus chez vous ; & qu'ils sont plus précieux à mes yeux que cent mille ducats : ainsi , reprenez votre argent , & comptez toujours sur mon amitié. Il lui tendit la main pour la relever ; mais elle protesta qu'elle ne quitteroit point cette posture , qu'il n'eût accepté son présent. Eh bien , lui dit-il , je le reçois ; mais ne m'accorderez - vous pas , à votre tour , la satisfaction de faire mes adieux à vos aimables filles ? Tandis qu'elle alloit les chercher , le chevalier partagea cet argent en trois lots. Mesdemoiselles , leur dit-il , en les voyant entrer , les sentiments que vous m'avez inspirés ne s'effaceront jamais de mon cœur : je ne sçavois comment reconnoître les soins que vous avez pris de moi pendant ma maladie ; car les gens de ma profession ne sont guère chargés de bijoux ; mais voilà deux mille cinq cents ducats dont je puis disposer ; recevez - en chacune mille , comme un présent de noces , je l'exige , & je vous en prie : quant aux cinq cents qui restent , je les ai destinés aux couvents de religieuses qui auront

le plus souffert , & j'exige encore que vous-mêmes en fassiez la distribution. Fleur de chevalerie ; s'écria la mère , puisse le Dieu qui souffrit la mort pour nous , te récompenser dignement en ce monde & en l'autre ! Les deux filles tombèrent à ses genoux , versèrent des larmes , & gardèrent le silence. Obligées d'emporter l'argent , elles vinrent présenter au chevalier chacune un bracelet tissé de leurs cheveux : ce don , répondit-il , je le reçois bien volontiers ; il se les fit attacher au bras , & promit qu'il ne les en ôteroit point , tant qu'ils dureroient.

Les Vénitiens , après ces deux pertes , n'avoient plus ni généraux ni soldats : pour montrer à l'empereur , avec qui ils avoient entamé une négociation , qu'ils étoient en état de se défendre , ils avoient fait un dernier effort , en mettant à la fois trois armées sur pied ; mais ils avoient été obligés d'affoiblir considérablement les garnisons des villes qui leur restoient fidèles : deux de ces armées étoient détruites ; & si l'empereur , qui n'avoit point encore conclu son traité , prenoit le parti de les atta-

ANN. 1512.

Conduite  
de Maximilien à l'égard  
de la France.

Lettres de  
Louis XII.  
Manus. de  
Fontanieu.

quer, ils alloient perdre le reste de  
ANN. 1512. leurs possessions, ou rappeler promptement leurs troupes qui servoient dans le Bolonès; ce qui auroit dû concerté tous les projets de la sainte union. Louis, en rendant compte à l'empereur de ses derniers succès lui montra la facilité de terminer glorieusement ses démêlés avec la république : Maximilien parut se réchauffer; il renvoya un ambassadeur à la cour de France pour renouveler son traité; mais à des conditions si dures, que l'on vit clairement qu'on ne devoit plus compter sur lui. Cette démarche ne servit donc qu'à accélérer son accommodement avec les Vénitiens. La position où ils se trouvoient, & l'impossibilité de conclure une paix finale avec l'empereur, qui ne se relâchoit sur aucune de ses prétentions, les déterminèrent à lui payer une somme de quarante mille ducats pour obtenir une trêve de huit mois, pendant laquelle on tâcheroit de parvenir à une paix finale. Ils espéroient que ce délai leur donneroit la facilité de refaire une nouvelle armée. Maximilien, de son côté,

comptoit qu'après s'être aidé des forces de la république pour chasser les François du duché de Milan, il se trouveroit plus que jamais à portée de faire valoir ses droits. En recevant cette nouvelle, Louis apprit encore que Henri VIII, roi d'Angleterre, avoit non-seulement adhéré à la sainte-union, mais qu'il venoit d'assembler un parlement où la guerre contre la France avoit été résolue; que Ferdinand le Catholique, malgré toutes les belles paroles dont il continuoît de l'entretenir, faisoit des levées extraordinaires d'hommes & d'argent; qu'en un mot il devoit s'attendre à voir incessamment ses ennemis pénétrer de toutes parts en France. Résolu de les prévenir, tandis qu'il en étoit temps encore, il écrivit à Gaston de Foix de chercher l'armée de l'union, de lui livrer bataille dès qu'il pourroit la joindre, & de marcher ensuite en avant jusqu'où la fortune le conduiroit, ne lui laissant plus rien ignorer de ce qu'il avoit dessein de faire pour lui. Gaston, avec sa célérité ordinaire, reparut sous les murs de Bologne, avant que les ennemis fussent en-

~~core~~ sortis de la Romagne , où il les avoit forcés de se retirer quelques semaines auparavant. Comme il falloit entrer sur les terres de l'Eglise , Gaston se fit autoriser par le concile de Pise à tenir en dépôt les terres & les places dont il alloit s'emparer , jusqu'à ce que le saint-siège fût rempli par un pontife légitimement élu : & afin de ne laisser aucun doute sur ses intentions, il conduisit avec lui le cardinal de Saint-Séverin , légat du concile , lequel , par ce moyen , se trouva opposé au cardinal de Médicis , légat dans l'armée de l'union : ainsi l'on voyoit à la tête de ces deux armées , deux ministres du Dieu de paix , la croix à la main , échauffer l'ardeur des guerriers , & hâter le moment du carnage.

Bataille  
de Ravenne :  
mort de Gas-  
ton.

Guicchar-  
din.

P. Jove.

P. Martir.

de Angl.

Brantome.

Ferron.

Hist. du

ch. Bayard.

Gaston entra dans la Romagne , présenta la bataille à l'armée de l'union , qui se tenoit campée sous les murs d'Imola. Quoiqu'elle fût plus nombreuse que celle qui venoit l'insulter , elle ne sortit point de ses retranchements. Ferdinand le Catholique , qui craignoit qu'une défaite ne refroidît le zèle de ses confédérés , & n'exposât le royaume de



Naples, mandoit à son général d'é-  
 viter d'en venir aux mains , jusqu'à ANN. 1512.  
 ce qu'une descente de la part des  
 Anglois , & la division qu'il pré-  
 paroît lui-même du côté de pyré-  
 nées , eussent forcé le roi de France  
 de rappeler une partie de ses trou-  
 pes. Envain le pape , dont le génie  
 fougueux ne s'accommodoit pas de  
 ces lenteurs , insultoit-il dans ses  
 lettres le général Espagnol, qu'il ne  
 nommoit le plus souvent que *Ma-*  
*dame Cardone* ; envain le cardinal  
 de Médicis lui reprochoit-il de cher-  
 cher , en tirant la guerre en lon-  
 gueur , à prolonger la durée de son  
 généralat aux dépens des alliés qu'il  
 épuisoit en pure perte : *Monsieur le*  
*legat* , lui répondit l'Espagnol , *priez*  
*Dieu pour le salut de l'armée , & lais-*  
*sez aux généraux le soin de la conduire.*  
 Gaston , n'osant entreprendre d'atta-  
 quer les ennemis dans leurs lignes ,  
 résolut d'assiéger Ravenne , persua-  
 dé qu'ils ne consentiroient jamais  
 à se déshonorer aux yeux de toute  
 l'Europe , en la laissant prendre sous  
 leurs yeux , & qu'ainsi il les atti-  
 reroit infailliblement en rase cam-  
 pagne. Avec quelque adresse qu'il

leur dérobat son projet , ils le devinerent : n'ayant aucun moyen de l'empêcher , sans risquer une bataille , parce que l'armée Françoisse se trouvoit entre cette ville & leur camp , ils se proposerent d'y jeter un renfort. L'entreprise étoit difficile : Marc - Antoine Colonne consentit de s'en charger ; mais il exigea que Raimond de Cardonne , le légat , Prosper Colonne , & Pierre Navare , lui jurassent , chacun en particulier , que s'il étoit assiégé par les François , l'armée entière viendrait à son secours. Après avoir reçu ce serment , il partit avec sa compagnie de soixante hommes d'armes , cent chevaux légers , & six cents hommes d'infanterie Espagnole , & marchant par des sentiers détournés , il prévint de quelques heures l'arrivée des François. Gaston , après s'être rendu maître du château de Ruffi , vint camper , avec toute son armée , dans une espece d'île , formée par le Ronco & le Montoné , qui , descendant des montagnes de l'Appennin , s'éloignent d'abord pour arroser , chacun de leur côté , les plaines de la Romagne :

se rapprochent ensuite sous les murs de Ravenne, se joignent à un demi-ANN. 1512. mille au-dessous, & vont ensemble se perdre dans le golfe adriatique. Gaston fit aussitôt dresser deux batteries, l'une contre la tour Roncona, & l'autre au-delà du Montoné, sur lequel il jeta un pont, pour donner passage à une partie de son armée. Il pressa les canonniers avec beaucoup de vivacité, voulant livrer un assaut à la place avant l'arrivée des ennemis, qui étoient déjà en marche : ayant fait une brèche de douze toises d'étendue à la tour de Roncona, il fit avancer, dès le même jour, l'élite de ses troupes, quoique cette brèche eût encore plus de six pieds d'élévation, & qu'il fallût des échelles pour y monter. L'assaut dura trois heures, au bout desquelles il fallut songer à la retraite. Les François y perdirent trois ou quatre cents hommes, entr'autres d'Espî & Châtillon.

Les assiégés, de leur côté, avoient perdu beaucoup de monde, & restèrent tellement découragés, que le lendemain matin, dès la pointe du jour, ils envoyèrent des députés

dans le camp des François pour capituler. Avant que les articles fussent dressés , on apperçut de l'autre côté du Ronco l'armée de l'union qui paroissoit s'avancer au secours de la place : cependant , au-lieu de tenter le passage de cette rivière , elle s'en éloigna insensiblement pour aller camper à quelque distance sur un terrain élevé , où elle forma , à la hâte , des retranchements. Gaston auroit donc pu , en laissant une partie de son armée à la garde du fleuve , continuer de foudroyer la place , & s'en rendre maître à la vue de l'ennemi. Un avis important qu'il reçut dans ce moment l'en empêcha. Maximilien , non content d'abandonner l'alliance des François , qui ne s'étoient mis dans l'embarras que pour soutenir ses intérêts , voulut signaler son changement par une infigne trahison. Depuis que les suisses s'étoient brouillés avec la France , Louis s'étoit proposé de les remplacer dans ses armées par des lansquenets Allemands : il avoit eu dessein de les lever dans les Etats du duc de Wirtemberg ; mais Maximilien s'étoit offensé de cette préfé-

rence , offrant de fournir au même prix tous ceux qu'on lui demanderoit : ANN. 1512.  
il avoit eu l'attention de les tirer de  
ses pays héréditaires , sans que le  
roi , qui le regardoit alors comme  
son plus ferme allié , en conçût de  
l'inquiétude. Il y en avoit alors jus-  
qu'à cinq mille dans l'armée de Gas-  
ton , sous la conduite de deux prin-  
cipaux officiers , Philippe de Fri-  
berg , & Jacques d'Empfer. Maximi-  
lien leur envoya ordre de revenir  
sur-le-champ dans leur patrie , avec  
une défense , sous peine de la vie ,  
de se battre contre les troupes du  
roi d'Espagne. Heureusement pour  
la France , ces ordres furent adres-  
sés à Jacques d'Empfer , que nos  
historiens nomment le bon capitai-  
ne Jacob. Indigné qu'on lui com-  
mandât une lâcheté , Empfer alla  
trouver le chevalier Bayard son ami ,  
& le pria de le conduire à la tente  
du général. En lui montrant l'ordre  
de l'empereur , il lui fit sentir la né-  
cessité , ou de se passer du service  
des lansquenets auxquels l'Empereur  
ne manqueroit pas de faire passer de  
nouveaux ordres , ou de livrer promp-  
tement bataille. Gaston , après avoir

témoigné toute sa reconnoissance.  
 ANN. 1512. ce généreux ami, assembla le conseil de guerre : ne jugeant pas à propos de révéler le secret qu'il venoit d'apprendre, il exposa les ordres qu'il avoit reçus du roi; il parla du danger où l'armée étoit de se trouver affamée, & fit consentir tous les capitaines à former l'attaque du camp ennemi, dès le lendemain, jour de pâques, qui arrivoit cette année, le 11 d'Avril. On donna le reste de la journée aux soldats pour se reposer. Gaston, cependant, faisoit reconnoître la disposition de l'armée ennemie : lui-même s'avança avec trente officiers choisis le long du Ronco d'où l'on découvroit une partie du camp. Yves d'Alegre lui ayant fait remarquer l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une petite éminence, qui étoit en-deça du fleuve, en y plaçant quelques pieces d'artillerie, reçut ordre de les y faire conduire à l'entrée de la nuit. Le lendemain matin, Gaston, laissant mille hommes d'infanterie, & quatre cents lances, sous la conduite d'Alegre, soit pour s'opposer aux sorties

ties



ties de la garnison de Ravenne ,  
soit pour accourir au secours des  
combattants , s'il étoit mandé ; fit  
passer le Ronco au reste de son ar-  
mée , sans que les ennemis s'ébran-  
lassent. Le terrain élevé , ou l'espece  
de colline sur laquelle ils étoient  
campés , formoit un demi-quart de  
cercle : Pierre Navarre , qui fai-  
soit la fonction de maréchal de camp ,  
y avoit rangé l'armée en bataille ,  
se réservant une des pointes , où il  
avoit placé un corps de huit mille  
fantassins Espagnols , qu'il avoit lui-  
même formés & disciplinés. Ce corps ,  
sur lequel il comptoit beaucoup plus  
que sur tout le reste de l'armée , &  
qui , en effet , pouvoit être regardé  
comme le plus formidable de l'Eu-  
rope , étoit couvert par un grand  
nombre de chariots , liés ensemble  
par de fortes chaînes , armés de  
longs pieux de fer , & chargés de  
canons , de coulevrines , & d'autres  
pieces d'artillerie plus légères , qu'on  
nommoit hacquebutes à croc. Gas-  
ton opposa à ce corps redoutable ,  
les lansqueniers d'Empfer & de Fri-  
berg , les aventuriers Gascons , Pi-  
cards & Normands , conduits par

ANN. 1512.

~~\_\_\_\_\_~~ ANN. 1512. Molard, la Crotte, Mongeron, Grammont, Bonnet, Bardassan, Richebourg, Maulevrier, & Moncaure, qu'il couvrit de même de la plus grande partie de l'artillerie, sous la direction de Créqui, seigneur de Pontremi, qui venoit de succéder dans cette charge importante au baron d'Espî. A l'autre extrémité du quart de cercle, & attenant la rive du Ronco, étoit Fabrice Colonne, avec la principale division, & le nerf de la gendarmerie Espagnole & Napolitaine, soutenue de six mille hommes d'infanterie Italienne : Gaston lui apposa le duc de Ferrare, avec un nombre à-peu-près égal de gendarmes François, & de Fantassins Italiens, commandés par Frédéric de Gonzague, comte de Bozzolo. Le viceroi dom Raimond de Cardonne occupoit le centre avec six cents hommes d'armes, & un grand nombre de chevaux légers : ce fut aussi le poste que choisit Gaston de Foix, laissant le commandement de cette division au brave la Palisse, & ne se réservant que trente amis ou camarades, avec lesquels il vouloit se porter par-tout où sa présence seroit

nécessaire. L'armée Françoisse, après cette disposition n'étoit point rangée sur une ligne droite, mais en forme de croissant, pour envelopper les retranchemens ennemis. Gaston, avec un visage riant, une contenance noble & assurée, couroit de rang en rang, appelant par leur nom les capitaines, & jusqu'aux simples soldats, leur recommandant le salut de la patrie, leur honneur, & ajoutant *qu'il alloit voir ce qu'ils feroient ce jour-là pour l'amour de sa mie.*

Dès que les François se furent approchés des retranchemens ennemis, l'artillerie commença à tirer de part & d'autre. L'aile droite des François, où étoit toute l'élite de l'infanterie, eut beaucoup à souffrir sans pouvoir endommager l'ennemi, parce que Navarre avoit fait mettre ventre à terre à toute sa troupe : le bon capitaine Jacob & Friberg, ces deux chefs de lansquenets, le baron de Molard, qu'on peut regarder comme le créateur de l'infanterie Françoisse, furent atteints & mis en pieces par les premières volées de canon : un tiers de cette division périt avant que d'avoir pu joindre l'enne-

ANN. 1512. mi. Cette perte étoit compensée à l'autre aile; la batterie qu'Yves d'Allegre avoit établie au-delà du Ronco, débordant sur le flanc de la gendarmerie Espagnole, enlevoit des files entières : on voyoit tomber des hommes, des chevaux, voler en l'air des têtes, des bras : l'horreur de ce spectacle étoit redoublée par les cris affreux & les imprécations des soldats, qui demandoient qu'on les menât à l'ennemi. Fabrice Colonne envoyoit couriers sur couriers au viceroy pour lui déclarer qu'il ne pouvoit plus tenir dans ce poste, & lui demander la permission de marcher en avant. Cardonne, livré aux conseils de Navarre, rejettoit constamment cette demande : Faudra-t-il donc, s'écria Fabrice, que tant de braves gens périssent, sans tirer l'épée, par la malice & l'opiniâtreté d'un Maranne? l'honneur de l'Espagne & de l'Italie sera-t-il sacrifié à un Navarre? A ces mots, il sort des retranchements, entraînant avec lui la gendarmerie Espagnole & Napolitaine : mais au-lieu de tomber sur la division du duc de Ferrare, qui lui étoit opposée, il marcha de côté

pour éviter l'effet du canon, & vint                       
fondre sur un petit détachement du ANN. 1512.  
corps de bataille, où se trouvoit Gaston lui-même & le chevalier Bayard : malgré la vigueur avec laquelle ils reçurent ce premier choc, Fabrice se fit jour, & pénétra jusqu'au corps de bataille que commandoit la Pallisse : déjà même il pressoit fort ce général, & commençoit à gagner du terrain, lorsque d'Alegre, avec le corps de réserve, & deux cents gentilshommes, qu'il prit de la division du duc de Ferrare, attaqua l'ennemi de côté, tandis que la Pallisse résistoit en face : Fabrice se voyant près d'être enveloppé, voulut rentrer dans ses retranchements ; les François l'y suivirent, & après avoir détruit sa troupe, ils le firent prisonnier. Alegre, auquel étoit dû ce premier avantage, tomba l'épée à la main, sur un corps d'infanterie Italienne, qui gardoit ses rangs & n'avoit point encore combattu : à la première décharge de cette infanterie, il eut la douleur de voir tomber mort à ses côtés le jeune Viverots son fils : livré au plus violent désespoir, il s'enfonce dans les

ANN. 1512. rangs ennemis, jonche la terre de morts, & tombe enfin lui-même percé de mille coups. Cardonne voyant les François pénétrer de toutes parts dans son camp, s'enfuit à bride abattue, suivi de Carvajal, d'Antoine de Leve, qui parvint dans la suite à une si haute réputation, & de tout ce qui restoit encore de gendarmerie Espagnole & Italienne : Gaston détacha promptement le chevalier Bayard, & le brave Louis d'Ars, pour leur donner la chasse, & faire des prisonniers. L'infanterie Espagnole n'étoit point encore entamée : le canon des François avoit brisé les chariots qui lui servoient de rempart; mais lorsque les lansquenets & les Gascons voulurent franchir le fossé, ils le trouverent bordé de plusieurs rangs de piquiers Espagnols, qui présentoient un front menaçant & impénétrable : le capitaine Fabian, l'un des hommes les plus forts & les plus grands que l'on connût en Europe, faissant sa pique des deux mains, en décharge en travers un grand coup sur la file des piques Espagnoles, & tombant de tout le poids de son corps sur



ces piques baissées , il ouvrit une brèche à ses camarades , qui s'élan-  
 cerent dans les retranchements , & se battirent corps à corps. Le soldat  
 Espagnol , plus foible , mais plus agile , couvert d'une targe & un long  
 poignard à la main , se glissoit entre les jambes & sous le ventre des  
 lansquenets , & en faisoit un horrible carnage : ces deux troupes , acharnées  
 l'une sur l'autre , se feroient entièrement détruites , si Gaston , déjà maître  
 de la plus grande partie du camp , n'eût fait marcher de ce côté quelques  
 compagnies d'hommes d'armes & d'archers , qui , pénétrants par différents  
 endroits dans le parc de l'infanterie , firent voler des têtes , ou foulèrent aux  
 pieds des chevaux tout ce qui leur résista. Pierre de Navarre fut fait pri-  
 sonnier : les bandes qu'il conduisoit , réduites à un petit nombre , & pou-  
 sées hors de leur fort , ne perdirent point courage ; elles s'attrouperent  
 au nombre d'environ deux mille hommes , & marcherent au pas , en  
 ordre de bataille , & enseignes dé-  
 ployées , le long d'une chaussée étroite  
 qui bordoit le Ronco , culbutant  
 tout ce qui s'opposoit à leur pas-

sage. Un des fuyards vint le dire  
ANN. 1512, à Gaston, qui se tenoit au milieu  
du champ de bataille, avec vingt  
des compagnons qu'il s'étoit choisis  
avant la mêlée : ce jeune guerrier ,  
craignant qu'une si belle retraite ne  
flétrit ses lauriers , emporté par son  
ardeur martiale, ne considérant dans  
ce moment ni la force de l'ennemi  
qu'il alloit provoquer , ni la foiblesse  
de sa troupe , courut, à bride abat-  
tue, se poster sur la chaussée , en  
face de cette redoutable colonne : du  
premier choc, il fut enlevé de dessus  
son cheval , & jetté mort dans le  
fossé : Lautrec, qui l'accompagnoit ,  
percé tout à la fois de vingt coups  
de lances , dont aucun cependant  
ne se trouva mortel , tomba sans con-  
noissance à ses côtés : les dix - huit  
autres, ou furent renversés, ou pri-  
rent la fuite.

Les différents corps de l'armée  
Françoise se rassembloient sur le  
champ de bataille , chargés de bu-  
tin , & amenant avec eux leurs pri-  
sonniers. De cette multitude de  
chefs que l'on comptoit auparavant  
dans l'armée de la sainte - union ,  
trois ou quatre seulement avoient

échappé , peu étoient morts ; tous ~~les autres~~ ANN. 1512. les autres étoient prisonniers : parmi ces derniers on remarquoit surtout le célèbre Pierre Navarre , Fabrice Colonne , le cardinal de Médicis , qui fut pape sous le nom de Léon X , le jeune marquis de Pescara , déjà capitaine général de la cavalerie légère , quoiqu'il ne fût encore âgé que de vingt ans ; don Jean de Cardonne , le marquis de Bitonte , de Licité , della Paludé ; le duc de Trajetta , les comtes de Conche & del Popolo. Tout le canon ennemi , tous les bagages étoient au pouvoir du vainqueur : de plus de quinze mille hommes étendus sur le champ de bataille , les deux tiers étoient Italiens ou Espagnols. La satisfaction que goûtoit chaque guerrier en particulier , étoit encore augmentée par l'idée qu'on se faisoit de la joie que devoit ressentir Gaston d'une victoire si éclatante : on le cherchoit des yeux ; on étoit étonné qu'il se dérobat dans ces moments à l'empressement de ses soldats ; on le demandoit à grands cris , lorsque la nouvelle se répandit de rang en rang qu'il étoit mort.

ANN. 1512.

Au bruit des instruments militaires ; aux chants de joie & d'alégresse , succéda tout-à-coup un long & morne silence , interrompu par des gémissements & tous les accents de la douleur. Les soldats coururent en foule vers le lieu où on leur dit qu'il étoit tombé : ils le trouverent sans vie , percé de quatorze coups de lances : Lautrec à ses côtés , criblé de blessures , respiroit encore ; on le transporta dans la ville de Ferrare , où il fut rappelé à la vie par les soins du duc & de la duchesse. La foule des guerriers entouroit toujours le corps de Gaston : après l'avoir long-temps pleuré , ils aspirèrent à le venger , & demandèrent instamment qu'on les menât à Ravenne : la Palisse , profitant de l'ardeur des soldats , fit toutes les dispositions pour livrer un nouvel assaut à cette place. Les bougeois , qui n'avoient plus aucune espérance de secours , offrirent de se soumettre : pendant qu'on régloit les articles de la capitulation , le capitaine Jaquin , & quelques autres chefs d'aventuriers , s'étant approchés de la brèche que Pompée Co-

bonne n'avoit point eu le temps de réparer, s'élancerent dans la place, ANN. 1512. suivis des lansquenets & de tout le reste de l'infanterie. Transportés de rage, ils massacrerent, de sang froid, une partie des habitans, violerent les femmes, & ils auroient fini par tout réduire en cendres, si la Palisse ne fût arrivé à propos, avec la gendarmerie, pour arrêter le désordre: irrité des excès auxquels s'étoit livrée cette troupe de forcenés, il fit pendre le capitaine Jacquin, plus brigand que soldat. Marc-Antoine Colonne qui s'étoit renfermé avec sa garnison dans la principale forteresse, eut la permission d'en sortir quatre jours après; mais à condition que ni lui, ni sa troupe, ne pourroient, de trois mois, porter les armes contre les François. Les villes d'Imola, de Forli, de Cesene, de Rimini, prévinrent, par leur soumission, l'arrivée des François: elles prêterent serment de fidélité entre les mains du légat, au nom du concile de Pise. L'armée pouvoit, sans trouver d'obstacle, s'avancer jusqu'à Rome, où le pape n'auroit osé l'attendre: mais la Palisse,

à qui Louis n'avoit point communiqué ses projets, & à qui Trivulſe, resté à la garde du Milanès, recommandoit fortement de ne point s'éloigner, la retint dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres.

Troubles de Jules : négociations frauduleuses avec la France.

*Lettres de Louis XII. Guicchar-din.*

La nouvelle de tant de malheurs consécutifs jetta l'épouvante dans la ville de Rome : on s'attendoit à toute heure à voir paroître les François au pied des murailles, & ce qui redoubloit la terreur, à voir rangés sous leurs enseignes les seuls défenseurs sur qui Rome pût compter. Le duc d'Urbain, indigné d'avoir été suspendu des fonctions de sa charge de gonfalonnier; Robert des Ursins, Pompée Colonne, Anthime Savelli, Pierre Margano, & Renzo Mancini, s'étoient mis secrètement à la solde du roi de France; ils avoient levé des troupes, & promettoient de servir de guides aux François, dès qu'ils paroîtroient sur la frontière. Le sacré college, tous les prélats de la cour Romaine, vinrent se jeter aux pieds du pape, & le conjurerent de mettre Rome, le saint-siège & sa propre personne à



couvert de tant de périls, en acceptant                       
enfin les conditions de paix que le ANN. 1512.  
roi n'avoit point cessé de lui offrir.  
Jules, quelque intrépidité qu'il eût  
montrée jusqu'alors, se trouva fort  
embarrassé sur le parti qu'il devoit  
prendre : il n'étoit point en sûreté  
dans son palais, & la honte d'être  
traîné comme prisonnier de guerre  
devant le concile de Pise, de sou-  
tenir les interrogations & les regards  
insultants de Carvajal & de Saint-  
Séverin, qu'il avoit dégradés, &  
qui alloient peut-être devenir ses  
juges, lui paroïssoit un supplice plus  
affreux mille fois que la mort : il  
méditoit de s'enfuir secrètement à  
Ostie, & de monter, s'il étoit pour-  
suivi, sur les galères qu'il y tenoit  
toutes prêtes, mais il ne savoit en-  
core de quel côté il tourneroit ses  
pas. Naples, après la prise de Ro-  
me, n'étoit plus un asyle assuré ; les  
François y comptoient déjà un grand  
nombre de partisans. Iroit-il à Ve-  
nise ? mais quel secours pouvoit-il  
se promettre d'une république épui-  
sée par une guerre malheureuse,  
dont il avoit été le premier auteur ?  
y auroit-on oublié ses hauteurs, ses

**ANN. 1512.** duretés , ses violences ? le sénat , pressé par un ennemi auquel il ne pouvoit résister , ne le livreroit-il point , comme il avoit précédemment livré le cardinal Ascagne ? Prendroit-il donc le parti de faire voile en Espagne ? ce parti paroïsoit le plus sûr au premier coup-d'œil ; mais combien de dangers à courir avant que d'y arriver ? comment éviteroit-il , en cinglant le long des côtes de Gênes , la rencontre du commandeur Préjean , des corsaires de Marseille qui infestoient ces parages ? d'ailleurs , à quel accueil devoit-il s'attendre de la part d'un prince sombre , avide , rusé , incapable d'un sentiment généreux , & accoutumé à n'estimer , à ne rechercher que ceux dont il croyoit avoir besoin ? à quel prix voudroit-il lui vendre sa protection ? & lorsqu'il le tiendrait en sa puissance , à quelles conditions lui permettroit-il de retourner en Italie ? Dans cet embarras , il se rendit , ou feignit de se rendre aux instances du sacré collège. Il manda Robert de Guibé , cardinal de Nantes , qu'Anne de Bretagne , en qualité de souveraine ,

tenoit à Rome en son nom. Après                       
avoir exalté la piété de cette reine , ANN. 1512.  
qu'aucun motif humain , qu'aucune  
considération n'avoient pu détacher  
d'une entière soumission au vicaire  
de Jesus-Christ , il marqua un vif  
regret de n'avoir point encore té-  
moigné à cette grande princesse tout  
le cas qu'il faisoit de sa médiation :  
il parla du roi en termes respectueux ,  
n'attribuant qu'à de faux rapports ,  
à de perfides conseillers , la mésin-  
telligence qui étoit survenue entre  
eux : plaignant le malheur des prin-  
ces qui n'avoient point , comme les  
particuliers , la liberté de s'expliquer  
directement. Ayant ensuite exposé  
aux cardinaux assemblés les dernie-  
res conditions que le roi lui avoit  
offertes par l'évêque de Murrai ,  
il témoigna qu'il étoit disposé à  
s'en contenter , & les pria de ré-  
diger eux-mêmes les articles de sa  
réconciliation avec la France : ils  
s'en acquitterent sur-le-champ ; le  
pape & les cardinaux les signèrent :  
on les fit parvenir au roi par l'évê-  
que de Tivoli , vice-légat d'Avignon ;  
mais sans donner à cet agent ni pou-  
voirs pour conclure , ni même une

simple lettre de créance. C'étoit un  
 ANN. 1512. artifice de Jules pour faire traîner  
 la négociation, & rester toujours le  
 maître de la rompte, lorsqu'il le  
 pourroit sans danger : car ayant at-  
 téré & changé malicieusement la  
 plupart des propositions que le roi  
 lui avoit fait porter par l'évêque de  
 Murrai, il n'ignoroit pas que les ar-  
 ticles qu'il envoyoit au nom du sa-  
 cré collège ne pouvoient manquer  
 d'être rejettés ; qu'ils exigeroient  
 au moins de longues discussions ; ce  
 qui lui donneroit tout le temps né-  
 cessaire pour se concerter avec le  
 roi d'Espagne, & les autres confé-  
 dérés.

Etonne-  
 ment de Fer-  
 dinand.

*P. Martir*  
*de Angl.*  
*Paul Jove.*  
*Gonf.*

Ferdinand le Catholique n'avoit  
 été guère moins alarmé que Jules en  
 recevant la première nouvelle de la  
 défaite de Ravenne : jugeant qu'après  
 la destruction totale de son armée, le  
 royaume de Naples étoit perdu pour  
 lui, si les François y pénétroient, il  
 n'apperçut point d'autre moyen de le  
 conserver, que d'y renvoyer prompte-  
 ment le grand capitaine. Ainsi quel-  
 que danger qu'il y eût à confier le  
 commandement d'une armée à un  
 homme qu'il avoit si cruellement

trompé, il le tira de sa retraite, & l'exhorta à passer promptement en Italie. ANN. 1512.

Gonsalve, croyant toucher au moment de la vengeance, vendit, ou engagea une partie de ses biens pour lever des soldats & équiper des vaisseaux : ses préparatifs étoient déjà fort avancés, lorsque Ferdinand apprit que Raimond de Cardonne, dont on n'avoit point entendu parler pendant plusieurs semaines, n'étoit point mort ; qu'il avoit déjà rassemblé les débris de l'armée, & qu'il n'y avoit plus aucune apparence que les François, affoiblis par leur victoire, s'éloignassent du Milanès. Tranquille du côté de l'Italie, il renvoya une seconde fois Gonsalve dans ses terres, sans lui tenir aucun compte de ses avances, insultant même à sa crédulité & à sa profusion.

Jules, de son côté, ne tarda pas à se rassurer : la première consolation qu'il reçut, lui vint du camp des François : le cardinal de Médicis ayant obtenu du cardinal Saint-Séverin la liberté d'informer ses parents de sa captivité, & de solliciter des secours qui lui étoient absolument nécessaires, chargea de

ANN. 1512.

cette commission Jules de Médicis ; chevalier de Rhodes , & son plus proche parent. Ce messager , qui avoit eu la facilité de se promener dans le camp , apprit au pape la triste situation où se trouvoit l'armée François ; la désolation générale qu'avoit produite la mort de Gaston ; l'embarras & l'inquiétude que causoit l'armement des Suisses , dont on avoit reçu des avis certains. Dès ce moment il ne fut plus question de paix avec la France : Jules ne songea qu'à regagner ceux des barons Romains qui s'étoient mis à la solde des François , & qui , commençant à désespérer de les voir paroître , saisirent avidement les premières ouvertures de réconciliation qui leur furent faites de la part du souverain pontife. Le duc d'Urbin , neveu de sa sainteté , signa le premier , & fut rétabli dans les fonctions de gonfalonnier : Pompée Colonne , Robert des Ursins , suivirent cet exemple , conduisant au secours du pape des troupes qu'ils avoient levées avec l'argent du roi de France : le seul Pierre Margano eut la bonne foi , en chan-



geant de parti , de renvoyer toutes les sommes qu'il avoit reçues.

ANN. 1512.

Louis, en recevant la nouvelle d'une bataille qui le faisoit triompher si glorieusement de ses ennemis , versa un torrent de larmes : la perte de tant de braves officiers , qui avoient dignement servi la patrie , celle de Gaston de Foix , l'objet de son amour , de ses espérances , son nourrisson , son fils , remplirent son ame d'amertume & de douleur : il répondit à ceux qui lui faisoient compliment sur sa victoire : *Souhaitons - en de pareilles à nos ennemis.* Des nouvelles plus accablantes les unes que les autres se succéderaient sans interruption. Un héraut d'Angleterre vint lui déclarer , au milieu de sa cour , que la paix étoit rompue entre les deux couronnes. Jean - Jacques Trivulse , resté à la garde du Milanès , annonçoit l'arrivée prochaine des Suisses , & montrait l'impossibilité où il seroit de leur résister sans de nouveaux secours : ces messages déterminèrent Louis à prêter une sérieuse attention aux propositions de l'évêque de Tivoli. Quoique ces conditions fussent

Affliction de Louis : nouvelles trahisons de Maximilien.

Lettres de Louis XII.

Guicchar-  
din.

Ferron.

Belcar.

Manuscrit  
de Fontan.

ANN. 1512.

essentiellement différentes de celles qu'il avoit fait porter au pape, tant par l'évêque de Murrai que par le cardinal de Final, & que la victoire qu'il venoit de remporter ne dût pas contribuer à lui faire rabattre de ses prétentions ; cependant , comme après tout , les demandes qu'on lui faisoit ne portoient atteinte ni aux droits de sa couronne ni à son honneur, vraisemblablement il s'en seroit contenté, si la malice de ses ennemis ne l'en eût encore détourné. Maximilien continuoit de le tromper : bien qu'il eût signé une trêve particulière avec les Vénitiens, il n'avoit point accédé publiquement au traité de la sainte-union. Depuis que les armes Françoises prenoient de l'ascendant en Italie, il sembloit avoir la plus grande envie de renouer les anciens traités, & tenoit, à ce dessein, un ambassadeur à la cour de France. Louis crut devoir lui communiquer les offres du pape & du sacré collège : André de Burgo, c'est le nom de cet ambassadeur, faisant observer au roi qu'il n'étoit point fait mention dans ce prétendu traité de la querelle de l'empereur

avec les Vénitiens, quoique le pape \_\_\_\_\_  
 n'ignorât pas qu'elle subsistoit tou- ANN. 1512.  
 jours, eut le talent de lui persuader  
 que c'étoit un piège que lui ren-  
 doient ses ennemis, afin de forcer  
 enfin l'empereur, qu'ils n'avoient  
 pu séduire à se livrer à eux, en  
 voyant qu'il n'avoit plus rien à se  
 promettre de la France. Il lui parla  
 ensuite du desir qu'avoit son maître  
 de faire un dernier effort, de la fa-  
 cilité qu'ils auroient en se réunissant  
 & en prenant mieux leurs mesures  
 à terminer glorieusement leur pre-  
 miere entreprise, & le conjura de ne  
 signer aucun accord que l'empereur  
 n'y fût compris. Louis s'y détermina  
 d'autant plus aisément, qu'il fal-  
 loit nécessairement traiter directe-  
 ment avec le pape, puisque l'évê-  
 que de Tivoli n'avoit ni lettres de  
 créance, ni pouvoirs. L'embarras où  
 il se trouva étoit extrême : il n'igno-  
 roit pas que la crainte seule avoit  
 forcé le pape à lui faire des propo-  
 sitions : si donc il se résolvoit à éva-  
 cuer la Romagne pour ne plus son-  
 ger qu'à la défense du Milanès, il  
 rendoit la paix beaucoup plus diffi-  
 cile : s'il ordonnoit à son général

de rester dans la Romagne, ou même de s'avancer vers Rome, il exposoit le duché de Milan, menacé par les Suisses : il prit un parti mi-troyen ; ce fut de partager son armée, & de se tenir de tous côtés sur la défensive. La Palisse laissant au cardinal Saint-Séverin trois cents lances & six mille hommes d'infanterie pour garder au nom du concile de Pise les places de l'Eglise dont on s'étoit emparé, reprit, avec le reste de l'armée, la route de Milan : les soldats, à qui l'on n'avoit pu encore arracher le corps de Gaston leur général, lui décernerent une pompe funèbre qui ressembloit à un triomphe : le char qui le portoit précédoit l'armée : il étoit orné sur le devant des enseignes de France & de Foix ; sur les côtés & le derriere, des drapeaux ennemis, renversés & traînant dans la poussière : le cardinal de Médicis, Pierre Navarre, le marquis de Pescaire, & les autres généraux prisonniers suivoient à pied le char du vainqueur. Fabrice Colonne fut préservé de cette humiliation : le duc de Ferrare, dont il étoit prisonnier, semblant

ANN. 1512.

prévoir le besoin qu'il auroit d'un personnage si accrédité dans Rome, ANN. 1512. le mit furtivement en liberté. Dans cet équipage, & au milieu des chants funèbres de toute l'armée, le corps de Gaston entra dans la ville de Milan, fut déposé dans la cathédrale, à côté du maître-autel, où on lui érigea un trophée des armes des vaincus.

Louis cependant négocioit à Rome, Les François sont chassés d'Italie. exigeant pour condition préliminaire que le pape forçât les Vénitiens à donner une pleine satisfaction à l'empereur, ou qu'il se déclarât publiquement leur ennemi. Il ne tarda pas à connoître à quel point il étoit abusé : Lettres de Louis XII. P. Martir de Angl. Bembe. Guicchar. din. Maximilien, s'étant enfin concerté avec les Suisses, rappella brusquement son ambassadeur de la cour de France. Surpris que les ordres qu'il avoit envoyés au capitaine Jacob fussent restés sans exécution, il en envoya de nouveaux au neveu de ce fidèle & brave officier, lequel n'osant plus différer d'obéir, prit congé des généraux François, & ramena ses lansquenets en Allemagne. C'étoit une perte irréparable dans la conjoncture où l'on se trouvoit : l'infanterie Fran-

ANN. 1512.

coise avoit été presqu'entièrement détruite à la bataille de Ravenne; Molard, la Crotte, Bonnet, Grammont, Mongeron, Richebourg, étoient morts : les aventuriers qu'ils avoient levés & disciplinés, enrichis du pillage de Bresse & de Ravenne, & ne songeant qu'à mettre à couvert leur butin, repassoient journellement en France, sans que personne eût l'autorité de les arrêter : les bandes Italiennes, composées de Vallesans & de Grisons, ayant besoin de repos, après les marches forcées, & toutes les fatigues qu'elles avoient essuyées pendant l'hiver, s'étoient retirées, avec la permission de Jacques de Silli, principal trésorier de l'armée : il ne restoit donc plus d'infanterie sur pied : Louis en levoit en Picardie, en Normandie, & en Gascogne; mais se trouvant à la veille d'être attaqué dans ses propres Etats par les forces réunies de l'Angleterre & de l'Espagne, il n'avoit garde d'envoyer ces nouvelles recrues en Italie : au contraire, il rappella de cette contrée les deux cents gentilshommes de sa maison, & quelques compa-  
gnies



gnies d'ordonnance pour couvrir les frontieres de la Gascogne. Malgré l'affoiblissement où toutes ces dispositions laissoient l'armée d'Italie ; la Palisse ne désespéroit point encore de sauver le Milanès : les Suisses , qui venoient l'attaquer , n'avoient ni cavalerie ni canon : les quatre ou cinq irruptions qu'ils avoient tentées précédemment , avoient tourné à leur confusion : celle qu'ils méditoient ne devoit pas , suivant les apparences , avoir un meilleur succès : comme elle étoit annoncée depuis assez long-temps , Trivulse avoit fortifié les postes par où ils pouvoient déboucher , & pris toutes les mesures nécessaires pour les contenir dans leurs montagnes. L'infidélité des Grisons , une nouvelle trahison de la part de Maximilien , déconcertèrent ce plan de défense. Les Grisons , quoiqu'à la solde du roi , & obligés par leur traité de ne point donner passage sur leurs terres aux troupes qui viendroient attaquer le duché de Milan , préférant , dans cette occasion , l'amitié des Suisses , leurs anciens confédérés , aux intérêts du roi de France , les reçurent

ANN. 1512. à Coire , & s'associerent à leur entreprise. Maximilien , de son côté , leur ouvrit la route du Trentin , & leur donna la facilité de se joindre aux Vénitiens , qui fournirent à cette armée , déjà composée de vingt mille fantassins , huit cents lances , autant de chevaux légers , un train d'artillerie , des pontons pour traverser les rivières , des vivres , & toutes sortes de munitions. Au bruit de cette marche , la Palisse , retirant les troupes qu'il avoit laissées dans la Romagne sous la conduite du cardinal Saint-Séverin , rassembla promptement douze cents lances , & cinq ou six mille hommes d'infanterie ; s'avança jusqu'à l'extrémité du Milanès , au-devant de l'ennemi , évacuant les places foibles , ou d'une trop grande étendue , & jettant des renforts & des munitions dans la ville de Bresce , où commandoit Aubigni , dans le château de Crémone , & les autres forteresses qui , sans beaucoup de monde , pouvoient soutenir un long siège. Après avoir distribué la meilleure partie de ses troupes dans ces différentes forteresses , la Palisse ,

à qui il ne restoit plus qu'un corps de Cavalerie , en forma un camp-  
 volant , avec lequel il se proposa de disputer aux Suisses le passage des rivières , & de les battre en détail , s'ils prenoient le parti de se séparer ; mais il ne trouva point dans le cœur de ses troupes l'ardeur qui l'animoit : les principaux officiers ne lui obéissoient qu'à regret , & les simples soldats , épuisés de fatigues , voyant leurs chevaux harassés ; desiroient eux-mêmes la perte du duché de Milan , afin de pouvoir se retirer en France , & de jouir enfin d'un repos qu'ils croyoient avoir bien acheté. Une imprudence , ou plutôt un malheur , acheva de tout perdre. La Palisse écrivoit au général de Normandie de lever des troupes sans perdre un instant , lui marquant le mauvais état de son armée , l'impossibilité où l'on alloit se trouver de conserver le Milanès , si les Suisses entreprenoient d'y pénétrer. Cette lettre fut interceptée par un parti d'Albanois , au service des Vénitiens , qui la porterent au cardinal de Sion. Ce *soldat tondu* , plus redoutable alors que les plus

puissants monarques, fut tirer parti  
ANN. 1512. de cet avis. Les Suisses devoient  
s'avancer du côté de Ferrare, & n'a-  
voient dessein d'entrer dans le Mi-  
lanès qu'après leur jonction avec  
l'armée de l'union ; ce qui auroit  
laissé aux François le temps de se  
fortifier : Schinner, leur montrant  
la lettre interceptée, les porta sans  
peine à profiter de la consternation  
des François, & à ne partager avec  
personne la gloire de les avoir chas-  
sés d'Italie. Ils marcherent droit à  
Milan, toujours escortés de la cavale-  
rie Vénitienne. La Palisse, ne pouvant  
les arrêter sans livrer une bataille,  
& craignant d'exposer, dans la po-  
sition critique où se trouvoit la Fran-  
ce, les seules troupes qui pussent la  
défendre, tira de Milan tous les  
François qui s'y trouvoient, les pri-  
sonniers faits à Ravenne, & les peres  
du concile de Pise : il renforça la  
garnison du château, & se retira  
dans Pavie, où il se proposoit de se  
mettre en défense. Les Suisses ne lui en  
laissèrent pas le temps ; car, deux  
jours après, ils arriverent sous les  
murailles de la ville, qu'ils tente-  
rent d'escalader, tandis que des pe-

lotons de leur armée passoient successivement le Tésin , pour couper aux François le chemin de la retraite. La Palisse en ayant eu avis, ne songea plus qu'à ramener ses troupes en France , laissant à la queue de l'armée le brave Louis d'Ars , Imbercourt , & le chevalier Bayard , qui reçut une blessure dangereuse à l'épaule. Dans le tumulte qu'occasionnoient ces marches forcées , le cardinal de Médicis trouva moyen de s'arracher des mains de ceux qui le gardoient , & de porter lui-même au pape la nouvelle de sa délivrance & de la fuite des François.

Jules célébroit alors le concile de Latran , qu'il avoit cru devoir opposer à celui de Pise. Ces deux assemblées ecclésiastiques , composées , l'une des ennemis du pape , l'autre de ses partisans , étoient bien plus occupées à servir les passions de leurs maîtres , qu'à extirper les abus & les scandales dont on se plaignoit depuis long-temps : les peres de Pise , après avoir sommé inutilement le pape de comparoître en personne ou par procureur devant leur tribunal , après lui avoir accordé trois ou

ANN. 1512.

Concile  
de Latran :  
vengeance  
& ambition  
de Jules II.

*Acta conc.  
Pisan  
Guicchar-  
din.  
Sardi hist.  
de Ferr.  
Belcar.*

quatre mois de délai, voyant qu'il  
 ANN. 1512. ne répondoit à leurs sommations que  
 par des monitoires, où il les déclai-  
 roit schismatiques & excommuniés;  
 qu'il les dépofoit de leurs dignités,  
 & s'emportoit contr'eux aux der-  
 nieres menaces, avoient enfin pris  
 le parti, avant que de quitter la  
 ville de Milan, de le déclarer lui-  
 même *auteur du schisme, artisan de*  
*trouble & de discorde, homme per-*  
*vers, endurci dans le crime, & in-*  
*corrigible* : & en conséquence ils l'a-  
 voient suspendu de toute fonction,  
 de toute autorité spirituelle & tem-  
 porelle. Jules, sachant qu'ils s'é-  
 toient retirés à Lyon, publia un  
 nouveau monitoire, & jetta un in-  
 terdit général sur cette ville; me-  
 naçant tous leurs fauteurs & adhé-  
 rents de l'excommunication, si avant  
 un terme qu'il indiqua, ils ne fai-  
 soient satisfaction à l'Eglise. C'est  
 sous ces circonlocutions que Jules  
 cachoit encore la haine & l'esprit  
 de vengeance dont il étoit animé  
 contre Louis XII, bien résolu tou-  
 tefois, lorsqu'il pourroit le faire im-  
 punément, de le désigner par son  
 nom, de le priver du titre de *roi très-*



*chrétien*, & de fils aîné de l'Eglise, qu'il se propoſoit de transférer au roi d'Angleterre, ſans examiner ſi un pareil changement étoit en ſon pouvoir. Plus occupé dans ces moments décisifs des affaires politiques & militaires que de celles du concile, il songea d'abord à marquer ſa reconnaissance au cardinal de Sion & aux Suiffes. Il établit le premier ſon légat & ſon lieutenant-général dans toute l'étendue de la Lombardie, avec pouvoir de ſe créer des lieutenants particuliers : il envoya aux Suiffes des étendards bénis de ſa main, & leur conféra le titre de *défenseurs de la liberté de l'Eglise*. Ces dons peu diſpendieux n'étoient point purement gratuits : Jules, avec l'appui de ſes nouveaux défenseurs, ſe propoſoit de détacher du duché de Milan & d'unir au domaine direct du ſaint-fiége les villes de Parme & de Plaifance. Dans le même temps, le duc d'Urbain ſon neveu, chaffoit de Bologne les malheureux Bentivoglio, écrasés, pour ainſi dire, ſous la chute de leur protecteur. Le duc de Ferrare, menacé d'un fort pareil, cherchoit des amis à Rome.

ANN. 1512. Il obtint par le crédit de Fabrice Colonne, à qui il avoit généreusement rendu la liberté, un sauf-conduit du pape pour venir en toute sûreté plaider lui-même sa cause devant le sacré college. Il se mit en route, laissant, pendant son absence, l'administration de ses Etats au cardinal Hippolite son frere. Tandis qu'il tâchoit de fléchir la colère du saint pere par des soumissions, & de se rendre ses juges favorables, il apprit que les troupes de l'Eglise lui avoient enlevé la ville de Reggio, & qu'on sollicitoit ouvertement ses autres sujets à la révolte; il eut même des raisons de craindre qu'on ne pensât à l'arrêter. Fabrice, dans le sein duquel il versa ses soupçons & ses plaintes, n'ayant pu obtenir ni réparation pour ce qui venoit de se passer, ni sûreté pour l'avenir, arma ses amis; & quelque danger qu'il y eût pour lui à provoquer la colère d'un souverain tel que Jules, il tira son ami de Rome, & le mit en liberté. Le duc eut recours à la protection de l'empereur & du roi d'Espagne, qui, bien qu'alliés du pape, ne voyoient qu'avec

peine les progrès rapides de la puissance du saint-siège.

La France ne prenoit plus connoissance de ce qui se passoit en Italie ; d'autres affaires plus urgentes absorboient toute son attention. Les Anglois & les Espagnols menaçoient d'y pénétrer. Louis , ne doutant point que les Anglois ne débarquassent à Calais , où l'on ne pouvoit troubler leur descente , avoit distribué les vieilles troupes qui restoient en France , & les milices qu'il venoit de mettre sur pied , dans les places de la Picardie & de l'Artois : bientôt il apprit que tout l'effort des ennemis alloit tomber sur la Gascogne & la Guienne , provinces éloignées & sans défense. Ferdinand le Catholique , qui avoit entraîné Henri VIII son gendre dans cette guerre , lui représenta que , s'il débarquoit à Calais , il trouveroit partout les François bien préparés à le recevoir , & ne tireroit aucune commodité de ses confédérés ; au lieu que , s'il prenoit le parti de fondre sur la Gascogne & la Guienne , où l'on ne l'attendoit point , & où le peuple regrettoit toujours la domination

ANN. 1512.

Usurpation  
du royaume  
de Navarre  
par Ferdi-  
nand.

*P. Martir*  
de *Angl.*

*Mariana.*  
*Hist. de*  
*Nav. par Fa-*  
*vin.*

*Hist. du*  
*ch. Bayard.*

*Actes de*  
*Rymer.*  
*Manusc. de*  
*Fontan.*

Angloise, il ne rencontreroit pres-  
 ANN. 1512. qu'aucune résistance, & seroit puis-  
 samment secondé par toutes les for-  
 ces d'Espagne. Il fut donc résolu  
 qu'on s'attacheroit d'abord au siège  
 de Bayonne : Ferdinand poussa la  
 générosité jusqu'à envoyer à son gen-  
 dre un grand nombre de vaisseaux  
 pour faciliter le transport des trou-  
 pes Angloises. Le marquis de Dor-  
 set commandoit cette flotte, qui  
 portoit dix mille hommes de débar-  
 quement. Louis, sans dégarnir en-  
 tièrement les frontieres de Picardie,  
 fit passer la plus grande partie de  
 ses troupes en Guienne, sous la  
 conduite du duc de Longueville.  
 Charles, duc de Bourbon-Mont-  
 pensier, y conduisit bientôt des ren-  
 forts considérables : enfin la Palisse  
 eut ordre de s'y rendre avec les dé-  
 bris de l'armée d'Italie. Ferdinand  
 voyant les choses arrivées au point  
 où il les avoit désirées, ne se mit  
 plus en peine de cacher les projets  
 ambitieux qu'il méditoit depuis  
 long-temps, & pour la réussite des-  
 quels il avoit sourdement fomenté  
 toute cette guerre d'Italie. Le royau-  
 me de Navarre séparoit ses Etats

de la France. Jean d'Albret, qui le ~~gouvernoit~~ ANN. 1512.  
 de Foix sa femme, étoit un prince  
 doux, enjoué & libéral, mais fri-  
 vole & inappliqué : il entendoit deux  
 ou trois messes par jour ; il alloit  
 ensuite dîner, sans cérémonie, chez  
 tous ceux qui l'invitoient : sans au-  
 cun égard pour sa dignité, il se ren-  
 doit aux fêtes de village, & à tous  
 les divertissemens publics : il se mê-  
 loit dans la foule, dansoit familiè-  
 rement avec les payannes, ou de  
 simples bourgeois, souvent sur les  
 places publiques, ou bien au milieu des  
 rues. Louis l'avertissoit depuis long-  
 temps de se précautionner contre les  
 entreprises d'un voisin dangereux :  
 dom Juan s'y étoit engagé, mais tou-  
 jours livré à la dissipation, il vit l'o-  
 rage près de fondre sur sa tête, sans  
 avoir encore songé à se mettre à cou-  
 vert. Ferdinand, au lieu de join-  
 dre ses forces aux Anglois qui étoient  
 débarqués à Fontarabie, somma son  
 foible voisin de lui livrer passage sur  
 ses terres pour aller combattre, au  
 nom de la sainte-union, le promo-  
 teur du conciliabule de Pise, l'en-  
 nemi déclaré du saint-siège, mena-

çant, en cas de refus, de le traiter  
 ANN. 1512, comme un excommunié & un fau-  
 teur d'hérétiques. Le roi de Na-  
 varre accorda le passage qu'il n'étoit  
 pas en état de refuser : mais Ferdi-  
 nand ne se contenta pas de ce pre-  
 mier avantage, il demanda que dom  
 Juan mît en dépôt entre ses mains,  
 fix des plus fortes places de la Na-  
 varre, ou son fils unique, qui se-  
 roit élevé à la cour d'Espagne. Des  
 conditions si dures ne pouvoient  
 être acceptées : dom Juan, en s'y  
 soumettant, auroit perdu non-seu-  
 lement son royaume de Navarre,  
 mais encore les Etats qu'il possédoit en  
 France, qui auroient été confisqués  
 au profit du roi. Il chercha, mais  
 trop tard, à se mettre en défense :  
 Ferdinand avoit eu la précaution de  
 s'assurer de la faction Beaumontoi-  
 se. Louis de Beaumont, comte de  
 Lérin, & connétable de Navarre,  
 commandoit une division de l'ar-  
 mée Espagnole : la révolution fut su-  
 bite & générale : Pampelune ouvrit  
 ses portes à l'ennemi. Dom Juan,  
 ayant eu la précaution d'envoyer  
 dans le Béarn sa femme & son fils,  
 & ayant rassemblé autour de sa per-



sonne les Grammontois , alla se re-  
trancher dans le château de Moya , ANN. 1512.  
où il se promettoit d'attendre l'arri-  
vée des François. Ne recevant au-  
cune nouvelle de leur part , & crai-  
gnant de se trouver enfermé , il prit  
enfin le parti d'aller les chercher ,  
emmenant avec lui ses partisans , &  
laissant la Navarre à la merci de  
l'ennemi. L'armée Françoisise , sur  
laquelle il avoit compté , ne pou-  
voit encore s'éloigner de la fron-  
tiere : forcée de couvrir Bayon-  
ne , & de faire face aux Anglois ,  
elle étoit , pour comble de malheur ,  
en proie à la division. Le duc de  
Longueville , en qualité de gouver-  
neur de la Guienne , vouloit la com-  
mander : Charles de Bourbon-Mont-  
pensier soutenoit que cet honneur le  
regardoit , comme prince du sang , &  
tenant dans l'Etat un rang supérieur  
aux bâtards de la maison d'Orléans.  
On ne trouva point d'autre moyen  
de les accorder que d'envoyer promp-  
tement , en qualité de généralissime ,  
le jeune duc de Valois , héritier  
présomptif du trône , auquel ni  
l'un ni l'autre ne pouvoit se dis-  
penser d'obéir. Avant que les trou-

ANN. 1512. pes pussent agir de concert, le duc d'Albe, général de Ferdinand, s'étoit emparé de la Navarre entière, & même de la place de Saint-Jean-pied-de-port, d'où il se disposoit à pénétrer dans le Béarn, si les Anglois se mettoient en devoir, ou de venir le joindre, ou d'agir de leur côté.

Le marquis de Dorset n'avoit pas tardé à s'appercevoir que les intérêts du roi son maître étoient peu considérés des Espagnols. Il n'étoit plus question du siège de Bayonne; on ne songeoit qu'à dépouiller le roi de Navarre de tous ses Etats: on avoit sommé plusieurs fois Dorset de venir se joindre à l'armée Espagnole: il s'en étoit toujours défendu, sous prétexte qu'il ne pouvoit, sans de nouveaux ordres, agir hostilement contre un prince qui n'étoit point en guerre avec son maître. Considérant qu'après la conquête de la Navarre les Espagnols prenoient le chemin du Béarn; qu'on le laissoit manquer de tout dans ses quartiers; que la disette & la maladie consumoient son armée; que bientôt il ne se trouveroit plus en état de ré-

sister aux François, s'il leur prenoit                       
 envie de venir l'attaquer, il remon- ANN. 1512.  
 ta sur ses vaisseaux, & fit voile en  
 Angleterre.

Les François, délivrés de l'in-  
 quiétude que leur avoient donnée  
 les Anglois, partagerent leurs for-  
 ces, & entrèrent dans la Navarre  
 par trois endroits à la fois, empor-  
 tant d'assaut, & livrant au pillage  
 toutes les places qui osoient leur  
 opposer quelque résistance : en quel-  
 ques semaines de temps le royaume  
 fut reconquis, à la réserve de Pam-  
 pelune, où le duc d'Albe s'étoit ren-  
 fermé avec la plus grande partie de  
 son armée, persuadé que tôt ou  
 tard, le reste du royaume suivroit  
 le sort de la capitale. Les François  
 vinrent y mettre le siège, & après  
 avoir fait brèche aux murailles,  
 ils livrerent l'assaut, où ils per-  
 dirent un grand nombre de leurs  
 meilleurs soldats. Le mois de no-  
 vembre étoit déjà fort avancé : le  
 pays, dévasté successivement par les  
 Espagnols & les François, ne four-  
 nissoit point de vivres, & il n'y  
 avoit aucun moyen d'en tirer de  
 France : la Palisse & les autres gé-

ANN. 1512

néraux François, considérant que de s'opiniâtrer plus long-temps contre une place défendue par une armée, munie de toutes sortes de provisions, & au secours de laquelle arrivoit une seconde armée, sous la conduite du duc de Najera, ce seroit ruiner en pure perte les troupes qui leur avoient été confiées, levèrent le siège, & vinrent prendre des quartiers d'hiver en-deça des Pyrénées. L'infortuné dom Juan, n'ayant pu s'opposer à cette résolution, revint, de son côté, dans le Béarn, esfuyer les reproches de sa femme, qui lui répétoit souvent : *Dom Juan; mon ami, si nous fussions nés, vous Catherine, & moi dom Juan, nous serions encore rois de Navarre.*

Etat de l'Italie, depuis l'expulsion des François: brouilleries entre les confédérés.

Guicchar-din.

Bembe.

P. Martir. de Angl.

Lettres de Louis XII.

L'Italie, depuis la retraite des François, présentoit l'image d'une mer soulevée par la tempête, & dont les vagues poussées en sens contraires, s'élevent, se choquent, & se brisent: les confédérés, parfaitement d'accord entr'eux, tant qu'il ne s'étoit agi que d'abattre la puissance des François, se trouverent divisés & ennemis, lorsqu'il fut question de partager les conquêtes: le pape,

à qui l'alliance des Suisses donnoit une prépondérance bien décidée, fouilloit dans les archives du Vatican, & vouloit faire revivre des droits oubliés depuis sept ou huit siècles : déjà il s'étoit emparé de Reggio, qui étoit un vicariat de l'empire, de Parme & de Plaisance, qui avoient fait partie, disoit-il, de la donation de Charlemagne, mais qui n'avoient jamais été possédées par le saint-siège. Il réclamoit encore les Etats de Ferrare, de Sienne, de Luques, les places des Colannes, les plus puissants barons Romains, qu'il avoit soumis à l'interdit, en haine de Fabrice, & qu'il se proposoit de dépouiller : incapable de modération & de retenue, il menaçoit déjà ses propres alliés, se vantant imprudemment qu'il chasseroit bientôt tous les *barbares* d'Italie. Ferdinand le Catholique, sur qui tomboient directement ces menaces, sans rompre ouvertement avec lui, prenoit sous sa sauve-garde les Colannes, le duc de Ferrare, Petrucci, tous ceux, en un mot, que le pontife avoit dessein d'opprimer : il demandoit que le pape & les Vén-

nitiens continuassent de reconnoître  
ANN. 1512. & de stipendier dom Raimond de  
Cardonne , général de la sainte-  
union , tant qu'il resteroit en Italie  
des places ou des forteresses à con-  
quérir sur les François ; c'est-à-dire ,  
que le pape , après avoir triomphé  
de ses ennemis , entretînt une ar-  
mée uniquement destinée à lui ser-  
vir de frein. Les Vénitiens ne sa-  
voient ce qu'ils devoient craindre  
ou espérer : le traité de la sainte-  
union leur assuroit la restitution de  
toutes les places qui leur avoient  
été enlevées par les François ou  
les Allemands , à mesure qu'elles  
seroient reprises par les armes des  
confédérés : Bergame & Crémone  
avoient été conquises par les Suisses ,  
qui vouloient qu'elles fussent réunies  
au duché de Milan. Le cardinal de  
Sion , sur quelque mécontentement  
qu'il avoit reçu des Vénitiens , avoit  
osé faire emprisonner les deux prové-  
diteurs : il retenoit leur armée dans  
l'inaction , au-delà du Tésin ; il leur  
avoit même signifié une défense de  
rien entreprendre sans son aveu sur  
les villes de Crème & de Bresse , qui  
étoient encore au pouvoir des Fran-



çois. On n'étoit pas mieux d'accord ~~sur le choix d'un nouveau duc de Milan~~ ANN. 1512.  
sur le choix d'un nouveau duc de Milan : le pape , les Suisses & les Vénitiens avoient cru travailler pour Maximilien Sforce , fils aîné de Ludovic , élevé à la cour de l'empereur , qui , étant son plus proche parent , lui tenoit lieu de pere. Il étoit en effet de l'intérêt de ces trois puissances d'avoir pour voisin un prince foible , qui leur eût obligation de sa fortune , & qui ne pût se passer de leur secours : aussi , l'empereur avoit-il eu l'attention de le leur montrer au commencement de la campagne ; mais voyant l'heureux succès de cette expédition , il avoit trouvé un prétexte pour le rappeler en Allemagne , & il le tenoit depuis ce temps sous une sûre garde dans la ville d'Inspruk , tandis que , de concert avec Ferdinand le Catholique , il prenoit des mesures pour investir de ce duché , ou Charles de Luxembourg , souverain des Pays-Bas , ou le jeune Ferdinand son frère , élevé à la cour d'Espagne. La proposition devoit naturellement révolter toutes les puissances d'Italie , qui se seroient trouvées n'avoir tra-

ANN. 1512.

vaillé qu'à se forger des fers : elles auroient plutôt consenti à rappeler les François. Pour concilier des intérêts si diamétralement opposés , & empêcher que la rupture n'éclatât , on convint de tenir des conférences à Mantoue. L'évêque de Gurk s'y rendit au nom de l'empereur : après avoir fondé les dispositions des confédérés , & s'être bien assuré qu'il ne réussiroit jamais à leur faire agréer l'échange qu'il avoit ordre de leur proposer , il déclara que l'empereur étoit prêt à leur envoyer le jeune Maximilien Sforce ; qu'il consentoit avec joie qu'on l'installât dans le duché de Milan , tel qu'il étoit avant la ligue de Cambrai ; mais qu'ayant plus contribué qu'aucun des confédérés à chasser les François d'Italie , soit en les épuisant d'argent , en faisant échouer pendant plusieurs années consécutives tous leurs projets , soit enfin en retirant ses lansquenets , & en les laissant sans infanterie au moment où ils ne pouvoient s'en passer , il vouloit avoir sa part du butin : il demanda donc qu'on lui cédât la ville de Crémone , & la Giara-d'Adda , les villes de Bresse ,

de Crème , de Bergame , de Pef-  
chiera , en un mot , tout ce qui ANN. 1512.  
étoit revenu à la France par le trai-  
té de Cambrai , indépendamment  
des droits qu'il avoit à faire valoir  
contre les Vénitiens. Quant à ce der-  
nier objet , l'empereur consentoit à  
leur laisser Padoue , Trévise , & quel-  
ques autres places moins importan-  
tes , dont ils s'étoient remis en pos-  
session , pourvu qu'ils lui rendissent  
Vicence ; qu'ils lui payassent deux  
cents mille ducats en recevant l'inves-  
titure de ces places , & trente mille  
de redevance annuelle , c'est-à-dire ,  
qu'ils devinssent ses tributaires pour  
tous les Etats de Terre-ferme qu'il  
vouloit bien leur abandonner. Les  
ministres Vénitiens rejetterent avec  
indignation de pareilles offres ; ils  
furent appuyés par les Suisses : car  
outre les liaisons particulieres de  
quelques cantons avec la républi-  
que , qui leur payoit des pensions ,  
la nation entiere avoit un intérêt  
direct à ne pas souffrir que la mai-  
son d'Autriche , dont elle avoit se-  
coulé le joug , s'établît dans son voi-  
sinage. Le pape avoit aussi de for-  
tes raisons pour ne pas desirer que

Maximilien acquit des domaines si  
ANN. 1512. considérables en Italie ; mais se voyant  
contrarié dans tous ses projets par  
Ferdinand , il crut devoir se ménager l'appui , ou du moins la neutralité de l'empereur , & donna ordre à son ministre d'appuyer les demandes de ce prince. Comme on ne put rien conclure à Mantoue , on convint de transférer la négociation à Rome , où le cardinal de Gurk avoit ordre de se rendre. Avant de rompre l'assemblée , on chercha les moyens de donner quelque satisfaction à dom Raimond de Cardonne , général de la sainte - union : il ne recevoit point d'argent d'Espagne : le pape & les Vénitiens , depuis la retraite des François , avoient cessé de lui payer la solde de quarante mille ducats par mois , à laquelle ils s'étoient soumis , prétendant que le terme de l'engagement étoit expiré , & qu'ils n'avoient nul besoin de ses services : cependant ses soldats se mutinoient , & venoient tout récemment de le chasser du camp. Le cardinal de Médicis , saisissant cette occasion , lui proposa une somme plus considérable que celle qu'il

demandoit aux alliés , s'il vouloit ,                       
 fans perdre de temps , le conduire ANN. 1512.  
 à Florence , & le rétablir dans le  
 rang qu'avoient occupé ses peres :  
 la proposition fut acceptée , fans  
 qu'aucun des confédérés s'y oppo-  
 sât.

Les Florentins , en voulant ménager tout le monde , & en ne s'attachant fermement à aucun parti , étoient parvenus à se rendre odieux ou méprisables aux yeux de toutes les puissances de l'Europe : ils s'étoient annoncés d'abord comme les alliés du roi de France , depuis qu'il les avoit fait rentrer en possession de Pise ; ils avoient même fait un acte de vigueur , en ouvrant cette ville aux cardinaux & aux évêques qui devoient procéder à la déposition de Jules : mais fâchés de s'être trop avancés , ils avoient trouvé moyen d'éloigner ces peres de leur territoire ; ils s'étoient réconciliés avec le pape , & adhéroient au concile de Latran. Dès que les affaires des François commencerent à décliner au-delà des monts , ils s'en tinrent rigoureusement aux termes de leurs engagements avec eux , cherchant à

Rétablis-  
 sement des  
 Médicis à  
 Florence.

Guicchar-  
 din.

~~se faire un mérite de cette dureté~~  
 ANN. 1512. auprès des confédérés. Après l'expulsion des François, effrayés de la grande puissance du pape, & craignant qu'il ne leur eût pas sincèrement pardonné leurs premiers torts, ils s'étoient adressés tout à la fois à l'empereur & au roi d'Espagne. Maximilien demandoit quarante mille ducats pour les prendre sous sa sauve-garde ; mais il n'avoit point de troupes en Italie. Ferdinand, qui croyoit avoir un intérêt direct à s'opposer aux vues ambitieuses de Jules, les avoit fait assurer de sa protection ; mais comme il ne fournissoit point d'argent à son général, il ne pouvoit lui interdire aucun des moyens qui se présenteroient de s'en procurer. Si les Florentins, au-lieu de négocier en Espagne, au-lieu de marchander la sauve-garde de l'empereur, eussent offert à dom Raimond de Cardonne, pour qu'il se tint tranquille, une partie de la somme que lui offroit le cardinal de Médicis pour aller les attaquer, ou s'ils eussent employé cet argent à se mettre en défense, & à se garantir d'un coup de main, il paroît certain qu'ils eussent



eussent conservé leur liberté. Les factions qui troubloient la république, le peu de concert qui régnoit entre les principaux magistrats, ne permirent pas de suivre constamment le même plan : Soderini, qui, en qualité de gonfalonnier, auroit dû veiller aux affaires de la guerre, étoit assez occupé à se défendre contre les brigues de ses envieux. L'irruption subite des Espagnols ne servit qu'à échauffer davantage les esprits. Les Médicis, qui conduisoient cette armée, affectant le plus vif intérêt pour leur patrie, ne demandoient, pour la préserver d'une ruine totale, que l'éloignement du gonfalonnier, & la permission d'y rentrer comme simples citoyens. Ces propositions furent d'abord rejetées dans l'assemblée du peuple ; mais les partisans nombreux qu'ils conservoient toujours à Florence ayant pris subitement les armes, s'emparèrent du palais, chassèrent le gonfalonnier, & permirent aux Médicis d'entrer avec leur maison seulement. Le cardinal, & Julien son frère, profitant de cette première faveur, substituèrent à leurs domes-

ANN. 1512. tiqués un certain nombre de soldats déterminés : au moment où le peuple délibéroit sur la forme qu'on alloit donner à la république, ils parurent avec une escorte d'hommes armés, imposèrent silence à leurs ennemis, & changerent, sans effusion de sang, un Etat purement démocratique en une souveraineté héréditaire.

Union du  
pape & de  
l'empereur  
contre les  
Vénitiens.

*Bembe.*

*Guicchar-*  
*din.*

*Lettres de*  
*Louis XII.*

L'évêque de Gurk ne prit aucune connoissance de cette affaire ; il se rendoit à Rome pour transiger avec le souverain pontife sur quelques contestations qui n'avoient pu être terminées à Mantoue. Jules, qui connoissoit la fierté du prélat Allemand, & qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se le rendre favorable, lui décerna des honneurs extraordinaires ; il voulut obliger le sacré collège à l'aller recevoir en corps hors de la ville : les cardinaux, craignant que cette démarche ne tirât à conséquence, députerent seulement deux de leurs membres, au milieu desquels l'évêque fit son entrée, & se rendit au consistoire, où le pape l'attendoit en grande cérémonie. Il reçut alors le chapeau de

cardinal , qui lui avoit été offert ~~quelques années auparavant~~ , mais ANN. 1512.  
à des conditions que l'honneur ne  
lui avoit pas permis d'accepter. Ré-  
solu de ne rien refuser au pape de  
tout ce qui pouvoit lui plaire sans  
porter un grand préjudice aux droits  
de l'empereur son maître , il adhéra  
au nom de ce prince au concile de  
Latran , déclara , au milieu de cette  
auguste assemblée , que l'empereur  
n'avoit jamais approuvé le concilia-  
bule de Pise , & qu'il désavouoit tous  
ceux qui s'étoient servis de son nom.  
Matthieu Lang oublioit dans ce mo-  
ment , & prétendoit apparemment  
que tout le monde oubliât que c'é-  
toit lui-même qui avoit expédié au  
nom de son maître les lettres de  
convocation de ce prétendu concili-  
abule , & qu'il étoit le seul prélat  
Allemand dont le nom parût au  
bas des actes. Il approuva par pro-  
vision , mais *sans préjudice des droits*  
*de l'Empire* , l'usurpation de Parme ,  
de Plaisance & de Reggio : il en-  
gagea au saint-siège , pour une som-  
me modique , la ville de Modene ,  
que l'empereur tenoit en dépôt : en-  
fin il ne s'opposa point au dessein

ANN. 1512.

que Jules avoit formé de dépouiller de leurs terres le duc de Ferrare , les Colannes , & d'autres vassaux rebelles. Tant de complaisance méritoit quelque retour , Jules ne fut point ingrat : il mit tout en œuvre pour obliger les Vénitiens à se réconcilier avec l'empereur : mais comme on ne parloit plus de remplir à leur égard le traité de l'union , qu'au contraire on exigeoit , ou qu'ils cédaient leurs Etats de terre-ferme à l'empereur , ou qu'ils les rachetaient de lui , & s'avouaient ses tributaires , ils se récrièrent contre ces conditions déshonorantes , se plaignirent de la partialité du saint pere , & rompirent les conférences. Jules se plaignant de son côté de leur opiniâtreté & de leur ingratitude , conclut avec l'évêque de Gurk , un traité par lequel ces infortunés républicains furent déclarés infracteurs de la sainte-union , ennemis du pape , de l'empereur , & du roi d'Aragon : il s'obligea , par le même traité , de lancer encore une fois contr'eux toutes les foudres de l'Eglise , & d'unir toutes ses forces à celles des deux monarques.

La facilité avec laquelle le pape & l'empereur se sacrifioient mutuellement leurs alliés, ne pouvoit manquer d'alarmer les Suisses : le cardinal de Sion laissa échapper l'armée Vénitienne, afin qu'elle se mît en possession des places contestées. Baglioné la conduisit promptement à Bresse, où commandoit Aubigni. Comme cette importante place ne pouvoit être secourue, elle devoit infailliblement tomber au pouvoir des assiégeants, dès que la garnison auroit consommé ses provisions : l'évêque de Gurk pria dom Raimond de Cardonne, qui depuis l'expédition de Florence restoit dans l'inaction, d'y conduire promptement ses Espagnols. Lorsqu'il parut, Aubigni consentit à traiter avec lui, à l'exclusion des Vénitiens, qui offroient des sommes considérables pour obtenir la préférence. Les capitaines François intéressés à augmenter la désunion, se firent une loi de ne jamais rendre les places, lorsqu'ils ne pouvoient plus les défendre, qu'à ceux qui n'avoient aucun titre pour les garder.

ANN. 1512.  
Reddition  
de Bresse.  
*Ibid.*

Ferdinand le Catholique, pré-

voyant que cette mésintelligence  
 tendoit à rappeler les François au-  
 delà des monts , & n'ayant plus  
 aucune espérance de concilier des  
 intérêts si opposés , voulut essayer  
 s'il ne seroit pas plus heureux à la  
 cour de Louis , & si , en continuant  
 à le tromper , il ne parviendroit pas  
 à lui faire négliger les occasions qui  
 alloient se présenter de réparer ses  
 pertes. Comme il n'avoit point ou-  
 blié à quel prix il avoit obtenu la  
 cession de Naples , il se persuada  
 qu'il ne seroit pas impossible d'ar-  
 racher , par le même moyen , la re-  
 nonciation au duché de Milan. Louis  
 avoit une seconde fille à laquelle il  
 pouvoit céder pour dot cette portion  
 de son patrimoine : Ferdinand se pro-  
 posa de la demander , soit pour Char-  
 les de Luxembourg , héritier présomp-  
 tif des Etats de la maison d'Autriche ,  
 soit pour Ferdinand son autre petit-  
 fils , élevé sous ses yeux , & auquel il  
 destinoit la succession d'Espagne. Il  
 se servit , pour en faire l'ouverture ,  
 du ministère de deux cordeliers.  
 Anne de Bretagne , à qui ces dé-  
 putés furent adressés , goûta la pro-  
 position , & promit de travailler à

ANN. 1613.

Négocia-  
tions fraudu-  
leuses de Fer-  
dinand.

*P. Martir  
de Angl.*

*Manusc. de  
Fontanieu.*



en accélérer la conclusion , si l'empereur vouloit s'y prêter : Maximilien ne tarda pas à envoyer un député pour faire la demande de la jeune princesse. L'arrangement ne paroissoit souffrir aucune difficulté : car bien que l'empereur n'eût pu se dispenser d'envoyer en Italie Maximilien Sforce , à la sollicitation du pape & des Suisses , & que ce jeune prince se trouvât déjà en possession de la plus grande partie du Milanès ; cependant , comme jusqu'alors il lui avoit constamment refusé l'investiture de cet Etat , & qu'il ne s'étoit lié envers lui par aucun acte public , il sembloit s'être tacitement réservé la faculté de l'en dépouiller , lorsqu'il le jugeroit à propos.

Avant que de prendre aucun parti, Louis voulut s'assurer des dispositions où se trouvoient à son égard les principales puissances d'Italie. Les Suisses étoient alors la plus formidable , & avec leur assistance on eût pu se passer de toutes les autres. Ce fut à eux qu'on s'adressa. La Trémouille , qui les avoit commandés à la bataille de Fornoue , & qui en qualité de gouverneur de Bour-

ANN. 1513.

Négociation infructueuse avec les Suisses.

*Manus. de Béthune.*

*Lettres de Louis XII.*

ANN. 1513.

gogne conservoit des relations avec eux , fut chargé de la négociation : les Suisses , enflés de leurs derniers succès , enivrés par les flatteries & les complaisances du pape , de l'empereur & du roi d'Espagne , croyoient que le moment étoit arrivé d'abattre l'orgueil des François : ils leur firent acheter jusqu'à la liberté d'entrer dans leur pays ; la Trémouille ne put obtenir audience qu'en leur faisant remettre préalablement les deux forteresses de Locarne & de Lugan , qui couvroient le duché de Milan du côté de la Suisse. Mondragon , qui avoit défendu la première de ces places contre tous les efforts des confédérés , ne consentit à l'évacuer que sur des ordres précis & plusieurs fois réitérés. Les Suisses , admirateurs de son courage , lui offrirent un établissement honorable dans leur pays : ils firent les mêmes offres avec aussi peu de succès à Jean-Jacques Trivulse , dont tous les biens étoient situés dans le duché de Milan , & qui avoit obtenu la permission de venir traiter avec eux de ses intérêts domestiques : il espéroit appuyer de son crédit la négociation dont étoit chargé la Trémouille ;

on lui défendit de parler d'autre chose que de ce qui le concernoit personnellement ; on lui interdit même tout commerce avec l'ambassadeur François, & l'on prit des précautions si exactes, que quoiqu'ils fussent dans la même ville, ils ne purent ni se parler ni se voir. Après les avoir tenus dans une sorte de prison pendant plusieurs semaines, les députés des cantons leur annoncèrent enfin que si le roi de France desiroit de rentrer dans leur alliance, il falloit 1°. qu'il commençât par abolir, dans toute l'étendue de ses Etats, les libertés de l'Eglise Gallicane, contre lesquelles Jules venoit de publier un monitoire, & qu'il avoit dénoncées au concile de Latran : 2°. qu'il retirât sur-le-champ les garnisons Françaises qui restoient encore dans quelques places du duché de Milan, & qu'il évacuât l'Italie, avec serment de n'y jamais rentrer : 3°. qu'il portât à cinquante mille écus les pensions annuelles qu'il s'obligerait de payer aux cantons, & qu'il soudoyât, en outre, quinze mille Suisses, en paix comme en guerre. La Trémouille s'étant récrié

ANN. 1513

avec raison sur la dureté de ces conditions , & s'étant plaint qu'on l'eût amusé si long-temps par des délais étudiés & des subterfuges , pour ne lui annoncer ensuite que des propositions qui n'étoient pas recevables ; les députés lui demanderent s'il avoit obtenu un pouvoir de son maître de remettre à Maximilien Sforcé les châteaux de Milan , de Crémone , & de Gênes : & sur la réponse qu'il leur fit qu'il n'avoit ni demandé ni obtenu un pareil pouvoir , ils lui déclarerent que les choses étant ainsi , il pouvoit *se hâter* ( mettre ses bottes ) & partir quand il lui plairoit ; qu'il avoit tort de se plaindre des délais , puisque lui-même en étoit cause , ayant été duement averti que l'on ne traiteroit point avec lui , s'il n'avoit de pleins pouvoirs.

Traité d'al-  
liance & de  
confédéra-  
tion avec les  
Vénitiens.

Justiniani.  
Guicchar-  
din.

P. Martir.  
Recueil de  
traités de  
paix.

Tandis que la Trémouille essuyoit ces indignités à Lucerne , un secrétaire de Trivulse , homme sans aucun caractère public , s'étant rendu à Venise , & ayant fait l'ouverture d'une confédération avec la France , y fut traité avec toute sorte de distinction. Le Sénat expédia sur-le-champ des instructions & des pouvoirs au pro-

véditeur André Gritti, resté prisonnier en France depuis la prise de Bresse, qui l'autorisoient à traiter directement avec le roi. Louis, qui, quelques mois auparavant, avoit vu la plus grande partie de l'Europe conjurée contre lui, put dès-lors opter entre l'alliance de la maison d'Autriche, ou celle de la république de Venise. On délibéra dans le conseil à laquelle on donneroit la préférence. Anne de Bretagne, toujours favorable à la maison d'Autriche, même aux dépens de son mari & de sa patrie, flattée d'ailleurs de procurer une souveraineté à sa seconde fille, à laquelle elle ne pouvoit donner ni la France ni la Bretagne, appuyoit de tout son crédit la demande de Ferdinand & de Maximilien : une seule condition l'affligeoit. L'empereur, qui n'avoit point oublié avec quelle facilité la princesse Claude, si solennellement promise à son petit-fils, lui avoit été enlevée, exigeoit qu'aussi-tôt après la signature du traité, la princesse Renée, fiancée à Ferdinand, fût remise entre les mains de ses ambassadeurs, pour

ANN. 1513

être transportée en Allemagne, & être élevée à sa cour, jusqu'à ce que les deux époux eussent atteint l'âge nubile. Le cœur maternel d'Anne de Bretagne se refusoit à cette séparation : car qui pouvoit l'assurer qu'elle n'exposeroit pas sa fille à recevoir un jour en Allemagne le même affront que Marguerite d'Autriche avoit reçu en France ? Elle auroit donc désiré que Maximilien eût voulu se désister d'une condition si dure, & eût demandé d'autres sûretés. Le cardinal Saint-Séverin appuya l'avis de la reine. Il montra que le roi ne pouvoit, sans honte, démentir la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors envers la république ; qu'il faudroit acheter par des sacrifices une alliance au moins inutile, peut-être onéreuse, puisque Venise, épuisée par une guerre malheureuse, ne pouvoit recouvrer sa première splendeur qu'avec la bourse & les armes de ses alliés : qu'au contraire, l'alliance des trois plus puissants monarques de l'Europe imposeroit à toutes les autres puissances ; que Henri VIII, qui se mettoit déjà en devoir de faire valoir



les vieilles prétentions de sa couronne sur plusieurs provinces de France , poseroit les armes , dès qu'il se trouveroit sans alliés ; qu'enfin on auroit la plus grande facilité pour abattre l'orgueil des Suisses. Trivulse , qui étoit engagé par honneur à justifier la démarche qu'il avoit faite ; Etienne Poncher , qui seul de tous les ministres avoit eu le courage de s'opposer au projet de la ligue de Cambrai ; Robertet , à qui l'âge & l'expérience donnoient une voix prépondérante dans le conseil , combattirent fortement l'avis du cardinal Saint-Séverin. Ils représentèrent que si les Vénitiens avoient bien pu jusqu'alors résister à l'Empereur , aidé des forces de la France , ils le pourroient à plus forte raison , lorsqu'ils n'avoient plus rien à redouter de la part des François : que l'alliance de cette république n'étoit point onéreuse , puisqu'au lieu de recourir à la bourse de ses confédérés , elle se trouvoit encore en état de stipendier ses voisins : ils demandèrent quels fonds l'on pouvoit faire sur les promesses de Ferdinand & de Maximilien , après la

ANN. 1513. maniere dont ils s'étoient comportés jusqu'alors avec le roi : si l'on étoit bien sûr que maîtres du Milanès & de la personne d'une fille de France, ils ne demanderoient pas encore la Bourgogne & la Bretagne ? Enfin ils observerent que les deux partis sur lesquels on délibéroit pouvoient se concilier ; que l'empereur, sans doute, ne portoit pas ses prétentions jusqu'à interdire au roi de France le droit de s'allier avec qui bon lui sembleroit ; que le moyen le plus sûr de faire cesser des demandes injurieuses , étoit de montrer à ceux qui se croyoient en état de dicter des loix , qu'on pouvoit se passer d'eux ; qu'il falloit se fortifier de l'alliance des Vénitiens , & qu'ensuite on écouterait les propositions de la maison d'Autriche , si l'on jugeoit qu'elles s'accordassent avec l'honneur & les intérêts de la monarchie. Ce dernier avis prévalut dans le conseil : les Vénitiens cédèrent au roi tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur Crémone & la Giara-d'adda : Louis leur céda , de son côté , ceux qu'il réclamoit sur Bresse , Bergame & Crème : les deux

puissances promirent d'agir de concert : & en même-temps , pour se ANN. 1513.  
mettre en possession , l'une du duché de Milan , & de la seigneurie de Gênes , l'autre de toutes les places de terre-ferme qu'on lui avoit enlevées dans la dernière guerre , les prisonniers durent être remis en liberté de part & d'autre ; sans payer de rançon. La république gagna considérablement à cet échange , puisqu'elle recouvra dès ce moment les deux hommes les plus propres à réparer ses pertes , André Gritti , à qui elle devoit déjà le recouvrement de Padoue , & le célèbre Barthélemi l'Alviane. Elle auroit bien désiré que le roi eût pris des engagements plus précis , & qu'on eût spécifié dans le traité tous les ennemis contre lesquels on se proposoit d'agir : mais Louis , qui vouloit laisser au pape & à l'empereur une porte ouverte à la réconciliation , renvoya les éclaircissements ultérieurs à une conférence qui se tiendrait en Italie , lorsque les premiers engagements auroient été remplis.

Quoique le premier motif qui avoit déterminé Ferdinand à négocier

Trêve avec  
l'Espagne :  
neutralité

ANN. 1513.

accordée à  
l'archiduc.*Recueil de  
traités.**P. Martir  
de Angl.**Lettres de  
Louis XII.*

cier à la cour de France ne subsistât plus depuis la conclusion de ce traité, ce rusé politique ne se rebuta point : il vouloit éloigner le théâtre de la guerre de la Navarre, où son autorité n'étoit point encore suffisamment affermie : insistant donc toujours sur le mariage de son petit-fils avec Renée de France, & promettant d'engager l'empereur à se désister de la clause qui caufoit tant de chagrin à la reine, il conclut une trêve d'un an avec le roi, & n'oublia pas de stipuler la liberté du passage pour ses couriers & ses ambassadeurs sur toutes les terres de France pendant la durée de la trêve. Le premier usage qu'il en fit parut ne point démentir les dispositions qu'il avoit annoncées : il engagea Marguerite d'Autriche, sur l'esprit de laquelle il conservoit toujours un grand ascendant, à demander au roi, au nom de l'empereur & du jeune archiduc, la neutralité pour la Franche-Comté, le Charolois, le Luxembourg, l'Artois, la Flandre, & toutes les autres provinces comprises sous le nom de Pays-Bas. Louis, qui avoit droit de forcer son vassal

à lui fournir des secours dans une guerre défensive , content de voir diminuer le nombre de ses ennemis, voulut bien consentir à la neutralité qu'on lui demandoit ; mais à condition que les Etats du duc de Gueldres son allié , y feroient compris. Après tous ces traités , Louis se persuada qu'il n'auroit plus affaire qu'au roi d'Angleterre , & il croyoit avoir pris des mesures efficaces pour le faire repentir de cette entreprise.

Jacques IV , roi d'Ecosse , fidèle à l'engagement qu'il avoit formé de partager avec Louis la bonne & la mauvaise fortune , offroit de passer en France avec l'élite de sa noblesse : Louis lui représenta que le vrai boulevard de la France contre l'Angleterre étoit en Ecosse , & le pria de ne point s'absenter de ses Etats , où , en obligeant les Anglois à partager leurs forces , il pouvoit lui rendre un plus grand service , qu'en lui amenant des troupes dont il n'avoit pas besoin. Jacques , en cédant à ces raisons , eut soin de remontrer au roi qu'il commandoit à un peuple brave , mais sans discipline , & presque

Préparatifs  
contre l'An-  
gleterre.

*Buchanan.*  
*Manuscrit*  
*de Béthune.*

**ANN. 1513.** sans armes : il lui demanda quelques capitaines expérimentés, des armes, de l'artillerie, & des munitions : Louis satisfit à toutes ces demandes ; Lamotte eut ordre de conduire ces secours, & de résider auprès du roi Jacques pour l'aider de ses conseils. On ne pouvoit, sans une marine nombreuse, entretenir une correspondance avec l'Ecosse, ni s'opposer aux incursions subites des Anglois : Louis fit armer en guerre tous les bâtimens qui se trouvoient dans les ports de la Picardie, de la Normandie, & de la Bretagne : il ordonna au célèbre Pierre Jean, ou comme on prononçoit alors Pré-jean de Bidoux, de conduire dans l'Océan toutes les galeres qu'il commandoit, & avec lesquelles il s'étoit rendu si redoutable sur la Méditerranée. Après avoir pris toutes ces mesures, Louis voyant que la saison s'avançoit ; que les Anglois, quelques menaces qu'ils continuaissent de faire, n'étoient point encore en état de passer la mer, tourna ses vues du côté de l'Italie.

Mort de Jules II : élec-

Jules II, son implacable ennemi, ne vivoit plus. Tandis qu'il dispo-



tout pour envahir Ferrare , dès l'en-  
 trée du printemps ; qu'il dépoſoit  
 de la qualité de légat en Lombar-  
 die , & qu'il citoit à Rome le cardi-  
 nal de Sion pour y rendre compte de  
 ſa conduite ; qu'il méditoit d'exciter  
 une nouvelle révolution à Florence  
 pour ſe venger du cardinal de Mé-  
 dicis , qui ne lui laiſſoit pas dans  
 cette ville une autorité auſſi éten-  
 due qu'il l'auroit deſirée , & qui  
 d'ailleurs montrait trop d'attache-  
 ment au roi d'Eſpagne ; qu'il citoit  
 au concile de Latran Louis & le  
 clergé François pour venir , s'ils l'o-  
 ſoient , y défendre la pragmatique ;  
 qu'il expédioit une bulle par laquelle  
 il révoquoit tous les privilèges accor-  
 dés par le ſaint-ſiège au royaume de  
 France ; transportoit au roi d'Angle-  
 terre le titre de *très-chrétien* , & li-  
 vroit toutes les provinces Françoiſes  
 au premier occupant , il vit la mort  
 ſ'avancer , ſans rien perdre de la  
 fierté de ſon caractère. Dans ſes  
 derniers moments il confirma une  
 bulle qu'il avoit déjà publiée contre  
 ceux qui acheteroient le ſouverain  
 pontificat : comme il pouvoit y avoir  
 une conteſtation entre le concile &

ANN. 1513.  
 tion de Léon  
 X.

Guicchar-  
 din.  
 Paul Jove.  
 Belcar.  
 Relation  
 d'Albert Pio.  
 Lettres de  
 Louis XII.

ANN. 1513.

le collège des cardinaux sur le droit de nommer un souverain pontife, il décida la question en faveur des cardinaux; mais il défendit en même-temps l'entrée du conclave à ceux qui avoient adhéré au concile de Pise: il déclara cependant que comme Julien de la Rovere, il leur pardonnoit ses injures personnelles, & qu'en qualité de souverain pontife, il prioit Dieu de leur pardonner les maux qu'ils avoient faits à l'Eglise: enfin, après avoir prié les cardinaux de confirmer à son neveu le duc d'Urbain le don qu'il lui avoit fait de la ville de Pesaro à titre de *vica-riat*, il expira le 21 de Février, dans la soixante-onzième année de son âge.

Les cardinaux s'assemblerent aussitôt au nombre de vingt-quatre, & ne resterent que sept jours renfermés dans le conclave: soit qu'ils voulussent prévenir les intrigues de Maximilien, qui avoit montré quelques années auparavant un desir si vif & si bisarre de parvenir au souverain pontificat, soit qu'ils craignissent que le roi d'Espagne, le duc de Ferrare & le duc d'Urbain ne profitassent de la vacance du saint-

siége pour lui enlever ses dernières acquisitions ; ils élurent d'une voix ANN. 1513. unanime Jean, cardinal de Médécis, qui n'étoit âgé que de 37 ans. Un témoin oculaire rapporte une circonstance qui contribua peut-être autant que le mérite du cardinal à faire disparaître aux yeux de la plupart de ses confreres, l'obstacle que sa grande jeunesse devoit naturellement apporter à son élection. Il avoit, lorsqu'il entroit au conclave, un apostême au haut de la cuisse, qui étant venu à crever au milieu de l'assemblée, répandit une odeur si fétide, que les cardinaux assis à ses côtés furent forcés de changer de place : on jugea qu'il avoit le sang corrompu, & qu'il ne vivroit pas long-temps : ce soupçon paroissoit d'autant mieux fondé, que Médécis, sans donner dans aucun excès scandaleux, avoit toujours montré un goût décidé pour les amusements, les plaisirs, les fêtes.

Dès que la nouvelle de la mort de Jules se répandit en France, les cardinaux réfugiés à Lyon prirent la route de l'Italie pour se trouver au conclave : mais avant qu'ils fus-

Conditions  
auxquelles  
Louis con-  
sent à abro-  
ger le concile de Pise.

Manusc. de Fontan.

~~ANN. 1513.~~ sent arrivés, ils reçurent la nouvelle que le cardinal de Médicis avoit été proclamé sous le nom de Léon X. La douceur de son caractère, d'anciennes liaisons que la différence de parti n'avoit point entièrement rompues, les engagèrent à continuer leur route. Léon leur fit conseiller, pour leur propre sûreté & pour la paix de l'Eglise, de rester à Florence, jusqu'à ce qu'il eût réglé la manière dont ils seroient reçus à Rome : il leur fit observer que l'acte de leur déposition ayant été accompagné de toutes les formes juridiques & confirmé par le concile de Latran, ne pouvoit être abrogé qu'avec beaucoup de précaution ; qu'ils feroient bien de ne point porter les marques de la dignité de cardinal, parce que cet acte de soumission & d'humilité désarmeroit la haine de leurs ennemis, & fourniroit à leurs amis le droit de solliciter leur absolution. Louis avoit fait accompagner les cardinaux par Claude de Seissel, évêque de Marseille : il le chargea d'exposer succinctement à Léon » que les papes tenant » de la libéralité des rois de France » toute leur puissance temporelle,

» avoient toujours traité ces monar-  
» ques avec les égards les plus dis-  
» tingués : qu'ayant conféré plus de  
» biens & de puissance au saint-siège  
» qu'aucun de ses prédécesseurs de-  
» puis Charlemagne , il devoit na-  
» turellement s'attendre à quelque  
» retour de la part du souverain  
» pontife ; que cependant Jules , au  
» grand scandale du monde chré-  
» tien , ne s'étoit prévalu de tant  
» de bienfaits , que pour perdre plus  
» sûrement son bienfaiteur : qu'ab-  
» jurant tout sentiment de pasteur  
» & de pere , il s'étoit montré , à  
» l'égard de la France , un tyran  
» impitoyable , un loup ravissant :  
» qu'obligé de faire usage des ar-  
» mes que la Providence lui avoit  
» mises en main pour repousser les  
» attaques d'un furieux , le roi très-  
» chrétien , de l'avis des prélats de  
» son royaume , des docteurs & des  
» plus célèbres jurisconsultes , avoit  
» convoqué un concile à Pise , dont  
» les principaux membres étoient  
» encore assemblés à Lyon : que fils  
» aîné de l'Eglise , ennemi de tout  
» schisme & de toute division , il  
» étoit prêt à renvoyer tous ces pré-

„ lats dans leurs diocèses, dès que  
 ANN. 1513. „ le saint pere l'auroit assuré que la  
 „ cause qui les avoit fait assembler  
 „ ne subsistoit plus : qu'en perdant  
 „ Jules, il ne se croyoit pas encore  
 „ délivré de tous ses ennemis, ni  
 „ même des plus dangereux ; que  
 „ ce pontife, tout entreprenant,  
 „ tout opiniâtre qu'il paroïssoit,  
 „ n'étoit le plus souvent qu'un  
 „ instrument entre leurs mains ;  
 „ qu'ils ne manqueroient pas de  
 „ continuer leurs pratiques auprès  
 „ de Léon ; que pour l'encourager à  
 „ suivre les traces de son prédéces-  
 „ seur, ils lui feroient entendre  
 „ que la France, épuisée d'hommes  
 „ & d'argent, étoit réduite aux der-  
 „ nieres extrémités ; que le saint  
 „ pere se gardât bien de les croire ;  
 „ qu'il alloit bientôt voir ces mêmes  
 „ François qu'on lui peignoit abat-  
 „ tus & tremblants pour leurs foyers,  
 „ déployer leurs enseignes au-delà  
 „ des Alpes ; que bien différent en  
 „ cela de ses ennemis, il ne demandoit  
 „ au saint pere ni argent ni secours  
 „ pour verser le sang des Chrétiens ;  
 „ qu'il n'avoit besoin que de ses  
 „ propres forces pour venger sa que-  
 „ relle,



» relle, & pour défendre les princes  
 » & les républiques qui reclameroient ANN. 1513.  
 » sa protection : qu'enfin il lui suffi-  
 » soit que Léon le traitât comme le  
 » pape Clément V avoit traité Phi-  
 » lippe le Bel, en révoquant, *de son*  
 » *propre mouvement*, les injustes cen-  
 » sures de son prédécesseur ; qu'alors,  
 » il le trouveroit *son bon, dévot &*  
 » *obéissant fils*.

Léon, que le concile de Pise, tout décrié qu'il étoit déjà, effrayoit encore, donna de justes éloges à la piété du roi ; il le pria de l'excuser, si dans une conjoncture où il étoit si peu maître de lui-même, il ne faisoit pas éclater aux yeux de l'Europe les sentiments de zèle & d'inviolable attachement pour la couronne de France, qu'il avoit hérités de ses peres, & dont il ne se départiroit jamais ; il promit de travailler de tout son pouvoir à établir la concorde entre tous les princes chrétiens ; il finit par supplier très-instamment le roi de suspendre l'exécution des projets qu'il pouvoit avoir formé sur l'Italie, & de lui laisser le temps d'essayer les voies de la conciliation & de la douceur.

Louis comprit par ces dernières  
 paroles qu'il alloit se mettre le pape  
 à dos en poursuivant ses desseins sur  
 le Milanès : mais il fit attention ,  
 en même - temps , que dans l'état  
 où se trouvoit ce pontife , sans trou-  
 pes , sans argent , sans appui , il ne  
 pouvoit influer ni en bien ni en mal  
 sur le succès de cette entreprise, Des  
 raisons très - fortes le convioient à  
 ne pas différer. Les Vénitiens , ses  
 nouveaux alliés , résistoient avec cou-  
 rage aux troupes impériales & Es-  
 pagnoles , toujours commandées par  
 dom Raimond de Cardonne , & n'at-  
 tendoient que l'arrivée des François  
 pour les chasser de l'Italie : les gar-  
 nisons des châteaux de Milan , de  
 Gênes & de Crémone avoient re-  
 poussé toutes les attaques des enne-  
 mis ; mais ils devoient naturellement  
 se perdre , si l'on n'y faisoit entrer  
 des munitions & des renforts. Les  
 peuples du Milanès , à qui l'expul-  
 sion des François & le retour d'un  
 héritier des Sforces avoient causé  
 une joie si vive , accablés d'impôts ,  
 livrés à l'avidité des Suisses , ruinés  
 par le séjour des Espagnols qui fai-  
 soient la guerre en brigands , appel-

ANN. 1513.

 Révolutions  
 dans le Mila-  
 nès : bataille  
 de Novarre.

 Guicchar-  
 din.

P. Jove.

Fleuranges.

Du Bellay.

Belcar.

loient alors à grands cris ces mêmes François, & les invoquoient presque comme leurs libérateurs. Il paroissoit donc évident que l'armée Françoisse n'auroit à combattre que les Suisses, qui même ne se trouvoient plus en aussi grand nombre qu'auparavant dans le duché de Milan. Toutes ces facilités, exagérées encore par Trivulse & les autres bannis, déterminèrent Louis à précipiter cette entreprise : il en offrit la conduite au jeune Charles de Bourbon, digne émule de Gaston de Foix, & que les troupes désignoient pour son successeur : mais Charles considérant qu'on se faisoit illusion sur la position & les ressources de l'ennemi, & craignant encore plus de ternir sa réputation par une défaite, que de laisser échapper une occasion de se distinguer, refusa la commission. La Trémouille, que l'âge & l'expérience auroient dû rendre plus circonspect, osa s'en charger : on lui donna pour lieutenants-généraux Jean-Jacques Trivulse, & Robert de la Mark, prince de Sedan. L'armée ne consistoit qu'en douze cents lances, quatre à cinq mille aventuriers François, & six mille

ANN. 1513.

ANN. 1513. lansquenets, commandés par les deux fils de Robert de la Mark, le seigneur de Fleuranges, & le seigneur de Jamets : cette première division devoit être suivie d'un autre corps de cinq mille lansquenets, conduits, par Tavannes & Brandec, qui ne purent arriver à temps. Trivulsi, qui commandoit l'avant-garde, s'étant emparé, sans beaucoup de difficultés, de la ville d'Ast & d'Alexandrie de la Paille, profita habilement du trouble & de la confusion que son irruption avoit causés en Italie, pour rafraîchir les garnisons des châteaux de Gênes, de Milan & de Crémone, & pour y faire entrer des munitions ; ce qui étoit un des principaux objets de cette expédition. La plupart des villes se souleverent, & il ne resta bientôt plus au nouveau duc, que Côme & Novarre. Les Suisses, en qui il mettoit toute sa confiance, le conduisirent dans cette dernière place, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. La Trémouille, au lieu d'aller prendre possession de Milan, & de se joindre à l'armée des Vénitiens, qui s'étoit avancée jus-

qu'à Crémone , s'opiniâtra , contre l'avis de Trivulſe , à former le ſiége de Novarre : deux raifons l'y déterminèrent ; il vouloit ménager aux cinq mille lanſquenets qu'il attendoit encore , la facilité de ſe joindre au reſte de l'armée , & il comptoit , qu'après cette jonction , il feroit en état , ou de forcer les Suiffes à lui livrer Maximilien Sforce , comme ils lui avoient autrefois livré Ludovic , ou d'emporter la place d'affaut , & de les paſſer tous au fil de l'épée ; ce qui dans l'un ou l'autre cas , termineroit la guerre. Il commença donc à foudroyer les murailles , & à l'aide d'une artillerie nombreuſe & bien ſervie , il y pratiqua , en peu de jours , une brèche , qui fut jugée ſuffiſante. Il n'attendoit plus que l'arrivée des cinq milles lanſquenets pour livrer l'affaut. Les Suiffes les prévirent. Sur le premier avis de l'arrivée des François en Italie , les cantons s'étoient aſſemblés tumultuairement , & avoient ſur-le-champ nommé les chefs ſous la conduite deſquels une jeuneſſe nombreuſe & guerrière s'empreſſa de voler à la déſenſe du

Milanès. Les Suisses , si difficiles  
ANN. 1513. à remuer , & qui ne sortoient de  
leurs pays , qu'après avoir touché  
une partie de leur solde , montre-  
rent dans cette occasion , un désin-  
téressement & une ardeur dignes  
des plus grands éloges , si la haine  
injuste dont ils étoient animés con-  
tre d'anciens alliés , n'en eût pas  
été le principe. Dix mille des plus  
dispos , marchant jour & nuit , vin-  
rent se jeter dans Novarre , du cô-  
té opposé au camp des François. La  
Trémouille perdant toute espérance  
d'emporter une place si bien défen-  
due , prit le parti de se retirer à  
la Riotta , à deux milles seulement  
de Novarre , attendant toujours l'ar-  
rivée des lansquenets de Tavannes.  
L'armée campa dans un terrain étroit  
& embarrassé , coupé par des canaux ,  
couvert d'un côté par un taillis , de  
l'autre par des marais : la gendar-  
merie étoit au fond de cette gorge ;  
les aventuriers François & les lanf-  
quenets en occupoient l'entrée ,  
ayant devant eux vingt-deux pieces  
de canon , dressées sur leurs affuts ,  
& prêtes à tirer. Autant le choix  
de ce camp paroissoit propre à faire



reposer l'armée , & sur-tout la gendarmerie , autant il étoit défavorable pour livrer bataille ou même pour se défendre , si l'on étoit attaqué , puisque la cavalerie , qui faisoit toute la force de l'armée , n'y pouvoit manœuvrer , & que les différents corps se trouvoient séparés , & hors d'état de se secourir mutuellement. Aussi la Trémouille ne s'attendoit-il point que les Suisses dussent venir le chercher : il étoit si tranquille à cet égard : qu'il avoit même négligé de faire dresser à la tête du camp une espece de parc de bois , composé d'échelles ou de barrières , entrelacées les unes dans les autres , dont Robert de la Mark étoit l'inventeur , & qu'on avoit fait voiturer , à grands frais , à la suite de l'armée. Cependant le capitaine Mottin , ou Mutri , homme de tête & soldat déterminé , ayant fait reconnoître le camp des François , assembla , dès le soir même , les Suisses ses compatriotes ; leur montra la facilité de surprendre & d'écraser l'armée ennemie , dans une position où leur cavalerie leur devenoit inutile ,

& où l'on n'auroit à combattre que  
ANN. 1513. des Allemands & des aventuriers  
François, moins nombreux & moins  
aguerris que les Suisses : il leur fit  
envifager la gloire dont une action  
fi éclatante couvrirait leur patrie  
aux yeux des étrangers : enfin il fut  
fi bien les enflammer, que l'expé-  
dition fut réfolvee, contre l'avis de  
ceux qui croyoient qu'on devoit at-  
tendre l'arrivée d'un autre détache-  
ment que conduisoit le baron d'Alt-  
faxe. On laiffa pour la garde de la  
ville ceux que les marches forcées &  
la fatigue avoient exténués ; & à  
l'heure de minuit, onze mille Sui-  
fes s'attrouperent tout armés fur la  
place publique. Ils fe partagerent en  
deux bandes, dont l'une de mille  
hommes feulemeut, devoit, à la  
faveur du taillis, pénétrer dans le  
quartier de la gendarmerie, y ré-  
pandre l'alarme, & la contenir dans  
fon pofté, tandis que les dix mille  
autres tomberoient avec impétuofité  
fur les lansquenets & les Gascons,  
s'empareroient de l'artillerie, & la  
tourneroient contre la gendarmerie  
Françoife. Ces deux troupes mar-  
cherent en filence, fans tambours,

ni aucun autre instrument militaire : elles comptoient former leur attaque dans l'obscurité, & trouver les François endormis ; mais comme on étoit dans la saison de l'année où les nuits sont les plus courtes, & qu'il avoit fallu perdre du temps à se ranger en bataille, il étoit jour lorsqu'elles se présentèrent, & les gardes avancées que la Trémouille & Trivulse avoient eu l'attention de pousser jusques dans le voisinage de Novarre, avoient eu le temps d'avertir l'armée, qui se trouva bientôt sous les armes, & aussi bien disposée à recevoir l'ennemi, que le terrain pouvoit le permettre. La bande de mille Suisses arrêtée par le premier corps-de-garde, n'osa pénétrer jusqu'au camp ; elle se contenta d'occuper les issues du bois, & de rendre entièrement impraticables tous les sentiers par où la gendarmerie auroit pu, quoiqu'avec peine, aller au secours de l'infanterie : les dix mille formant un gros bataillon, marchaient, tête baissée, à l'ennemi ; ils essuyèrent tranquillement le feu redoublé de vingt-deux pieces de canon, qui,

**ANN. 1513.** plongeant dans la troupe , empor-  
 toient des files entieres : sans donner  
 aucun signe d'effroi , sans rompre  
 leurs rangs , ils doublerent le pas , &  
 joignirent les lansquenets : la rivali-  
 té , ou plutôt la haine invétérée qui  
 subsistoit entre les deux nations ,  
 rendit ce combat opiniâtre & terri-  
 ble. Les lansquenets , quoique moins  
 nombreux , soutinrent le choc pen-  
 dant deux heures , sans reculer d'un  
 seul pas. La gendarmerie Françoisse  
 entendoit les cris des mourants ,  
 voyoit écraser ces fidèles alliés sans  
 pouvoir marcher à leur secours : des  
 canaux ou des bois taillis , occupés  
 par le détachement des Suisses , lui  
 fermoient le passage. L'amour pa-  
 ternel put seul triompher de tous  
 ces obstacles. Un messager vint aver-  
 tir Robert de la Mark , prince de  
 Sedan , que ses deux fils , Fleuranges  
 & Jamets , déjà criblés de coups &  
 couverts de sang , défendoient à  
 peine un reste de vie : il pénétre ,  
 avec sa compagnie de deux cents  
 lances , sur le champ de bataille ;  
 dégage Jamets , qui combattoit en-  
 core ; reconnoît le corps de Fleu-  
 ranges , déjà étendu par terre , &

couvert de quarante-six blessures : il les fait emporter par quelques-uns de ses gendarmes , & les rappelle l'un & l'autre à la vie. Les Suisses , après avoir défait les lansquenets , tournerent l'artillerie contre la cavalerie , qui ne songea plus qu'à fuir , avec la plus grande partie des aventuriers François , qui avoient échappé au carnage. Les historiens varient sur le nombre des morts : Guichardin en compte dix mille du côté des François , & quinze cents seulement du côté des Suisses : mais il se trompe visiblement ; car il convient , avec tous les autres historiens , que la gendarmerie ne combattit point , que presque toute la perte tomba sur les lansquenets , qui n'étoient qu'au nombre de cinq ou six mille , & qui ne périrent pas tous , à beaucoup près. Gradenico compte huit mille morts du côté des François , & cinq mille du côté des Suisses ; du nombre desquels étoient plusieurs colonels ou capitaines , entr'autres Mottin , l'auteur & le chef de cette entreprise : ce nombre paroît encore exagéré : Fleuranges se contente de dire que la

ANN. 1513. perte fut à-peu-près égale de part & d'autre ; mais que du côté des François , elle tomba toute entière sur les lansquenets , dont il avoit le commandement. Les Suisses gagnèrent le canon & tout le gros bagage de l'armée. Ce ne fut pas le seul profit qu'ils tirèrent de cette expédition ; ils se répandirent dans les villes qui avoient arboré les fleurs-de-lis ; les taxerent à discrétion , & remporterent encore une fois dans leurs montagnes les dépouilles de la malheureuse Lombardie. La Trémouille , qu'ils n'avoient point poursuivi , parce qu'ils manquoient de cavalerie , ayant joint la troupe de Tavannes , qui n'avoit pu arriver assez à temps , revint tranquillement en France , honteux d'avoir été battu ; mais n'ayant , après tout , essuyé qu'une perte qui ne coûta point de larmes à la patrie , & qu'il étoit toujours facile de réparer avec de l'argent.

Ligue de  
Malines contre la France.

Actes de  
Rimer.

Lettres de  
Louis XII.

Les troupes qu'il ramenoit , ne pouvoient arriver plus à propos : le danger où le royaume se trouvoit exposé , étoit beaucoup plus grand que Louis ne se l'étoit imaginé , lorsqu'il avoit



fait passer une partie de ses forces en Italie. Maximilien , qui l'avoit trahi , mais qui , jusqu'alors , ne s'étoit point encore déclaré son ennemi , qui venoit de signer un traité de neutralité pour les Pays-Bas au nom de l'archiduc Charles son pupile , qui traitoit alors du mariage du jeune Ferdinand avec Renée de France , conclut par la médiation de Marguerite sa fille , un traité de ligue offensive & défensive contre la France avec Henri VIII , roi d'Angleterre , par lequel il s'engageoit , moyennant la somme de cent mille écus d'or , de fondre sur la Bourgogne à la tête de trente mille Suisses , dix mille cavaliers Allemands ou Franco-montois , & un train considérable d'artillerie , tandis que Henri , avec toutes les forces d'Angleterre , & un corps nombreux de cavalerie , levé à ses frais dans le Luxembourg , le Brabant , le Hainaut , la Hollande & la Flandre , pénétreroit en Picardie , ou en Normandie. Ces deux armées , également formidables , devoient agir de concert , & se joindre ensuite sous les murs de Paris. Louis ne pouvoit se dispenser

~~ANN. 1513.~~

*Heuter. rer.  
Aust.*

**ANN. 1513.** d'opposer deux armées à celles qui venoient l'attaquer ; il devoit en tenir une troisieme sur les frontieres de la Gascogne & du Languedoc : car il eût été dangereux de compter sur la foi des traités à l'égard d'un prince tel que Ferdinand , qui prenoit dans le même temps des engagements contradictoires , & qui ne remplissoit jamais que ceux où il trouvoit le plus à gagner. Il falloit encore entretenir une marine , & veiller à la sûreté des côtes. Tous ces objets exigeoient nécessairement une forte dépense.

Emprunts  
& aliéna-  
tions du do-  
maine.

Manusc. de  
Fontanieu.

Regist. du  
parlement.

Louis , malgré son économie & la forte d'engagement qu'il avoit prise avec lui-même de ne point hausser les impôts , s'étoit trouvé forcé , depuis deux ans , d'établir une *crue* , ou augmentation de tailles. Les fonds de cette année se trouvant en grande partie consumés par l'infructueuse expédition d'Italie ; il fallut recourir à de nouveaux expédients. Il demanda des emprunts , ou dons gratuits , à toutes les villes du Royaume : Paris fut taxé à quarante mille livres. Le corps municipal avoit consenti à ac-

quitter cette dette : mais ayant voulu ~~comprendre~~ ANN. 1513.  
comprendre dans la répartition qu'il  
en fit les officiers des cours supé-  
rieures , & ceux-ci ayant refusé de  
contribuer , & ayant été maintenus  
dans leur exemption par une déclara-  
tion formelle du monarque , la taxe  
pour la capitale fut modérée à vingt  
mille livres. Les autres villes furent  
traitées avec la même douceur : d'où  
il arriva que l'impôt ne rendit point  
les sommes dont on avoit besoin :  
pour y suppléer , Louis engagea une  
portion de ses domaines, jusqu'à la  
concurrence de quatre cents mille  
livres. Louis Mallet , seigneur de  
Graville , Amiral de France , acheta  
pour la somme de quatre-vingt mille  
livres , les terres & seigneuries de  
Melun, Corbeil & Dourdan : Char-  
les de Rohan , chevalier de l'ordre  
du roi , eut pour vingt mille écus  
la terre de Baugé. Avant que de  
procéder à l'enregistrement des let-  
tres accordées à ces seigneurs , la  
cour voulut entendre les administra-  
teurs des finances. » Le 8 de juin ,  
» font venus en ladite cour Flori-  
» mond de Robertet , Louis Pon-  
» cher , & Jean Cortereau , cheva-

liers, trésoriers de France, Jacques  
 ANN. 1513. Huraut, Jacques de Beaune &  
 Henri Bohier, aussi chevalier, géné-  
 raux des finances, auxquels a été  
 demandé par la cour, si les affaires  
 du roi étoient si grandes & très-  
 urgentes, & les finances dudit sei-  
 gneur si fort en arriere qu'il fût  
 besoin & nécessaire au roi de faire  
 lesdites venditions ? Qui ont dit  
 que les affaires du roi étoient si  
 grandes & très-urgentes pour le  
 fait de ses guerres, & les finan-  
 ces dudit seigneur si très-fort en  
 arriere, qu'il lui avoit convenu  
 hauffer les tailles, dont le pauvre  
 peuple étoit merveilleusement tra-  
 vaillé, & qu'il avoit semblé au roi  
 & à son conseil, que pour soulager  
 son peuple & recouvrer l'argent  
 qu'il étoit nécessaire de fournir au  
 fait de ses guerres, même-  
 ment pour obvier à l'entreprise que fai-  
 soient de présent les anciens en-  
 nemis de son royaume, il étoit  
 plus raisonnable que le roi s'aidât  
 de son domaine, que de plus  
 charger sondit peuple. La cour  
 consentit à l'enregistrement; mais  
 en exigeant que la justice continuât.

à être exercée dans ces villes sous la main du roi, & que les engagistes ne pussent abattre les bois de haute futaie, ni faire d'autres coupes que celles qui seroient réglées par des officiers du domaine. Graville protesta, devant la cour, qu'il n'avoit point sollicité les lettres que le roi lui avoit accordées; qu'il ne prétendoit acquérir aucun autre titre sur les terres engagées, qu'un simple usufruit; qu'après sa mort, le roi pourroit les reprendre, en assurant à ses successeurs quatre mille livres de rente, jusqu'à ce qu'il eût remboursé le principal: qu'il ne toucheroit point au bois de haute futaie, ni ne vendroit aucun office. Graville fit plus encore qu'il n'avoit promis: il déclara par son testament, qu'ayant gagné au service de l'Etat, ou qu'ayant obtenu de la faveur de ses maîtres des sommes beaucoup plus considérables que celle pour laquelle on lui avoit engagé ces terres, il n'entendoit point que ses héritiers y pussent rien prétendre: qu'il en faisoit don au roi, le suppliant, si les besoins de l'Etat le permettoient, de vouloir bien soulager tous les ans de la somme de quatre mille

**ANN. 1513.** livres les villages les plus pauvres ,  
 18 Juin. ou qui auroient le plus souffert de  
 l'intempérie des saisons.

Dans le même temps , on pré-  
 senta au parlement des lettres d'une  
 autre nature : Anne de Bretagne de-  
 sistant avec passion le mariage de sa  
 seconde fille avec Ferdinand d'Au-  
 triche , prince de Castille , & vou-  
 lant , autant qu'il dépendroit d'elle ,  
 faire desirer de plus en plus cette  
 alliance à l'empereur & au roi d'Es-  
 pagne , obtint du roi un don pur  
 & simple du comté d'Etampes , qui  
 avoit été confisqué sur son pere , &  
 dont elle avoit dessein de gratifier  
 sa seconde fille. Le secret de la reine  
 transpira. Jean le Lievre , avocat gé-  
 néral , à qui les lettres du roi fu-  
 rent adressées , dit dans une assemblée  
 des chambres : „ Qu'on lui avoit  
 „ communiqué des lettres - patentes  
 „ du roi , contenant le don gratuit  
 „ que le roi a fait à la reine du  
 „ comté d'Etampes : après avoir fait  
 „ la lecture de ces lettres , & rap-  
 „ pélé à la cour d'où provenoit le  
 „ comté d'Etampes , & en quelles  
 „ mains il avoit passé depuis deux  
 „ cents ans , il conclut que c'étoit



» un vrai domaine de la couronne ,  
 » qui par sa nature étoit inaliéna-  
 » ble , déclarant cependant que si  
 » la cour , attendu la qualité du  
 » temps & la personne de la reine ,  
 » qui méritoit à tous égards qu'on  
 » fît beaucoup pour elle , vouloit  
 » procéder à la vérification desdites  
 » lettres , il ne s'y opposeroit pas ,  
 » pourvu que ce fût avec les modifi-  
 » cations suivantes ; savoir pour en  
 » jouir par la reine , leurs enfants  
 » mâles & femelles descendants du  
 » roi ou d'elle , l'orde de primo-  
 » géniture gardé , de manière qu'à  
 » l'aîné mâle , ou à l'aînée fille , au  
 » défaut de mâle , demeurât tout  
 » le comté , par indivis , sans que  
 » les cadets y pussent jamais rien  
 » prétendre . Les lettres furent en-  
 » registrées avec cette modification ;  
 » mais Anne ne s'en contenta pas. Elle  
 » poursuivit cette affaire avec tant de  
 » chaleur , que la cour , sur les ordres  
 » réitérés du roi , se désista de toute  
 » opposition.

Les sommes provenues du don  
 gratuit & des aliénations du do-  
 maine , furent employées à faire des  
 recrues , principalement en Alle-

Descente  
 des Anglois ?  
 siège de Té-  
 rouenne.  
 Fleuranges.

ANN. 1513.

**ANN. 1513.** **Du Bellay.** **Herbert.** **Lettres de Louis XII.** **Manusc. de Fontan.**

magne : le duc de Gueldres attacha au service du roi de vieilles bandes de lansquenets , répandus sur le bas Rhin , qui , tantôt soldats mercenaires , & tantôt brigands publics , se faisoient nommer *la grande verge* : Fleuranges , déjà guéri de ses blessures , en fut le principal conducteur. Ces renforts rendirent l'ennemi plus circonspect ; mais ils arriverent trop tard , & n'eurent point occasion de combattre. Henri VIII , après avoir fait tous ses préparatifs , vint débarquer à Calais , dans les premiers jours du mois de juillet : il amenoit avec lui une armée de trente mille combattants , presque toute composée d'infanterie. Il avoit fait lever en Allemagne , & dans les Pays-Bas , un corps de dix ou douze mille chevaux : se défiant de ses talents militaires & de ceux de ses courtisans , il demandoit à Marguerite pour capitaine général , soit Henri de Brunsvich , soit le sire de Vergi , maréchal du comté de Bourgogne. Maximilien , qui n'avoit pas rougi de se mettre autrefois à la solde de Ludovic & des Vénitiens , envia une commission qui lui parut

lucrative : il sollicita la préférence ,                       
& montra si peu de délicatesse , ANN. 1513.  
qu'il se fit donner cent ducats par  
jour pour sa table. Il faut rendre  
justice à Maximilien , prince beau-  
coup trop loué sans doute par les  
historiens d'Allemagne , mais en re-  
vanche peu connu & trop décrié par  
la foule de nos écrivains : ce ne fut  
point uniquement à la soif de l'or ,  
à un gain sordide qu'il prostitua son  
rang : des motifs moins vils le dé-  
terminerent ; il ne vouloit point  
commander l'armée des Suisses ; car  
bien qu'il les eut levés & soudoyés  
au nom du roi d'Angleterre , il crai-  
gnoit que si les paiements n'arri-  
voient pas à temps , ces guerriers  
mercenaires & mutins ne s'en pris-  
sent à lui , & n'attentassent à sa  
liberté : d'ailleurs il étoit assuré de  
diriger leurs opérations par ses lieu-  
tenants , au - lieu que sa présence  
étoit absolument nécessaire pour faire  
perdre de vue aux Anglois le véri-  
table objet de leur armement , & les  
engager dans des entreprises dont il  
devoit retirer tout le profit. Henri  
VIII fut la dupe de Maximilien ,  
comme il l'avoit été de Ferdinand :

**ANN. 1513.** au-lieu d'attaquer Boulogne , ou de s'avancer du côté d'Abbeville , il se laissa persuader d'assiéger Téroenne , place , qui , par sa position , incommodoit fort l'archiduc , souverain des Pays-Bas : mais dont la conquête ne pouvoit être d'aucun avantage pour les Anglois.

Bataille de  
Flodden : dé-  
faite & mort  
du roi d'E-  
cosse.

*Buchanan.*  
*Herbert.*  
*P. Jove.*

A peine s'étoit-il attaché au siège de Téroenne , qu'il vit arriver dans son camp un héraut , qui lui dénonça la guerre de la part du roi d'Ecosse : le monarque Anglois avoit eu un pressentiment de cette déclaration avant que de passer en France : il avoit laissé tous les ordres nécessaires pour la sûreté de ses propres Etats ; craignant encore que les mesures qu'il avoit prises ne fussent pas suffisantes , ou que ses ordres ne fussent mal exécutés , il détacha de son armée un corps de six mille hommes , qu'il envoya promptement en Angleterre , sous la conduite de Thomas Havart. Jacques avoit suivi de près le départ de son héraut , & s'étoit mis en état de commencer les hostilités , le même jour qu'il avoit déclaré la guerre. Il pénétra fort avant dans

les provinces du nord de l'Angle-  
terre , pillant & ravageant tout ce ANN. 1513.  
qui se présentoit sur sa route. Ces  
premiers succès furent la cause de  
sa perte : les Ecoffois pauvres &  
mal disciplinés , s'étant chargés de  
butin , ne songerent plus qu'à le  
mettre en sûreté : la désertion de-  
vint générale , & il ne lui restoit  
plus que la moindre partie de son  
armée , lorsque les Anglois s'avan-  
cerent au nombre de plus de vingt-  
cinq mille combattants. Jacques au-  
roit pu se mettre à couvert, en repre-  
nant la route de ses Etats : il avoit  
suffisamment rempli ses engagements  
avec la France , en obligeant Henri  
à renvoyer en Angleterre une partie  
de ses troupes ; mais il eut honte  
de fuir devant un ennemi qu'il  
avoit provoqué. Quelque dispro-  
portion qu'il se trouvât entre son  
armée & l'armée Angloise , il l'at-  
tendit de pied ferme , & livra une  
des plus sanglantes batailles dont la  
mémoire soit consignée dans les an-  
nales d'Ecosse : Jacques IV , après  
avoir rempli tous les devoirs de ca-  
pitaine & de soldat , tomba percé  
de coups : avec lui périrent un ar-

ANN. 1513.

chevêque, deux évêques, quatre abbés, douze comtes, dix-sept barons, & huit ou dix mille guerriers d'un ordre moins distingué. Les Anglois conviennent qu'ils laisserent cinq mille hommes étendus sur le champ de bataille : comme la nuit seule avoit séparé les combattants, ils ne connurent que le lendemain matin qu'ils avoient remporté la victoire; ils trouverent le corps du malheureux monarque sur un monceau de morts, & l'enfermerent dans un cercueil de plomb; mais ils eurent la barbarie de lui refuser la sépulture, sous prétexte qu'il étoit mort excommunié : Henri lui-même crut avoir besoin de la permission du saint-siège pour rendre les derniers devoirs à un roi magnanime, d'une piété exemplaire, adoré de ses sujets, à son beau-frere

Déroute de  
Guinegaste,  
ou journée  
des éperons.

*Fleuranges.  
Du Bellay.  
P. Jove.  
Manus. de  
Fontanieu.  
Lettres de  
Louis XII.*

La ville de Téroienne arrêta longtemps tous les efforts de Henri & de Maximilien : deux capitaines distingués la défendoient, Antoine de Créqui, seigneur de Pontdormi, & Téligni, sénéchal de Rouergue : quoiqu'ils n'eussent pour garnison que deux cents hommes d'armes & deux



deux mille hommes d'infanterie , ils firent de si fréquentes sorties sur le camp ennemi , & montrèrent dans toutes les occasions une valeur si déterminée , que les deux monarques , qui avoient une armée de plus de cinquante mille combattants , n'osèrent risquer un seul assaut , & n'espérèrent de la prendre que par famine. Comme on ne s'étoit pas douté qu'elle dût être assiégée par les Anglois , on avoit négligé d'y faire entrer des provisions : le siège duroit depuis plus d'un mois , lorsque Créqui fit tenir au roi un état du peu de vivres & de munitions qui restoient encore dans la place , en lui marquant que si avant un certain terme on n'y en faisoit pas entrer , ils seroient réduits à capituler , ou à mourir de faim. Louis , qu'une violente attaque de goutte empêchoit d'aller se mettre à la tête de ses troupes , envoya ordre à Louis d'Halluin , seigneur de Piennes , gouverneur de Picardie , & en cette dernière qualité général de toutes les troupes qui s'y rassembloient , de tâcher de jeter des provisions dans Têrouenne , mais d'éviter , sur toutes

---

ANN. 1513.

ANN. 1513.

choses d'en venir aux mains, & d'exposer le salut de l'Etat aux risques d'une bataille. Piennes ayant rassemblé promptement les munitions, les remit à Fontrailles, capitaine général des Albanois au service de France : Fontrailles ayant fait attacher avec une simple courroie sur le cou des chevaux un sac de poudre & deux quartiers de lard, fit une irruption subite au travers du camp des Anglois, perça jusqu'aux fossés de la ville, où les huit cents cavaliers qu'il conduisoit, déchargèrent leurs fardeaux, & se retirèrent au galop, avant que les ennemis se fussent mis en devoir de les suivre.

Une tentative si hardie & si heureusement exécutée, réveilla l'ardeur des guerriers, & leur fit envier la gloire dont Fontrailles venoit de se couvrir. Les provisions qu'il avoit portées aux assiégés ne pouvoient durer long-temps ; on résolut de conduire dans la place un convoi beaucoup plus considérable, & chacun voulut avoir part à l'expédition ; on régla donc dans un conseil de guerre que Fontrailles, à la tête de ses Albanois & d'un certain nombre de

gendarmes les mieux montés de l'armée, retourneroit chargé d'une plus grande quantité de provisions : que pour lui faciliter le passage, un corps de quatre cents lances iroit, dans le même temps, répandre l'alarme de l'autre côté du camp : que le duc de Longueville, la Palisse, Imbercourt, la Fayette, avec la plus grande partie de la gendarmerie, iroient se poster au pied de la montagne de Guinegaste pour recueillir ces deux détachements, s'ils manquoient leur coup, ou si, après l'avoir exécuté, ils étoient poursuivis de trop près par les ennemis. Piennes avoit trop d'expérience pour ne pas sentir à quel danger il exposoit cette portion de l'armée ; mais il n'avoit ni assez d'autorité, ni assez de fermeté pour s'opposer seul au vœu du plus grand nombre : il voulut se mettre de la partie, afin de s'assurer que l'ordre du roi seroit exécuté. Une entreprise à laquelle tant de monde avoir part, ne pouvoit être conduite avec le secret qui seul pouvoit en assurer le succès. L'empereur en fut averti. Laisant le gros de l'armée pour garder les lignes, & prenant

ANN. 1513

soin de renforcer la garde dans les endroits où les deux détachements ennemis devoient se présenter, il tira du gros de l'armée dix ou douze mille hommes de pied, moitié Anglois, moitié lansquenets, auxquels il ordonna de marcher par des chemins détournés, de se rendre à une certaine heure au-delà de la montagne de Guinegaste, d'attaquer les François par derriere, & de leur couper le chemin de la retraite : ensuite choisissant cinq ou six cents lances, il vint, accompagné du roi d'Angleterre, pour escarmoucher avec les François, & donner le temps à son infanterie de les prendre en queue & en flanc. Toutes ces mesures étoient si bien concertées, que les François furent malheureux de tous côtés : les deux détachements qui devoient percer les lignes de circonvallation trouvant les assiégeans bien préparés à les recevoir, perdirent l'espérance de faire entrer des vivres dans la place, & ne songerent plus qu'à se rejoindre au gros de la gendarmerie : Maximilien & le roi d'Angleterre les avoient prévenus : l'apparition subite d'un corps de cavalerie

Allemande surprit & déconcerta les François : ils n'étoient point venus ANN. 1513. pour combattre , mais uniquement pour faciliter le retour de ceux qui conduisoient des vivres dans Térouenne : comme ils ne s'attendoient point à les revoir si-tôt , & que la chaleur étoit extrême , ils avoient mis pied à terre , avoient détaché une partie de leur armure , buvoient & mangeoient tranquillement étendus sur l'herbe : les plus braves , ceux qui se trouverent les premiers à cheval , coururent au-devant des Allemands , tandis que les autres achevoient de s'armer , & se dispo-  
soient à les suivre ; mais appercevant , dans ce même moment , le corps de lansquenets & d'Anglois , qui s'avançoient de l'autre côté de la Lys pour venir tomber sur les derrieres de l'armée , & jugeant que s'ils leur donnoient le temps d'arriver , il faudroit courir les risques d'une bataille , au mépris des ordres du roi , ils prirent précipitamment la fuite , sans songer à ceux qu'ils laissoient aux mains avec l'ennemi : comme il n'y avoit point d'infanterie , il n'y eut presque personne de tué sur

ANN. 1513. le champ de bataille ; toute la perte se réduisit à cent prisonniers , parmi lesquels on comptoit le duc de Longueville , le chevalier Bayard , Clermont d'Anjou , & Bussi d'Amboise. L'empereur & le roi d'Angleterre ne furent pas tirer parti de l'effroi & de la confusion qu'ils avoient répandus parmi les François : au-lieu de les poursuivre jusques dans leur camp , où personne n'auroit osé les attendre , ils reprirent le chemin de Téroienne , conduisant en triomphe leurs prisonniers.

Quelque peu considérable que fût cet échec , Louis en redouta les suites : il se fit transporter , tout malade qu'il étoit encore , dans la ville d'Amiens , afin de veiller de plus près sur la conduite de ses généraux : informé que le seigneur de Piennes n'avoit pas su gagner la confiance des troupes , que plusieurs officiers lui obéissoient à regret , il nomma pour son lieutenant - général dans les marches de Picardie , le jeune François d'Angoulême , son héritier présomptif , & l'envoya prendre le commandement de l'armée ; mais en lui recommandant fortement de



ne rien faire sans prendre conseil des capitaines les plus expérimentés , & sur-tout de ne point risquer d'action générale.

Les conjonctures où se trouvoit la France , exigeoient cette circonspection. Les Suisses , fiers de la victoire qu'ils avoient remportée à Novarre , appelés par l'empereur , & sur-tout par le roi d'Angleterre , qui passoit alors pour le souverain de l'Europe , le plus riche & le plus libéral , s'étoient attroupés au nombre de vingt-cinq mille combattants , & descendoient de leurs montagnes pour entrer en Bourgogne. Cette armée , déjà si formidable , fut encore renforcée par Ulric de Wirtemberg , qui commandoit deux mille hommes de cavalerie Allemande , & par le sire de Vergi , qui conduisoit avec lui toute la noblesse de Franche-comté , & un train nombreux d'artillerie. La Trémouille , gouverneur de Bourgogne , n'avoit , pour défendre cette grande province , que les débris de l'armée d'Italie , c'est-à-dire , environ mille lances , & cinq ou six mille hommes d'infanterie : pour comble de

Irruption  
des Suisses en  
Bourgogne :  
traité de Di-  
jon.

*Fleuranges.*  
*Du Bellay.*  
*Belcar.*  
*P. Jove.*  
*Guicchar-*

*din.*  
*Manusc. de*  
*Fontan.*

ANN. 1513.

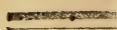
malheur, la ville de Dijon n'avoit ni remparts ni fossés, & passoit pour la plus mauvaise place du royaume. La Trémouille, conformément aux regles de la guerre, auroit peut-être dû la détruire ; mais craignant de donner cette mortification à la province, il forma le hardi projet de la défendre : ayant commencé par y faire entrer une grande quantité de vivres & de toutes sortes de munitions, il obligea les payfans de se renfermer dans les places fortes, dévasta lui-même la campagne, afin que les assiégeants n'en pussent tirer aucune espece de subsistances, & distribua une partie de sa gendarmerie dans les places de Beaune, d'Auxonne, & dans le château de Talant, avec ordre d'intercepter tous les convois qu'on tenteroit d'amener au camp, de la Bresse & de la Franche-comté. Après avoir pris toutes ces précautions, la Trémouille se renferma dans la place, & fit travailler aux fortifications, mettant lui-même la main à l'ouvrage, & engageant, par ses discours & par son exemple, les officiers, les bourgeois, le clergé séculier & régulier,

Les femmes mêmes & les enfants , à remuer la terre , & à se charger volontairement de quelques autres travaux qui ne passoient pas leurs forces. Les Suisses , qui composoient seuls toute l'infanterie des assiégeants , n'étoient pas fort entendus dans l'attaque des places : après avoir perdu un mois ou cinq semaines devant les murs de Dijon , voyant que la plupart de leurs convois étoient enlevés ; que les vivres devenoient de jour en jour & plus chers & plus rares ; qu'ils n'entendoient plus parler de l'empereur , qui devoit venir les commander ; que l'argent qu'on leur avoit promis de la part du roi d'Angleterre n'arrivoit point , ils commencerent à se reprocher d'avoir ajouté foi trop légèrement aux promesses de ces deux princes : déchus tout-à-coup des trop flatteuses espérances auxquelles ils s'étoient imprudemment livrés , ils tinrent plusieurs conseils , sans y appeller les officiers de l'empereur , cherchant entr'eux les moyens de se tirer , sans trop de deshonneur , d'une entreprise mal concertée. La Trémouille , instruit de leurs dispositions ,

---

---

ANN. 1513.

 tâcha d'en profiter : il connoissoit mieux que les Suisses le danger de sa position ; il avoit des raisons de se défier de la fidélité, ou du moins de la fermeté d'un grand nombre de bourgeois qui redoutoient le sort qui les attendoit , eux & leur famille , si la ville étoit prise d'assaut : enfin il n'avoit aucune espece de secours à espérer du roi , assez embarrassé à couvrir la frontiere de Picardie , au - lieu que les Suisses pouvoient , d'un moment à l'autre , recevoir l'argent du Roi d'Angleterre , changer de résolution , & forcer , dans un accès de fureur , les foibles barrieres qui les arrêtoient depuis trop long-temps. Il leur adressa quelques vieux capitaines de gens de pied , qui leur rappelant les batailles & les autres rencontres périlleuses où ils s'étoient trouvés ensemble , leur parlant du chagrin & des regrets que les brouilleries survenues depuis ce temps avoient causés à leurs anciens amis ; du desir ardent que le seigneur de la Trémouille avoit d'être l'auteur de la réconciliation , leur vantant ensuite le crédit qu'il avoit sur l'esprit du roi , quil ui avoit

confié, fans aucune réserve, la conduite de la guerre la plus difficile, & qui se reposoit entièrement sur lui de tout ce qui pourroit concerner la conservation de la Bourgogne ; ils les exhorterent à profiter d'une si belle occasion pour terminer amicalement une querelle également funeste aux deux nations, & à rédiger eux-mêmes le traité de réconciliation. Les Suisses faisirent avec le plus vif empressement cette ouverture, & sans s'informer si la Trémouille parloit sincèrement, ni s'il avoit les pouvoirs nécessaires pour contracter valablement avec eux, ils conclurent une trêve, & conférèrent des principaux articles du traité : ils en dictèrent toutes les conditions : ils y stipulèrent que le roi aboliroit le concile de Pise, enverroit des députés à celui de Latran, & se réconcilieroit avec le saint-siège : qu'il renonceroit, en faveur de Maximilien Sforce, à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le duché de Milan & le comté d'Ast : qu'il évacueroit les châteaux de Milan & de Crémone, & promettroit de ne plus conserver aucune préten-

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1513. tion sur l'Italie : qu'il feroit droit à Maximilien & à l'archiduc Charles sur leurs prétentions au duché de Bourgogne , suivant le jugement des arbitres qui seroient nommés de part & d'autre pour régler cette contestation : qu'il donneroit mainlevée au sire de Vergi des maisons & des terres qu'il lui détenoit : qu'il paieroit aux Suisses, tant pour les frais de la guerre que pour d'anciens arrérages de solde ou de pensions , quatre cents mille ducats , & huit mille à Ulric de Wirtemberg. La Trémouille ne contesta sur aucun de ces articles, il ramassa avec peine la somme de vingt mille écus, dont les Suisses voulurent bien se contenter pour premier paiement ; & leur donna , en qualité d'ôtages pour sûreté du reste, le seigneur de Mézieres, son neveu. François de Rochefort, bailli de Dijon, & quatre des plus riches bourgeois de cette ville. A ces conditions, les Suisses, déjà pressés par la disette, reprirent la route de leur pays, sans attendre la ratification du traité.

Destruction  
de Térouen-  
ne.

*Ibid.*

Avant que la Bourgogne fût évacuée , la ville de Téroienne avoit



capitulé. Louis désespérant d'y faire entrer des provisions sans s'exposer ANN. 1513. aux risques d'une bataille , envoya ordre à Pontdormi de tâcher d'en retirer la garnison. Ce brave officier , qui , pendant neuf semaines , avoit résisté aux forces réunies de l'empereur & du roi d'Angleterre , obtint des conditions honorables : la gendarmerie fortit , l'armet en tête & la lance en arrêt ; l'infanterie , la pique sur l'épaule , tambours battants , & enseignes déployées. Les deux monarques se trouverent embarrassés d'une conquête qu'ils avoient achetée si chèrement : la garde en auroit été très-dispendieuse , sans aucun profit réel. Ils prirent le parti de la détruire de fond en comble , à la réserve toutefois des églises , & du cloître des chanoines. Quelques mois après , Marguerite craignant que les François n'entreprissent de la réparer , ce qu'ils exécuterent en effet sous le règne suivant , acheva de ruiner ce qui restoit encore de bâtimens.

Il semble qu'une pareille leçon auroit dû desfiller les yeux du roi d'Angleterre , & le mettre en garde contre les conseils intéressés de l'em- Reddition de Tournai : mécontentement de Maximilien : retour de Henri

pereur. Cependant s'étant laissé con-  
 duire à Lille, où Marguerite d'Au-  
 triche se rendit de son côté, ame-  
 nant avec elle le jeune archiduc,  
 qui devoit épouser la plus jeune des  
 sœurs de ce monarque, & un cor-  
 tege nombreux de dames & de de-  
 moiselles des premieres maisons des  
 Pays-Bas, Henri, généreux & galant,  
 ne résista point aux instances qu'on  
 lui fit d'assiéger Tournai, & de dé-  
 livrer la Flandre & le Hainaut des  
 alarmes que leur causoit une ville  
 Françoisse enclavée dans leur terri-  
 toire. Les habitants de Tournai n'a-  
 voient sauvé leur liberté contre les  
 entreprises des derniers ducs de  
 Bourgogne, & n'étoient restés dans  
 la dépendance immédiate de la cou-  
 ronne, que par une grandeur d'ame  
 & un amour de la patrie qui ne  
 s'étoient point encore démentis, &  
 qui méritoient de servir d'exemple.  
 Accoutumés à se défendre par leurs  
 propres forces, ils jouissoient du  
 privilége de ne point loger de gar-  
 nison, si eux-mêmes ne la deman-  
 doient. Le comte d'Angoulême les  
 ayant avertis du danger dont ils  
 étoient menacés, leur envoya promp-

ANN. 1513.  
 en Angleter-  
 re.

Fleuranges.  
 Cousin, hist.  
 de Tournai.  
 Lettres de  
 Louis XII.  
 Rymer, act.  
 publ.  
 Manusc. de  
 Fontan.

tement offrir des troupes & des munitions de guerre : ils répondirent qu'il pouvoit être tranquille sur leur fort ; qu'ils redoutoient peu les Anglois : *Que Tournai n'avoit jamais tourné , & qu'encore ne tourneroit.* Cependant , à peine les Anglois étoient-ils devant leurs murailles , qu'effrayés du fort de Téroüenne , ils commencerent à parlementer. Ils consentirent à racheter le pillage de leurs maisons & la conservation de leurs privilèges pour la somme de quarante mille ducats , payables en dix années ; ouvrirent leurs portes , & prêterent serment de fidélité au roi d'Angleterre. Comme il n'y avoit aucune apparence qu'on se portât à détruire une place si considérable , Maximilien essaya de persuader à son crédule allié de l'unir au domaine des Pays-Bas , en la cédant pour dot à Marie sa sœur , qui devoit épouser le jeune Charles : mais Henri craignant que ses sujets ne lui reprochassent de les avoir épuisés d'hommes & d'argent sans procurer aucun avantage à la nation ; & voulant pouvoir se vanter à son retour d'avoir étendu les limites de la do-

ANN. 1513.

mination Angloise , éluda les demandes de Maximilien. Quelque peu d'apparence qu'il y eût d'ailleurs à conserver long-temps une place éloignée de la mer & sans aucune communication avec le reste de ses Etats , il y fit construire une citadelle , & y laissa une forte garnison. Maximilien n'espérant plus rien de la générosité du monarque Anglois , voulut tirer parti de sa vanité : il lui offrit en échange d'une acquisition purement onéreuse , tant qu'elle seroit entre ses mains , le titre de *vicaire perpétuel & irrévocable de l'empire*. Il faut convenir que le rôle que jouoit alors Maximilien , n'étoit pas propre à donner une idée bien relevée de son vicaire : aussi Henri désira-t-il qu'on lui expliquât , avant tout , quelle étoit la nature de cette charge , & quels avantages il pouvoit s'en promettre. L'empereur , offensé de cette défiance , & paroissant se repentir de s'être trop avancé : *Si un homme , dit-il venoit vous présenter un coffre - fort rempli de ducats , & que vous fissiez difficulté de le recevoir , parce que vous ne sauriez point encore ce qu'il y au-*

roit dedans : que ce même homme , choqué de la froideur avec laquelle ANN. 1513. vous l'auriez accueilli , retirât ses offres , de qui , je vous prie , auriez-vous à vous plaindre ?

Ce beau raisonnement ne changea rien aux résolutions de Henri. Maximilien désespérant d'en venir à bout ; mais considérant en même-temps que la possession de Tournai alloit mettre le monarque Anglois dans sa dépendance , puisqu'il ne pourroit , sans son aveu , y faire entrer des vivres , ni en changer la garnison , jugea que le personnage qu'il avoit joué jusqu'alors ne lui convenoit plus : il s'éloigna de Tournai , sans prendre congé , & alla s'enfoncer en Allemagne , laissant au génie souple & rusé de Marguerite sa fille , le soin de tirer encore parti de la profusion du Monarque Anglois.

Marguerite se rendit une seconde fois à Lille , où Henri vint la trouver. La princesse , au nom de l'empereur , du roi d'Espagne & de l'archiduc , renouvela avec le roi d'Angleterre le traité de Malignes , qui contenoit une ligue offensive & défensive contre la France : pour res-

Traité de  
Lille : retour  
de Henri  
VIII en An-  
gleterre.

Rymer , act.  
publ.  
Lettres de  
Louis XII.

ANN. 1513.

ferrer davantage les nœuds qui unissoient toutes ces puissances, on stipula que le mariage de l'archiduc Charles avec Marie d'Angleterre, arrêté depuis plusieurs années, & que le roi d'Angleterre avoit compté terminer pendant son séjour dans les Pays-Bas, se célébreroit enfin le 15 de mai, dans la ville de Calais, où la princesse seroit amenée, soit par le roi son frere, soit par la reine sa belle-sœur. On convint que Henri, qui, en exécution du premier traité avoit commencé la guerre, & fait des conquêtes sur le roi de France, auroit la liberté de retirer ses troupes des Pays-Bas, où elles ne pouvoient subsister pendant l'hiver : que l'empereur & l'archiduc, tant pour aider à conserver les places conquises, que pour continuer de harceler l'ennemi, entretiendroient sur les frontieres de Picardie, un corps d'armée de quatre mille chevaux, & de six mille hommes de pied : que Henri paieroit la solde de ces troupes évaluée à deux cents mille ducats, à raison de trente mille ducats par mois. Marguerite eut grand soin de reti-



rer ces sommes, & se dispensa prudemment d'entretenir les troupes. ANN. 1513.

Craignant, après le départ des Anglois, de se trouver seule exposée au juste ressentiment de son suzerain, & d'attirer les armes Françoises sur les terres de son pupile, elle congédia les six milles lansquenets, qu'elle avoit d'abord retenus, permit aux gentilshommes qui formoient la cavalerie, de se retirer dans leurs terres : elle ne remplaça ces troupes disciplinées & aguerries, que par quelques compagnies bourgeoises, qu'elle répandit sur la frontiere, seulement pour la montre, en leur ordonnant de se tenir tranquilles, & de bien prendre garde de se compromettre avec les François. Il ne paroissoit pas difficile dans de pareilles conjonctures, de reprendre Tournai, & de faire prisonniere de guerre la garnison Angloise qui s'y trouvoit renfermée : Louis n'auroit pas laissé échapper une si belle occasion, si des affaires plus urgentes, & qui l'affectoient davantage, n'eussent tourné d'un autre côté toute son attention.

Le traité de Dijon contenoit des Le roi se

~~\_\_\_\_\_~~ clauses si dures & si humiliantes pour la France, que jamais la Trémouille ne l'auroit signé, s'il l'eût cru valide; mais voyant que la simplicité & la précipitation des Suisses lui offroient un moyen de se tirer d'embarras, sans compromettre la parole du roi : il aima mieux s'exposer à être défavoué, que de perdre l'occasion de rendre un service important à la patrie : ce fut sous ce point de vue qu'il adressa au roi le traité infamant qu'il venoit de conclure : il exhortoit le monarque à faire passer en Suisse une somme modique, & à tâcher d'endormir l'ennemi, sans expliquer ouvertement ses intentions, ou si ce ménagement répugnoit à sa délicatesse, de ne pas perdre un instant pour réparer les places de la Bourgogne, & y faire passer des corps de troupes capables de les défendre, l'assurant qu'aussi-tôt que les Suisses sauroient qu'on les avoit trompés, ils reviendroient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. De tous les conseils de la Trémouille, Louis ne suivit que le dernier ; il envoya des trou-

ANN. 1513.  
plaint de la  
Trémouille ;  
il défavoue  
le traité de  
Dijon.

*Manusc. de  
Béthune.*

*Lettres de  
Louis XII.*

*Belcar. re-  
rum Gallic.*

*P. Jove.*

pes, des pionniers & de l'argent, pour mettre Dijon en état de défense; condamna hautement le parti qu'avoit pris la Trémouille; menaça même d'assembler les princes, les pairs & les grands officiers de la couronne, pour avoir leur avis sur le traité de Dijon. *Sire*, lui répondit la Trémouille, *plaise vous savoir que j'ai vu les lettres qu'il vous a plu m'écrire, par lesquelles je vois que vous trouvez le traité conclu avec messieurs des ligues merveilleusement étrange: par ma foi, sire, aussi est-il: mais par la mauvaise provision qui étoit par-deça, & pour conserver votre pays, j'ai été contraint de le faire.*

*Sire, vous m'écrivez que vous voulez assembler messieurs de votre sang & le parlement de votre royaume, avant que d'accorder le traité: la chose est bien longue; mais je voudrois bien que vous l'eussiez fait; car je suis sûr qu'il n'y a celui qui ne die que je vous ai loyaument servi, & je crois, sire, que bien le connoissez.*

*Sire, au regard de fortifier cette ville, soyez sûr que messieurs de Saint-Valier, d'Aubigni, & moi, mettons toute peine de ce faire: mais c'est*

la plus mal-aisée à fortifier que fut  
 ANN. 1513. *oncques ville , par l'avis de tous les*  
*gens de bien qui sont ici.*

*Sire , je n'envoyrai point devers les Suisses que je n'aie ouï ce que me dira de votre part le gouverneur d'Orléans , & si vous dis , sire , que je vous ai détrappé d'un aussi gros fait que jamais gentilhomme vous détrappa. Tant comme je vive , je ne ferai chose sans vous en avertir , en dussé-je perdre votre pays & la vie avec. Car je vois bien que je suis en votre male grace , sans l'avoir desservi , & pour avoir fait à vous & à votre royaume plaisir & profit ; & si j'eusse autrement fait , n'eussiez , à cette heure , que Auxone ; & fussent les Suisses en votre royaume plus avant que n'est le duché de Bourgogne , de long , & de large. Je voudrois , sire , que vous eussiez vu ce que j'ai vu , &c. Les Suisses , avertis qu'on leur manquoit de parole , s'assemblerent tumultuairement : livrés à une fureur aveugle , ils arrêterent ceux de leurs officiers qu'ils soupçonnoient d'intelligence avec les François : quelques-uns furent appliqués à la question , d'autres furent décapités : les ôtages*

couroient risque d'être traités avec la même barbarie; mais soit par un reste de pitié envers des malheureux qui n'étoient point complices du tort dont on se plaignoit, soit, comme il est assez vraisemblable, par la crainte de perdre les fortes rançons que le roi offroit pour leur liberté, on n'attenta point à leur vie. Cependant le traité de Dijon s'accomplissoit de fait par rapport aux articles qui répugnoient davantage au roi. Les garnisons des châteaux de Crémone & de Milan, voyant que leurs provisions diminuoient, & n'apprenant point qu'on songeât à venir-si-tôt les délivrer, rendirent ces deux places, en stipulant la liberté de se retirer avec armes & bagages : d'un autre côté, Léon, instruit des vues secrètes de l'Empereur & du roi d'Espagne sur le Milanès, & craignant, si leur projet réussissoit, de se trouver à la merci de la puissante maison d'Autriche, commença sérieusement à se rapprocher de Louis. Il réconcilia à l'Eglise, & rétablit dans toutes leurs dignités, les cardinaux qui avoient tenu le concile de Pise : il

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1513. se contenta , pour lever toutes les censures de son prédécesseur , que six députés du clergé de France vinssent lui demander l'absolution : il auroit bien voulu profiter de l'embarras où le roi se trouvoit pour obtenir l'abolition des libertés de l'Eglise Gallicane ; mais connoissant la fermeté du monarque , il consentit à suspendre les procédures commencées au concile de Latran , & accorda les délais qu'on lui demandoit.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1514. Anne de Bretagne ne survécut pas à un évènement qu'elle desiroit avec tant d'ardeur : attaquée de la gravelle , elle mourut le 9 de janvier , âgée de 36 ans. Le caractère de cette princesse offre l'exemple d'une bizarrerie bien singulière : épouse tendre , complaisante & soumise , tant que vécut Charles VIII , qu'elle avoit regardé comme son persécuteur , qui l'avoit , pour ainsi dire , conquise à main armée , qui ne paroît pas s'être jamais donné beaucoup de soins pour s'en faire aimer , qui avoit des maîtresses , peu d'esprit , point de figure ; elle devint capricieuse , contrariante & hautaine avec Louis XII , qui le

Mort de la  
 reine Anne  
 de Bretagne.

*Ferron.*  
*Manus. de*  
*Fontanieu.*  
*Lettres de*  
 Louis XII.



le premier l'avoit rendue sensible, qu'elle avoit avoué pour son amant, qu'elle posséda tout entier, & qui, pour les qualités du cœur, les graces de l'esprit & du corps, étoit le prince le plus accompli de son temps. Quelques courtisans s'étonnoient qu'il supportât si patiemment une humeur si aigre: *Il faut bien*, répondoit Louis, *souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son honneur & son mari.* Attribuant au caractere national l'inflexible opiniâreté de l'esprit de la reine, il la nommoit, en plaisantant, *la Bretonne* Si ces contrariétés s'étoient renfermées dans l'intérieur du palais, si Louis XII eût été le seul à en souffrir, peut-être auroit-on pu se dispenser de les relever dans l'histoire; mais elles influerent sur l'administration générale, & causerent, en partie, les revers qui affligèrent l'Etat, pendant les denieres années de ce regne. L'obstination avec laquelle Anne résista aux décisions d'un concile national assemblé à Tours, & séquestra les évêques de la Bretagne du concile de Pise, servit de prétexte à Marguerite d'Autriche pour en séparer aussi

ANN. 1514.

ANN. 1514.

les évêques des Pays-Bas : les princes étrangers n'eurent garde , après cela , de s'associer à une entreprise défavouée même en France. Jules , que la convocation de ce concile avoit déconcerté , reprit courage , & cessa de rien appréhender de la part d'un prince qui n'étoit pas obéi dans sa propre maison. L'aveugle prédilection qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir pour la maison d'Autriche , fut une autre source de malheurs : Ferdinand , Maximilien & Marguerite en abusèrent pour tromper le roi , bien assurés , si leurs projets frauduleux échouoient , de trouver une porte toujours ouverte à la réconciliation. Ces défauts n'empêchèrent pas qu'elle n'emportât les regrets de toute la nation. Autant Louis XII étoit économe , autant Anne étoit magnifique : elle employoit la meilleure partie de ses immenses revenus à récompenser les services rendus à l'Etat , ou à soulager les malheureux , assignant des gratifications sur son trésor à tous les officiers qui s'étoient distingués par quelque action d'éclat , ou assurant une retraite à ceux que la vieil-

lesse ou des blessures forçoient à ANN. 1514.  
vivre en repos : le surplus ser-  
voit à l'entretien d'un grand nom-  
bre de jeunes personnes de condi-  
tion , qu'elle formoit dans son pa-  
lais , qu'elle nommoit ses filles , &  
qu'elle marioit avantageusement ,  
sans qu'il en coûtât rien aux parents.  
C'est sous ce dernier aspect qu'Anne  
a mérité , sans doute , tous les élo-  
ges dont les historiens l'ont com-  
blée : ajoutons encore qu'elle étoit  
naturellement éloquente ; qu'elle  
étoit belle , quoique petite , & un  
peu boiteuse.

La mort de la reine termina un  
arrangement ardemment désiré par  
la nation , & auquel elle s'étoit  
toujours fortement opposée. Louis  
s'empressa de célébrer , aussi-tôt que  
les bienfaisances le permirent , les  
noces de sa fille Claude avec Fran-  
çois d'Angoulême , duc de Valois.  
Quoiqu'il eût le droit de conserver  
pendant sa vie la jouissance pleine  
& entière de la Bretagne , il la céda ,  
dès ce moment , aux deux époux ,  
ne réservant que les droits de su-  
zeraineté , qu'il ne pouvoit aliéner ,  
& ceux de Renée sa seconde fille.

Mariage  
de François  
d'Angoulê-  
me avec  
Claude de  
France.

Fleury.  
Du Bellay.

Cette princesse étoit toujours l'ob-  
 jet d'une importante négociation.  
 Le roi d'Espagne persistoit à la de-  
 mander pour le jeune Ferdinand son  
 petit-fils : il n'étoit plus question  
 d'arracher cette jeune princesse des  
 bras de ses parens , ni de la trans-  
 porter en Allemagne ; on se con-  
 tentoit que Louis, pour sûreté du  
 mariage , déposât la dot , c'est-à-  
 dire , le duché de Milan , entre  
 les mains de Ferdinand ; ce qui de-  
 voit d'autant moins lui coûter , qu'il  
 n'y possédoit plus que la tour de Go-  
 defa, ou la lanterne de Gênes. Le trai-  
 té étoit fort avancé , lorsqu'Anne de  
 Bretagne , qui en desiroit si ardem-  
 ment la conclusion , vint à mourir.  
 Cet évènement ne déconcerta point  
 Ferdinand ; il servit , au contrai-  
 re , à étendre ses vues ; au lieu  
 d'un mariage , il en proposa deux.  
 Le roi , qui n'avoit que des filles ,  
 étoit d'âge à pouvoir encore espé-  
 rer des enfans : quelques-uns de ses  
 courtisans , pour le tirer de la tris-  
 tesse où il étoit plongé , l'exhor-  
 toient à un second mariage. Ferdi-  
 nand offroit , ou Marguerite , gou-  
 vernante des Pays-Bas , ou la jeune

ANN. 1514

Projet pour  
le mariage du  
roi , & celui  
de madame  
Renée de  
France : trê-  
ve avec Fer-  
dinand &  
Maximilien

*Manif. de  
Béthune.*

*P. Martir  
de Angl.*

*Lettres de  
Louis XII.*

Eléonor , niece de cette princesse , & sœur des archiducs. L'âge de la tante , indépendamment de l'inclination & de la tendre amitié que Louis avoit long-temps conservée pour elle , auroit dû la faire préférer ; mais ce monarque , qui pardonnoit les injures , ne pardonnoit point la fausseté ; il se décida en faveur d'Eléonor. On dressa sur-le-champ un projet de traité , dont la minute se trouve parmi les manuscrits de Bèthune. On y stipule d'abord une ligue , confédération & intelligence perpétuelle & héréditaire entre l'empereur , le roi d'Espagne , le roi d'Angleterre , l'archiduc Charles , prince d'Espagne , d'une part , & le roi de France , d'autre part : & afin de rendre cette alliance plus durable , & d'en resserrer les nœuds par les liens du sang , Louis consent d'épouser Eléonor d'Autriche , fille de Philippe , & petite-fille de Maximilien & de Ferdinand , à laquelle il promet d'assigner un douaire pareil à celui qu'on a coutume d'assigner aux reines de France : il promet ensuite d'unir Renée de France sa fille , avec Ferdinand , infant

de Castille, dès que les deux époux auront atteint l'âge nubile ; de céder à sa fille, en signant le traité de mariage, le duché de Milan, & la seigneurie de Gênes, qu'on pourra aisément recouvrer, à la faveur de certe alliance : de trouver bon que Ferdinand, roi d'Espagne, reste dépositaire de cet Etat, jusqu'au jour de la célébration du mariage, & de lui remettre incessamment la forteresse de Godefa, pour y loger une garnison Espagnole. Maximilien, de son côté, s'engage à accorder aux deux époux conjointement, l'investiture du duché de Milan ; & Ferdinand, auquel on en confie la garde, doit jurer que, si l'un d'eux vient à mourir avant l'âge nubile, ou sans laisser de postérité, il remettra purement & simplement au roi de France toutes les places dont il se trouvera en possession : il s'oblige même, après avoir prélevé sur les revenus du duché les sommes nécessaires pour la garde & la conservation des places, de remettre tous les ans au roi, à titre d'indemnité, & en qualité de tuteur de madame Renée, les sommes qui proviendront des



domaines ou des impositions établies sur toutes les terres de cette souveraineté : enfin les confédérés promettent non-seulement d'unir leurs forces pour contenir & réprimer les Suisses, mais d'obliger par les voies de la douceur, s'il est possible, le roi d'Angleterre à rendre à la France le comté de Tournai, ou de l'y forcer à main armée. En échange de tous ces bons offices, Ferdinand demande que Louis renonce aux droits qu'il s'étoit réservés sur le royaume de Naples, en cas que Germaine de Foix décédât sans enfants; qu'il le tienne quitte des sommes qu'il avoit exigées par forme de dédommagement; mais sur-tout qu'il jure de séparer ses intérêts de ceux de Jean d'Albret, & de ne lui donner aucun secours pour recouvrer la Navarre.

Comme ce projet, proposé par le roi d'Espagne, renfermoit plusieurs articles sur lesquels on n'étoit point encore d'accord, qu'il s'en trouvoit d'autres qui ne pouvoient être arrêtés sans l'intervention de l'empereur, on convint de proroger pour une année, la trêve conclue l'année

précédente entre les deux couronnes.  
 ANN. 1514. Quintana , ministre de Ferdinand ,  
 la signa effrontément au nom du roi  
 son maître , de l'empereur , de l'ar-  
 chiduc & du roi d'Angleterre , quoi-  
 qu'il n'eût aucune procuration de la  
 part de ces derniers. Ferdinand ne  
 manqua pas de la ratifier : il eut  
 même l'adresse de la faire goûter à  
 Maximilien , qui , croyant apperce-  
 voir dans ce nouveau plan un moyen  
 infallible de faire entrer dans sa  
 maison une souveraineté , non-seu-  
 lement l'approuva en son nom &  
 au nom de Charles son pupile , mais  
 consentit , sur les représentations du  
 même Ferdinand , & afin de ne  
 donner aucun ombrage à la France ,  
 de suspendre le mariage de Charles  
 avec Marie d'Angleterre. La sus-  
 pension , ou plutôt la rupture de ce  
 mariage , étoit alors la chose du  
 monde que desiroit le plus Ferdi-  
 nand ; c'étoit le motif secret , & l'ob-  
 jet principal de toute cette intrigue.  
 N'ayant point encore oublié les cha-  
 grins que lui avoit causés l'archiduc  
 Philippe , & considérant que Char-  
 les , dès qu'il seroit marié , pren-  
 droit le gouvernement de ses Etats ,

& ne manqueroit pas de revendi-  
quer le royaume de Castille ; que  
ce jeune prince , appelé par toute  
la noblesse Castillane , soutenu des  
forces du roi d'Angleterre son beau-  
frere , & peut - être secondé des  
François , s'il consentoit à resti-  
tuer la Navarre à Jean d'Albret ,  
seroit un concurrent beaucoup plus  
redoutable encore que n'avoit été  
son pere ; il le regardoit dès - lors  
comme son plus dangereux ennemi ,  
& ne croyoit pas pouvoir prendre  
de trop bonne-heure des précautions  
pour le mettre hors d'état de lui nuire.  
Car son intention n'étoit point ,  
comme il parut clairement dans la  
suite , que Charles héritât jamais du  
royaume de Castille ; il le destinoit  
aux enfans qu'il auroit de Ger-  
maine de Foix , ou , s'il n'en avoit  
point , au jeune Ferdinand son fil-  
leul , qu'il élevoit en Espagne. Ma-  
ximilien , malgré toute sa défiance ,  
fut la dupe de ce manège : il écri-  
vit à Marguerite de répondre aux  
instances qui lui arriveroient d'An-  
gleterre pour la célébration du ma-  
riage , qu'il vouloit y assister , &  
que les affaires de l'empire ne lui

ANN. 1514.

ANN. 1514

Étonnement  
& embarras  
de Henri  
VIII.*Lettres de  
Louis XII.  
Herbert.*

permettroient pas si-tôt de se transporter dans les Pays-Bas.

Henri VIII fut bien étonné d'apprendre que , tandis qu'il stipendioit une armée dans les Pays-Bas : qu'il attiroit à son service les meilleures troupes & les capitaines les plus renommés de l'Allemagne , & qu'il n'épargnoit rien pour se mettre en état de pousser vivement la guerre dès que la saison le permettroit, on signât en son nom une trêve avec la France, sans même daigner l'en avertir : il avoit un ministre à la cour d'Espagne, il s'en trouvoit un d'Espagne à sa cour ; ni l'un ni l'autre n'avoit été consulté. Il écrivit à Marguerite , pour lui demander l'explication d'un procédé si étrange , & pour savoir définitivement s'il devoit conduire sa sœur à Calais , au terme convenu. Marguerite ne pouvoit lui donner aucun éclaircissement sur le premier article : Ferdinand , qui redoutoit la pénétration de cette princesse , avoit exigé de l'empereur qu'il ne lui communiquât rien de ce qui se traitoit : quant au second , elle le pria de différer , excusant , le mieux qu'elle

pouvoir , l'empereur son pere , & ~~\_\_\_\_\_~~  
 tâchant d'adoucir une réponse si ANN. 1514.  
 désagréable , par des protestations  
 vagues d'amitié & d'intérêt , démen-  
 ties , pour ainsi dire , avant que  
 d'être proférées. Outré de ce dou-  
 ble affront , Henri éclata en repro-  
 ches contre deux perfides alliés ,  
 qui , après l'avoir engagé dans une  
 querelle qui lui étoit étrangere ,  
 après s'être servis de ses troupes &  
 de son argent pour parvenir à leurs  
 fins , l'abandonnoient lâchement au  
 milieu de l'entreprise , & à l'ap-  
 proche du danger. A la mortifica-  
 tion , toujours humiliante , d'avoir  
 été pris pour dupe , se joignoit une  
 vive inquiétude sur l'avenir : il avoit  
 déjà épuisé en vaines profusions les  
 trésors accumulés par l'insatiable  
 avarice de son pere : il falloit re-  
 courir aux expédients , dans un  
 temps où la guerre alloit , selon  
 toutes les apparences , changer de  
 nature , & devenir purement dé-  
 fensive , d'offensive qu'elle étoit au-  
 paravant.

Louis avoit tout disposé pour por-  
 ter , cette année , la guerre en An-  
 gleterre. Dès le mois de janvier ,

Préparatifs  
 de Louis: en-  
 gagemens  
 du domaine.

**ANN. 1514.** *Registres du parlement.*  
*Lettres de Louis XII.* il avoit tenu plusieurs conseils, où il avoit appelé quelques présidents des cours souveraines, afin de chercher avec eux les moyens les moins onéreux de subvenir à la dépense. Le 21 de février, il adressa au parlement de Paris des lettres-patentes, portant des aliénations du domaine, jusqu'à la concurrence de six cents mille livres. » Après la lecture de » ces lettres, messire Antoine Du- » prat, & maître Charles Guillard, » présidents en ladite cour, déclarent qu'ils avoient été à Blois par » ordonnance du roi, & s'étoient » trouvés assemblés un bon nombre » de gros personnages, où avoient » été mis en termes les affaires du- » dit seigneur, & fait plusieurs ouvertures pour trouver argent ; & » avoient les généraux des finances » montré un abrégé des finances du » roi & de l'armée qu'il a de présent, par lequel apparoissoit qu'il » y avoit faute de fonds de onze » cents mille livres ; pour laquelle » recouvrer, a été trouvé qu'il étoit » besoin de lever la somme de six » cents mille livres tournois sur les » aides, gabelles, greniers à sel,



» quatriemes & huitiemes , & que  
 » ledit seigneur , de sa part , devoit ANN. 1514.  
 » bailler sa vaisselle d'or & d'argent ,  
 » jusqu'à la somme de deux cents  
 » mille livres ; & avoit-on trouvé  
 » qu'il n'y avoit meilleur expédient ,  
 » & dont le peuple fût moins gre-  
 » vé , que de vendre dudit domaine ,  
 » aides & gabelles , grenier à sel ,  
 » quatriemes & huitiemes , jusqu'à  
 » la somme de six cents mille livres.  
 » Après que ladite cour eut mandé  
 » maître Jacques de Beaune , chevalier  
 » général des finances dudit seigneur ,  
 » & qu'interrogé en pleine cour , il  
 » eut déclaré le gros & quasi insuppor-  
 » table faix de l'Etat , & qu'il n'y  
 » avoit point d'autre remede , que  
 » d'engager une portion du domaine :  
 » Oui sur ce le procureur-général con-  
 » sentant , attendu le besoin urgent , à  
 » la publication des lettres-patentes ,  
 » la cour ordonna que lescdites lettres  
 » seroient publiées & enregistrées «.

Avec ces sommes , Louis augmen-  
 ta le nombre des troupes nationa-  
 les , & prit à son service jusqu'à  
 vingt mille lansquenets. Il fit cons-  
 truire ou réparer dans les ports de  
 Normandie un nombre prodigieux de

**ANN. 1514.** vaisseaux & de bâtimens de transport : la plus grande partie des lanfqueneys étoit déjà répandue sur les côtes de cette province , prête à s'embarquer , dès que la saison le permettoit. Richard de la Pole , comte de Suffolk , devoit commander les troupes de débarquement : il étoit frère d'Edmond de la Pole , livré par l'archiduc Philippe à Henri VII , & décapité par ordre de ce monarque , & il se trouvoit , depuis la mort de son aîné , le principal chef du parti d'York , violemment opprimé , mais toujours subsistant en Angleterre. Un autre corps d'armée , répandu sur les frontières de la Picardie , faisoit déjà des courses sur le territoire de Calais , & assiégeoit la ville de Guines. Tout sembloit donc annoncer une guerre vive & sanglante , lorsque la paix se conclut par un moyen auquel le hazard eut la plus grande part.

Négociations du duc de Longueville : paix avec l'Angleterre.

Lettres de Louis XII. Rymer , auct. publ.

Le duc de Longueville , prisonnier en Angleterre depuis la déroute de Guinegaste , s'étoit insinué dans les bonnes grâces du monarque Anglois : il lui avoit gagné à la paulme la plus forte partie de sa rançon , évaluée à quarante mille ducats ; inf-

truit du ressentiment que conservoit ce monarque de l'affront fait à sa  
 sœur , & informé que Louis son-  
 geoit à se remarier , il fonda sur  
 ce rapport un plan de conciliation  
 entre les deux couronnes. Il repré-  
 senta fortement à Henri qu'il ne te-  
 noit qu'à lui de se venger avec éclat  
 de ses perfides alliés , de procurer à  
 sa sœur un établissement beaucoup  
 plus avantageux que celui qu'il sem-  
 bloit regretter , d'obtenir la paix à  
 des conditions honorables , & d'ac-  
 quérir pour beau-frere un prince dont  
 la fidélité ne s'étoit jamais démen-  
 tie. Henri reçut avec transport ces  
 premieres ouvertures , & recomman-  
 da au duc de Longueville d'en con-  
 férer avec Thomas Volfey , évêque  
 de Lincoln, son ministre de confian-  
 ce. Lorsque les matieres commen-  
 cerent à s'éclaircir , Longueville ,  
 qui , jusqu'alors , n'avoit parlé qu'en  
 son nom , informa Louis de ce qui  
 se passoit dans le conseil d'Angle-  
 terre , & le pria , s'il approuvoit la  
 démarche où son zèle l'avoit enga-  
 gé , de lui envoyer des pouvoirs & des  
 collègues pour terminer la négocia-  
 tion le plus promptement & le plus

ANN. 1514

*Du Bellay.*

*Belcar.*

*Rapin Toi.*

*ras.*

secrètement qu'il seroit possible:  
 ANN. 1514. Louis, qui ne se promettoit pas de  
 grands avantages des succès les plus  
 heureux contre l'Angleterre, qui  
 brûloit de faire valoir ses droits sur  
 l'Italie, & qui n'avoit paru se prê-  
 ter aux projets frauduleux & inté-  
 ressés de Ferdinand, que pour tenir  
 dans l'inaction une partie de ses en-  
 nemis, pendant qu'il combattroit  
 les autres, approuva tout ce qu'a-  
 voit fait jusqu'alors le duc de Lon-  
 gueville : il lui expédia les pouvoirs  
 qu'il demandoit, & lui associa Jean  
 de Selve, premier président du par-  
 lement de Rouen, & Thomas Bo-  
 hier, général des finances de Nor-  
 mandie. Ces deux ambassadeurs,  
 pour donner le change aux espions  
 de Ferdinand & de Maximilien,  
 parurent n'être venus en Angleterre  
 que pour traiter de la rançon des  
 prisonniers : ils tinrent des confé-  
 rences secrètes avec les ministres An-  
 glois; & comme les uns & les au-  
 tres desiroient sincèrement la paix,  
 les difficultés furent bientôt levées.  
 Louis demandoit la restitution pure  
 & simple du comté de Tournai.  
 Henri, à qui cette acquisition coû-

toit des sommes immenses, & qui d'ailleurs étoit bien-aïse de conférer un monument de son prétendu triomphe sur les François, ne consentoit à s'en dessaisir qu'à des conditions extrêmement onéreuses : il demandoit, de son côté, que pour terminer une querelle toujours renaissante entre les deux couronnes sur la possession de la Normandie & de la Guienne, Louis s'obligeât à lui payer une pension annuelle, à titre d'indemnité; qu'il lui livrât le séditieux Richard de la Pole, son ennemi personnel; qu'il acquittât la dette que la France avoit contractée envers l'Angleterre, par le traité d'Etaples, sous le regne de son prédécesseur, & dont lui-même avoit reconnu la légitimité. Louis n'avoit garde de s'obliger à payer à l'Angleterre une redevance, qui, quelque modique qu'elle eût été, auroit servi à constater des droits qu'il étoit bien éloigné de reconnoître : quant à la proposition de livrer un suppliant qui s'étoit mis sous sa fauve-garde, il la rejetta avec horreur. Pour montrer cependant qu'il desiroit sincèrement la paix, & qu'il ne tenoit point à lui

ANN. 1514.

qu'elle ne se conclût à des conditions raisonnables, il consentit qu'on gardât le silence sur la ville de Tournai : il eut l'attention de faire passer Richard de la Pole dans la ville de Metz , où il lui assigna des fonds suffisants pour soutenir son état, & s'engagea de payer à des termes dont on conviendrait toutes les sommes dont la France se trouveroit débitrice envers l'Angleterre. Outre celle de sept cents quarante-cinq mille ducats , stipulée par le traité d'Etaples , les Anglois produisirent une obligation du duc d'Orléans , pere de Louis XII , à Marguerite de Sommerfet , dont Henri VIII étoit héritier. Ces deux sommes furent évaluées à un million *d'écus d'or soleil* , qui durent être acquittés dans l'espace de dix ans , à raison de cent mille écus par an. Henri s'étant enfin contenté de cette somme , on conclut un traité de paix , d'amitié & de confédération , par lequel les deux souverains s'engagerent , non-seulement à maintenir une parfaite union entre les deux nations , mais encore à se fournir réciproquement un nombre déterminé de



troupes auxiliaires , tant de terre que de mer , contre tous ceux qui en- ANN. 1514.  
treprendroient de les attaquer. Cette  
confédération dut s'étendre à toute  
la durée de leur vie , & un an au-delà ,  
pendant lequel le successeur de ce-  
lui des deux qui mourroit le pre-  
mier , devoit faire -savoir à l'autre  
s'il vouloit observer le traité.

Dès qu'on fut d'accord sur tous Mariage du  
ces points , la princesse Marie d'An- roi avec Ma-  
gleterre s'étant fait accompagner de rie d'Angle-  
deux ducs , trois évêques , & deux terre.  
gentilshommes , déclara en présence Aët. de Ry-  
de notaires „ qu'ayant été promise mer.  
„ & fiancée pendant sa minorité à Manuscrit  
„ Charles , archiduc d'Autriche , de Fontan.  
„ souverain des Pays-Bas , à de certai- Fleuranges.  
„ nes conditions que ledit Charles ne  
„ s'étoit point mis en peine de rem-  
„ plir ; qu'étant bien informée d'ail-  
„ leurs que les gouverneurs & les plus  
„ proches parents de ce prince lui  
„ inspiroient de l'éloignement pour  
„ ce mariage , elle avoit résolu , de  
„ sa pure volonté , & sans y être  
„ excitée par menaces ni sollicita-  
„ tions , de rompre des liens mal  
„ assortis : qu'en conséquence elle  
„ avoit renoncé , & renonçoit par

ANN. 1514.

» ce présent acte à toutes conventions  
 » matrimoniales ; qui avoient été  
 » précédemment stipulées entre Char-  
 » les & elle ». Quelques jours après ,  
 le duc de Longueville l'épousa au  
 nom & comme fondé de procura-  
 tion du roi de France son maître.  
 La dot de la princesse fut de quatre  
 cents mille écus , dont deux cents  
 furent censés fournis par le roi son  
 frere , en bijoux , meubles & équi-  
 pages : les deux cents mille autres  
 furent déduits sur la dette de la  
 France envers l'Angleterre , qui se  
 trouva , par-là , réduite à huit cents  
 mille écus : Louis promit , de son  
 côté , de lui assigner un douaire : dès  
 qu'il fut qu'elle s'étoit embarquée  
 pour se rendre en France , il alla  
 l'attendre à Abbeville , où se fit la  
 cérémonie du mariage. On dit que  
 François d'Angoulême , fortemen-  
 t'épris des charmes de la nouvelle  
 reine , & croyant s'apperoir qu'il  
 n'en étoit pas haï , cherchoit tous  
 les moyens de l'entretenir en par-  
 ticulier , lorsqu'un de ses amis l'a-  
 vertit de bien prendre garde de se  
 donner un maître : il paroît que  
 Marie , privée dès l'enfance des yeux

vigilants d'une mere, livrée de trop  
 bonne-heure à elle-même, & n'ayant  
 répondre de sa conduite qu'à un  
 pere jeune & indulgent, n'avoit  
 point contracté dans son éducation  
 la modestie & la retenue qui sont  
 l'ornement de son sexe, & qui ca-  
 ractérisent ordinairement les per-  
 sonnes de son rang : elle amenoit avec  
 elle Charles Brandon, homme sans  
 naissance, mais élevé par la faveur  
 du roi d'Angleterre à la dignité de  
 Duc de Suffolk. Il avoit osé se déclarer  
 amant de la princesse en Angleterre,  
 & il s'étoit fait nommer pour l'ac-  
 compagner en France, où sa présence  
 étoit au moins importune. La com-  
 tesse d'Angoulême, plus clairvoyan-  
 te que Louis XII dans ces sortes de  
 mysteres, mais obligée à beaucoup de  
 ménagements, trouva moyen de don-  
 ner à la nouvelle reine des surveillans  
 dont elle connoissoit le zèle, & qui  
 la perdirent de vue ni jour ni nuit.  
 Maximilien & Ferdinand, confon-  
 dés d'un évènement si inattendu, con-  
 sidererent le silence, & n'oserent se  
 plaindre de n'avoir pas été nommés  
 dans le traité. Henri, soit par un  
 manque d'égards pour ses anciens al-

ANN. 1514.

Adhésion  
 de Charles &  
 de Margueri-  
 te d'Autriche  
 au traité de  
 Londres.  
 Rymer.

ANN. 1514.

*Lettres de  
Louis XII.*

liés, soit parce qu'il ne convenoit pas à l'Angleterre que la France s'accrût du côté des Pays-Bas, avoit réservé à Marguerite d'Autriche & à l'archiduc la liberté d'y accéder; mais à condition qu'ils s'acquitteroient l'un & l'autre envers le roi de France des devoirs auxquels les obligeoit la nature de leurs fiefs. Charles étoit encore mineur; il eut besoin d'être autorisé par des lettres de Maximilien son tuteur, pour expédier valide ment l'acte de son adhésion. Ayan reçu les pouvoirs nécessaires, ce jeune prince, déjà imbu des principes d'une politique artificieuse, fit protester secrètement par son procureur devant un notaire & des témoins

„ que combien que ledit très-redou  
 „ té seigneur eût par l'avis de son  
 „ conseil conclu & délibéré de d  
 „ clarer par ses lettres-patentes qu'  
 „ entendoit & vouloit être compr  
 „ au traité de paix fait entre les ro  
 „ de France & d'Angleterre, selo  
 „ la forme d'icelui traité; néan  
 „ moins l'intention dudit seigne  
 „ & de son procureur-général n'  
 „ toit point que sous ombre de ce  
 „ taine clause où l'on réservoir au r

de France ses droits de suzeraineté  
& de ressort, de vouloir lui accorder  
aucun droit de souveraineté & de  
prééminence, dont il ne fût pour  
lors en jouissance; mais qu'ils enten-  
doient que mondit seigneur l'ar-  
chiduc demeurât en tels droits,  
hauteurs de régale & autres dont il  
étoit présentement en possession,  
& qu'on lui délivrât un acte de  
cette protestation, pour servir en  
temps & lieu. Ainsi, Charles,  
destiné à jouer un si grand rôle sur le  
théâtre de l'univers, s'annonça dans  
le monde par un honteux subterfuge.

Il se présenta bientôt à Louis deux  
occasions de se venger avec éclat de  
Maximilien & de Ferdinand, s'il  
eût voulu en profiter. Maximilien  
avoit conféré à George de Saxe l'in-  
vestiture du gouvernement hérédi-  
taire de Frise, province pauvre,  
peuplée de pâtres & de matelots,  
gens agrestes & jaloux à l'excès de  
leur liberté. George, en voulant  
les réduire à une police réglée,  
& les soumettre à des impôts, n'a-  
voit pas manqué de les soulever.  
Edsart, comte d'Emdem, s'étoit  
mis à leur tête : cité au tribunal

ANN. 1514.

Offres avan-  
tageuses re-  
jettées par  
Louis XII.

Pont. rer.  
Gelr.  
Chron. de  
Holl.

Lettres de  
Louis XII.

Manusc. de  
Béthune.

ANN. 1514. de l'empereur ; & condamné à perdre tous ses fiefs , il s'étoit associé Charles d'Egmond , accoutumé depuis long-temps à braver les sentences de la chambre impériale. Charles & Edfart , craignant de succomber sous les efforts de la maison d'Autriche , envoyèrent des députés à Louis pour se déclarer vassaux de la couronne de France & lui faire hommage de toutes leurs seigneuries , s'il daignoit les prendre sous sa protection , & les maintenir dans leur conquête : ils ne manquèrent pas de lui représenter que la Frise , & les autres pays qu'ils occupoient , étoient le berceau de la monarchie , & avoient obéi , pendant une longue suite de siècles , aux successeurs de Clovis & de Charlemagne. Louis ne jugeant pas à propos de réveiller des droits si anciens , rejetta leurs offres.

L'autre occasion étoit bien plus capable de le tenter , parce qu'elle s'accordoit beaucoup mieux avec sa générosité naturelle. Henri VIII , indigné de l'injuste mépris que lui avoit témoigné son beau-pere , offroit de faire une puissante diversion en Castille , tandis que Louis ,  
avec



avec une autre armée, rétablirait don Juan d'Albret sur le trône de Navarre. ANN. 1514. Cette entreprise étoit juste; c'étoit même en quelque sorte un devoir de la part des deux monarques, puisque Henri avoit contribué, sans le vouloir, à dépouiller don Juan, & que Louis avoit servi de prétexte pour l'attaquer. Cependant, comme ce dernier n'avoit fait la paix à des conditions onéreuses que pour conduire toutes ses forces dans le Milanès, & qu'il craignoit d'en rendre la conquête beaucoup plus difficile, en laissant au pape, à l'empereur, à Ferdinand & aux Suisses, le temps de se concerter, il pria Henri de réserver cette bonne volonté pour une autre occasion.

Déjà il avoit fait filer ses troupes en Bourgogne & en Dauphiné : le jeune Charles de Bourbon les commandoit, en attendant que le monarque vînt remplir lui-même les fonctions de général : tandis qu'il se disposoit à passer encore une fois les Alpes, & qu'en attendant le retour du printemps il oublioit dans les bras d'une jeune épouse son âge & ses longues infirmités, il fut atteint d'une dyssenterie, qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau :

Mort de ce prince.

*Fleuranges.*

*Seissel.*

*Ferron.*

*Regist. du Parlement.*

*Matthieu.*

*Budæus de asse.*

ANN. 1514

il expira le premier de janvier 1515 ,  
 âgé de cinquante-trois ans.

Louis ne fut point aussi généralement regretté , que ses qualités personnelles & la douceur de son règne sembloient l'annoncer : les vieux courtisans , les valets , & toute cette classe d'hommes accoutumés sous les règnes précédents à trafiquer de la faveur , à dévorer la substance du peuple , & à s'engraisser du sang des malheureux , ne pouvoient goûter un prince qui ne donnoit les places qu'au mérite , qui se regardoit comme le vengeur des foibles contre l'oppression des puissants , sous lequel on ne voyoit ni mariages forcés , ni confiscations au profit des délateurs , ni distributions de domaines , ni augmentations de gages. Ils regrettoient le temps de Louis XI , *parloient incessamment de lui , de ses faits , de ses dits , & le haut louoient jusques aux cieux ; disant qu'il avoit été le plus sage , le plus puissant , le plus libéral , le plus vaillant , & le plus heureux monarque , qui jamais fut en France.* Par la même raison ils déprimoient Louis XII , s'efforçant de faire passer sa

vigilance & son économie pour une petiteſſe d'eſprit , & une avarice ANN. 1514.  
 ſordide. Ils ne ſe donnoient pas même la peine de cacher leurs ſentiments ; *car les François* , obſerve Seiffel , *ont toujours eu licence & liberté de parler à leur volonté de toutes ſortes de gens & même de leurs princes , non pas après leur mort tant ſeulement , mais encore en leur vivant , & en leur preſence.* Ne pouvant l'entamer , par leurs plaintes , ils firent uſage du ridicule , arme toujours puiffante ſur l'eſprit de la nation : après cette dangereuſe maladie qui avoit menacé les jours de Louis , & qui avoit cauſé des alarmes ſi vives , une triſteſſe ſi profonde à tous les vrais François , des comédiens oſerent le produire ſur la ſcène pâle & défiguré , la tête enveloppée de ſerviettes , & entouré de médecins , qui conſultoient entr'eux ſur la nature de ſon mal. S'étant accordés à lui faire avaler de l'or potable , le malade ſe redreſſoit ſur ſes pieds , & paroiſſoit ne plus ſentir d'autre infirmité , qu'une ſoiſ ardente. Informé du ſuccès de cette farce , Louis dit froidement : *J'aime beaucoup mieux*

*faire rire les courtisans de mon avancement, que de faire pleurer mon peuple de mes profusions. On l'exhortoit à punir des comédiens insolents : Non, dit-il, ils peuvent nous apprendre des vérités utiles ; laissons-les se divertir, pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames. Tant que Louis fut heureux, la médisance & l'envie garderent des mesures, ou n'exciterent que l'indignation publique : mais lorsque la fortune lui tourna le dos, elles haussèrent la voix, & acquirent des partisans. Au lieu d'admirer la généreuse fermeté d'un monarque que l'adversité ne pouvoit abatre, que l'exemple de ses voisins n'écarta jamais du chemin de l'honneur ; bien des gens insultoient à sa crédulité & à son étroite parcimonie, qui laissoit, disoient-ils, la justice sans chancelier, l'armée sans connétable, qui éteignoit l'émulation dans le cœur des guerriers, & glaçoit tous les courages. Ils faisoient hautement des vœux pour le comte d'Angoulême, dont la dissipation, la pétulance & la prodigalité leur offroient une perspective beaucoup plus agréable. La mort de*

deux fils auxquels Anne de Bretagne avoit donné le jour dans les dernières années de sa vie , celle du monarque enfin , leur parurent d'heureuses nouvelles : ils se crurent soulagés d'un pesant fardeau , & se firent une forte violence pour contenir leur joie.

ANN. 1514.

Cette frénésie ne peut être reprochée à la nation ; elle ne fut le crime que de quelques particuliers. Lorsque les crieurs publics annoncèrent dans les rues de Paris : *Le bon roi Louis , pere du peuple , est mort* , mille accents de douleur se firent entendre , des torrents de larmes coulerent de tous les yeux. La désolation de la capitale n'approcha point encore de celle des provinces , & sur-tout des campagnes ; car c'étoit là que Louis étoit véritablement adoré. Lorsqu'il traversoit une province , les payfans abandonnant leurs travaux , bordoient les chemins , les couvroient de verdure , & faisoient retentir l'air d'acclamations : après l'avoir vu dans un endroit , ils couroient , à perte d'haleine , pour le mieux contempler une seconde fois : dans les

ANN. 1514.

villes où il séjournoit , il étoit réduit , pendant plusieurs heures , à ne pouvoir sortir de son appartement , tant la foule étoit grande devant la maison. Ceux qui pouvoient parvenir à toucher sa mule , sa robe , ses bottes , baisoient leurs mains d'aussi grande dévotion , que s'ils eussent touché quelque sainte relique. Ceux , au contraire , qui ne marquoient pas le même empressement , étoient accablés par les autres de malédictions : *C'est lui , s'écrioient-ils , qui fait régner la justice parmi nous , qui féconde nos moissons , qui nous a préservés des pilleries des gens d'armes , & qui , le premier , nous a fait goûter les douceurs de la paix & de la concorde.* En effet le changement arrivé pendant la courte durée de son règne , paroîtroit incroyable , s'il n'étoit attesté par les auteurs contemporains. Ecoutons Seissel , évêque de Marseille. » Pour  
 » commencer , dit-il , par la population , on ne peut douter qu'elle  
 » ne soit aujourd'hui beaucoup plus  
 » grande qu'elle ne fut jamais , &  
 » cela se peut évidemment connoître  
 » aux villes & aux champs ; pour-



» tant que aucunes & plusieurs gros-  
» ses villes , qui étoient à demi - va- ANN. 1514.  
» gues & vuides , aujourd'hui sont  
» si pleines , que à peine y peut-on  
» trouver lieu pour bâtir maisons  
» neuves , & les aucunes a convenu  
» accroître , les autres ont les faux-  
» bourgs presque aussi grands que  
» sont les villes , & par tout le  
» royaume se font bâtimens nou-  
» veaux , grands & somptueux. Par  
» les champs aussi on connoît bien  
» évidemment la multiplication du  
» peuple , parce que plusieurs lieux  
» & grandes contrées qui restoient  
» incultes , en bois ou en landes ,  
» sont actuellement cultivés & cou-  
» verts de villages & de maisons ,  
» & cependant les denrées se sou-  
» tiennent à un haut prix «. Le  
même écrivain , réfutant ceux qui  
soutenoient que les guerres d'Italie  
avoient épuisé le royaume d'argent ,  
s'exprime ainsi : » L'on void géné-  
» ralement par tout le royaume bâtir  
» de grands édifices , tant publics  
» que particuliers , & sont pleins  
» de dorure , non pas les planchers  
» tant seulement & les murailles  
» qui sont par le dedans , mais les

ANN. 1514.

„ couvertures , les toits , les tours ;  
 „ & les statues , qui sont au dehors.  
 „ Et si sont les maisons meublées  
 „ de toutes choses , plus somptueu-  
 „ sement que jamais ne furent. On  
 „ se sert de vaisselle d'argent en  
 „ tous états , sans comparaison plus  
 „ qu'auparavant ; tellement qu'il a  
 „ été nécessaire de publier une or-  
 „ donnance pour corriger ce luxe :  
 „ car il n'y a sortes de gens qui ne  
 „ veuillent avoir tasses , gobelets ,  
 „ aiguieres & cuillers d'argent. Et  
 „ au regard des prélats, seigneurs &  
 „ autres gros personnages , ils ne se  
 „ contentent pas d'avoir toute sorte  
 „ de vaisselle , tant de table que de  
 „ cuisine , d'argent , s'il n'est doré ,  
 „ & même quelques-uns en ont  
 „ grande quantité d'or massif. Aussi  
 „ sont les habillements & manieres  
 „ de vivre plus somptueux que ja-  
 „ mais : ce que toutefois je n'ap-  
 „ prouve pas ; mais c'est pour mon-  
 „ trer la richesse du royaume. Et  
 „ pareillement on void les mariages  
 „ des femmes trop plus grands , &  
 „ le prix des héritages & de tou-  
 „ tes autres choses plus haut. Et ce  
 „ qui montre encore mieux ce que

„ j'avance , le revenu des bénéfices ,  
 „ des terres & des seigneuries , s'est  
 „ accru par - tout généralement de  
 „ beaucoup : & plusieurs y en a qui  
 „ à présent font de plus grand re-  
 „ venu par chaque année , qu'ils ne  
 „ se vendoient du temps du roi  
 „ Louis XI , pour une fois. Et pa-  
 „ reillement les produits des gabel-  
 „ les , péages , greffes , & de tous  
 „ autres revenus , sont augmentés  
 „ en plusieurs lieux de plus des deux  
 „ tiers, en d'autres de dix parts les  
 „ neuf. Aussi est l'entrecours de mar-  
 „ chandise , tant par mer que par  
 „ terre , fort multiplié : car , par  
 „ le bénéfice de la paix , & la ré-  
 „ putation des grandes victoires du  
 „ roi , toutes gens , excepté les no-  
 „ bles , lesquels encore je n'excepte  
 „ pas tous , se mêlent de marchan-  
 „ dise , & pour un gros & riche né-  
 „ gociant , que l'on trouvoit du temps  
 „ du roi Louis XI , à Paris , à Rouen ,  
 „ & à Lyon , on en trouve aujour-  
 „ d'hui plus de cinquante ; il s'en  
 „ trouve même par les petites villes  
 „ un plus grand nombre , qu'il n'y  
 „ en avoit autrefois dans les capi-  
 „ tales : tellement qu'on ne fait

ANN. 1514.

ANN. 1514.

» guère maison sur rue, qui n'ait bou-  
 » tique pour marchandise, ou pour  
 » art mécanique ; & font à présent  
 » moins de difficulté d'aller à Rome ,  
 » à Naples , à Londres , & ailleurs  
 » delà la mer , qu'ils n'en faisoient  
 » autrefois d'aller à Lyon ou à Genè-  
 » ve : tellement que aucuns y a qui par  
 » la mer sont allés chercher , & ont  
 » trouvé terres nouvelles ; car la re-  
 » nommée & autorité du roi à présent  
 » régnant est si grande, que ses sujets  
 » sont honorés en tout pays, tant sur  
 » terre que sur mer, & n'y a si grand  
 » prince qui les osât outrager , ni  
 » permettre qu'ils le fussent en sa  
 » seigneurie «.

Cet accroissement subit & pro-  
 digieux de population & de cul-  
 ture , de commerce & de richesses,  
 étoit dû non - seulement aux sages  
 réglemens dont nous avons rendu  
 compte au commencement de ce  
 règne , mais encore à l'attention du  
 monarque à les faire observer , &  
 au choix des hommes à qui il en  
 confioit l'exécution. Il avoit conti-  
 nuellement sous les yeux deux ta-  
 bleaux : l'un , de tous les offices &  
 bénéfices du royaume : l'autre , de

rous les hommes distingués par leurs talents , ou par leurs services : des personnes de confiance , répandues dans les provinces , étoient chargées de l'avertir de ce qui venoit à vaquer dans leur district ; il consultoit ses listes , & conféroit ordinairement l'office , ou le bénéfice , à celui qu'il en jugeoit le plus digne , sans attendre qu'on le sollicitât , excluant même , à mérite égal , ceux qui cherchoient à s'appuyer de la protection des ministres ou des grands. Telle étoit la conduite qu'il croyoit devoir garder dans la collation des offices ou des bénéfices qui étoient purement à sa nomination. Quant aux autres , il permettoit l'élection ; à moins que le titulaire ne se démit entre ses mains : dans ce dernier cas , il ne trouvoit point mauvais que celui qu'il nommoit fût rejeté par la compagnie , si dans l'examen qu'elle lui faisoit subir sur la doctrine & les mœurs , il se trouvoit incapable ou diffamé. Quelques recherches que j'aie faites , je n'ai trouvé que deux exemples de vente d'offices de judicature sous toute la durée de ce règne. Le premier est l'office de pré-

---

ANN. 1514.

ANN. 1514.

vôt de Paris, acheté cinq mille écus, par Gabriël d'Alegre, après la mort de Jacques de Coligni, seigneur de Châtillon. Le second, est une charge de maître des requêtes, payée de même cinq mille écus, par Antoine le Viste, qui s'étoit acquitté avec succès de quelques négociations dans les cours d'Allemagne. Louis, en les adressant au parlement pour y faire enregistrer leurs provisions, voulut qu'on les dispensât du serment ordinaire, *qu'ils n'avoient ni donné ni promis argent, ou chose équivalente à argent*; déclarant lui-même la somme qu'ils avoient donnée. Si quelque chose pouvoit excuser cette transgression, c'étoient les conjonctures où se trouvoit le royaume en 1513, après la perte du Milanès, & l'invasion de la Navarre. Non content d'apporter toutes les précautions imaginables pour ne faire que de bons choix, Louis vouloit s'assurer par lui-même de la manière dont la justice étoit rendue: ainsi, toutes les fois qu'il séjournoit à Paris, il se rendoit familièrement au palais, monté sur sa petite mule, sans suite, & sans s'ê-



tre fait annoncer : il prenoit place 

---

 parmi les juges , écoutoit les plai- ANN. 1514. doyers , & assistoit à toutes les délibérations. Deux choses le déso- loient ; la prolixité des avocats , & l'avidité industrie des procureurs : on vantoit en sa présence les talents oratoires de deux fameux légistes : *Oui , sans doute , répondit-il , ce sont d'habiles gens , je suis seulement fâché qu'ils fassent comme les mauvais cordonniers , qui allongent le cuir avec les dents.* On lui demandoit ce qui offensoit le plus la vue : *C'est , répondit-il , la rencontre d'un procureur chargé de ses sacs.*

Tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires publiques , il le passoit volontiers dans l'entretien des savants , ou dans l'étude des précieux monuments de l'antiquité : il avoit attiré en France les hommes de lettres les plus célèbres de l'Italie , auxquels il payoit de fortes pensions jusqu'à ce qu'il les eut pourvus de bénéfices , ou d'emplois honorables : quelques-uns furent chargés d'ambassades , d'autres restèrent attachés à la cour , en qualité de maîtres de requêtes : enfin il parvint à

ANN. 1514.

en fixer quelques-uns dans l'université de Paris. On commença , sous son règne , à enseigner le grec dans cette école célèbre : on y fit même des progrès assez rapides , puisqu'on y expliquoit déjà les dialogues de Platon. Quant aux bons ouvrages de l'antiquité , il en avoit fait la plus riche collection que l'on connût alors en Europe : outre les bibliothèques des rois de Naples & des ducs de Milan , qui étoient venues se fondre dans celle de Blois , il avoit acheté le précieux cabinet de Louis de la Gruthuse , & chargeoit ses ministres dans les cours étrangères , de lui ramasser ce qu'ils découvroient de plus rare & de meilleur. Ce n'étoit certainement ni par ostentation ni par caprice qu'il rassembloit tant de livres : il les recherchoit pour son propre usage , & les consultoit souvent : il en jugeoit même ordinairement assez bien , quoiqu'il ne les connût que par des traductions informes : il disoit *que les Grecs n'avoient fait que des exploits médiocres ; mais qu'ils avoient eu un merveilleux talent pour les embellir : que les Romains avoient fait de gran-*

*des choses , & les avoient dignement écrites : que les François en avoient fait d'aussi grandes que l'un & l'autre peuple ; mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains : il voulut , s'il étoit possible , effacer cette tache , en occupant les plumes les plus célèbres à débrouiller le cahos de nos antiquités : il chargea spécialement de ce travail Paul Émile , illustre Véronois , qu'il avoit attiré en France , & Robert Gaguin , général des Mathurins. Il choisit , avec moins de discernement , Jean d'Auton pour écrire l'histoire particuliere de son règne : car quoiqu'il lui eût conféré plusieurs bénéfices , qu'il le fît ordinairement voyager à la suite de l'armée , qu'il s'entretînt familièrement avec lui , & qu'il ordonnât à ses ministres & à ses généraux de ne lui rien celer de tout ce qui méritoit d'être transmis à la postérité , il fut moins heureux , à cet égard , qu'un grand nombre de ses prédécesseurs. Auton n'est qu'un froid bel-esprit , fastidieux dans le détail des petits faits , stérile ou aveugle dans le développement des causes.*

Parmi les grands hommes de l'antiquité , Louis donnoit la préférence

à Trajan , qu'il avoit pris pour son modèle ; & parmi les grands écrivains , à Cicéron , sur-tout dans ses traités des *devoirs* , de la *vieillesse* & de l'*amitié*. Il méditoit ces excellents ouvrages ; il en recueilloit les plus belles maximes , il s'en nourrissoit , & tâchoit de les inculquer à François d'Angoulême , son gendre & son successeur. Il chérissoit ce jeune prince , comme s'il eût été son fils ; il aimoit en lui une noble candeur , une bravoure à toute épreuve : il excusoit un goût trop vif pour les plaisirs ; mais il auroit voulu le guérir d'une prodigalité ruineuse : affligé du peu de fruit de ses leçons , il disoit , en soupirant : *Hélas ! nous travaillons envain , ce gros garçon gâtera tout.*

*Fin du tome vingt-deuxième.*

---

De l'Imprimerie de CLOUSIER,  
rue Saint-Jacques , 1775.













